

Dossiers : Les formes des théories sémiotiques

Sous la direction de Jacques Fontanille et Francesco Marsciani

Recherches sémiotiques

Comptes rendus



Sémiosphère-Architecture, Panos Albanis, Open art

Source : <https://openart.ai/discovery/md-944f1b9e-9c3f-4f20-80b3-e55d48b1ef55>

Dossier : Les formes des théories sémiotiques

Sous la direction de Jacques Fontanille et Francesco Marsciani..... 5

Jacques Fontanille et Francesco Marsciani

Introduction.....6

Les raisons du canon..... 13

La déraison de l'organon..... 16

Ahmed Kharbouch

Une « forme » pour la sémiotique discursive : la théorie des instances énonçantes 20

1. Le discours 21

2. La prédication : assertion de présence.....22

3. De la combinatoire formelle aux instances énonçantes23

4. Un exemple d'analyse instancielle du discours : l'ordre naturel face aux « outrages de la fortune » ...26

5. Conclusion32

Bibliographie33

Pierluigi Basso Fossali

De la générativité à la « circuitation » : instanciations et modèles diagrammatiques d'une écologie sémiotique

..... 35

0. Introduction36

0.1. Générativité, modularité, paradigmes écosystémiques 36

0.2. Subsumption, analogisation, traduction, déconstruction 37

0.3. L'épistémologie renversée.....38

0.4. La proportionnalité sémiotique 39

1. Les circuits de la signification 41

1.1. Hypothèse de travail..... 41

1.2. La dimension anthropologique des circuits 41

1.3. Courbes et rétroactions dans les circuits 43

1.4. Circuits et médiations sémiotiques.....44

2. Circuits et écologie sémiotique.....46

2.1. L'irréductibilité de l'écologie aux circuits économiques 46

2.2. Le rôle du circuit liminaire 47

2.3. Appartenance groupale et sociale.....48

3. De la circuitation 48

3.1. Les rôles d'un circuit et le circuit entre les rôles48

3.2. Circuiter entre parcours et passages50

4. Topologie et typologie des circuits 51

4.1. Circuits planaires, hélicoïdales ou multiniveaux.....51

4.2. Une épistémologie à circuits entrelacés 52

4.3. L'impossibilité de calculer 53

4.4. Un circuit comme un ruban de Möbius 55

4.5. Débordements et régions topologiques divergentes : le modèle spiraliforme 56

4.6. Un exemple de coprésence d'entrelacements et débordements.....58

5. Phénoménologie des circuits expérientiels et discursifs59

6. Précautions distinctives : le plan, le réseau, le circuit	61
7. En guise de conclusion : la décoïncidence.....	63
Annexes	65
Bibliographie	66
Ludovic Chatenet et Angelo Di Caterino	
La sémiotique en perspectives : ontologies et cultures.....	68
Introduction	69
1. Les « tournants ontologiques ».....	70
2. La « barrière » ontologique	73
3. Critique et limites de l'ontologie en sciences de la culture	74
4. Le perspectivisme de Viveiros de Castro.....	76
5. Une sémiotique perspectiviste ?	78
6. Ontologie et sémiotique de la culture.....	79
Conclusions – la sémiotique comme <i>onto-hétérologie</i>	82
Bibliographie	83
Waldir Beividas	
<i>Quo vadis</i> , Sémiotique ? Principes sémiologiques d'une théorie du sens	87
1. Préliminaires.....	88
2. Professions de foi	88
3. Principes sémiologiques d'une théorie du sens	93
4. De quoi « semio » est-il le nom ?	95
5. Apologie du corps.....	97
6. Apologie de la forme	97
Bibliographie	99
Sémir Badir	
Discours théoriques et temporalités discursives.....	101
1. Des formes et des modèles théoriques.....	102
2. Caractérisations formelles selon l'espace et le temps de représentation.....	103
3. Le discours de la théorie	105
4. Réflexions analytiques sur le temps (Pour une sémiotique du temps).....	107
5. Typologie syntaxique et discursive des temporalités.....	113
6. Quatre modèles de discours théorique en sémiotique.....	117
7. Tableau synthétique	121
Références	122
Gianfranco Marrone	
« Ceci n'est pas un traité » Umberto Eco parmi les manuels de sémiotique	125
1. Un traité, plusieurs genres	126
2. Le sens du traité	129
3. Traitement du traité.....	131
4. Système et récit	133
Références	137

Denis Bertrand

La générativité est-elle soluble dans le sensible ? Réflexions topologiques et énonciatives « au cœur » du parcours génératif 139

Introduction	141
1. La profondeur est-elle un concept ?.....	143
2. Quelques spatialisations transversales avec leurs variations sémémiques	144
3. Nietzsche et les concepts.....	148
4. L'hypothèse localiste	149
5. Le trait, le tracé : statut topologique et énonciatif de la ligne	151
6. Au cœur du modèle : les instances énonçantes.....	153
6.1. La sémiotique des instances	153
6.2. Les régimes d'immanence	155
Pour conclure : la tyrannie de la perspective	155
Références	156

Analyses et recherches sémiotiques 158

Eduardo C. B. Bittar

La machine du droit : le modèle de maillage du système juridique et les transformations du sens juridique 159

1. Introduction : le système juridique et le modèle théorique.....	160
2. La notion de système : approche sémiotique et juridique.....	161
2.1. La notion de système juridique dans la Sémiotique du Droit	161
2.2. La notion de système juridique dans la Théorie du Droit	162
3. Le système juridique en tant que <i>machine sémiotique</i>	163
3.1. La notion de système juridique : structure, éléments et opérations	163
3.2. La machine discursive : rouages, mécanismes et textes juridiques.....	164
4. Le système juridique : modèle concentrique, unité et cohésion	165
4.1. La Constitution comme discours constituant : le texte des textes	165
4.2. Les modalités des normes et la chaîne des compétences normatives	166
4.3. La sphéricité systémique et la notion de validité : les trames intertextuelles	167
4.4. La sphéricité systémique et les mouvements des anneaux systémiques.....	167
4.5. Cohésion tensive, interactions textuelles et univers de sens	168
4.6. Unité systémique, champ de présence et forces d'intertextualité	169
4.7. Unité systémique, anneaux systémiques et nébuleuses de sens.....	169
5. Les mutations du <i>sens juridique</i> : les opérations discursives et la co-construction du sens	172
5.1. La pratique discursive, le champ de travail, les opérations discursives et la co-construction du sens	172
5.2. La co-construction du sens juridique et les nœuds sémiotiques	173
5.3. Le système juridique en tant que machine sémiotique.....	174
Conclusions	175
Références	176

Tarcisio Lancioni, Filippo Lenzi Grillini et Valentina Molinari

Les lieux du gambling. Une analyse ethno-sémiotique 179

1. Avant-propos. Les valeurs du jeu.....	180
2. La scène du jeu	184
3. Les lieux du jeu.....	185

4. Des espaces aux pratiques	190
5. Conclusions	193
Références	194
Vittorio Ricci	
La dicotomia saussuriana <i>langue/parole</i> e Sechehaye/Hjelmslev. Sulle tracce del concetto glossematico di <i>schema</i>	196
Introduzione.....	197
1. La soluzione sechehayeana delle (presunte) tre linguistiche saussuriane	199
2. Alla ricerca della <i>parole organisée</i> oltre il binomio saussuriano.	200
3. Lo <i>schema</i> hjelmsleviano e la liquidazione della <i>diacronia</i> o dell'intera <i>cronia</i>	208
Bibliografia	210
Comptes rendus	213
Rayco González	
Dario Mangano et Franciscu Sedda, <i>Simboli d'oggi. Critica dell'inflazione semiotica</i> , Milan, Meltemi, 2023	214
Francesco Marsciani	
Nicolas Couégnas et Aurore Famy (éds.), <i>Le sens du terrain. Ethnosémiotiques</i> , Academia-L'Harmattan, Louvain, 2021	218
Elisa Sanzeri	
Tiziana Migliore, <i>La Parola trasformatrice. Strutture, enunciazione, intersoggettività</i> , Milano, Mimesis, 2023, 280 p.....	223
Références	229
Valeria De Luca	
Igor E. Klyukanov, <i>Communication. A House Seen from Everywhere</i> , New York, Berghahn Books, 2022 .	230
Références	235
Mariem Guellouz	
Valeria De Luca, <i>Le Tango argentin. Gestes, formes, sens</i> , Presses Universitaires de Liège, « Sigilla », 2021	236
Denis Bertrand	
Juan ALONSO ALDAMA, <i>La tension politique. Pour une sémiotique de la conflictualité</i> , Paris, L'Harmattan, collection « Sémioses », 308 p.....	239

Dossier : Les formes des théories sémiotiques
Sous la direction de Jacques Fontanille et Francesco Marsciani

ACTES SEMIOTIQUES

Introduction

Jacques Fontanille
Université de Limoges

Francesco Marsciani
Université de Bologne

Le défi lancé par notre projet était probablement exigeant. Il s'agissait de mettre en lumière, dans le champ de la sémiotique dite « structurale », non seulement des options théoriques différentes et souvent alternatives, mais aussi, dans certains cas (c'est ce que nous attendions) des implicites théoriques, ou plutôt des arrière-plans et/ou des horizons de référence, pas toujours éclairés par des choix ou des déclarations explicites, des horizons qui en réalité induisent des pratiques théoriques et méthodologiques divergentes à l'intérieur d'un même cadre général de référence. C'est ainsi qu'est née l'idée d'inviter des collègues à discuter de ce qui unit et en même temps sépare les diverses et nombreuses orientations sémiotiques qui ont émergé au cours des trois dernières décennies, depuis la mort de Greimas et, même avant, sur la base de certaines suggestions issues des dernières indications fournies par Greimas lui-même.

Chacun d'entre nous se souvient du moment où il fallait prolonger la sémiotique dite « standard » (ce qui, dans le jargon académique des sciences humaines était à la fois une consécration, comme théorie de référence, en même temps qu'une transition vers une éventuelle désuétude) par une sémiotique du discours. Mais comme cette sémiotique du discours s'occupait d'objets étranges et dérangeants (passions, praxis énonciative, tensivité, etc.) ce passage devenait risqué : fallait-il quitter la sémiotique standard ? fallait-il s'en accommoder ? comment avancer dans la sémiotique du discours sans provoquer une balkanisation théorique ?

À quoi correspondait donc la sémiotique standard ? Essentiellement à la forme que la sémiotique structurale et générative avait prise pendant les années d'élaboration des structures fondamentales de l'articulation sémantique et de la narrativité, au cours des années 1970, et qui se présentait sous une forme précise et stable, celle du *parcours génératif*, avec ses niveaux organisés selon une progression ordonnée, sur une échelle hiérarchique qui allait du niveau le plus abstrait au niveau le plus concret de l'articulation de la signification. Profitant, avec les différences qui s'imposent, du succès du modèle génératif en linguistique proposé par Chomsky au milieu des années 60, le parcours génératif de la signification promouvait un principe épistémologique très général consistant à soumettre la description des objets de connaissance, en sciences humaines, à une représentation abstraite et formelle de leur mode de production.

L'idée sous-jacente à la générativité en général repose en effet sur l'idée que le sens, plus précisément le sens structural, est le produit de reformulations, transpositions ou traductions

successives. Dans une perspective abstraite et formelle, ces reformulations sont métalinguistiques, ou méta-sémiotiques : le parcours génératif prend alors l'allure d'une série de reformulations métalinguistiques canoniques et hiérarchisées, dans un dispositif unidirectionnel.

Pour beaucoup de sémioticiens, ayant à l'esprit les origines *sémantiques* de la sémiotique structurale greimassienne, le parcours génératif est compris comme une reconstruction du parcours de production du *contenu*, en vue de sa rencontre avec *l'expression*, conçue comme la phase terminale de ses articulations et comme un moment épiphanique, en surface et en fin de parcours. Il est pourtant possible, et probablement conforme à la pensée même de Greimas, d'imaginer le « parcours génératif de la signification », ainsi que l'indique sa dénomination complète et authentique, comme le parcours d'articulation progressif *de la signification en tant que telle*, c'est-à-dire plus précisément la reconstruction des conditions immanentes de l'articulation de la relation fondamentale qui constitue la fonction sémiotique, autrement dit *l'établissement de l'isomorphisme* (ou de la « forme commune ») qui garantira ou rendra possible, au niveau de la manifestation, la sémiose comme rencontre entre l'expression et le contenu. Ces derniers ne se distingueront l'un de l'autre qu'au terme de la manifestation, où on pourra identifier les substances dans lesquelles ils se *réalisent*. Sous ce point de vue, le parcours génératif reconstruit les conditions de la forme structurelle immanente qui articule les plans de signification et non pas du tout le seul contenu lui-même ou, comme on l'a parfois espéré, l'expression dans sa spécificité. Conformément au principe hjelmslevien, l'expression et le contenu n'ont pas d'existence autonome, ils ne sont pas vraiment « des choses différentes », mais ils ne sont que les fonctifs de la fonction sémiotique, caractérisée par l'isomorphisme entre les deux plans.

Dans leur développement des niveaux d'articulation les plus abstraits aux plus concrets, *les différentes phases de l'isomorphisme* sont l'objet propre de la connaissance sémiotique de la signification, connaissance dont la voie générative est la théorie et la représentation. En somme, dans le parcours génératif de la signification, *le couple directeur est [immanence/manifestation]*, et c'est seulement au terme de ce parcours, dans la réalisation des signes, des textualités, et des sémioses au sens le plus large, que *le couple pertinent est [expression/contenu]*. Si, au moins, cette mise au point permettait d'éviter les confusions ou hésitations entre manifestation et expression, nous aurions déjà en partie rempli notre office.

Notre appel à communication, en vue du recueil des contributions pour le présent numéro d'*Actes Sémiotiques*, n'était pas, comme c'est le cas le plus habituel, la simple proposition d'un thème susceptible de « rassembler » des contributions convergentes, mais, au contraire, un ensemble de questions et problèmes susceptibles de « diviser » et de susciter des controverses. Il rappelait d'abord les transitions intervenues depuis la fin des années 1980 au sein de l'école greimassienne et tentait de susciter une réflexion claire et approfondie sur les modèles et tendances théoriques qui s'étaient progressivement affirmés au cours des années suivantes.

Nous avons donc tenté de suggérer une manière d'aborder une telle réflexion, en appelant à se concentrer sur les modèles formels des propositions théoriques qui s'imposaient progressivement dans le débat ; des modèles formels au sens banal, si l'on veut, de la forme des théories, et des modèles diagrammatiques et spatiaux qui émergeaient, toute une eidétique qui, sous ses diverses formes, prenait néanmoins ses distances avec le modèle classique du *parcours génératif*. Ce modèle a en effet souvent été vécu par les chercheurs comme une structure théorique à bien des égards rigide et trop

contraignante, et surtout soupçonnée de réduire drastiquement la complexité des phénomènes de signification, sous le prisme d'un moule structuraliste formaliste, incapable de rendre compte de la production et de la circulation du sens dans la finesse, la diversité et l'imprévisibilité de ses détails. En somme, la forte cohérence de la forme adoptée serait obtenue au détriment de l'adéquation aux objets analysés, et notamment dans la perspective de leur interprétation, bien plus que de leur production.

Au sein même du champ de la sémiotique structurale, la diversité des attitudes à cet égard peut être ramenée à quatre positions de base : (1) le parcours génératif est adopté et appliqué ; (2) le parcours génératif est adopté mais reconfiguré, adapté, ou complété ; (3) le parcours génératif est admis comme horizon commode partagé, mais inutilisé ; (4) le parcours génératif est récusé, et remplacé par une autre forme. La première position, celle du dogmatisme canonique, a été la plus répandue, et a donné lieu à de nombreuses études caractérisées par leur systématisme et leur formalisme. Pour la seconde, le cas de Jean Petitot est emblématique : il adopte le principe du parcours génératif, mais en reconfigurant entièrement la générativité qui le constitue, et en particulier la nature des conversions entre niveaux : la dynamique des catastrophes est le ressort de cette reconfiguration. Pour la troisième, Eric Landowski est parfaitement représentatif de chercheurs qui conservent l'horizon commode du parcours génératif, faute de mieux. Jean-Claude Coquet, de son côté, récusé le principe génératif lui-même, au nom de sa forme même : cet empilement hiérarchique et à parcours prédéterminé est pour lui typique d'une théorie « objectale », installée sans aucune considération de la place de l'instance subjective (ou plus généralement de l'instance de référence) de la connaissance. La forme théorique d'une sémiotique « subjectale », centrée sur une instance de référence, est typiquement une *topologie centrée*, comportant centre, frontière, intérieur et extérieur, périphérie et zones intermédiaires. C'est aussi, par ailleurs, la forme de la théorie sémiotique de Lotman, à savoir la *sémiosphère*. On note aussi, parallèlement, que Rastier, un autre des collaborateurs de la première heure, auprès de Greimas, a choisi encore une autre forme pour sa propre théorie : dans la perspective de l'analyse textuelle, la forme qu'il choisit est modulaire (modules *thématique, dialectique, dialogique, tactique*) ; dans la perspective de la sémiotique des cultures, et notamment dans la présentation des zones anthropiques, on pourrait hésiter entre une forme modulaire et une forme à topologie centrée (je-ici / tu-on là / il-ailleurs).

En outre, plus généralement et au-delà des quelques cas évoqués ci-dessus, il est à souligner qu'une bonne partie des critiques et des propositions complémentaires ou alternatives provenaient certes de discussions ou de sensibilités endogènes, pour ainsi dire, mais que, dans bien d'autres cas, l'impulsion pour l'innovation provenait d'une fréquentation libre et plus systématique d'autres écoles de pensée, d'autres sémiotiques et d'autres linguistiques, qui déterminaient des points de vue différents ou des visions globales concernant la nature d'une théorie du langage adéquate et puissante. Il suffit de penser aux modèles lotmaniens, aux modèles morphogénétiques, au modèle d'inspiration phénoménologique issu des travaux de Benveniste, au modèle peircéen de processualité de la sémiose, etc. Il en va de même de l'influence que la confrontation avec d'autres disciplines des sciences humaines a pu déterminer dans la maturation de ces visions diversifiées (on peut penser par exemple aux modèles statistiques en ce qui concerne la sociologie, aux modèles d'économie émotionnelle en ce qui concerne la psychologie, aux modèles de distribution des identifications culturelles des collectifs en ce qui concerne l'anthropologie). En bref, notre invitation était de mettre à plat et d'exposer, dans la mesure du possible, les arrière-plans qui motivent, souvent implicitement, les propositions d'innovation qui font

leur chemin, et de favoriser ainsi une comparaison entre les différentes options, pas toujours compatibles entre elles, qui apparaissent sur la scène du débat sémiotique.

Tel qu'il était conçu et formulé, notre appel à contributions a atteint l'essentiel de son objectif : la sélection de contributions que nous présentons ici est hétérogène, et elles prennent des partis fermement contrastés. Le lecteur se rendra compte que ceux qui ont répondu à l'invitation ont adopté des stratégies différentes pour aborder la question et en adoptant des attitudes bien distinctes. En somme, le débat est lancé, son objectif est compris, et la réflexion peut continuer, non pas séparément, chacun restant enfermé dans sa propre tendance, ou obnubilé par la défense et la diffusion de son propre modèle de référence, mais collectivement : ce dossier est une phase de réflexion sur la manière dont notre discipline aborde ses prochaines années de recherche et sur les voies qu'elle envisage à l'avenir.

Il est possible d'identifier à cet égard trois axes majeurs dans ces contributions : (i) un premier axe est celui de *la défense d'une structure consolidée*, face à des propositions novatrices qui, d'une manière ou d'une autre, sont perçues comme subvertissant des acquis durement gagnés et qui méritent d'être sauvegardés ; (2) un deuxième axe est celui qui profite de notre invitation à présenter des propositions qui *modifient radicalement la forme de la théorie standard* et qui reformulent, avec l'explicitation attendue et ici bienvenue, l'économie globale de l'appareil théorique de départ ; (3) un troisième axe appartient à ceux qui ont préféré adopter une position « méta », intervenant dans notre proposition en regardant pour ainsi dire le terrain de jeu d'en haut, en montrant les possibilités d'*un aperçu des différenciations possibles* plutôt qu'en adoptant l'une ou l'autre des propositions émergentes elles-mêmes.

La contribution de Waldir Bevidas et celles de Ludovic Chatenet et Angelo Di Caterino appartiennent au premier axe. Le premier défend les principes structurels de la forme face à ce qu'il considère comme les dérives substantialistes d'une naturalisation du sens qui serpentent dans de nombreuses propositions théoriques contemporaines. Il le fait en partant de la revendication de l'importance cruciale de l'option structurale dans la linguistique de Saussure et la glossématique de Hjelmslev, auxquelles on doit ce que Bevidas appelle les « principes sémiologiques » et qui sont, par essence, les principes fondamentaux du formalisme saussurien et hjelmslevien, que Greimas va reprendre à son compte et dont il va faire les fondements de sa théorie sémiotique. Certains cognitivismes, certains pragmatismes, certains phénoménologismes sont, pour Bevidas, des dérives dangereuses qui risquent d'affaiblir un projet sémiotique qui s'était construit sur la linguistique structurale et dont il avait tiré les pierres angulaires fondamentales. En défendant la sémiotique comme « théorie formalisante et immanente du sens », reposant sur une « épistémologie discursive immanente », et en accusant de transgression les sémioticiens qui ont conduit des recherches sur la perception, ou sur le corps, entre autres, il ne fait pas que tenir ces thématiques pour extra-sémiotiques, car il récuse en même temps toute tentative d'intégration de ces thématiques au formalisme sémiotique, c'est-à-dire, en l'occurrence, de la forme sémiotique de la perception ou du corps sensible. En distinguant les « causalités descendantes » – celles propres à une sémiotique formelle et générative – et les « causalités ascendantes » – celles issues de la naturalisation de la sémiotique – Bevidas fait une proposition originale : il invite les neurosciences à s'inspirer de cette conception « descendante » de la causalité sémiotique, et comprendre enfin que « des lois du langage [...] instruisent l'implémentation sémantique dans les neurones » et comment « un esprit peut *se former* dans un cerveau ».

La seconde contribution défend la capacité durable de la sémiotique générative, sous la forme que lui avait donnée l'école de Greimas, à rendre compte des phénomènes concrets de signification, où qu'ils se produisent, et en particulier dans le domaine des études anthropologiques où la capacité descriptive de la sémiotique générative n'a pas encore subi de démenti majeur. Plutôt que de poursuivre les questions que l'anthropologie a récemment soulevées, avec le risque de se trouver à la remorque d'orientations qui ne *nous* appartiennent pas – *nous*, opposé à *eux*, désignant respectivement la communauté sémiotique, et *eux*, dûment mentionnés, qui sont Descola, Viveiros de Castro et Latour –, il faudrait, disent les auteurs, se mettre en position de revendiquer une capacité scientifique descriptive que la sémiotique a pleinement acquise et dont il vaut la peine d'exploiter toutes les potentialités. Toutefois, si cette capacité descriptive est indéniable, la preuve n'a jusqu'alors pas vraiment été faite de sa capacité à prendre en considération la diversité culturelle, ou d'une autre nature, en tant que telle. La théorie de Lotman permet-elle de prendre en compte la diversité culturelle ? ou bien seulement de décrire séparément de nombreuses cultures ? Car assumer une *épistémologie de la diversité* ne consiste pas à décrire séparément et successivement soit différentes formes narratives soit différentes cultures, mais à rendre compte des principes qui engendrent de telles diversités : la diversification devient alors un objet de recherche proprement sémiotique. Le problème posé par un modèle marqué culturellement et idéologiquement n'est pas qu'il soit marqué, car tous le sont, aussi bien les modèles alternatifs que les modèles standards ; le problème, c'est que le modèle en question puisse être suffisamment dominant pour qu'on ne voie plus ni qu'il est marqué, ni qu'il n'est que dominant, et pas universel.

Au deuxième axe appartiennent les interventions d'Ahmed Kharbouch et de Pierluigi Basso Fossali qui avancent tous deux des propositions novatrices pour la transformation du cadre théorique. Kharbouch propose une synthèse des positions de Jean Claude Coquet, dont il épouse les orientations, qui lui permettent de défendre une théorie sémiotique dite « subjectale » contre une sémiotique « objectale » (la sémiotique de Greimas). Les concepts fondamentaux de la proposition de Coquet sont exposés de manière systématique, de façon à rendre compte d'une vision organique et accomplie de l'œuvre du théoricien français : le couple *physis/logos*, la théorie des instances prédicatives et énonçantes, la typologie des degrés de subjectivation pour une sémiotique du discours, sont autant d'éléments d'une théorie de la signification discursive qui reprend avec force les propositions de Benveniste et de Merleau-Ponty pour une phénoménologie renouvelée du langage.

Kharbouch n'insiste pas sur un point qui paraît pourtant central aujourd'hui. Coquet récuse à la fois la démarche déductive et le principe de la générativité, propres à la sémiotique de Greimas. Si on renonce à la déduction et à la générativité, alors on choisit l'induction à partir des actes et manifestations assumés par les instances. L'induction est guidée par une série de catégories – par exemple autonomie/hétéronomie, cognitif/somatique, *physis/logos*, être jeté (*physis*)/être projeté (*logos*). La mise en œuvre de ces catégories permet de spécifier des « univers de discours », et, dès lors, il n'est plus possible de considérer « le » discours comme un ensemble unifiable et totalisable.

La contribution de Basso Fossali, pour sa part, développe ses récentes réflexions sur une écologie du sens qui a besoin d'un cadre théorique qui dépasse les limites d'un générativisme considéré comme désuet et qui, au contraire, sache mettre en jeu les éléments qui composent ce que Basso appelle une *circuitation du sens*, dans une circularité dynamique entre les instances individuelles, institutionnelles et collectives, ou communautaires, et qui garantissent l'évolution des formes de sens. Quand il écrit :

« Une *idée* est donc un germe reconfigurateur qui peut continuer à faire la différence et à signaler la nécessité de sa propre transposition ultérieure dans les circuits entrelacés, ce qui mobilise nécessairement des médiations sémiotiques pour en assurer la traduction et la thésaurisation », il indique à la fois les modes d'existence de la signification : elle se déplace sans cesse entre les instances (elle circuite), jusqu'à faire retour sur elle-même (en cycle), et lors de ce retour elle se déplace (en spirale) dans une autre partie de son environnement, et traverse une autre signification, mais aussi la nature des opérations dans et entre les circuits : *traduction* et *thésaurisation*. Basso traite ces problématiques en profondeur et propose, de manière élaborée et personnellement assumée, un renouvellement théorique d'une portée radicale.

Les contributions que nous avons classées dans le troisième axe sont d'une nature différente. Il s'agit des travaux de Sémir Badir, Denis Bertrand et Gianfranco Marrone, qui tentent, chacun à leur manière, de relativiser la proposition avancée dans l'appel et de fournir des points de vue qui permettent de réinterpréter le problème des formes de la théorie et d'en réorienter la pertinence.

La contribution de Badir, par exemple, renverse le point de vue spatialiste, ou localiste, avec lequel la soi-disant forme d'une théorie est habituellement métaphorisée, en proposant d'utiliser la dimension de la temporalité pour repenser les différences entre les variations de pensée qui sous-tendent les divergences théoriques.

Après une étude approfondie des potentialités syntaxiques de la temporalité, l'auteur propose une typologie possible des principales tendances qui habitent le débat sémiotique contemporain, selon le point de vue temporel et aspectuel adopté, et la manière de situer les répétitions observées dans la dynamique temporelle. Ayant ainsi distingué quatre « conceptions » du temps : prospectif (temps à borne initiale), rétrospectif (temps à borne finale), médiant-neutre (temps non borné), panchronique (temps à bornes initiale et finale), il peut en déduire quatre formes de temporalités discursives : la *déduction* (temps à borne initiale), le *récit* (temps à borne finale), l'*argument* (temps à bornes initiale et finale), et la *description* (temps non borné). D'où quatre types de formes théoriques de la sémiotique : la tensivité posée à partir d'une tension initiale (déduction), la narrativité calculée à partir d'une borne finale (récit), l'argumentativité avec bornes initiale et finale (Barthes, Jeanneret), la descriptivité, non bornée (Rastier). On notera que le principe de diversification proposé par Sémir Badir ne couvre qu'une partie de la diversité des orientations théoriques post-greimassiennes.

La contribution de Denis Bertrand, au contraire, reprend le problème de la forme spatiale que prend toute théorie, pour redéployer extensivement le couple fondamental « profondeur/surface » qui irrigue la théorie sémiotique greimassienne, mais dont l'histoire est beaucoup plus importante et étendue. Commencant par un examen approfondi de la catégorie de *profondeur*, Bertrand en signale quelques propriétés qui nous semblent ici décisives : d'abord la profondeur n'a en elle-même pas de fond, et suscite un mouvement que rien ne devrait arrêter : il faut donc ou bien imposer un fond (on bloque le mouvement), ou bien attribuer un statut épistémique spécial à ce « fond » qui recule infiniment, comme c'est le cas dans les anciennes typologies de la signification, évoquées par Bertrand, et dues à la philosophie hébraïque et à l'herméneutique des Pères de l'Église : la dernière couche de profondeur est secrète, arcane, et résonne à l'infini, ou confine à l'éternité. Ensuite la profondeur est continue, et pour la faire signifier, il faut ajouter des strates, des seuils entre instances : c'est ce à quoi s'emploient les mêmes modèles exégétiques, mais aussi la psychanalyse, et la sémiotique générative.

Enfin, la profondeur implique au moins une *orientation perspective* : *orientation* prenant son origine dans la position d'un observateur sensible au recul dans l'espace, et *perspective* comme forme déterminante de ce que saisit cet observateur.

Bertrand discute ensuite la pertinence de l'hypothèse localiste dans les sciences humaines et termine en soulignant l'importance de la notion de *parcours*, qui comporte un dynamisme implicite mettant en jeu une instance présupposée, liée à l'instance d'énonciation, capable de rendre compte de la perspective dans laquelle, à chaque fois, le parcours lui-même est cadré et mis en valeur. La notion de *parcours* permet d'ajouter une propriété : l'observateur, déjà signalé à propos de la *profondeur*, n'est ni extérieur ou distancié, comme on le dit souvent, mais « immergé », impliqué dans le monde conceptuel parcouru. C'est cette sensibilité immergée qui sert enfin de point d'appui pour sa suggestion finale, celle concernant les « régimes d'immanence », configurations descriptives hétérogènes, spécifiques à telle ou telle réalisation concrète, et où peuvent s'entrelacer aussi bien des propriétés émanant d'un système sous-jacent (la narrativité greimassienne, par exemple) que celles répondant à l'impact sensible de l'expérience (*phusis*), que l'instance d'énonciation s'efforce, dans le discours, de traduire en langage (*logos*).

La contribution de Marrone, enfin, adopte une stratégie encore différente, en nous expliquant ce qu'il est advenu de l'idée même de « traité » (le principal genre littéraire du point de vue de la présentation systématique d'une théorie) dans le cas du *Traité de sémiotique générale* d'Umberto Eco. L'analyse de Marrone montre clairement à quel point le texte d'Eco met en tension deux attitudes alternatives : d'une part, la déclaration programmatique d'une intention définitoire et proprement fondatrice, un véritable agencement conceptuel d'éléments qui devaient avoir la valeur d'une sorte de base de discussion, la mise au point de ce qui avait été fait jusqu'alors ; d'autre part, le caractère éminemment synchronique et systématique de la forme « traité » est traversé, tout au long du développement de l'ouvrage, par une attitude d'une autre nature, une sorte de narration, et une diachronie dans la succession des ensembles conceptuels, une mise en récit des arguments et des développements de la recherche, grâce à laquelle la théorie elle-même prend une forme beaucoup moins achevée et systématique et se présente comme un travail en cours.

Traité en surface, récit de découverte en profondeur. Cette analyse consacrée à Eco devrait être conservée en mémoire par tous les rédacteurs et lecteurs de « traités », voire de manuels se présentant comme des traités plus ou moins exhaustifs et didactiques : Marrone signale et montre, respectueusement s'agissant d'Eco, la *duplicité* du genre du traité quand il est appliqué par un esprit élevé qui s'efforce, par ce moyen, d'imprimer sa marque sur la présentation d'une théorie. Cette tendance n'est pas spécifique à Umberto Eco, et il faudrait toujours rechercher, sous une présentation didactique, la forme théorique que l'auteur s'efforce d'imprimer à titre personnel.

Nous, les deux responsables de ce dossier, savions à l'avance que nous n'étions pas entièrement d'accord sur la forme de la théorie sémiotique que nous pratiquons, et c'est même *la raison qui nous a poussés à nous associer* ! Nous devons donc, maintenant, faire en sorte de jouer un rôle dans cette mise en scène et de défendre deux positions différentes par rapport à la cible principale de la discussion, à savoir la Voie Générative sous la forme que l'école de Greimas lui a attribuée.

S'il est vrai qu'il est possible de mettre en regard deux perspectives interprétatives de l'état actuel de la recherche sémiotique, l'une plus liée à une sorte d'orthodoxie par rapport à la sémiotique dite

standard et l'autre plus impliquée dans les développements de la recherche sur la discoursivité, et qu'il est également possible d'associer à ces deux perspectives les valeurs respectives du *canon* et de l'*organon*, Francesco Marschiani tentera d'expliquer les raisons d'une défense du *canon* (le *parcours génératif* dans sa forme classique) et Jacques Fontanille tentera d'expliquer les raisons en faveur de l'*organon*, lié aux propositions novatrices les plus récentes de la sémiotique.

Les raisons du canon

La Voie Générative (celle-là même que nous connaissons et étudions dans les manuels, celle qui est constituée de niveaux de profondeur organisés selon une hiérarchie orientée qui va des niveaux les plus abstraits aux niveaux les plus concrets) a été largement critiquée et remise en question de toutes parts et depuis plusieurs décennies. Dès le début des années 1980, toujours dans le cadre du Séminaire de Sémantique Générale dirigé par Greimas, les premiers indices des poussées qui, dans les années suivantes, allaient tenter de déconstruire la logique générative qui la gouverne et, peut-être plus timidement, la nature structurale des hypothèses sur lesquelles elle s'appuie, se faisaient déjà sentir.

Les critiques formulées à l'encontre de la voie générative étaient, et sont encore, de différentes natures, mais on peut les résumer en trois points : (i) une rigidité formaliste et contraignante, (ii) une incapacité à rendre compte de la variété des formes textuelles qui peuplent le monde, et (iii) une incohérence interne liée au principe de conversion entre les niveaux (ce qu'exprime la formule un peu obscure d'*équivalence* et en même temps d'*enrichissement* du sens dans le passage d'un niveau à l'autre).

On pourrait affirmer que, bien que largement compréhensibles, ces trois critiques reposent sur une lecture partielle, voire erronée, de la nature authentique de l'hypothèse qui sous-tend le parcours génératif dans sa forme réalisée. Précisons que Greimas lui-même, comme à propos de la conversion (*supra*), prête parfois le flanc à des lectures que l'on peut considérer comme trompeuses, ce qui témoigne de la nécessité effective d'éclairer une telle nature, sous peine de continuer à se méprendre sur l'objet même de la contestation. Lorsque Ricœur a avancé sa critique du concept de conversion entre niveaux, dans la rencontre de Cerisy consacrée à Greimas et ailleurs, Greimas a répondu en opposant des critères relevant surtout de l'économie de la recherche et de la pragmatique scientifique, sans chercher à renverser la critique tout en assumant l'importance décisive. Selon Ricœur, il n'est pas possible de passer d'un niveau profond du parcours à un niveau plus superficiel sans que cela implique l'introduction subreptice, ou l'injection, d'éléments issus d'une précompréhension de la sémantique associée, éléments tels qu'ils puissent nourrir et justifier le fameux accroissement de sens malgré l'équivalence supposée entre les niveaux.

Cette objection a pour elle une raison très forte et assez évidente : quand l'universel peut-il produire le particulier ? Sans l'intervention d'un demiurge plotinien, on ne comprend pas comment le concret peut dériver de l'abstrait, comment on peut passer de la généralité à la richesse des détails et des variations, des mailles larges aux mailles plus étroites (Bertrand ici même). Face à cette objection, qui est plus que raisonnable, il faut renverser la perspective et, si l'on veut sauvegarder la raison d'être de l'organisation par niveaux de ce qui pourrait encore être un *parcours*, décider que le sens n'est pas du tout *produit* par le passage des niveaux les plus abstraits aux niveaux les plus particuliers, mais que le sens donné (ou plutôt la signification) *se justifie* par le passage des niveaux les plus superficiels, dans

lesquels se manifeste la signification, aux niveaux les plus profonds, qui en garantissent la valeur en fournissant les topologies structurales nécessaires.

Un tel renversement du point de vue implique, et en même temps suppose, que la théorie de la signification ne reproduit pas du tout le parcours de production du sens, car le sens n'est pas produit, le sens est toujours déjà donné et émerge du jeu des transformations des significations manifestées. Aucune théorie scientifique (à vocation scientifique) ne peut s'engager sur la voie de la reproduction du sens. L'explication de la production du sens relève de la métaphysique et non de la sémiotique, ou éventuellement de phénomènes empiriques que les sciences dites humaines peuvent traiter à leur manière, à la recherche de régularités, de lois, de motifs, etc. Le sens n'est pas non plus produit, parce que le sens n'est pas ; le sens en tant que tel n'a tout simplement pas de sens. Dans une perspective véritablement structurale, *le sens n'est rien d'autre que l'articulable* (la matière hjelmslévienne) et ne peut être aperçu que dans les plis de la signification, qui est précisément l'articulation du sens.

Sur le plan empirique, là où les substances se rencontrent, se heurtent et se transforment, et où les acteurs sont confrontés aux choses du monde, là où les signes se forment (là où il y a sémiose) et où il y a des interprètes qui les reconnaissent et les élaborent, voire sur le plan mondain des interactions, la signification peut articuler le sens grâce au fait que s'y développent ces transformations infinies qui sont la condition même de son insistance, de sa validité. Mais tout cela est de la petite philosophie, même si une pincée de métaphysique est nécessaire en tant qu'indéfinissable auquel on ne peut renoncer. Une sémiotique structurale, en revanche, n'a rien à voir avec ce plan, sa tâche n'est pas de décrire ce qui se passe dans les transformations des substances et pourquoi. Une sémiotique structurale se situe dans l'immanence des conditions transcendantales de possibilité de la signification comme telle et, de ce point de vue, elle peut se donner pour tâche de reconstruire l'ensemble des conditions de possibilité de la signification, mais de la signification comme telle, c'est-à-dire de la forme qui rend possible l'association d'une forme d'expression avec une forme de contenu, quelle que soit la chose (la substance).

Si l'on considère la tenue du parcours génératif selon une tendance descendante, de la surface vers la profondeur, l'ordre hiérarchique des niveaux superposés est garanti par une logique structurelle de présupposés : chaque niveau a besoin d'un niveau sous-jacent qui lui fournit la topologie systémique, c'est-à-dire une structure de position, pour justifier sa signification donnée. Toute figure sur le plan discursif (par exemple, un drap jeté) n'a pas de signification en tant que telle, nous le savons. Pour que sa signification effective soit justifiée, dans le texte dont elle est une composante, il faut un plan thématique sous-jacent qui fournisse les lieux appropriés à sa validation (le drap sera l'instrument d'une évaison, ou le résidu d'un bombardement, ou un substitut de la corde installée pour que l'amant puisse grimper à la fenêtre de la jeune fille, et ainsi de suite). Mais encore, une dérobade en tant que telle, si elle est une dérobade, n'a pas de sens, ne signifie rien en soi, s'il n'y a pas un plan sous-jacent qui lui fournit un système topologique pour sa validation (un syntagme modal, par exemple, en vertu duquel elle est la transformation d'un non pouvoir-faire en un pouvoir-faire, et non, par exemple, un jeu ou un entraînement). De même, et séquentiellement, pouvoir-faire ne signifie rien en soi si sa valeur de sens n'est pas justifiée par une structure sous-jacente qui le situe dans un programme narratif de conjonction avec un objet de valeur, et, à son tour, il n'y a pas d'objet qui signifie sans que son identité différentielle ne soit déterminée sur la base d'une structure sous-jacente de postes structuraux, encore une topologie, qui garantit sa signification. Cette reconstruction évidemment trop schématique et simpliste de

l'organisation par niveaux de profondeur a pour seul but de montrer une chaîne de présupposés immanents qui définissent des plans de pertinence pour la description de la signification manifestée, et qui mettent l'accent sur l'orientation du concret vers l'abstrait, ce qui rend compte des différents niveaux comme nécessaires et inéluctables. Bien sûr, cela ne signifie pas que chaque analyse que nous menons doive rendre compte de toutes ces étapes, mais il est bon de disposer de l'ensemble des conditions de possibilité de la signification qui peuplent l'immanence sémiotique, immanence toujours donnée, virtuellement, comme un tout en tant que niveaux de pertinence organisés.

D'où, cependant, la réponse à la critique de l'inadéquation de la forme du parcours génératif par rapport à l'infinie variété de la textualité empirique. Rien n'empêche de pouvoir, et même de devoir, apprécier et rendre compte des formes nombreuses et variées de manifestation du sens dans la vie réelle de la production sémiotique. Le système des niveaux, de nature transcendantale et immanente, n'a rien à voir avec l'identification d'un effet de sens, avec les questions de taille, de généralité ou de détail, d'univocité ou de plurivocité des significations et de leurs interprétations, qui sont toutes des questions de substance de la manifestation. Le système des niveaux est métalinguistique et reconstruit des conditions de possibilité pures, et en tant que tel, il est nécessaire pour justifier, avec une vocation scientifique, la valeur sur laquelle se fondent les articulations de surface.

On peut se demander s'il ne vaudrait pas alors la peine d'abandonner le qualificatif de « génératif » pour un tel parcours (ce que Fontanille signale à juste titre dans son commentaire, ci-après). Il est vrai que le terme « génératif » est trop facilement source de malentendus, et soulève un champ de concepts assez instable. Oui, on pourrait parler de « parcours des présupposés », plutôt que de « parcours génératif », sauf que, peut-être, il est possible d'identifier une raison d'être complémentaire qui pourrait justifier le maintien du terme. S'il est vrai que la chaîne descendante des présupposés procède d'un plan de manifestation vers une profondeur de plus en plus formelle, dans la mesure où elle est abstraite par rapport aux substances de la manifestation et de moins en moins impliquée dans les réalisations concrètes de la signification, alors la tentative d'imaginer une production de complexité à partir d'éléments simples, essentiellement par des moyens combinatoires et tendant à consister en des formes pures (« comme si » elles étaient des formes pures, bien sûr), n'est peut-être pas tout à fait déraisonnable.

On pourrait par exemple postuler trois principes formels, liés aux notions de valeur les plus établies (structurelle, phénoménologique et combinatoire) : un principe de *différence* (structure élémentaire de la signification), un principe d'*inhérence* (relation sujet/objet qui met en jeu un vecteur de développement) et un principe de *récurtivité* (où chaque élément est défini en fonction de son évolutivité, programmes narratifs de base et modalisations). Ainsi, le jeu formel combinatoire pourrait rendre compte, en quelques mouvements, d'une variété infinie de formes syntaxiques virtuelles, disponibles pour la description des distributions de valeurs à chaque occasion concrète. Et un discours similaire pourrait être tenu, bien qu'à un autre niveau de formalité, pour les conditions de possibilité de la signification discursive.

Une voie générative qui, au lieu de générer du « sens », générerait des possibilités, laissant au monde la tâche de produire les manifestations concrètes des significations réalisées.

La déraison de l'organon

Le point clé de la « raison du canon » génératif, selon Francesco Marsciani, est que la production ou reproduction du sens est au moins une affaire métaphysique, en tout cas étrangère à la sémiotique structurale. Tout en comprenant bien ce que cette position a de sensé (de raisonnable), il n'empêche que l'autre question qui se pose à la sémiotique, à même hauteur épistémologique, c'est « Le sens est-il déjà là, déposé, en attente qu'on le découvre ? », ou bien « Le sens est-il toujours devant nous, à construire, et donc à produire ? ». Si on choisit le premier volet de l'alternative, ce n'est peut-être plus de la sémiotique qui nous attendrait, mais de l'exégèse, de l'herméneutique médiévale, ou de la divination. Si on choisit le second volet de l'alternative, on peut espérer faire de la sémiotique. Sur ce point, il faudrait rappeler la prévalence des opérations de traduction-transposition sur toutes les autres opérations de nature sémiotique : c'est clairement la position de Lotman, celle de beaucoup de peirciens, celle de Fabbri, et même pour Greimas, la signification n'est saisissable que dans sa reformulation (pour lui, il s'agissait de la reformulation métalinguistique, et pour Barthes, c'était la reformulation littéraire par un sémioticien-écrivain). Donc la signification est construite dans la traduction, ce qui conforte d'ailleurs le parcours génératif, si on accepte que les conversions soient traitées comme des « traductions par expansion » (dans le sens ascendant) ou des « traductions par condensation » (dans le sens descendant).

Mais pourquoi l'« organon » ? D'abord *ce n'est pas l'« organon » contre le « canon »*, mais l'articulation entre les deux, entre deux usages différents et deux présentations complémentaires des catégories disponibles pour l'analyse. *Une présentation canonique, et une présentation organonique.* Ce ne sont donc pas deux formes théoriques différentes, mais deux schémas méthodologiques, et on sait que la méthodologie a directement à voir avec l'épistémologie. Si on ne dispose que du parcours génératif (le canon), il faut en conclure qu'il doit être en mesure de rendre compte de tous les effets de sens en application de la même méthode, et il faudrait en déduire qu'il rend compte de toutes les propriétés théoriques qui sont nécessaires à l'analyse. Là où le bât blesse, c'est qu'il faudrait notamment que le parcours génératif soit en mesure de soutenir une description également pertinente et opératoire des structures sémio-narratives et des structures discursives, et ce n'est malheureusement pas le cas dans la dite « sémiotique standard ».

On peut arguer comme Bevidas, avec les « causalités descendantes », et Marsciani, ici-même, que pour respecter le principe même de la générativité, il faut donner la prévalence à un parcours descendant du parcours génératif. En partant de la manifestation discursive, on retrouverait en profondeur, par réductions successives et de plus en plus formelles, en remontant la chaîne des présuppositions, le cœur même du sens en langage. Soit, mais ce serait tout de même une étrange conception de la générativité. Rappelons que pour Chomsky, la générativité était supposée répondre à la question « Comment expliquer que les sujets parlants d'une langue soient tous capables de prononcer à tout moment des phrases concrètes nouvelles, inouïes jusqu'alors, et pourtant grammaticales ? ». Si la générativité greimassienne fait l'inverse (elle validerait des structures discursives par la réduction aux structures les plus profondes), il vaudrait mieux alors lui donner un autre nom !

Mais surtout, rien n'est moins sûr que le sens ainsi validé en profondeur serait le sens le plus pertinent de ce qui est manifesté en discours. Ici-même, et par exemple, Denis Bertrand insiste sur l'impact irréductible de l'expérience sensible qui est exploitée dans l'énonciation ; *irréductible aux structures profondes*. En écho et à l'inverse, on peut rappeler les appendices baroques qui, dans

Sémiotique des passions, ont été ajoutés au parcours génératif standard, pour tout intégrer (à tout prix) en son sein, y compris l'inintégré (le sensible, le corps, la tensivité et la phorie, etc.).

Francesco Marsciani, dans une perspective de discussion constructive, propose de distinguer trois principes non hiérarchisés, susceptibles de *générer* toute la complexité des réalisations particulières : les principes de *différence*, d'*inhérence* et de *récurtivité*. Ils sont supposés maintenir un cadre génératif, mais en faisant un pas décisif dans le sens de l'*organon*. Car, de fait, ces principes sont déjà une traduction-transposition des éléments du parcours génératif, la préparation d'une combinatoire évoluant dans la perspective d'une diversité des manifestations. C'est une bonne occasion de rappeler que l'*organon* ne s'impose pas contre le *canon*, mais le présuppose. Deux usages méthodologiques du même parcours génératif, où l'*organon* ne suit pas un « parcours » canonique, mais une « organisation » manifestable. La discussion débouche alors sur une proposition d'« organisation » générique de l'*organon*, sous la forme de ces trois principes (*différence*, *inhérence* et *récurtivité*). En somme, Marsciani préorganise l'*organon*, grâce à ces principes qui sont de fait des conditions faisant office de filtre entre *canon* et *organon*.

Si nous revenons à la distinction « standard » entre le système sémio-narratif et la manifestation discursive, il nous semble en effet qu'il n'est ni exact ni suffisant de dire que, par la médiation de l'énonciation, les catégories du système sémiotique, organisé en parcours génératif de la signification, sont « mises en discours ». Car le propre du discours, ce n'est pas d'être un récipient vide qu'il faudrait remplir, une structure d'accueil qui n'aurait pas d'autre rôle que de recevoir les produits de la « mise en discours ». Le propre du discours, c'est d'être conçu comme une répartition en dimensions, organisé en modes d'existence, avec une armature constituée d'instances énonçantes transversales, et dont le développement est assuré, entre autres, par des configurations en devenir, et des axiologies en transformation. Pour en rendre compte, il nous faut disposer de *descripteurs*, et les assembler de manière cohérente.

Dans cette perspective, les *descripteurs* seraient extraits des propriétés générales du système, pour être « mis en discours », et ils doivent surtout, avant tout, être *mis en cohérence entre eux*, dans le discours même. Au défi de la mise en cohérence discursive, les isotopies ne répondent qu'en partie. Car nous avons affaire à des assemblages de catégories, des regroupements à la fois hétérogènes et associables, des ensembles à la fois composites et solidaires, qui constituent les configurations discursives, et que nous proposons d'appeler, en écho à Denis Bertrand, ici-même, des « régimes sémiotiques ». Dans la perspective d'une sémiotique discursive, la description méthodique des formations discursives particulières est donc possible sous la forme de ces configurations congruentes appelées « régimes sémiotiques ». Les régimes sémiotiques adoptent la perspective méthodologique de l'*organon*, mais, encore une fois, *l'organon présuppose ici le canon*, car il s'appuie sur un déploiement explicite et hiérarchisé des catégories et propriétés disponibles, en l'occurrence leur disposition canonique dans le parcours génératif. Cette solution a en outre le mérite de rendre le parcours génératif *globalement* nécessaire à une sémiotique du discours qui devient autonome.

Mais cette solution souligne également ce qui apparaît très clairement dans les propositions et commentaires de Francesco Marsciani. En version ascendante, le parcours génératif n'est pas un parcours de production du sens, mais de ses « conditions de possibilité » : « Le système des niveaux est métalinguistique et reconstruit des conditions de possibilité pures, et en tant que tel, il est nécessaire

pour justifier, avec une vocation scientifique, la valeur sur laquelle se fondent les articulations de surface. ». En d'autres termes, le parcours génératif est une simulation de la production de nos *connaissances* à propos du sens, et plus particulièrement des *conditions de possibilité de leur formalisation*. En conséquence, le parcours descendant n'est pas non plus un parcours d'analyse du sens des manifestations superficielles, mais un parcours de *vérification*, reposant sur des présuppositions, de la « bonne forme » que la manifestation donne au sens, et des résultats des analyses que nous en faisons. Génération des connaissances sur le sens, soit dans l'orientation d'une production raisonnée, soit dans celle d'une vérification formelle. A l'*organon*, à ses principes et à ses possibilités de transposition, reviennent alors les sélections, combinaisons et compositions des régimes sémiotiques, en somme, l'analyse elle-même. L'autre avantage de cette conception, c'est que l'*organon* reste ouvert, notamment aux impulsions sensibles qui viennent directement de l'expérience, c'est-à-dire, du point de vue du parcours génératif, à l'irruption de l'inconditionné, à la projection en discours de l'insituable, de l'imprévisible, de l'impossible.

Cette conception de l'*organon* n'est pas si nouvelle qu'elle pourrait le paraître, parce que la notion de « régimes », implicitement ou explicitement, apparaît de plus en plus fréquemment depuis une vingtaine d'années. Dans *Sémiotique des passions*, nous avons proposé le concept de « dispositif modal », qui reposait sur une observation empirique : la description d'une passion particulière exige l'association d'au moins deux, parfois trois ou quatre modalisations, compatibles ou incompatibles. Mieux encore, chaque passion spécifique est toujours une composition particulière de propriétés hétérogènes, actantielles, modales, aspectuelles, temporelles, etc. Il suffit alors de disposer d'un ensemble de *descripteurs*, empruntés à un *système de catégories*, et d'en adapter l'*assemblage* à chaque discours particulier. De même, les « formes de vie » et les « modes d'existence collectifs » sont également des assemblages de descripteurs qui trouvent leur cohérence dans des « régimes sémiotiques ». Bien entendu, c'est aussi le cas, dans la socio-sémiotique de Landowski, des « régimes d'interaction », des « régimes de l'autre », des « styles de vie » et des « régimes de sens » : même réduites à une dénomination, chacune des positions de ces régimes est elle aussi composite, à l'image même des « situations » et des « interactions » qui sont à l'horizon de ces recherches. Eric Landowski adopte, peut-être à son insu, la méthodologie ouverte et créative que propose la voie de l'*organon*.

Il faut enfin préciser que l'idée même d'un *organon* en sémiotique a été d'abord avancée par Paolo Fabbri il y a près de vingt ans. Certains diraient sans doute qu'il fréquentait trop un anthropologue quasi-sémioticien, Bruno Latour. Mais nous préférons croire que c'est son inlassable activité de description critique, d'analyses aussi diverses que possibles, et en particulier dans le champ des œuvres et des pratiques artistiques, qui lui avait inspiré une méthode indépendante d'une présentation hiérarchisée et figée des conditions du sens, et puisant librement dans les catégories disponibles ou inventives dans un *organon*. Fabbri pratiquait l'analyse sémiotique comme une co-énonciation des œuvres, des objets, des situations sociales : en somme, la pratique sémiotique comme participation à un « agencement collectif d'énonciation », dont il avait trouvé l'inspiration en fréquentant d'autres quasi-sémioticiens hors les murs, Deleuze et surtout Guattari. C'est de cela aussi qu'il est question, à l'arrière-plan du dialogue entre le *canon* et l'*organon*, la co-énonciation entre l'analysant et l'analysé.

Pour citer cet article : Francesco Marsciani, Jacques Fontanille. « Introduction », Actes Sémiotiques [En ligne]. 2024, n° 130. Disponible sur : <<https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/as.8211>>
Document créé le 23/01/2024

ISSN : 2270-4957

Licence : CC BY-NC-SA 4.0 International

ACTES SEMIOTIQUES

Une « forme » pour la sémiotique
discursive : la théorie des instances
énonçantes

A “form” for discursive semiotics: the
theory of enunciating instances

Ahmed Kharbouch
Université Mohamed Premier, Oujda (Maroc)

Résumé : Pour « l'instance de réception » du sens que nous sommes, tout procès sémiotique, tout ensemble signifiant suppose une « instance énonçante » qui se trouve à son origine et qui « énonce », à travers ce qu'elle signifie, un rapport au monde, le sien ou celui d'autrui, vécu ou imaginé, tout en « s'énonçant » en même temps comme dotée de telle ou telle « identité ». Il s'agit non pas d'une identité socio-historique mais d'une « identité sémiotique » car elle *fait sens* pour nous, récepteurs et interprètes. Cependant, la saisie de cette identité varie d'un interprète à un autre : certains, tablant sur le « principe d'immanence » typique de toute pensée scientifique, ne tiennent compte que du *logos* et des « prédicats cognitifs » qui le manifestent ; d'autres, au contraire, peuvent en plus, en faisant le leur un « principe de réalité », mettre en avant les « prédicats somatiques » et la *phusis* qu'ils traduisent. Ce sont ces différents types de réception et d'interprétation du « discours », effectuation du langage, modèle par excellence de toute signification, que la « théorie des instances énonçantes » (Coquet) essaie de penser, non pas dans le cadre commun hypothético-déductif et génératif, mais plutôt en tablant, à travers la mise au jour d'un certain nombre de régularités sémiotiques, sur un « parcours inductif » de nature interprétative conjuguant les manifestations discursives aussi bien du *logos* que de la *phusis*. Ce sont les articulations importantes de cette « forme » singulière donnée à la « sémiotique discursive » (Greimas) que nous allons tenter de cerner et d'explicitier ici.

Mots clés : discours, instance énonçante, prédication, présence, projection, interprétation, principe de réalité

Abstract: For the “receiving instance” of meaning that we are, any semiotic process, any signifying ensemble presupposes an “enunciating instance” which is at its origin and which “states”, through what it signifies, a relationship to the world, one's own or that of others, experienced or imagined, while at the same time “expressing” oneself as endowed with this or that “identity”. It is not a socio-historical identity but a “semiotic identity” because it makes sense for us, receivers and interpreters. However, the grasp of this identity varies from one interpreter to another: some, relying on the “principle of immanence” typical of the scientific thought, only take into account the *logos* and the “cognitive predicates” which manifest it; others, on the contrary, can also, by making theirs a “reality principle”, highlight the “somatic predicates” and the *phusis* that they translate. It is these different types of reception and interpretation of “discourse”, effectuation of language, the model of all meaning, that the “theory of enunciating instances” (Coquet) tries to think about, not in the common hypothetical framework. deductive and generative, but rather by relying, through the bringing to light of a certain number of semiotic regularities, on an “inductive process” of an interpretive nature combining the manifestations of both *logos* and *phusis*. These are the important articulations of this singular “form” given to “semiotics of discourse” (Greimas) that we will attempt to identify and explain here.

Keywords: discourse, enunciating instance, predicates, presence, projection, interpretation, reality principle

Au sujet du parcours génératif, le malentendu qui semble régner actuellement vient de nos difficultés à situer les phénomènes discursifs. Comment construire la sémiotique discursive ?
(Greimas 1987 : 328)

1. Le discours

Le reproche principal qu'adresse Jean Claude Coquet à la sémiotique francophone actuelle¹, celle qui s'est éclose et développée à partir et autour de l'œuvre fondatrice d'A. J. Greimas², est d'avoir « oublié » ses rapports premiers avec la linguistique comme investigation du domaine du langage et des langues³. Pour lui, le « discours » en tant que « langage mis en action et nécessairement entre partenaires » (Benveniste 1966 : 258) est l'activité signifiante par excellence à partir de laquelle peut être pensée l'approche des autres pratiques sémiotiques sociales et individuelles. En effet, l'élucidation du langage passe par la mise au jour des arcanes de son « effectuation » en discours (Coquet 1984 : 16). Celui-ci, c'est bien connu, se manifeste soit comme « parole » et se trouve être, dans ce cas, accompagné nécessairement d'un ensemble, plus ou moins systématique, de variables gestuelles et proxémiques (Coquet 1982 : 31), soit comme « texte » mis en forme par des structures graphiques plus ou moins générales (ponctuation, distribution en paragraphes et chapitres, caractères variables, etc.).

Il est aussi loisible de généraliser cette notion de « discours » en soutenant que tout « ensemble signifiant » (Greimas 1966 : 10) qu'il soit verbal, non verbal ou syncrétique peut être conçu, du point de vue sémiotique, comme doté d'un plan de l'expression manifesté par des matériaux variables (gestes, paroles, couleurs, volumes, etc.) et d'un plan du contenu qui est toujours un « discours », autrement dit un « intenté »⁴ ou un « vouloir-dire »⁵. Mais que l'on généralise ou non la notion de « discours », il nous semble qu'elle reste centrale pour la sémiotique francophone de tradition greimassienne (Fontanille

1 Rappelons que son intervention devant le congrès de l'AFS le 23 octobre 2007 avait pour titre l'interrogation suivante : « La sémiotique, voire la sémiologie, sont-elles en passe de perdre tout contact avec les sciences du langage ? ». Il faut dire que pour Coquet (1997 : 23), « le sémioticien est une espèce nouvelle de linguiste » qui « ne s'intéresse pas simplement aux mots, aux expressions, aux images, à la métaphore et la métonymie [...]. Il s'intéresse à ce qui englobe tout cela, à ce qui le met en forme, bref au discours, au langage en action ».

2 Précisons cependant que certains développements de la sémiotique dite de « l'École de Paris », notamment l'œuvre des auteurs que Bertrand (2020 : 9) désigne d'une manière plaisante comme constituant les « cinq doigts de la sémiose » (il s'agit, en plus de Jean-Claude Coquet, de Jacques Fontanille, d'Eric Landowski, de Claude Zilberberg et de Jean-François Bordron), témoignent d'un renouveau notable de cette « école » au point de mettre parfois en question les fondements conceptuels de la théorie greimassienne elle-même..

3 Pourtant, Greimas ne manquait jamais l'occasion de rappeler ses liens étroits avec la linguistique comme, par exemple, lors de la Décade de Cerisy qui lui était consacrée : « Même si maintenant les linguistes me rejettent et ne me considèrent pas comme l'un des leurs, moi, je prétends être linguiste dans mes origines et dans la façon de conduire ma pensée » (Greimas 1987 : 305). Voir aussi le substantiel entretien qu'il a accordé en 1982 à Chevalier et Encrevé (2006 : 121-143) sur son parcours de philologue et de linguiste.

4 Pour Benveniste (1974 : 229), le discours « construit une sémantique propre, une signification de l'intenté ».

5 Par exemple, en éthosémiotique (voir Darrault-Harris 2022 : 20-22), on peut parfaitement considérer le comportement comme un ensemble signifiant dont la manifestation est syncrétique (gestualité, paroles, mimiques...) mais qui a pour plan du contenu un ou plusieurs « discours » dont les origines sont plus ou moins immédiatement localisables et identifiables.

1998 : 13), dans la mesure où elle la caractérise essentiellement par rapport aux autres tendances et écoles plutôt centrées sur la notion de « signe ».⁶

2. La prédication : assertion de présence

Il y a un accord général chez les analystes du langage sur le fait que lorsqu'on aborde le « discours » en tant qu'entité sémiotique, c'est-à-dire du point de vue de sa signification, les unités envisagées comme étant ses composantes ne sont plus les « mots » mais les « phrases ». Ainsi en va-t-il pour Benveniste qui voit dans le discours un objet *autre* de la science linguistique⁷ à ne pas ramener à cette réalité systématique et abstraite qu'est la « langue », car il est constitué non de signes mais de « phrases » et que chaque « phrase », « segment du discours », constitue « une unité complète, qui porte à la fois sens et référence ». La « phrase », unité discursive, « se distingue foncièrement des autres entités linguistiques », dans la mesure où, à la différence des phonèmes, des morphèmes et des syntagmes, « elle ne constitue pas une classe d'unités distinctives » (Benveniste 1966 : 129-130). Déjà, longtemps avant Benveniste, Alan Henderson Gardiner, considérait que la « phrase » est l'unité spécifique du discours par rapport au « mot », unité de la langue. En plus, pour l'égyptologue et linguiste anglais, la « phrase » en tant qu'unité discursive, et non donc en tant que simple réalité morphosyntaxique, est analysable non en mots mais en deux composants signifiants : « sujet » et « prédicat » (Gardiner 1989 (1932) : chapitre 3, *passim*)⁸. En effet, ce qui fait la spécificité de la « phrase » c'est qu'elle est mise en forme par cette « opération fondamentale » qu'est la *prédication* (Coquet 1997 : 152).⁹ « Phénomène central » de toute discursivité (Coquet 1984 : 13) dans la mesure où elle correspond à « l'acte même créateur de la phrase » (*Dictionnaire de linguistique de l'école de Prague* cité par Coquet 1997 : 152). Il est évident donc qu'en tant qu'opération ou acte, la prédication suppose la présence nécessaire d'un agent d'effectuation. Cependant, lorsque linguistes et sémioticiens essaient de caractériser la production du discours, dans le cadre du *principe d'immanence*, c'est-à-dire en considérant le langage comme un système auto-régulé et autonome, ils mettent l'accent sur un seul aspect de la prédication : la composition par combinatoire. C'est ainsi que pour Greimas (1966 : 121-122), le discours est composé par une « combinatoire syntaxique » de deux « classes » sémantiques : les « actants » et les « prédicats ». Conception reprise et explicitée par Courtés (1976 : 61) qui considère que « tout message sémantique », à savoir toute prédication minimale, est formé par « la conjonction d'un actant et d'un prédicat ». De même pour Fontanille (1998 : 141-142), le discours est « globalement constitué par un réseau d'actants et de prédicats » dans la mesure où « tout énoncé est composé de deux

6 Dans une visée synthétique, Eco propose la partition de la sémiotique en « sémiotique du signe » et « sémiotique du discours » (1988 : 29, 63, 197), reprenant en fait, sans en citer l'origine, l'idée de la double « signifiante » défendue par Benveniste dans sa « Sémiologie de la langue » (1974 : 43-66).

7 « ...avec la phrase on quitte le domaine de la langue comme système de signes, et l'on entre dans un autre univers, celui de la langue comme instrument de communication, dont l'expression est le discours » (Benveniste 1966 : 129-130).

8 On retrouve presque la même conception chez Charles Bally (1944 : 35) pour qui la phrase est « la forme la plus simple possible de la communication d'une pensée ».

9 Coquet hésite dans ses écrits entre « prédicat » et « prédication ». Si généralement, il considère que le « prédicat » est « le résultat verbal de l'opération dite de 'prédication' » (Coquet 2022 : 41), dans certains cas, il recommande comme « précaution terminologique » de « ne pas rabattre un phénomène logique sur un phénomène linguistique » et « de toujours distinguer "prédicat" de "prédication" » (Coquet 1998 : 1916).

types de grandeurs : le prédicat [...] et ses “arguments”, c’est-à-dire ses actants, qui sont les termes entre lesquels le prédicat établit une relation ». Il s’agit là de l’attitude propre à la démarche scientifique et à sa visée essentiellement taxinomique. Ce faisant cependant, on passe à côté d’un autre aspect fondamental de tout acte de prédication : l’assertion de la présence de l’instance productrice de l’acte.

Notons que déjà Saussure (2002 : 277)¹⁰, dans le cadre de sa fameuse « Note sur le discours », considérait que « le discours consiste, fut-ce rudimentairement [...], à affirmer un lien entre deux des concepts qui se présentent revêtus de la forme linguistique ». Pour lui donc, « affirmer » et « présenter » (des « concepts ») constituent deux actes parallèles sous-jacents à toute prédication. À côté de la composition impliquant la « combinatoire syntaxique », il faut aussi, cette fois dans le cadre d’un *principe de réalité*¹¹, tabler sur la *présence* nécessaire d’une instance centrale, le producteur du discours, qui « affirme » le « lien » entre les deux composants « présentés »¹². En effet, la prédication « n’est pas réductible à une mise en relation d’a et de b ; elle consiste en l’assertion d’une relation entre a et b » (Coquet 1997 : 225). En fait, l’assertion est double car, en plus de porter sur le « lien » présenté ou mis en scène, elle concerne aussi le présentateur ou le metteur en scène qui, devant nous, instance de réception, affirme sa présence : « je suis ici et maintenant ». L’assertion ou, comme dit Saussure, l’« affirmation », « suppose une présence, la “présence qui vous parle”, disait Lacan, ou, selon la formulation de Benveniste, “la présence du locuteur à son énonciation” » (Coquet 2007 : 138). On peut soutenir que, d’une manière générale, « le sujet se sert de la parole et du discours pour se “représenter” lui-même, tel qu’il veut se voir [et] tel qu’il appelle l’“autre” à le constater » (Benveniste 1966 : 77). Il s’agit donc de tabler, dans une perspective « subjectale » et non seulement exclusivement « objectale », aussi bien sur les configurations formelles du « discours » que sur la présence incontournable de son « sujet ».

3. De la combinatoire formelle aux instances énonçantes

En partant de cette distinction entre deux manières de concevoir la prédication formatrice du discours (comme simple combinatoire ou comme impliquant *en plus* l’assertion de présence), on peut considérer qu’il y a parallèlement, dans l’œuvre sémiotique de Jean-Claude Coquet, deux phases successives. La première est celle où il essaie de mettre en forme, en s’inspirant de l’entreprise de Greimas, une « grammaire narrative » (1974) ou une « grammaire modale » (1984), alors que la seconde a surtout connu la mise en évidence des thèmes phénoménologiques chez Benveniste, qui, à cette époque, prend totalement la place de Greimas comme source centrale d’inspiration en matière d’étude du langage et du discours. Cette deuxième phase est celle où Coquet s’efforce principalement de configurer une « théorie des instances énonçantes » inspirée par la *phénoménologie du langage* dont il

10 Coquet (2007 : 111-120) remonte jusqu’à Aristote pour mettre en relief ce double fonctionnement de la prédication (la combinaison et l’assertion) qu’il retrouve, entre autres, aussi bien chez un linguiste comme Benveniste que chez un logicien comme Frege.

11 « Non seulement le langage [le discours] est une combinatoire de termes, un agencement linguistique [...] mais il introduit en plus, implicitement, un rapport à l’être dont il est difficile de soutenir ensuite qu’il demeure extérieur au langage, une simple ‘référence’ » (Coquet 2003 : 112).

12 Le *principe de pertinence* qui guide l’analyste dans ce cadre théorique est la réponse à la question : « qui parle ? », plus précisément : « quelle est l’instance d’origine, autrement dit, l’instance énonçante du discours ? » (Coquet 2007 : 136).

retrouve les linéaments aussi bien chez Merleau-Ponty et Pos que chez Aristote et Benveniste (2007 : 18-22 et 2022 : 23-30).

Notons avant d'aller plus loin que si l'usage commun¹³ consiste à ne voir dans la phénoménologie du langage qu'un courant parmi d'autres de la philosophie du langage, Coquet trouve au contraire pertinent de les opposer comme deux points de vue différents à ne pas confondre, comme le laisse entendre d'ailleurs Merleau-Ponty qui considère (1960 : 133) que les « analyses phénoménologiques » constituent des activités « *préparatoires* » pour « la philosophie proprement dite ». C'est ainsi que dans ce cadre de pensée, l'analyste comme instance de réception, c'est-à-dire en tant que présent lui aussi comme un « être-là » et non comme un simple « automate »¹⁴, aura pour visée l'*interprétation* du discours non pas dans le cadre d'un « parcours génératif » ou, plus généralement, d'un raisonnement « hypothético-déductif », en passant d'un niveau de profondeur à un autre, mais plutôt selon un *parcours inductif* (Coquet 2019 : 53-54 et 2022 : 96-97), visant à identifier le plus précisément possible les instances énonçantes et leurs expériences particulières du *Lebenswelt*, dont le jeu varié et pluriel constitue la signification discursive.

Pour Coquet, la sémiotique, en tant que « théorie de la signification », peut soit se référer à la « philosophie du langage » et, dans ce cas, privilégier l'expérience de pensée ou les manifestations du *logos* dans le discours sous forme de « prédicats cognitifs », dans la mesure où, dans ce cas, la question pertinente est : *comment est pensée l'expérience humaine ?* De cette façon, la signification de l'expérience vécue se ramène avant tout à une activité cognitive visant à octroyer à ladite expérience un statut intelligible et réfléchi. Soit, seconde possibilité épistémologique, la sémiotique s'enracine dans la phénoménologie du langage et considère que l'expérience de pensée est une élaboration seconde, une « transformation » ou une « traduction » cognitives, qui ont pour base ou fondement nécessaires l'expérience elle-même (les « *Sachenselbst* »). La question pertinente ici est : *comment est vécue puis pensée l'expérience* par l'« être humain » et l'« être social » qu'est le « sujet parlant » (Saussure 2002 : 130), à savoir le locuteur ou l'écrivain, plus généralement l'*instance énonçante d'origine* du discours ?¹⁵ Ainsi, le sémioticien ne pourra plus dissocier l'expérience pensée de l'expérience vécue.

On peut ajouter que si, d'une manière générale, l'expérience humaine est l'objet commun à toutes les sciences humaines, la « re-production » (Benveniste 1966 : 25) ou la « traduction » (Coquet 2022 : 135-142) de cette expérience dans divers matériaux de manifestation, aussi bien verbaux que non verbaux, constitue l'objet de connaissance propre à la sémiotique. Cependant, l'expérience humaine, aussi bien commune et sociale que particulière et individuelle, se trouve surtout « sémiotisée », autrement dit signifiée et mise en forme pour être partagée, dans le discours oral et écrit. De là,

13 Dont témoigne Ricoeur (2000 : 950-953) qui subsume la phénoménologie du langage sous la philosophie du langage comme une ramification particulière parmi d'autres.

14 On sait que le rêve de plusieurs courants linguistiques et sémiotiques, surtout avec l'apogée de l'informatique, est de se constituer en sciences quantitatives où le calcul pourra être mené idéalement par un automate. C'est ainsi que Greimas et Courtés (1979 : 323) estiment que l'une des « conditions de la scientificité » est que le « sujet scientifique [...] puisse fonctionner comme un sujet quelconque [...], susceptible d'être remplacé par un automate ».

15 D'une manière générale, l'instance énonçante d'origine est l'être de langage, l'entité sémiotique qui *s'énonce* (fait connaître et reconnaître son identité) en parlant, en écrivant, en agissant, etc. ; en somme, en se présentant devant nous (auditeurs, lecteurs, spectateurs, etc.), instance de réception, comme étant à l'origine d'un procès de signification.

l'importance de ce domaine pour le sémioticien. De là aussi, l'importance pour l'analyse sémiotique de viser à identifier précisément le « traducteur » de l'expérience humaine sous forme d'un discours partagé, aussi bien comme « nous » (personne collective) que comme « je » (personne individuelle) ou encore comme un « il » (non personne) et même comme un « ça » (absence de personne). Le « support constant » (Coquet 1997 : 149) du discours est donc avant tout, l'instance énonçante première (le locuteur ou l'écrivain) qui se fait connaître à travers ses différentes *projections discursives*¹⁶.

Nous sommes ainsi passés, dans l'œuvre sémiotique de Coquet, d'une conception générative et déductive de l'analyse du discours à une conception inductive et interprétative¹⁷. De cette façon, une rupture épistémologique profonde avec les modèles et les schémas directeurs (les modèles logiques peirciens bien sûr, mais aussi les schémas logico-sémantiques greimassiens : carré sémiotique, schéma narratif, parcours génératif...), qui dominent dans la pratique actuelle de la sémiotique en tant que théorie de la signification, se trouve consommée. Le point de vue inductif a surtout pour visée la mise au jour des *régularités* dans la manifestation et l'articulation de toute forme de sémosis. Comme dans toute entreprise de connaissance qui se veut générale, il s'agit pour le sémioticien, à travers les objets empiriques particuliers qu'il étudie, de tabler sur les éléments sémiotiques dont la présence est régulière¹⁸. Dans le cas du discours, le sémioticien vise surtout à déterminer son « support constant », conçu d'abord comme une combinatoire de prédicats modaux abstraits, avant d'être considéré, sous l'influence de la linguistique de l'énonciation de Benveniste et de la phénoménologie de la perception de Merleau-Ponty, comme un « système d'instances énonçantes ».¹⁹ Il s'agit donc, dans cette perspective non plus générative et hypothético-déductive mais interprétative et inductive, de tabler sur les *catégories de la discursivité* (les instances énonçantes et leurs prédicats aussi bien « cognitifs » que « somatiques ») dotées d'une organisation systématique articulée par deux axes sémantiques de caractère général²⁰ : dimension du *logos* vs dimension de la *phusis* et « univers de l'autonomie » vs « univers de l'hétéronomie » (Coquet 2007 : 74). Si le discours est « organisé », alors il doit son organisation à des actes de prédications variables rapportées à des instances tout aussi variables.

Dans cette optique, soutenir que le discours constitue un « tout de signification » ou une « totalité » (Greimas et Courtés 1979 : 102-103) devient assez problématique, dans la mesure où « chaque instance énonçante modèle au niveau qui lui est propre ce que l'on peut appeler son *univers de discours* ». En effet, l'univers sémantique construit par l'instance corporelle (*phusis*) ne peut être le même que celui

16 « Le lecteur interprétant [l'instance de réception] a pour but de *re-produire*, en repérant les instances et en les articulant [...] le discours que l'instance d'origine [...] a *produit* » (Coquet 2022 : 129).

17 Pour Coquet (2022 : 96-97), « les procédures de la *phénoménologie du langage* » s'accordent avec la « méthode inductive » qui consiste essentiellement en un « procès régressif - de la conséquence au principe », et qui s'oppose à « la méthode hypothético-déductive » fondée sur « un postulat qui permet de passer du plus général au particulier ». Sur la « démarche inductive » opposée à la « méthode déductive » ou « démarche constructiviste », voir Coquet 2019 : 53.

18 En effet, « tout examen attentif du discours se solde [...] par un relevé des constructions prédicatives récurrentes » (Coquet 1984 : 205).

19 Pour Coquet (2019 : 54), la « langue » qui s'effectue dans le « discours » est un « système d'instances énonçantes » qui articule toutes les formes linguistiques, aussi bien subphrastiques (affixes et particules) que phrastiques (les catégories grammaticales et lexicales) et transphrastiques (les structures narratives et thématiques).

20 « Nous faisons savoir par le langage ce que le monde « naturel » [*phusis*] et le monde « rationnel », « social » [*logos*] nous enseigne (dans un univers de l'autonomie) ou nous commande (dans un univers de l'hétéronomie), à nous, instance productrice et instance réceptrice du discours » (Coquet 2005 : 23).

centré autour de l'instance judicative (*logos*). De même, l'« univers de l'autonomie » où aucune instance transcendante ou immanente comme « force interne » ou « externe » n'impose sa présence aux instances corporelle et judicative ne peut être confondu avec l'« univers de l'hétéronomie » où lesdites forces font acte de présence en devenant le centre de leur propre univers de signification. Il est donc crucial de mettre en évidence « la spécificité de chaque univers de discours » (Coquet 2007 : 9-10 et 139) et, par conséquent, le discours, comme objet de l'investigation sémiotique, serait mieux caractérisé si on y voyait un ensemble d'énonciations plus ou moins hiérarchisées et plus ou moins « isotopes ».

Ajoutons que la notion de *projection* déjà mentionné joue un rôle important dans ce cadre de pensée et permet de comprendre le statut de l'instance d'origine, locuteur ou écrivain, comme celui d'un « être jeté-projetant » (Ricoeur 2010 : 127) dans la mesure où elle est au monde (*Dasein*) tout en projetant sa situation ontologique dans le discours qu'elle produit et où elle essaie d'interpréter et de donner sens à cette situation. En tant que « jeté » dans le monde, l'instance est immergée dans la *phusis* et en projetant son immersion dans un discours, l'instance se place dans le *logos*. Le discours est donc nécessairement structuré par cette *hiérarchie* entre les deux composantes de l'être dont l'interprétation, activité fondamentale du *Dasein*, « s'articule dans un discours qui détermine et explicite [*logos*] les articulations d'une situation et d'une compréhension qui ont d'abord été liées à un niveau plus fondamental [*phusis*] que le discours » (Ricoeur, *Ibid*). Cependant, l'option la plus commune en matière d'analyse discursive est de ramener le discours à la logique²¹, en mettant en avant des notions, particulièrement courantes en linguistique textuelle et en analyse du discours, comme « cohérence », « cohésion » ou « référence » (sur ces notions, voir Charaudeau et Maingueneau 2002 : 99 -100 et 487-489), en laissant de côté la dimension affective ou, plus spécifiquement pulsionnelle, qui est pourtant partie prenante de toute énonciation. En plus, il ne faut pas oublier que le discours, en tant qu'activité signifiante, contient souvent les *traces* de forces naturelles et sociales qui agissent *en nous* et *sur nous* en tant que producteur dudit discours. Il est de cette façon légitime de considérer l'option analytique dominante qui consiste principalement dans « la prétention de commencer par le discours exprimé en propositions [et non en « phrases »] et donc de s'établir au sein d'un *logos apophantique* » comme « la plus fondamentale mécompréhension contre laquelle s'élève l'herméneutique » (Ricoeur 2010 : 127), et, ajoutons-nous, la sémiotique discursive qui prend la « forme » d'une théorie des instances énonçantes.

4. Un exemple d'analyse instancielle du discours : l'ordre naturel face aux « outrages de la fortune »

En tant qu'« être de langage », le locuteur ou l'écrivain se trouve doté d'une identité composite. Comme son discours, il ne peut que rarement constituer une totalité homogène. Cette conception du producteur du discours n'est généralement pas admise car on préfère ne voir en lui qu'une *instance fonctionnelle*²². Par exemple, pour Greimas (1976 : 10-11) l'« homme » qui « assume » la langue pour la transformer en discours n'est rien d'autre qu'un « actant syntaxique ». Il s'agit dans son optique d'un pur « concept grammatical : *l'homme qui parle* » et non du « sujet ontologique : *l'homme qui parle* ».

21 Ainsi, dans la perspective peircienne par exemple, tous les faits sémiotiques sont des faits logiques, car « la logique, dans son sens général [...] n'est qu'un autre nom de la sémiotique » (Peirce 1978 : 120).

22 Il est considéré de cette façon comme « un être rationnel, mais dépouillé de sa dimension de réalité, en somme une instance qui s'intègre au dispositif réglé par le seul principe d'immanence » (Coquet 2007 : 34-35).

Conception parallèle chez Foucault ou Eco pour prendre d'autres exemples connus. Le premier, à l'instar de Greimas, avance la thèse que l'auteur est une « fonction » qui organise l'univers du discours. De plus, cette fonction est, pour lui, de nature essentiellement *sociale* car elle est « caractéristique du mode d'existence, de circulation et de fonctionnement de certains discours à l'intérieur d'une société » (Foucault 1994 : 798). Pour Eco, l'« auteur modèle » qui n'est pas à confondre avec l'auteur historique, remplit surtout une fonction *cognitive* dans la mesure où il correspond à un processus épistémique neutre et impersonnel. Il est en effet cette « voix » qui « se manifeste comme stratégie narrative, comme ensemble d'instructions [...] auxquelles on doit obéir lorsque l'on décide de se comporter en lecteur modèle » (Eco 1996 : 21). L'instance d'origine du discours est ainsi amputée, pourrait-dire, de son visage humain, réduite qu'elle est à remplir une fonction soit grammaticale, soit sociale, soit encore cognitive. Telle, on s'en doute n'est pas la position adoptée par Coquet qui pose au fondement du discours l'identité hétérogène et composite du locuteur ou de l'écrivain, traversée nécessairement, d'un côté par l'axe sémantique qui relie la *phusis* au *logos* et de l'autre par celui opposant l'autonomie à l'hétéronomie. Il est donc nécessaire, pour rendre compte du discours comme ensemble signifiant composé de paliers de projections et d'« univers de discours » multiples et hétérogènes, de cerner les différentes composantes constitutives de l'identité sémiotique de son instance d'origine. Il s'agit pour l'analyste, en tant qu'instance de réception, de caractériser le plus précisément possible la *présence* impliquée par le discours en œuvrant à l'identifier à travers ses différentes projections discursives.

En vue de donner au lecteur une brève illustration de cette option en matière de sémiotique discursive, nous allons nous appuyer sur l'analyse d'un épisode des *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau. Dans cette lecture, notre objectif, en accord avec la théorie des instances énonçantes, est de montrer comment l'expérience individuelle passée, de nature aussi bien somatique que cognitive, se trouve prise en charge, au niveau de l'instance énonçante d'origine (l'auteur), par un projet autobiographique de nature anthropologique²³. En effet, cerner les instances énonçantes auxquelles est rapportée l'organisation transphrastique du texte, c'est en fait mettre au jour la configuration signifiante dudit texte, car, ne l'oublions pas, « la configuration singulière de l'œuvre et la configuration singulière de l'auteur sont strictement corrélatives » (Ricoeur 1986 : 110).

L'épisode retenu²⁴ est celui consigné dans le troisième livre des *Confessions* et qui se trouve doté d'une relative autonomie par rapport à son contexte textuel²⁵. En effet, il constitue pour Rousseau un « roman » (dans l'acception de l'époque) comme il le note à la fin des péripéties de l'épisode : « Ici finit le roman... » (p. 145). En plus, les événements qui constituent ledit « roman » sont annoncés comme constituant une sorte de rupture dans la narration : « Une chose me fait du bien et du mal ... » (p. 143).

23 Selon Lejeune (1975 : 144), dans les *Confessions* « s'articulent [...] l'anthropologie (science de l'homme) et l'autobiographie (étude d'un homme, moi) ».

24 Une partie de cet épisode a été analysée par Adam et Goldenstein (1976 : 331-313) dans un cadre théorique caractéristique de l'époque où il s'agissait avant tout d'objectiver le texte en tablant sur les formes de l'énonciation énoncée (relevé systématique des « transitions verbales qui entraînent des modifications d'attitude, de perspective et de visée ») et sur la schématisation narrative sous forme d'un « récit clos ».

25 Dans notre analyse, nous utilisons l'édition courante du Livre de Poche (1972), tome 1, pp.143-145.

Donc, comme dans tout récit écrit, le temps²⁶ dans le passage retenu est bi-dimensionnel, dans la mesure où le présent de l'écriture renvoie à un moment passé où a été vécue l'expérience singulière, objet de l'écriture. Ces deux moments sont centrés autour de deux types d'instances énonçantes, car, rappelons-le, l'écriture, à la différence de l'oralité, se meut nécessairement sur deux plans d'énonciation : « l'écrivain s'énonce en écrivant, et à l'intérieur de son écriture, il fait des individus s'énoncer » (Benveniste 1974 : 64). Le temps de la *schématisation*²⁷ où l'expérience vécue est reprise par l'écriture pour être pensée, évaluée et partagée, est centré autour de l'instance énonçante d'origine première, c'est-à-dire, dans notre cas, Rousseau en tant qu'écrivain-narrateur et auteur du texte. L'instance de l'auteur, qu'on peut définir « comme étant simultanément une personne réelle socialement responsable, et le producteur d'un discours », est donc « à cheval sur le hors-texte et le texte » car il en est « la ligne de contact » (Lejeune 1975 : 23). Le temps de l'expérience vécue est relatif aux instances énonçantes projetées à partir de l'instance d'origine. Le centre discursif est évidemment dans ce cas Jean-Jacques, partie prenante de l'expérience singulière transcrite. Nous sommes ainsi invités en tant qu'analyste, donc en tant qu'instance de réception, à tenir constamment compte dans notre lecture de ces deux paliers discursifs.

Notons d'abord que dans la « re-production » de l'expérience vécue par Jean-Jacques, l'écrivain-narrateur en tant qu'instance d'origine du texte croise les visées paradigmatique et syntagmatique (Coquet 1984 : 11) en énonçant aussi bien des identités établies et fixes qu'en mettant en scène un devenir insensible de certaines d'entre elles. Ainsi, Jean-Jacques, en tant qu'instance projetée, est présenté comme inscrit dans une « logique des places » (Coquet 1984 : 81) où son identité se trouve d'emblée opposée et différenciée aussi bien de celle des autres domestiques que de celle des aristocrates, ses maîtres. En effet, Jean-Jacques est prédié comme doté de bonnes manières (il fait « une réponse si fine et si bien tournée » (p. 144) au frère de Mlle de Breil), alors que les autres domestiques en sont privés, eux qui parlent avec « grossièreté » de Mlle de Breil (p. 143). Mais il est aussi caractérisé par un degré élevé d'instruction (il réussit à expliquer la devise de la maison de Solar), par rapport aux aristocrates ne possédant qu'une instruction lacunaire car ils ne sont pas « consommés dans la langue française » (p. 144), langue de culture pan-européenne de l'époque, eux qui pensent « qu'au mot *fiert* il ne fallait point de *t* ». De cette manière, seule l'identité de Jean-Jacques est énoncée comme pleinement positive.

Cependant, dans la mise en scène de l'expérience vécue, cette identité n'est pas présentée comme fixée car elle se trouve sujette à des transformations plus ou moins sensibles. En effet, Jean-Jacques est dit éprouver une attraction irrésistible pour Mlle de Breil : « Mlle de Breil était une personne [...] bien faite, assez belle, très blanche [...], et, quoique brune, portant sur son visage cet air de douceur des blondes auquel mon cœur n'a jamais résisté » (p. 143). L'aperception de ces détails physiques échappe en fait au contrôle de l'instance judicative qui d'ailleurs fait état de son inconvenance sociale : « On dira que ce n'est pas à un domestique de s'apercevoir de ces choses-là. J'avais tort, sans doute ; mais je m'en

26 Pour Benveniste (1974 : 64) les « deux catégories fondamentales du discours, d'ailleurs conjointes nécessairement », sont la « personne » et le « temps », autrement dit, dans notre perspective, les instances énonçantes et leur inscription temporelle.

27 Pour Fontanille (2000 : 82), la sémiotique ne doit jamais perdre de vue « la manière dont le discours *schématise* nos expériences et nos représentations en vue de les rendre signifiantes et de les faire partager par autrui ».

apercevais toutefois » (p. 143). Cette attraction n'est donc pas éprouvée par le sujet doté de jugement, mais par cette partie de lui-même sur laquelle il n'exerce aucun contrôle, et qu'il appelle le « cœur », à savoir ce que, à l'âge classique, était considéré comme le « siège des sensations et des émotions » (*Petit Robert*), autrement dit, le siège d'une force interne (un *tiers immanent*) qui se fait connaître de cette façon. Notons que la « jouissance » éprouvée par l'instance corporelle se trouve contrebalancée par la « souffrance » liée à la jalousie naissante : les remarques des autres domestiques sur la beauté de Mlle de Breil font en effet « cruellement souffrir » notre protagoniste (p. 143). Cependant, dans la présentation des faits par l'écrivain-narrateur, ce *non-sujet pulsionnel* siège de la jouissance et de la souffrance cède la place rapidement au *sujet* doté de jugement et donc contrôlant ses pulsions et ses désirs : « la tête ne me tournait pourtant pas au point d'être amoureux tout de bon » (p. 143). Il est à remarquer, et c'est une remarque pour l'historien intéressé par la représentation des passions du corps et de l'âme à l'époque classique, que si la jouissance impliquée par la perception détaillée des « appas » (les « charmes d'une femme qui excitent le désir masculin » (*Petit Robert*)) de la jeune fille est un procès à mettre au crédit de l'instance corporelle non-sujet, le fait d'« être amoureux » est plutôt à situer sous la responsabilité de l'instance judiciaire sujet, dans la mesure où le terme « amour » désigne à l'époque cette « disposition favorable de l'affectivité et de la volonté à l'égard de ce qui est senti ou reconnu comme bon, diversifiée selon l'objet qui l'inspire » (*Petit Robert*).

De toute façon, le désir sexuel aussi bien que l'« amour » sont rejetés fermement par Jean-Jacques, instance judiciaire, qui les évalue négativement en tenant par provision un discours dont l'instance énonçante n'est autre que l'ordre social établi et accepté : « Je ne m'oubliais point ; je me tenais à ma place, et mes désirs même ne s'émançaient pas » (p. 143). Ainsi, le sujet prend le dessus sur le non-sujet, et c'est, en plus, un *sujet hétéronome* qui tient compte, dans son rapport au monde, des prescriptions de l'instance transcendante qu'est l'ordre social établi. Instance dotée, faut-il le rappeler, d'une autorité institutionnalisée absolue et irréversible (Coquet 1984 : 11 et 49), dans la mesure où c'est elle qui fixe la « place » que chaque individu *doit* nécessairement occuper au sein de la société.

En fait, le sujet hétéronome ne vise pas le même « objet » que le non-sujet corporel et, de cette façon, l'objet de désir connaît à son tour un dédoublement signifiant : « J'aimais à voir Mlle de Breil, à lui entendre dire quelques mots qui marquaient de l'esprit, du sens, de l'honnêteté » (p. 143). Alors que l'instance corporelle ne perçoit que les « appas » de la jeune fille, l'instance judiciaire et hétéronome, ne tient pas compte du désir érotique et vise surtout à établir une *relation intersubjective* qui rendrait possible la reconnaissance de son identité spécifique qui le rend différent aussi bien des autres domestiques que des aristocrates : « À table j'étais attentif à chercher l'occasion de les [ses droits de serviteur] faire valoir [...] : hors de là je me tenais vis-à-vis d'elle ; je cherchais dans ses yeux ce qu'elle allait demander, j'épiais le moment de changer son assiette. Que n'aurais-je point fait pour quelle daignât m'ordonner quelque chose, me regarder, me dire un seul mot ! » (pp. 143-144).

Le programme d'action énoncé par notre protagoniste tend donc à ce que Mlle de Breil ne voie plus en lui qu'un simple « laquais » parmi d'autres, car cette « place » sociale est évaluée négativement et rejetée fermement par lui au moment où il est admis comme serviteur dans la maison du comte de Gouvion : « Quoi ! toujours laquais ! me dis-je en moi-même avec un dépit amer que la confiance effaçait bientôt. Je me sentais trop peu fait pour cette place pour craindre qu'on m'y laissât » (p. 140).

Cependant, la relation intersubjective voulue ne s'établit pas et la « fonction de reconnaissance »²⁸ n'a pas lieu : « Mais point : j'avais la mortification d'être nul pour elle ; elle ne s'apercevait pas même que j'étais là » (p. 144). Malgré tout, une occasion va se présenter pour que l'identité spécifique de Jean-Jacques soit reconnue par la demoiselle : « son frère, qui m'adressait quelque fois la parole à table, m'ayant dit je ne sais quoi de peu obligeant, je lui fis une réponse si fine et si bien tournée, qu'elle y fit attention et jeta les yeux sur moi » (p. 144). Même si cette reconnaissance est jugée comme une réussite limitée étant donné sa brièveté, elle implique chez le sujet un état passionnel euphorique²⁹ : « Ce coup d'œil, qui fut court, ne laissa pas de me transporter » (p. 144). La réussite partielle a lieu une seconde fois après que Jean-Jacques ait procédé avec brio à l'explication de la devise de la maison de Solar : « Tout le monde me regardait et se regardait sans rien dire. On ne vit de la vie un pareil étonnement » (pp. 144-145). La reconnaissance a donc lieu et Mlle de Breil reconnaît sans ambages l'identité spécifique de Jean-Jacques : « ce qui me flatta davantage fut de voir clairement sur le visage de Mlle de Breil un air de satisfaction. Cette personne si dédaigneuse daigna me jeter un second regard qui valait tout au moins le premier » (p. 145). La relation intersubjective s'intensifie davantage, pourrait-on dire, quand Mlle de Breil lui adresse la parole comme à un égal : « Quelques minutes après Mlle de Breil, levant derechef les yeux sur moi, me pria, d'un ton de voix aussi timide qu'affable, de lui donner à boire » (p. 145). C'est à ce moment que dans la traduction de l'expérience vécue, l'instance d'origine va nous faire passer insensiblement de la relation *interpersonnelle*, basée sur la « bonne distance » sociale, à la relation *intercorporelle* impliquant l'attouchement à distance (l'eau répandue sur la jeune fille constitue le médium de ce contact), en mettant en scène un comportement incontrôlable, traduit par le prédicat somatique /trembler/ qui montre clairement l'émergence sur la scène discursive de l'instance corporelle désirante comme opérateur³⁰ : « On juge que je ne la fis pas attendre ; mais en approchant je fus saisi d'un tel tremblement, qu'ayant trop rempli le verre, je répandis une partie de l'eau sur l'assiette et même sur elle » (p. 145). La manifestation du désir à travers ce contact simulé est contagieuse et Mlle de Breil, placée dans cet entre-deux corporel, s'énonce à son tour comme le siège d'un comportement incontrôlable : elle « rougit jusqu'au blanc des yeux » (p. 145).³¹ La reconnaissance de l'identité par l'être désiré connaît donc dans notre texte un devenir insensible et se fait en deux phases consécutives : d'abord sous forme d'intersubjectivité que traduit le prédicat cognitif /regarder/ (après avoir fait une « réponse fine » au frère de Mlle de Breil, celle-ci, indifférente au début, porte les yeux sur lui ; de même, après l'explication de la devise, Mlle de Breil lui « jeta un second regard qui valait tout au moins le

28 Pour Coquet (1984 : 19 et 87), la « fonction de reconnaissance », à ne pas confondre avec la « sanction » de la grammaire narrative (la reconnaissance du héros et la confusion du traître), est fondamentale pour fixer l'identité subjectale car elle permet de passer du « sujet de désir » au « sujet de droit ».

29 On peut dire que l'investissement thymique se manifeste chez l'instance corporelle d'une manière catégorielle, soit comme jouissance soit comme souffrance, alors que, chez l'instance judicative, il est lié à l'évaluation graduelle et continue d'un rapport au monde comme plus ou moins euphorique ou comme plus ou moins dysphorique.

30 A propos de l'instance corporelle, Coquet (2003 : 112) relève un fonctionnement énonciatif double : « Le corps percevant enregistre ; il transcrit ensuite ce qu'il a perçu sous la forme, par exemple, d'un cri, d'un juron, d'un lapsus, etc. ; quand il est opérant, il transcrit sa prise sur le monde ou son contact avec lui, par exemple sous la forme d'une chute [plus généralement, d'un comportement incontrôlable], le complémentaire du lapsus ».

31 Selon le *Petit Robert*, le verbe *rougir*, quand il a pour sujet grammatical une personne, actualise la signification suivante : « devenir rouge sous l'effet d'une émotion, d'un sentiment qui provoque un afflux de sang au visage ».

premier ») avant d'adopter une manifestation intercorporelle énoncée par le prédicat somatique /rougir/.³²

L'écrivain-narrateur, responsable de la présentation des faits et de leur schématisation, intervient pour évaluer l'expérience vécue par son héros : « Ce fut un de ces moments trop rares qui replacent les choses dans leur ordre naturel, et vengent le mérite avili des outrages de la fortune » (p. 145). Le jugement positif porté par Jean-Jacques sur le résultat de son action (« Ce moment fut [...] délicieux à tous égards » (p. 145)), se trouve confirmé au temps de l'écriture par Rousseau. Mais ce qui est notable, c'est que nous passons d'un simple « roman » personnel à un fait général. Cette opération de généralisation qui nous fait donc passer d'une *expérience* singulière vécue par un individu particulier, à un *événement* inscrit dans un cadre idéologique (Coquet 1997 : 88 et 89), introduit clairement le paramètre de la nécessité historique. L'expérience individuelle se trouve être considérée, au temps de l'écriture, comme un simple « moment », un événement parmi d'autres dans le conflit qui, le long de l'histoire humaine, oppose deux *tiers transcendants* : l'ordre naturel d'un côté et les « outrages de la fortune », autrement dit l'ordre social, de l'autre.

En inscrivant l'expérience individuelle de Jean-Jacques dans une série d'événements programmés, Rousseau renvoie implicitement à une sorte de « moment axial »³³ qui n'est autre que ce temps originaire où l'ordre naturel a été évincé au profit de l'ordre social. On se rappelle l'interrogation célèbre qui inaugure le *Contrat social* : « l'homme est né libre [ordre naturel], et partout il est dans les fers [ordre social] [...]. Comment ce changement s'est-il fait ? ». Un événement inaugural est mis en avant pour donner un sens à l'expérience individuelle rapportée en la présentant comme l'aboutissement historique nécessaire de cette origine. Le petit « roman » de Jean-Jacques présuppose de cette manière un déroulement logique, autrement dit un *sens de l'histoire* ³⁴. En quelque sorte, la temporalité idéologique liée au conflit immémorial entre les deux tiers transcendants que sont la nature et la société englobe et explique la temporalité individuelle, en l'occurrence le « roman » vécu par Jean-Jacques. Plus généralement, on peut constater que chez Rousseau, penseur emblématique des Lumières, le *logos* l'emporte finalement dans la traduction de l'expérience vécue. En effet, en concevant le projet des *Confessions*, Rousseau opère un processus d'« objectivation radicale » (Lévi-Strauss 1973 : 48), dans la mesure où son identité se trouve en quelque sorte projetée devant lui comme si elle était celle d'un autre : « Je veux montrer [...] un homme dans toute la vérité de la nature ; et cet homme, ce sera moi », affirme-t-il dans l'incipit bien connu de son livre (p. 5). En quelque sorte, Rousseau refuse l'« identification à soi-même » en rejetant « tout ce qui peut rendre le moi "acceptable" » (Lévi-Strauss 1973 : 51). Les *Confessions* s'insèrent ainsi aisément dans l'ensemble de l'œuvre rousseauiste dominée

32 Notons qu'une analyse narrative classique de ce passage est parfaitement réalisable qui y verrait, en relevant tous les éléments relatifs à la sanction positive du héros, une occurrence de l'« épreuve glorifiante » du schéma narratif canonique. Malgré son intérêt qui nous permet de nous rendre compte, dans une perspective comparative, que la littérature savante est régie en sous-main par les mêmes structures universelles que la narration populaire, elle nous ferait passer cependant à côté du passage insensible de la phase de la reconnaissance interpersonnelle à celle de la reconnaissance intercorporelle.

33 Le « temps chronique », autrement dit le temps objectivé, a nécessairement un « moment axial » à savoir « un événement si important qu'il est censé donner aux choses un cours nouveau » (Benveniste 1974 : 71).

34 Dans son analyse du livre I des *Confessions*, Lejeune (1975 : 144) note qu'on peut reconnaître chez Rousseau « l'existence d'une sorte de plan *a priori*, qui fixe le sens de l'évolution, et auquel les données du réel seront amenées à se conformer ».

par une visée « anthropologique » : le programme cognitif de Rousseau serait, en effet, d'étudier et de comprendre *l'homme*. Mais pour que cette étude soit possible, il faut d'abord comprendre *cet homme* que je suis ou que je crois être. Ce faisant, le projet cognitif général se trouve tempéré par l'insistance sur l'expérience individuelle vécue. C'est cette double orientation qui explique le fait que, malgré la distance temporelle et culturelle, l'œuvre de Rousseau continue à nous interpeller, en nous « agitant » et en nous « embrasant », plus qu'en nous faisant « penser » (Lévi-Strauss 1990 : 232 et 234). En d'autres termes, Rousseau, comme instance énonçante originaire, conjugue bien dans son discours la *phusis* et le *logos* et s'il met en avant le *logos* en généralisant les traits pertinents de l'expérience individuelle vécue, il n'oblitére pas pour autant, comme nous l'avons constaté, les manifestations spécifiques et fuyantes de la *phusis* à travers le corps propre et l'intercorporéité.

5. Conclusion

Il faut bien se rendre compte que la hiérarchie du langage et donc du discours en plusieurs composantes croisées sur les deux axes *phusis/logos* et *autonomie/hétéronomie* est fonction du *statut duel* de son instance énonçante d'origine. Nous avons vu que déjà Saussure pensait le « sujet parlant » comme un être double : « humain » et « social »³⁵. De même, nous avons constaté que Ricoeur considère que l'interprétation textuelle ne peut se contenter du discours comme expression du seul « logos apophantique » et qu'elle doit tenir compte du « niveau fondamental » qu'est l'être « jeté-projetant ». Cette dualité propre au « discours » et à son « sujet » est pensée par Coquet comme une détermination fondamentale de la réflexion sur le langage. Pour lui, le fondement de l'activité de langage, orale ou écrite, donc du discours et de la communication intersubjective, n'est autre que l'expérience humaine (Coquet 2007 : 153-154), expérience aussi bien corporelle (corps opérant et/ou percevant) que cognitive (pensée réflexive et/ou jugement évaluatif). Le processus est simple dans son principe : nous avons en premier lieu l'expérience brute puis, dans un second temps, sa *traduction* dans les formes linguistiques et discursives. L'expérience traduite est une « réalité seconde » par rapport à la réalité vécue, mais sans qu'il y ait toutefois rupture totale entre la première et la seconde, comme le veut toute approche immanentiste de l'activité de langage. Le choix phénoménologique de Coquet, privilégiant la « primauté de la perception » défendue par sa source philosophique habituelle Merleau-Ponty, fait que pour lui, le départ de toute activité signifiante est constitué par l'« expérience sensible ». Position qui, il faut bien le noter, a ses lettres de noblesse car adoptée aussi bien par Aristote que par Sénèque ou, plus près de nous, par Benveniste et Merleau-Ponty (Coquet 2022 : 23-30 et 90-93). C'est dans ce cadre de pensée que l'œuvre de Coquet s'évertue, sans complaisance avec les modes intellectuelles dominantes, à donner une « forme » particulière à la sémiotique du discours.

Ajoutons aussi, pour terminer, que dans le dessein de concrétiser ce projet épistémologique, Coquet partage avec Greimas le même refus de l'« imposture intellectuelle »³⁶ consistant à noyer le

35 Saussure (2002 : 217) insiste particulièrement sur « cette irritante duplicité » de « la si complexe nature de la sémiologie particulière dite langage » et « qui fait qu'on ne la saisira jamais ».

36 Sur ce thème, voir le livre décapant de Sokal et Bricmont 2018 (1997), où est démystifié avec brio l'usage abusif et creux des sciences formelles et physiques par de grands noms de la *French Theory* (pour la sémiotique littéraire et l'analyse du discours scientifique, Julia Kristeva (pp.75-88) et Bruno Latour (pp. 175-185). Déjà Hagège (1985 : 290) stigmatisait avec raison et perspicacité cette « nostalgie d'une 'scientificité' dont on croit devoir emprunter la

lecteur dans des formalisations *ad hoc* et qui, en plus, n'apportent rien à la clarté de l'exposé³⁷. Si de temps à autre l'analyste a recours à des visualisations ou à des schématisations, celles-ci ne sont en fait que des résumés d'argumentations préalables et non pas posées comme des formalisations *apriori* constitutives de la théorie. Cela fait que l'écriture du sémioticien ressemble assez, comme en témoigne clairement l'œuvre de Jean-Claude Coquet, à celle des grands devanciers tels que Saussure ou Benveniste qui s'exprimaient « dans une ligne de prose aussi élégante que rigoureuse, aussi lisible que féconde » qui n'exige du lecteur « aucun code annexe de décryptage » (Hagège 1985 : 290). Le lien de la sémiotique discursive avec la grande tradition linguistique est ainsi maintenu aussi bien dans le contenu que dans la forme.

Bibliographie

- ADAM, J. M. et GOLDENSTEIN, J.- P.
1976 *Linguistique et discours littéraire*, Paris, Larousse.
- BALLY, C.
1944 *Linguistique générale et linguistique française*, Berne, A. Francke.
- BENVENISTE, E.
1966 *Problèmes de linguistique générale*, I, Paris, Gallimard.
1974 *Problèmes de linguistique générale*, II, Paris, Gallimard.
- BERTRAND, D.
2020 « Chemins sémiotiques contemporains : entre linguistique et anthropologie », *Cadernos de Linguística*, v. 2, n. 1, pp.1-31.
- CHARAUDEAU, P. et MAINGUENEAU, D.
2002 *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil.
- CHEVALIER, J.-C. et ENCREVÉ, P.
2006 *Combats pour la linguistique de Martinet à Kristeva*, Paris, ENS Editions.
- COQUET, J.-C.
1974 « Sémantique du discours et analyse du contenu », *Connexions* 11, pp. 93-118.
1982 « L'École de Paris », *Sémiotique. L'école de Paris* (ouvrage collectif), Paris, Hachette, pp. 5-64.
1984 *Le discours et son sujet. Essai de grammaire modale*, Paris, Klincksieck.
1997 *La quête du sens. Le langage en question*, Paris, P.U.F.
1998 « Les problèmes de la discursivité », *Encyclopédie philosophique universelle*, volume IV (*Le discours philosophique*), Paris, PUF, pp. 1915-1920.
2003 « L'apport de la phénoménologie du langage : le principe de réalité », *Actes du VIème colloque international des sciences du langage (Suceava, 2001, en l'honneur de'E. Coseriu)*, Université de Suceava, pp. 111-117.
2005 « Le présent de l'indicatif : logique et discours », *Du présent de l'indicatif*, Université de Bourgogne, pp. 11-25.
2007 *Phusis et logos. Une phénoménologie du langage*, Paris, P.U.V.
2019 « Benveniste et le concept d'induction. Les relations d'interprétance et d'intégration », D'Ottavi Giuseppe et Fenglio Irène (dir.), *Emile Benveniste. Cinquante ans après les Problèmes de linguistique générale*, Paris, Editions rue d'Ulm, pp. 53-62.
2022 *Phénoménologie du langage*, Limoges, Lambert-Lucas.
- COURTÉS, Joseph
1976 *Introduction à la sémiotique narrative et discursive*, Paris, Hachette.

parure aux sciences exactes sans posséder d'informations adéquates sur leurs problèmes et leurs méthodes » et qui a pour résultat « une inflation formalisatrice » sans grande utilité.

³⁷ Greimas (1987 : 309) insistait, avec une honnêteté intellectuelle exemplaire, sur le fait qu'il faut d'abord que « la description conceptuelle et catégorielle soit achevée pour pouvoir passer, ensuite à la formalisation ».

- DARRAULT-HARRIS, Ivan
2022 *Adolescence en scène. Ethosémiotique des comportements et discours*, Limoges, PULIM.
- ECO, Umberto
1988 *Le signe*, Bruxelles, Editions Labor.
1996 *Six promenades dans les bois du roman et d'ailleurs*, Paris, Grasset.
- FONTANILLE, Jacques
1998 *Sémiotique du discours*, Limoges, PULIM.
- FOUCAULT, Michel
1994 « Qu'est-ce qu'un auteur ? » (1969), *Dits et écrits*, I, Paris, Galimard, pp. 789-820.
- GARDINER, Alain Henderson
1989 *Langage et acte de langage. Aux sources de la pragmatique*, Lille, Presses universitaires de Lille (version française de *The Theory of Speech and Language* paru en 1932)
- GREIMAS, Algirdas Julien
1966 *Sémantique Structurale*, Paris, Larousse.
1976 *Sémiotique et sciences sociales*, Paris, Seuil.
1987 « Algirdas Julien Greimas mis à la question » in Coquet J.-C. et Arrivé M. (éds), *Sémiotique en jeu*, Paris/Amsterdam/Philadelphie, Hadès- Benjamins, pp. 301-329.
- GREIMAS, Algirdas Julien et COURTÉS, Joseph
1979, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.
- HAGÈGE, Claude
1985 *L'homme de paroles. Contribution linguistique aux sciences humaines*, Paris Fayard.
- LEJEUNE, Philippe
1975 *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil.
- LÉVI-STRAUSS, Claude
1973 *Anthropologie structurale deux*, Paris, Plon.
1990 *De près et de loin* (entretiens avec D. Eribon), Paris, Odile Jakob/Points.
- MERLEAU-PONTY, Maurice
1960, *Signes*, Paris, Gallimard.
- PEIRCE, Charles Sanders
1978 *Écrits sur le signe*, Paris, Seuil.
- RICOEUR, Paul
1986 *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique, II*, Paris, Seuil.
2000 « Philosophies du langage », *Dictionnaire de la philosophie*, Paris, Albin Michel / Encyclopaedia Universalis, pp. 932-963.
2010 *Ecrits et conférences 2. L'herméneutique*, Paris, Seuil.
- SAUSSURE, Ferdinand de
2002 *Écrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
- SOKAL, Alan et BRICMONT, Jean
2018 (1997) *Impostures intellectuelles*, Odile Jakob/Le livre de poche.

Pour citer cet article : Ahmed Kharbouch. « Une « forme » pour la sémiotique discursive : la théorie des instances énonçantes », *Actes Sémiotiques* [En ligne]. 2024, n° 130. Disponible sur :

<<https://doi.org/10.25965/as.8212>> Document créé le 23/01/2024

ISSN : 2270-4957

Licence : CC BY-NC-SA 4.0 International

ACTES SEMIOTIQUES

De la générativité à la « circuitation » :
instanciations et modèles
diagrammatiques d'une écologie
sémiotique

From generativity to "circuitation":
instantiations and diagrammatic models of
a semiotic ecology

Pierluigi Basso Fossali
Université Lumière Lyon 2 / Laboratoire ICAR,
ENS de Lyon

Résumé : Le sens élaboré intérieurement doit trouver une forme d'expression interactionnelle à même d'affirmer ses qualités originaires ; les résultats inespérés d'une longue négociation aspirent légitimement à se traduire en un contrat reconnu et sauvegardé par les institutions ; et naturellement, le processus doit être renversé car un contrat juridique doit se manifester dans une interaction comme accord sur les rôles à jouer, la loyauté de l'interaction doit se convertir en sincérité, etc. Notre objectif est d'identifier trois circuits généraux de la signification : un circuit *interne*, lié à l'introjection et à la subjectivation des valeurs ; un circuit *externe*, qui est cultivé et administré par des juridictions institutionnelles ; un circuit *liminaire*, qui se positionne à l'interface entre l'interne et l'externe et qui se concrétise à travers l'interaction. Les circuits interne, externe et liminaire forment des mondes, à savoir des écologies, asymptotiquement *closes* (circuits interne et externe) ou *ouvertes* (circuit liminaire) autour d'instances subjectales, institutionnelles et groupales. La générativité du sens n'est plus saisie à partir des relations hiérarchiques (hyper ou hyponymiques) ou d'une syntaxe de conversions. Au contraire, le sens est vu comme le produit d'une élaboration progressive et multiniveau à travers des circuits dont l'un fonctionne comme processus maïeutique de l'autre, ouvrant des conditions de possibilité locales d'individuation actantielle (*instances*) et de territorialisation (*zones*). En ce sens, chaque gestion du sens est à son tour confronté avec son *faire sens* (ou pas), ce qui qualifie une forme de vie en couplage avec son propre environnement.

Mots clés : modèles sémiotiques, théories des systèmes, écologie, circuit, sens, instances

Abstract: Internally elaborated meaning must find a form of interactional expression capable of conveying its original qualities; the unexpected results of a long negotiation legitimately aspire to be translated into a contract recognized and safeguarded by institutions; and naturally, the process must be reversed, for a legal contract must manifest itself in interaction as an agreement on the roles to be played, the loyalty of the interaction must be converted into sincerity, and so on. Our aim is to identify three general circuits of meaning: an internal circuit, linked to the introjection and subjectivation of values; an external circuit, which is cultivated and administered by institutional jurisdictions; and a liminal circuit, which is located at the interface between the internal and the external ones and takes shape through interaction. The internal, external and liminal circuits forge worlds, i.e. ecologies, asymptotically closed (internal and external circuits) or open (liminal circuit) around subjectal, institutional and group instances. The generativity of meaning is no longer based on hierarchical relations (hyper or hyponymic) or syntax of conversions. On the contrary, meaning is seen as the product of a progressive, multi-level elaboration through circuits, one of which functions as the maieutic process of the other, opening up local conditions of possibility for actantial individuation (*instances*) and territorialization (*zones*). In this sense, each management of meaning is in turn confronted with its own making sense (or not), a condition that qualifies a form of life in coupling with its own environment.

Keywords: Semiotic models, Systems theory, Ecology, Circuit, Meaning, Instances

0. Introduction

0.1. Générativité, modularité, paradigmes écosystémiques

Prémisse. Si le sens a besoin de passer par des formes de composition différentes c'est parce qu'il ne cesse de basculer d'une manifestation-événement à une composition-projet, de passer d'un ancrage sensible à un socle discursif, de changer son horizon écosystémique d'un environnement psychique à un environnement social, et vice-versa. Le sens préserve et préside la trace d'une divarication originaire et le sujet qui l'assume et le gère ne peut que se situer dans un entre-deux, une condition qui se répercute à tous les niveaux de gestion de la signification. La double articulation et la problématisation de la sémiotique dans la corrélation entre deux formes ne serait que la conséquence directe de cette *divarication* entre principes différents et changement de points de vue (et donc de pertinences). C'est l'usufruit d'un *entre-deux* qui invite à apprécier des écarts pour les exploiter comme des tensions différentielles significatives ; et le tissage de perspectives montre que cette *condition de milieu* est significative à la condition de prendre en compte conjointement au moins deux terrains de pertinence.

Argumentation. Sans doute peut-on projeter des cadres figuratifs différents sur les épigénèses du sens et on peut même renoncer à reconstruire un ordre de motivations sur l'origine possible de la forme « langage », mais en tout cas on a du mal à comprendre pourquoi la réunion des deux plans dans la sémiotique n'a pas eu pour conséquence formelle directe la remise en cause d'un dispositif génératif monolithique. Et quand il a été scindé en parcours de l'expression et parcours du contenu, alors les deux générativités ont été pensées comme des modules indépendants pour confluer enfin vers une manifestation solidaire et dotée d'une clôture structurale que l'on peut étudier dans son immanence : la textualité. Par ailleurs, une perspective « modulaire », comme celle qui a été proposée pour la description des fonctionnements neuronaux, préserve la pluralité d'instances systémiques mais semble éliminer les tensions dialectiques au profit de l'intégration des apports de signification assurés, de manière indépendante, par chaque module.

L'idée de trouver des formes alternatives aux modèles génératifs et modulaires est déjà inscrite dans une perspective théorique qui pense les épistémologies comme plurielles et dépendantes d'un ensemble de pratiques qui doivent prendre en compte simultanément plusieurs terrains de jeu de langage. Un paradigme d'écologie sémiotique fondé sur la *gestion du sens* ne peut qu'être lié à un couplage avec un environnement dans lequel l'hétérogénéité et les contingences ne laissent pas la place à des déclinaisons unilatérales de valeurs. Dans cette perspective, l'idée que chaque système encode les sollicitations externes dans son propre langage interne ne résout rien. Même si les systèmes exploitent leurs langages en vue de leur propre individualisation, ils ne sont pas indépendants, et d'ailleurs le patrimoine sémiotique mobilisé n'est pas « privé ». Les systèmes sont des instances déjà plurielles et facetées qui profitent de leur entrelacement afin d'échanger des impulsions à la réorganisation, des tests de résistance et des admissions de contingence. Chaque corrélation d'instances en train de se constituer dans un cadre *trans-individuel* d'individuations réciproques raccorde leurs organisations systémiques avec les environnements respectifs. Ce type de modèle écologique du sens semble interdire la possibilité d'imaginer des *épistémès* et des *modes d'existence* corrélés qui organisent préalablement et unilatéralement des univers de signification, voire des ontologies. Les instances sont interrogées par des circuits de sens dans lesquels elles promeuvent des valeurs au moins autant qu'elles cherchent à les

recevoir, approfondissant les paradoxes inhérents au maintien d'un entre-deux qui ne peut jamais être réduit dans une observation intégrée de relations implicatives et potentiellement opérables. La sémiotique défend un espace interprétatif qui sépare les conditions d'existence et les formes de vie pour le reconnaître comme un cadre ouvert de déterminations, essentiellement modales, selon des compositions changeantes d'instances (intrasubjectives, intersubjectives, institutionnelles).

Arrière-plan. Notre programme d'une *écologie sémiotique de la culture* (Basso Fossali (2017) ne peut que profiter de l'héritage théorique de Gregory Bateson. La recherche de Bateson était fondée sur une perspective visant l'équilibre entre *circuits clos* et *circuits ouverts*. Les circuits qui concernent des organismes complexes sont clos car ils arrivent à distribuer en interne les effets de certaines chaînes causales aussi bien que leurs rétroactions sur les conditions de départ :

ces chaînes de causalité constituent des circuits fermés, ce qui signifie que l'interconnexion causale peut être relevée le long du circuit dans un sens, puis dans le sens inverse, quelle que soit la position (arbitrairement) choisie comme point de départ de la description. Dans un tel système, les événements survenant en n'importe quel point du circuit sont censés avoir un certain effet sur toutes les positions du circuit (Bateson 1972, tr. fr. t. II : 189).

Ils sont aussi des circuits ouverts car ils échangent de l'énergie avec l'entour et d'ailleurs les événements internes peuvent influencer des processus externes et vice-versa (*ibid.* : 412). Les « circuits cybernétiques » de Bateson montrent leur ancrage dans les médiations sémiotiques, dans une *tiercéité* qui rend non banale toute élaboration du sens. Quand les circuits concernent des formes d'interdépendance et des opérations récursives, il est impossible de les réduire à des linéarités causales ; un circuit résiste à toute réduction configurationnelle monoplane et développe au contraire des plis autoréflexifs, voire des paradoxes qui ne permettent jamais une autocompréhension complète, mais seulement des autocorrections partielles et de nouveaux vices de forme. La vision cybernétique de Bateson était liée au paradigme *order from noise* ; c'est pourquoi l'aspect heuristique crucial était de s'engager à expliquer comment une sollicitation aléatoire était transformée dans une réponse causale interne au circuit, et ce à partir de la solidarité d'interconnexions entre le point d'impact et tous les autres points du circuit. En même temps, la restructuration qui donne un « sens » à la contingence n'a pas la possibilité d'être saisie dans toute son extension par l'instance qui l'expérimente : elle ne voit que des « arcs » dans les circuits sollicités (Bateson 1972, t. I, tr. fr. : 187).

0.2. Subsumption, analogisation, traduction, déconstruction

Même à l'intérieur de la théorie des systèmes, on a souvent conçu la constitution du sens comme une activité de catégorisation et d'encodage, « augmentée » éventuellement par des principes de transposition et de proportionnalité. La sémantique structurale a pris le risque d'intégrer la *rationalité narrative* comme capacité de gérer l'hétérogénéité catégorielle, mais en jouant sur l'*élasticité discursive* (Greimas & Courtés 1979) et donc sur l'économie figurative, pour continuer à subsumer des énoncés dans des prédicats-types, relevant d'une sémantique et d'une syntaxe « fondamentales » (*ibid.*).

L'influence de la pensée catégorielle pèse sur l'approche des phénomènes de signification et tôt ou tard la *subsumption* semble intervenir pour remédier à d'autres modèles rationnels mobilisés

localement par le discours, comme l'*analogie* et la *traduction*. Les remèdes structureux apportés se présentent comme des mesures épistémologiques avisées contre la radicalisation à laquelle les autres modèles sont condamnés une fois que l'horizontalité des relations est privilégiée. En effet, la dernière étape de la maximalisation des modèles fondé sur l'analogie et la traduction serait, au moins en apparence, la *déconstruction*. En effet, l'analogie et la traduction introduisent une prééminence de l'expérience du sens, au détriment de l'existence de contraintes sémiotiques. Toutefois, nous pouvons nous demander si l'analogie et la traduction peuvent seulement subir la thérapie de la subsomption ou la séduction de la déconstruction, ou bien s'il y a d'autres modèles pour échapper à cet *aut aut*.

Entre la recherche de causes « analytiques » (générativité) et l'acceptation d'une dérive d'effets synthétiques (déconstruction), on a recherché une tierce voie écosystémique, fondée sur des déterminations bidirectionnelles (*top-down* et *bottom-up*). Toutefois, la pluralité interne aux instances concernées, la récursivité des opérations promues et la polydimensionnalité des effets-réseau émergents va bien au-delà d'un simple couplage structural. Le sens n'est pas une question « autochtone » qui peut être réglée et appréciée à l'intérieur d'un système sous forme de représentation du monde extérieur ou même de « chiasme » (Merleau-Ponty 1964) qui se limite à la réversibilité propre à un circuit de constitutions perceptives (actives/passives). Pour rendre compte de l'hétérogénéité en tant qu'hétérogénéité, résistant à toute composition radicale (totalisation de sens) et à toute appropriation unilatérale (solipsisme), il faut attribuer aux instances des *formes de vie* interconnectées et perméables à l'environnement. La forme de vie doit être à même (i) d'intégrer une *altérité propre* (environnement psychique) et (ii) de se constituer en passant par des altérités externes (environnement social). Les médiations sémiotiques permettent d'exploiter la pluralité d'instances et de réseaux pour corrélérer des valeurs sur des plans différents, en multipliant les déterminations signifiantes (mondes) sans perdre de vue l'habitat et l'ancrage matériel auxquels le corps reste lié. Le principe d'une *écologie sémiotique* s'exprime à travers une dimension *transindividuelle* (Simondon 1964) qui prime sur les dimensions subjective et sociale, tout en sachant qu'elle a du mal à s'auto-observer, tout comme une traduction a du mal à objectiver le *salto mortale* (Ladmiral) qui caractérise le passage d'une langue à l'autre.

0.3. L'épistémologie renversée

Le sens n'est au fond qu'une série transformationnelle de tentatives de redéterminer les contraintes auxquelles il devrait être soumis ; a minima, il se dirige vers une reprise de ces contraintes, avec des tentatives multiples d'objectivation, d'appropriation, d'usufruit. Comme nous l'avons dit, ces reprises ne peuvent pas combler la divarication entre *expérience* et *discours*, l'environnement sensible fonctionnant à la fois comme ancrage des manifestations-événement et comme soutien des compositions-projet. Si le sens comme direction se projette en avant, son épistémologie est derrière lui ; il doit reprendre ce qui le fonde pour renverser le destin des déterminations prioritaires. Il sort ainsi d'une généalogie de causes et d'effets. Toutefois, afin d'effectuer cette émancipation, il n'a pas de modèles préalables : il s'exprime à travers des exemplifications pratiques qui donnent lieu à des traditions culturelles. Cela veut dire que les pratiques sont strictement liées à une *réduction* : se regarder en arrière pour reconstruire les marges de manœuvres significatives qui ont été trouvées par rapport à des possibles contraintes initiales. Le repérage des marges de jeu se réalise par exemplification

de résistances manifestées par la scène d'accueil ou par des résistances directement avancées comme tentative d'émancipation.

Sur le plan anthropologique, ce qui est premier est une tradition culturelle, ce qui veut dire que la pluralisation des épistémologies relève des pratiques. Au fond, les « ontologies » ne sont que la *réroduction* d'un système praxéologique vers une épistémologie qui devrait supporter des résistances manifestées et avancées, bref des *feedbacks* par rapport aux échanges constants entre événements et prises d'initiative. Ainsi, les pratiques, avec leurs élaborations épistémologiques plurielles, offrent des formes autoréflexives qui structurent des *modalités de gestion du sens*.

L'idée de base de cette contribution est de décrire ces modalités selon des *circuits de sens*. Ces derniers tendent à revendiquer une autonomie, mais se révèlent tôt ou tard comme inévitablement entrelacés. Cela veut dire que la compréhension des formes de *résistance* manifestées et avancées doit passer de manière inéluctable par d'autres circuits que celui qui a été promu au départ. En effet, tout comme le cadre institutionnel qui s'offre comme appui de la force illocutoire d'un discours ne peut être la seule base pour comprendre les effets perlocutoires, une pratique ne pourra jamais totaliser ses effets de sens à l'intérieur du scénario dans lequel elle se réalise, s'ouvrant vers d'autres scènes et interrogeant la tenue limitée de son arrière-plan épistémologique (la « trans-disciplinarité » est pertinente bien au-delà du domaine scientifique, et à plus forte raison).

0.4. La proportionnalité sémiotique

Prenons comme exemple le cas classique de la textualité. Chaque texte est interprétable seulement à l'intérieur d'un croisement de pratiques différentes (aucune ne peut revendiquer une autosuffisance) ; par exemple, on a besoin de le situer dans un cadre stratégique qui indique une prise de responsabilité par rapport au rôle que l'on a délégué à l'objet qui présente cette textualité. En même temps, chaque constitution de signes qui fait partie d'un patrimoine culturel implique *a posteriori* des postures énonciatives et donc des manières de s'afficher en tant qu'instances responsables d'une perspective de signification. Cela nous invite à reconnaître que la signification n'est pas située sur un plan de pertinence, mais sur au moins deux, de sorte que l'un soit le principe de problématisation de la sémiologie instruite par l'autre. Si la signification n'est pas « monoplane », mais, par homologie structurale, au moins biplane comme les langages, à tel point que c'est la perspective d'un plan qui remet en discussion ce qui peut jouer le rôle d'expression ou de contenu dans l'autre plan ; alors les *intégrations* bidirectionnelles entre les *plans de pertinences*³⁸ (Fontanille 2008) finissent par constituer une sorte de dialectique sans résolution ultime et donc une circularité entre délégation et symbolisation, à savoir entre un *modèle pour* – délégation – et un *modèle de* – symbolisation (Basso Fossali 2023). Par exemple, une partition est un modèle *pour* l'exécution, mais elle peut jouer aussi un rôle intransitif et valoir comme modèle *de* l'écriture de la musique. De manière plus générale, une énonciation est un *modèle pour* prédiquer et négocier certaines valeurs, mais elle est aussi un *modèle de* l'interaction qu'elle veut promouvoir, selon la dialectique entre *dire* et *montrer* que la philosophie du langage a bien

³⁸ Par ex., un livret d'instructions peut intégrer la pratique qu'il cherche à coder et à procéduraliser, mais ce livret est lisible seulement à partir d'une pratique experte dotée a minima de certaines connaissances de terrain.

reconnue. Les deux modèles ne sont pas dissociés, mais l'un « rentre » sur l'autre, par exemple en termes de tensions entre plan de l'énoncé et plan de l'énonciation.

Au-delà de la dialectique circulaire entre *modèle de* et *modèle pour* qui semble régler toutes les articulations entre les plans de pertinence, tous les principes que nous avons déjà mentionnés jusqu'ici décrivent des tensions *imperfectives* que l'on peut gérer et décrire sous la forme de circuits. Cela dit, la dialectique entre délégation et symbolisation montre un principe spécifique : la *proportionnalité sémiotique*. Selon cette proportionnalité, on doit articuler entre elles des forces (ou des faiblesses) de symbolisation et de délégation selon les degrés de détermination sémiotique favorisés par les plans de pertinence associés.

Ce que le sens commun indique comme *symbole* – et qui a peu à voir avec les conceptualisations élaborées par Peirce ou par Cassirer –, n'est qu'un signe qui veut assurer, de manière disproportionnée, un raccourci dans les relations entre les plans de pertinence (par ex. le symbole d'une forme de vie). En cachant les passages par des intégrations successives, il évite d'explicitier sa sémiose, et ce avec la prétention de garder sa force, même si ces opérations emportent une forte indétermination. Cette acception du symbole le caractérise comme une signification originale et ineffable qui n'a pas besoin ni de délégation – sa perspective d'énonciation est réifiée – ni de détermination sémiotique – sa structure reste monoplane.

Le symbole, tel qu'il est conçu par la *doxa*³⁹, est donc le point limite de la proportionnalité sémiotique, là où symbolisation et délégation ne peuvent pas jouer leurs rôles d'attracteurs de la signification, le premier qui a comme point de départ une exemplification, voire une codification, l'autre qui a comme enjeu principal un investissement de sens qui s'ouvre à l'appropriation et à une expérience de sens située. En effet, à partir des deux plans de pertinence les plus extrêmes – signe et forme de vie (Fontanille 2008) –, on peut assister au passage corrélé entre l'attracteur *système* et l'attracteur *environnement*, attracteurs qui fonctionnent comme cadres des formes de gestion de la signification. Si l'on a donné un rôle tout à fait privilégié à la sémiotique textuelle, c'est parce que le *discours*, comme principe d'organisation locale, joue un rôle d'attracteur-médiateur entre système et environnement, en proposant un monde possible doté de ses propres régularités internes dans les échanges entre symbolisation (portée hétéro-référentielle du texte) et délégation (chaque texte est un dispositif énonciatif de consignes pour des interprétations commensurables, voire convergentes). Bref, le discours est l'emblème d'une proportionnalité sémiotique qui évite les réifications des « symboles » et les indéterminations sémiotiques des formes de vie (en effet, ces dernières sont souvent réduites à leurs caprices stylistiques, donc à de vagues esthétismes et à des appréciations erratiques, ou encore à des mythes liés aux instincts et aux intuitions qui n'auraient plus besoin de médiations sémiotiques).

39 Afin d'éviter toute confusion, ce « symbole » doxique devrait être désigné autrement dans le métalangage sémiotique, bien que cela nécessiterait un néologisme, par exemple *exogramme*, à savoir un élément sémiotique qui reste en dehors des circuits (« exo ») n'acceptant aucune médiation (voir l'utilisation de « gramma » pour des mots tels que télégramme, phonogramme, etc.). En effet, ce qu'il nous intéresse de souligner ici, c'est que le sens commun s'est bel et bien focalisé sur ce qui cristallise les enjeux de sens – le symbole – sans pouvoir les remplir (en tant que signe ineffable), précisément parce qu'il n'accepte, dans sa *circuitation*, aucun microcircuit interne, aucune dialectique entre *modèle de* et *modèle pour*.

1. Les circuits de la signification

1.1. Hypothèse de travail

L'articulation entre plans de pertinence assurée par une proportion sémiotique entre *modèle de* et *modèle pour* se décline comme une série de *microcircuits* de signification qui sont gérés par les instances énonciatives⁴⁰. Toutefois, si nous assumons la relation entre le plus périphérique et enveloppant des plans de pertinence, celui des formes de vie, la gestion du sens commence à être de plus en plus perméable à l'environnement : des effets de sens on passe aux effets de vie. De la territorialisation des institutions et des inscriptions sémiotiques on passe à un habitat qui encadre la gestion même du sens lui confiant diverses options de significativité. D'une part, il est évident que la vie de la signification n'est pas une conséquence de sa structuration à travers les actes de langage ; au contraire, l'habitat oblige immédiatement à choisir les diverses formes d'individuation des instances énonciatives mêmes. D'autre part, les effets de vie sont les fruits de dynamiques internes et externes que les instances énonciatives peuvent essayer d'accompagner et même d'exploiter sous la forme de *canalisations*, sans pouvoir s'imposer comme direction-source d'un sens « promu ». Dans les relations entre formes de vie et sémiosphère, les premières semblent plutôt être exposées au sens, parfois peuvent recevoir du sens et éventuellement elles parviennent à co-appartenir à la *dynamis* (capacité de devenir) qui est propre à l'environnement.

Notre idée est de penser la prise de forme des instances à l'intérieur des circuits de signification différenciés qui offrent des *canalisations* diversifiées mais en communication : les circuits de la *subjectivation*, de l'*interaction* et de l'*institutionnalisation*. De manière plus formelle, nous parlerons d'un *circuit interne* dans lequel s'installent les dynamiques de subjectivations, d'un *circuit externe* pour ce qui concerne les formes de vie institutionnelles et d'un circuit « *liminaire* » de l'interaction, en raison du rôle d'interface qu'elle joue par rapport aux autres circuits, en donnant lieu à des instances groupales. Ces circuits sont *entrelacés* et donc ils ont des points de contact qui permettent des transplantations des dynamiques de sens, soumises alors à différents cadres écologiques. Nous essayerons de présenter ce modèle à circuits entrelacés dans les prochains paragraphes, avec une focalisation prioritaire sur les circuits de la subjectivation et de l'interaction, les institutions de sens ayant déjà reçu une attention majeure dans la recherche sémiotique de ces dernières années⁴¹.

1.2. La dimension anthropologique des circuits

Selon un modèle à circuits entrelacés, le sens ne peut plus être décrit ni selon une perspective générativiste, ni en termes génétiques. D'une part, la générativité du sens n'est plus saisie du *simple* vers

40 En ce sens, les microcircuits se présentent comme une précision théorique par rapport à la notion d'« intégration » qui a été proposée à l'origine pour expliquer l'articulation entre les plans de pertinence (Fontanille 2008). Les microcircuits indiquent une « dialectique sans synthèse » et donc une intégration imperfective et constamment réversible (donc non hiérarchisée). Par ailleurs, le fait que chaque plan joue un rôle de *modèle de* ou de *modèle pour* par rapport à celui avec lequel il s'articule montre que la *délégation* et la *symbolisation* agissent comme instance critique l'une par rapport à la vocation de l'autre. Si l'on pense au fossé qui sépare les théories fonctionnalistes et institutionnelles de l'art (Basso Fossali 2002), on comprend bien l'utilité d'une proportion sémiotique, inhérente aux microcircuits, qui empêche de trancher définitivement la question dans un sens ou dans l'autre.

41 Voir par exemple Fontanille (2021) et Basso Fossali (éd. 2021).

le *complexe* ou du *formel* vers le *substantiel*, étant donné que l'ancrage expérientiel de la signification concerne une figurativité déjà déclinée et des couplages avec des environnements de référence. D'autre part, les conditions de possibilité de la signification ne peuvent plus être décrites à partir d'une seule dimension génétique, laquelle serait l'épicentre de tout déploiement du sens, fût-elle une *égologie* (Husserl), une *trans-individualité* (Simondon), un *horizon praxique d'entente sociale*⁴² (Habermas). Notre hypothèse de travail est que le fait de choisir une dimension génétique ne peut qu'avoir comme résultat la perte d'un principe de médiation et la réintroduction des préjugés ontologiques (réifications), voire métaphysiques (dépassement d'une signification à plein régime vers une origine « aurorale » de la signification).

S'il y a une dimension anthropologique de la signification, elle ne se décline pas sous la forme de l'autosuffisance des instances et des dimensions génétiques, mais sous les enseignes de la codépendance et de la distribution des enjeux écosystémiques sur plusieurs circuits de sens. En effet, nous pouvons reconnaître une inspiration peircienne qui nourrit notre prise de position épistémologique : chaque instance – sujet, groupe, institution – peut s'ériger en *tiércité* interprétative de son environnement, mais elle se trouve en jeu aussi comme *priméité* à interpréter et comme partie prenante dans des relations tensives avec d'autres instances (*secondéité*).

Les (macro-)circuits que nous essayons d'identifier – le circuit interne de la subjectivité, le circuit liminaire de l'interaction et le circuit externe de l'institution – doivent être pensés comme capables d'assurer à la fois une *reprise* et un *écart*. Ce couple conceptuel peut être préféré à la dialectique entre *répétition* et *différence*, afin de souligner les efforts, les tentatives de traduire et reprendre autrement le sens dans un autre circuit. En effet, les circuits ne peuvent pas être réduits à une même tension formelle car ils sont, dès le départ, des anneaux qui font évoluer des thématiques de valeurs selon des économies et des intérêts distincts. En outre, chaque circuit est une construction d'attentes qui rencontre des expériences correspondantes mais aussi des vides, des lacunes, normalement plus vastes que la *canalisation* exploitée.

Au fond, on peut penser à des mouvements typiques comme le passage de la conviction qui a mûri chez une personne donnée, à son besoin de la partager avec ses pairs à travers la persuasion et enfin à l'ambition éventuelle de la voir ratifiée comme une orientation institutionnelle. Cela dit, la syntaxe « élaboration personnelle, socialisation⁴³, institutionnalisation » peut être renversée, comme dans le cas de l'activité législative : une loi qui est publiée au journal officiel devient le sujet de discussions et d'interprétation à l'intérieur de groupes d'opinion plus ou moins influents et peut être enfin introjectée par un acteur social en se transformant en sentiment de justice (ou pas).

42 La *Verständigungspraxis* d'Habermas (1992 : 30) est l'horizon d'entente d'une communauté d'interprètes. Les acteurs orientés vers l'entente s'appuient sur une compréhension de la situation négociée collectivement à travers le langage et n'interprètent les données factuelles qu'à la lumière des revendications de validité reconnues de manière intersubjective (*ibid.* : 44). Habermas parle explicitement d'un « horizon d'une précompréhension orientée [*leitendes Vorverständnis*] de la société » (*ibid.* : 468).

43 Les dynamiques de *socialisation* restent un circuit médiateur entre la psychologisation et la codification, en donnant lieu à une fibrillation de productions sémiotiques à la recherche de formes moins instables à l'intérieur d'un collectif plus ou moins étendu. La socialisation fonctionne à la fois (i) comme un test d'une culture commune qui admet la légitimité d'une dissidence car collectivement interprétable (dialectique entre émancipation et intégration) et (ii) comme une articulation entre une société formelle (*Gesellschaft*) et une communauté vécue (*Gemeinschaft*).

La pluralité des circuits a pour conséquence que, pour chacune des instances, toute logique de « circulation » close et autonome ne saurait que frustrante et illégitime ; au contraire, toute conduite du sens à l'intérieur des circuits se révèle comme réversible, entrelacée et aussi excédante, ce qui nécessite alors de passer d'une forme de régénération à l'autre de la signification, sans pouvoir construire un circuit intégré de la culture qui serait à même de coder et d'harmoniser totalement ses procédures et ses relations internes.

1.3. Courbes et rétroactions dans les circuits

La notion de circuit que nous sommes en train de proposer n'est pas immédiatement superposable à celle que l'on utilise pour désigner un circuit électrique. Pourtant, ce dernier a été conçu avant tout comme *structure* idéale, comme un modèle physique et mathématique, par rapport à ses réalisations matérielles. Cette structure met en relation – pour rester aux éléments qui peuvent favoriser une analogie – une instance génératrice, des intensités, des tensions, l'extension du réseau des conducteurs, des nœuds en tant qu'extrémités des branches du réseau, un fonctionnement en boucle entre ses pôles. Il est suffisant d'ajouter des boucles de rétroactions pour obtenir une complexification considérable du circuit et s'approcher d'un circuit de signification, étant donné que l'on sort d'un paradigme de valeurs traitées sur un plan linéaire de causes et d'effets. Des circuits non linéaires et diversement orientés sont susceptibles de faire émerger une auto-organisation, des évolutions, des formes d'autoréflexivité aussi. Il n'est pas nécessaire de reconstruire ici toutes les étapes de la pensée cybernétique pour comprendre que notre proposition, interne à la sémiotique, s'insère quand même dans cette tradition. En sémiotique le terme « système » est déjà utilisé dans le métalangage disciplinaire et par la suite, sur le plan figural, le diagramme du circuit peut faire figure de dimension prototypique du système. Toutefois, nous ne voulons pas aborder les instances (subjectives, interactionnelles, institutionnelles) en termes de « circuit » ou de « système » ; ce que nous voulons promouvoir est une description des circuits que ces instances suivent pour continuer à se constituer (elles ne sont pas réductibles à leur socle ontologique) et à s'interdéfinir, ou mieux, à se comprendre mutuellement.

Au Canada, le « Circuit Électrique » est le nom du « plus important réseau de recharge public pour véhicules électriques au Québec et dans l'Est de l'Ontario⁴⁴ ». Le modèle abstrait du circuit électrique non seulement trouve des manifestations matérielles dans les dispositifs électriques de nos maisons, mais il devient aussi un réseau de pratiques orientées par le choix écologique d'une voiture électrique ; et encore une fois, ce dernier cas, qui pourrait se réduire à une vision topologique monoplane (trouver des bornes de recharge), se révèle immédiatement être un circuit de rétroactions, avec une reconnaissance réciproque des rôles individuels joués (membres de l'organisation et citoyens) dans le même projet écologique. Ce projet en forme de circuit débouche enfin sur un mouvement interactionnel solidaire (« Joignez le mouvement ! ») susceptible de transformer les pratiques au-delà du système routier en tant que tel : « Le ministère du Tourisme lance les premiers circuits touristiques électriques dans le cadre d'un projet pilote nommé *Explore Québec – Circuits branchés*⁴⁵ ». L'exemple du tourisme n'est pas anodin parce qu'il introduit une autre axiologie et d'autres enjeux potentiellement

44 <https://lecircuitelectrique.com/fr/>

45 <https://lecircuitelectrique.com/fr/actualites>

concurrentiels par rapport à l'efficacité des déplacements routiers, ce qui oblige à préciser les limites du projet pilote en indiquant le nombre d'étapes touristiques que l'on peut prendre en considération pour appliquer des rabais sur le coût de l'énergie. Bref, on voit bien que le « Circuit Électrique » en tant que mouvement est non seulement plus complexe qu'un circuit électrique standard, mais qu'il se décline en outre forcément selon des courbes sinueuses et des rétroactions. À ce propos, Von Bertalanffy avait remarqué de manière incidente mais significative⁴⁶ que :

if the organism were a camera and cognition a kind of photographic image of the outside world, it would be hard to understand why the cognitive process takes the circuitous route [...] via fantasmic, mythical and magical universes, only finally and lately to arrive at the supposedly "objective" world outlook of the average American and of Western science⁴⁷. (Von Bertalanffy 1969 : 194).

Le terme « circuitous » (tortueux) nous offre un interprétant valable de la conception du circuit que nous sommes en train de proposer⁴⁸ ; c'est un circuit où les connexions sont indirectes, passent à travers des détours, impliquent des délégués et des médiations ultérieures. Les circuits aident à contourner les obstacles, à interposer des filtres, à reprendre autrement des chemins interrompus ; mais c'est ici qu'il faut remarquer que le circuit ainsi conçu implique aussi une rotation des rôles actantiels et donc des perspectives interprétatives mutuelles. Comme il accepte des modalisations hétérogènes et des modalisateurs divers, on peut en déduire qu'il n'est pas exclusif et qu'il accompagne seulement une partie des pratiques co-existantes.

1.4. Circuits et médiations sémiotiques

Les médiations sémiotiques offrent le support pour passer d'un circuit à l'autre et là où l'articulation entre les circuits se réalise, à savoir l'interaction, leur soutien devient aussi une base autoréflexive : un « mi-lieu » où les diverses instances font évoluer les formes mêmes de leurs systèmes de signification et de communication. L'environnement sémiotique traverse et alimente tous les circuits mais il trouve aussi, grâce à eux, un principe de réarrangement structural, se constituant ainsi comme domaine traitable et négociable : la langue s'institutionnalise, elle est observée et commentée par les pratiques qui en renégocient les emplois, elle est soumise à une activité de conceptualisation qui profite d'une réélaboration et d'un approfondissement subjectifs. Pourtant, cette « domanialisation » des médiations sémiotiques reste fuyante, car les instances énonciatives doivent nécessairement « lâcher

46 En effet, cette affirmation est la conclusion d'un argument qui synthétise une série de positions « constructionnistes » sur la constitution signifiante du monde perceptif, de Piaget à von Uexküll, de Cassirer à Whorf, en passant par von Humboldt.

47 « Si l'organisme était un appareil photo et la cognition une sorte d'image photographique du monde extérieur, il serait difficile de comprendre pourquoi le processus cognitif emprunte un chemin tortueux [...] en passant par des univers fantastiques, mythiques et magiques, pour arriver finalement et tardivement à la vision du monde prétendument "objective" de l'Américain moyen et de la science occidentale » (nous traduisons).

48 Il est évident que la notion ici élaborée diffère de la définition de *circuit* donné par Peirce : "A circuit of states is a line of variation of states which returns into itself and has no extreme states" (Peirce, *Collected Papers* 7.287). Toutefois, dans cette définition (« un circuit est une ligne de variation d'états qui revient sur elle-même et n'a pas d'états extrêmes »), on trouve des éléments importants à intégrer et qui nous conduiront à utiliser l'image du ruban de Möbius.

prise », abandonner des postures « méta » qui seraient finalement paralysantes (il n'est pas raisonnable de continuer à médier les médiations selon des observations d'énème ordre), et enfin vivre la signification⁴⁹ selon des conversions continues entre discours et expérience, tout en sachant que l'on peut seulement gérer les indéterminations et les intraductibilités locales. C'est pourquoi on dit que l'on vit la langue comme un environnement.

L'image est nette : les circuits s'opposent à la domanialisation. Non seulement ils n'acceptent pas de rester dans un domaine de valeurs donné, mais ils s'opposent aussi au sentiment de « territorialisation » que le domaine semble apporter. Il y a un circuit dès qu'il y a des mouvements différemment engendrés qui échangent leurs apports pour participer à la constitution d'une instance qui puisse continuer à circuler, sans se réduire à l'un ou à l'autre. Comme on l'a vu alors, le circuit s'offre comme une canalisation dynamique qui permet des retours et des écarts entre discours et expérience, entre connaissance explicite et immersion implicite. En même temps, le circuit affiche ses bords et indique, au-delà de ses limites, des espaces non encore habités par une signification structurée (imaginaire), voire des vides heuristiques, des territoires inexploités, des zones inactives, neutres. Au-delà des bords du circuit, les conditions pour l'émergence d'instances, notamment avec une agentivité énonciative, ne sont plus réunies.

Entre les circuits, il y a des relations osmotiques, des tensions traductives et des modélisations réciproques à distance. Une épistémologie du sens à circuits entrelacés s'oppose aussi aux paradigmes fondés sur des réseaux où la question de l'interprétation ou de la pratique reste l'activation et/ou la transformation d'une série de connexions, à tel point que même la subjectivité n'est qu'un résultat, un effet du réseau. Le circuit restitue un poids aux instances qui guident, même si c'est toujours de manière provisoire, la canalisation de la signification ; en même temps, il préserve l'idée que les instances sont toujours en cours de constitution, sans permettre leur réification, mais accueillant la profondeur temporelle des expériences et des projets (mémoire et attente).

Chaque circuit comprend la confiance et l'habitude des instances concernées et les parcours de sens normalement exploités, mais il indique aussi les progrès et les régressions, les enrichissements et les désémantisations possibles. Ensuite, chaque circuit doit échanger des valeurs avec les autres circuits, ce qui permet de chercher ailleurs la résolution des manques et des disproportions éprouvées, mais avec le risque aussi d'hériter des paradoxes qui hante un autre circuit. Par rapport à la théorie de Rastier (2001 ; 2002) des *zones anthropiques* (identitaire, proximale, distale), un modèle fondé sur des circuits de signification nous semble ajouter des précisions importantes, étant donné que des topiques sémantiques deviennent des écologies sémiotiques qui dé-ontologisent leurs instances énonciatives – seul l'entrelacement des circuits leur permet de s'individuer – et permettent d'apprécier en même temps des forces centrifuges (dispersives) et centripètes (cohésives) par rapport à une proportion, un équilibre modal, que l'on veut défendre (une vision anthropique ne peut pas effacer les circuits qui ont contribué à définir les ambitions des projets culturels). Un projet culturel qui permet à la fois

49 Tôt ou tard un observateur critique qui met en perspective des perceptions ou des énonciations doit se reconnaître lui aussi comme une instance impliquée dans la scène qui permet cette objectivation. « L'observateur n'est plus un sujet ayant des droits spéciaux fondés transcendantalement dans son coffre-fort ; il est à la merci du monde qu'il connaît » (Luhmann 1997, tr. fr. 738) et il doit reconnaître son « point aveugle » (les distinctions qu'il a opérées sont inhérentes à ses propres possibilités d'observation et ce qui reste en dehors de son champ constitutif n'est pas objectivable).

individuation et socialisation, émancipation et institutionnalisation, doit se penser nécessairement à travers une pluralité de circuits qui changent aussi la vocation des jeux de langage exploités.

2. Circuits et écologie sémiotique

2.1. L'irréductibilité de l'écologie aux circuits économiques

Chaque circuit exprime des enchaînements énonciatifs possibles (virtualités), permet un contrôle relatif sur la configuration du parcours actualisé, mais l'instance concernée n'est pas nécessairement le centre autour duquel le circuit se décline ; au contraire, elle n'a que les circuits pour s'individuer, elle cherche à s'isoler sans s'appartenir vraiment, car elle n'est qu'une émergence du mouvement interne au circuit. Les circuits de sens que nous sommes en train de postuler sont caractérisés par une rupture de l'auto-compréhension, en réclamant d'autres instances interprétatives dotées de leur propre circuit. C'est pourquoi toute métaphore économique serait inopportune ; certes, la circulation de la monnaie actualise la valeur de cette dernière et la vélocité des échanges influence sa valence. Mais ce parallélisme peut être dangereux car il peut offrir un appui au paradigme épidémiologique de la culture qui rend secondaire, voire dérisoire, l'apport des médiations sémiotiques et le travail interprétatif, lequel peut considérer aussi la patrimonialisation de valeurs à très basse circulation.

Pourtant, on pourrait souligner que même les circuits économiques restent à interpréter dans leur opacité interne ; par exemple, les échanges rapides de la finance ont produit aussi, dans certains cas, des effets pervers provoquant l'inflation d'une monnaie. D'une part, l'économie de la monnaie ne suffit pas comme exemple de modèle à circuits entrelacés car elle est fondée, malgré tout, sur une *tiércité* au centre du circuit, une instance médiatrice qui soutient tous les échanges en leur donnant une mesure commune. D'autre part, il faut résister aux simplifications concernant le domaine économique ; par exemple, il faut remarquer que l'observation de deuxième ordre sur l'impact des jeux en bourse montre un facteur supplémentaire de complexification qui modifie fréquemment l'interprétation de la quantité de liquidité monétaire détenue par les entreprises. Cela montre bien une complexification du domaine économique, avec des rétroactions et une restructuration constante du domaine à travers l'observation. Toutefois, à la tendance à la clôture de ce type de systèmes économiques, il faut opposer l'entrelacement des circuits de signification, entrelacement selon lequel chaque « arc de sens » peut impliquer des bénéficiaires ou des altérités critiques qui ne sont pas actualisables dans le même cadre « économique ». Comme nous l'avons dit, le circuit de sens que nous sommes en train de postuler implique une rupture de l'auto-compréhension, en réclamant d'autres instances interprétatives avec leur propre circuit.

La décoïncidence entre autoréférentialité et auto-compréhension exprime synthétiquement la nature d'un circuit. Cette décoïncidence concerne aussi la subjectivité ; en effet, elle peut se constituer seulement à travers l'entrelacement de son circuit avec les autres. En ce sens, c'est la rencontre avec l'écologie de sens de l'interaction qui lui permet d'approfondir une problématisation du *soi* à l'interface entre *image négociée* et *identité revendiquée* (circuit liminaire de l'interaction) et entre *engagement* et *implication* (circuit externe des cultures institutionnelles).

2.2. Le rôle du circuit liminaire

Le *circuit liminaire* concerne l'interaction comme interface entre le circuit interne, à savoir le siège d'appréciation de la conversion possible entre valences expérientielles et valences discursives, et le circuit externe, que nous caractériserons comme une écologie des formations institutionnelles. Dans le circuit liminaire, les instances doivent se constituer comme des acteurs bifaces : une face regardant le bord externe du circuit interne et une face observant leurs reflets dans un circuit externe subdivisé en sous-circuits spécialisés selon les différents domaines sociaux.

Au-delà des dispositions et des principes régulateurs adoptés par les interactants, l'interaction présente en soi un circuit de rétroaction causale qui semble formellement traduire les sollicitations contingentes dans une structure conséquente d'actes coordonnés. Encore une fois, les médiations sémiotiques semblent offrir des grammaires et des jeux de langage capables de catalyser une coordination solidaire ou polémique. Dans l'interaction, les phénomènes de coordination passent par des formes d'imitation aussi bien que par des formes de complémentarité ou d'opposition.

Au fond, l'interaction protège le sens d'un excès d'introjection (vers le circuit interne) et d'un excès d'abstraction (circuit externe). Elle arrive à concilier ainsi personnalisation des rôles et engagement à soutenir les grammaires institutionnelles socialisées : les extrêmes s'entrelacent grâce à l'interface d'une interaction médiatrice. Ainsi, on peut observer parmi les sociologues deux aptitudes contraires : d'une part, la sous-estimation de l'interaction ou sa réduction fonctionnelle ; d'autre part, sa capacité de renverser les jeux subjectifs et institutionnels en imposant ses propres enjeux.

L'interaction peut être réduite à des rumeurs, un bruit de fond, quand elle n'offre pas d'éléments pour l'auto-organisation des identités subjectives et collectives, ou bien elle peut être saisie comme un contre-chant modeste mais subversif, un milieu qui forge des micro-différentiations encore à la recherche d'une rubrique, d'une finalisation codée. Ce potentiel subversif ne peut qu'augmenter si les instances impliquées dépassent les couples d'interactants pour accéder au groupe. D'ailleurs, les interactants n'ont rien à gagner à jouer au « petit système social », mais plus à profiter de l'expérience *in vivo*, fût-elle une mise en scène, pour réinterroger les raisons et les valences, respectivement, d'un circuit interne et d'un circuit externe.

À ce propos, si l'on pense à l'amitié, elle se présente comme synthèse entre plusieurs formes de *nous* et corrobore dans le groupe la vocation à se positionner entre plusieurs circuits de sens. L'amitié s'exprime à travers un *nous* interactionnel qui se donne à voir, en assumant le plus souvent une dimension déclarative et publique. Le fait que l'amitié s'engage à exemplifier une socialisation capable de donner ses fruits au-delà d'un mutualisme formel n'empêche pas que, pour exister, elle doit ajouter un recueillement et une posture confidentielle qui alimentent un *nous* intime.

Afin d'honorer le social, il faut distribuer la légitimité (éthos) selon deux privilèges discordants mais entrecroisés : en effet, l'échange du privilège de reconnaissance (appartenance au groupe amical) avec le privilège de distinction (séparation) entre les amis et les ennemis à honorer donne lieu à une morale. Le groupe devient le test même du passage d'un circuit de sens à l'autre, de l'interactionnel à l'institutionnel, mais aussi de l'interactionnel à la subjectivité, chaque fois que la décision soulève une question de « conscience ».

2.3. Appartenance groupale et sociale

On sait que la constitution de sociétés d'êtres vivants non-humains est pleinement attestée, avec des formes d'organisation interne absolument remarquables. Cela dit, ce qui manque est l'autonomisation relative d'un circuit de subjectivité avec ses propres indéterminations ; en effet, elle introduit des éléments d'insatisfaction et de déviance, jusqu'au point de mettre en doute les règles qui structurent la vie de la société instaurée. Sans un circuit d'interaction, la forte élaboration d'un environnement interne n'aurait aucune chance de pouvoir exercer une prise sur les fonctions sociales pour les faire évoluer, tout comme aucun dispositif de la société n'aurait la capacité d'influencer les subjectivités sans exclusions ou neutralisations, même violentes.

Par le passé la notion de *structure* a contribué à solidariser subjectivités et institutions selon les formes symboliques propres à une culture. D'une part, on peut souligner que l'articulation promue par la structure est moins une solidarité qu'une série de remèdes qui doivent continuer à circuler : « [la structure] fait comprendre en particulier comment nous sommes avec le monde socio-historique dans une sorte de circuit, l'homme étant excentrique à lui-même, et le social ne trouvant son centre qu'en lui » (Merleau-Ponty 1960 : 139). D'autre part, ces décoïncidences structurales, qui seront abordées de manière plus spécifique à la fin de notre article, manquent encore d'un autre circuit, qui empêche que la relation entre homme et société ne soit qu'un calque réciproque, et qui dynamise et reconfigure les points d'articulation possibles : l'interaction.

L'hypothèse est que les formes de vie sociales doivent toujours rendre compatibles des formes multiples d'inclusion/exclusion des collectifs et donc que l'inscription volontariste ou en tout cas idéale dans un « groupe » est toujours accompagnée par au moins une appartenance de fond, assumée ou rejetée, qui s'affirme comme condition existentielle (société formelle). Le circuit d'indétermination du groupe serait alors doublé par un circuit de détermination de la société, sans polarisations phoriques stables, c'est-à-dire que la déception pour un circuit de sens peut être compensée par la tenue signifiante de l'autre ou encore les deux peuvent entrer dans un lien de corroboration réciproque, soit euphorique, soit dysphorique. Ce principe de « bistabilité » de la forme d'appartenance sociale semble être un fonctionnement éminemment sémiotique car il peut être poursuivi seulement à la condition d'une traductibilité entre les deux circuits pour des comparaisons contrastives ou pour des amalgames corroboratifs.

3. De la circuitation

3.1. Les rôles d'un circuit et le circuit entre les rôles

Le premier rôle d'un circuit est celui de rompre à la fois l'équivalence entre autoréférentialité et autocompréhension et la dualité triviale de la confrontation, en imposant une courbure dans l'horizon praxique. Le parcours visé actualise seulement des hypothèses sur le chemin suivant, et d'ailleurs l'efficacité des passages intermédiaires et la revalorisation possible des résultats obtenus restent hors-cadre.

Le circuit ne permet pas de rester toujours à l'intérieur de terrains « marqués », déjà cultivés et structurés en terrains de jeu de langage. Nous pouvons prendre comme exemple le domaine de la loi. Le respect entre dans la loi comme respect de ce qui n'est pas pertinent pour la loi : c'est le terrain non

marqué du *licite*, qui profite de la myopie de l'autorisation tacite. Mais ce qui semble apparaître comme un terrain vague – le licite – peut cacher un grand circuit de signification où le respect passe de la considération à l'implication réciproque des instances concernées, peu importe si elles sont étrangères les unes aux autres. En effet, il faut respecter non seulement une « liberté négative » de la licéité (absence des prescriptions et d'interdictions), mais aussi une « liberté positive » (cf. Ricœur 2004 : 208-25) qui n'a plus rien de formel, en s'ouvrant sur le potentiel encore inexprimé des acteurs sociaux, sur leurs « capacités », par rapport à leur capacités déjà décrites et validées.

Le respect fonctionne comme une double invitation : (i) regarder de nouveau les bases fondatrices de l'interaction (lat. *respicere*), (ii) échapper à la répétition plate et ponctuelle de la *considération pour/d'autrui*. Ainsi, le respect court-circuite le sens de la loi en transformant son application en un souci de l'interaction et de la reconnaissance des subjectivités qui y sont impliquées. En ce sens, le respect devient l'emblème du paradoxe que le soubassement pratique (terrain d'exercice des principes) peut s'imposer *in fine* comme principe régulateur supérieur (voir à ce propos la loi morale chez Kant) : « respecter » signifierait alors maintenir ouverte la *considération pour/d'autrui*. Mais le respect réflexif a aussi son rôle : la loi elle-même doit respecter les inflexions de la subjectivité assujettie à sa juridiction. Des états psychologiques anormaux ou la perte de certaines facultés peuvent rendre nulle l'application du droit, sans quoi elle serait irrespectueuse des conditions particulières d'une personne. Le respect neutralise une totalisation du cadre, l'assujettissement de tous les interactants aux mêmes normes.

Les échanges symboliques deviennent un circuit dès que l'on sort d'un périmètre contractuel pour entrer dans un horizon de (dés)accords dont la résolution ne peut pas être anticipée. En ce sens, nous pouvons parler, par exemple, d'un circuit de la récompense à la condition que la provenance et la conjointure de l'« argent qui revient » (Greimas 1985) ne soient pas connues par avance⁵⁰.

En ce sens, il est évident que la théorie du *don* peut être relue comme une anticipation possible de ce paradigme à circuits entrelacés, car la réciprocité du *quid pro quo* est rompue au profit d'une générosité transmise qui pourra se reproduire, de manière indéterminée mais quand même plus probable, dans un autre scénario spatio-temporel.

On parle de manière impropre de « circuit de communication », en banalisant les deux notions impliquées sous l'égide des dispositifs de transmission de l'information activés et mis en réseau ; au contraire, il faudrait faire de cette expression l'emblème des effets perlocutoires non prévisibles et d'un parcours sinueux de la signification qui ait la possibilité d'évaluer ses cécités et ses déformations locales. En outre, dans les études linguistiques, nous avons déjà observé la compétition entre plusieurs circuits et l'exploration d'une profondeur sémantique inéquivalente. On parle de la langue en tant que compétence exercée sur le plan endophasique, de la langue en tant que parole expérimentée dans

50 L'espace fiduciaire, en tant que domaine de ré-énonciations protégées, doit faire face à la contingence du commerce et accepter ainsi l'« argent qui revient » (Greimas 1985 : 66) ; cela montre une forme paradoxale d'émancipation qui s'affirme seulement face au risque de la dépendance d'autrui. Au-delà de la perspective strictement économique, l'écologie de la culture lituanienne est liée, selon Greimas, à la dialectique entre deux principes, l'un est la base d'une transmission autochtone (Kaukas), l'autre (Aitvaras) est au fondement d'une « transmission de l'extérieur » (*ibid.*). À l'actantialisation de la confrontation et à l'exigibilité de la compensation dans le cadre d'un accord, il faut ajouter l'accueil d'un principe allogène et apparemment volatil : l'institution d'une éthique universaliste à même de tolérer un environnement plein d'indétermination quant aux récompenses possibles des beaux gestes réalisés (voir Basso Fossali 2017 : 415-19).

l'interaction, de la langue en tant qu'institution. Quant à la profondeur sémantique, nous l'explorons dans la tension entre dimension étymologique, potentiel signifiant actuel et reprise interprétative sous forme critique ou indiciaire.

Ce que l'on peut tirer de ces exemples, c'est que chaque circuit est à la fois secours et observation critique des autres circuits, ce qui permet une gestion de la complexité sous forme de décomplexification conditionnée et transposée⁵¹.

Les acteurs individuels et collectifs ne relèvent plus seulement d'un syncrétisme actantiel, mais d'une recherche de compatibilité entre profils identitaires et d'une compénétration avec d'autres formes actorielles. En ce sens, les acteurs sont le produit instable d'une gestion de plusieurs circuits de signification, ce qui explique le fait qu'il faut leur attribuer une forme de vie comme capacité de « circuire » d'une stabilisation identitaire à l'autre : d'une individualité à une instance groupale jusqu'à une collectivité institutionnelle.

3.2. Circuire entre parcours et passages

Nous avons étudié par le passé les relations dialectiques entre *parcours* et *passage* (Basso Fossali 2017 : 344-58) ; le premier est stratégique, concentré sur une syntaxe identitaire et doté d'une visée prééminente ; le second est tactique, perméable aux résonances paradigmatiques favorisées par les rencontres et par les contingences, et capable de saisir des valeurs par immersion et atermolement. L'expérience véritable du voyage ne peut qu'être la tentative d'équilibrer les deux polarisations. Cela dit, l'itinéraire rituel ou le trajet professionnel ne peuvent accéder au statut d'un déplacement accompli, sur un plan transcendant ou institutionnel, qu'à condition de réaliser le parcours jusqu'au bout, avec l'idée de vaincre, de marginaliser ou de réduire à l'insignifiance les facteurs contingents. Au contraire, la promenade d'un flâneur peut neutraliser presque toute finalité du parcours au profit de simples passages non programmés et ouverts à la séduction du moment.

Au-delà de cette synthèse simplificatrice, la portée structurale de la dialectique entre *parcours* et *passage* interroge la mise en valeur des circuits, d'autant plus qu'en filigrane, ils semblent entrer en compétition avec l'opposition classique, en sciences du langage, entre syntagme et paradigme. Certes, « circuire » peut se borner à indiquer le fait de « parcourir un circuit », ce qui devrait assurer la fiabilité d'un parcours déjà testé et la reproduction possible de certains passages. Mais il est évident que nous ne voulons pas assumer cette version perfective et itérative du circuit ; au contraire, on veut mettre l'accent sur le fait que des courbes semblent illimiter les parcours et indéterminer les passages, bien au-delà des limites intentionnelles de l'instance observatrice et programmatrice en mouvement. Ensuite, le verbe « circuire » peut signifier aussi entourer quelque chose pour lui échapper, sur le plan de la forme ou de l'attrait exercé. Ces deux acceptions composent ensemble la signification d'abord assez fuyante du verbe circuire : il y a une *diathèse passive* – se trouver dans une canalisation modale hétéronome qui dépasse les limites des enjeux de sens initialement envisagés – et une *diathèse active* qui affiche une tension émancipatrice, potentiellement capricieuse, laquelle décide de qualifier ces passages comme des opportunités, en valorisant ainsi des morphologiques hétéronomes stabilisatrices (scénarios alternatifs).

51 Voir Basso Fossali (2017: 12-17) ; Basso Fossali (2022).

Le verbe « circuire » semble indiquer une situation dans laquelle, d'une part, la structure d'accueil semble fluidifier des pratiques qui autrement seraient plus hésitantes et erratiques, d'autre part, l'instance qui l'explore semble prendre son temps pour fixer des points de repère et pour coaguler des relations qui arrivent à qualifier un habitat potentiel. Mais il est même le contraire : comme une sorte de catégorie hyperonymique (intégration de contraintes) et de procès palindromique, le fait de « circuire » peut indéterminer les visées là où il y a une stratégie de sens cristallisée et réaffirmer un échappement lorsque l'instance promotrice du sens apparaît comme totalement assujettie au territoire. Cela semble seulement une extension et une dramatisation de la dialectique entre parcours et passage, mais, en réalité, ce qui change est l'arrière-plan : on est plus dans un espace domanialisé, cartographié, sémiotiquement déterminé mais dans un environnement. Nous passons ainsi d'une économie à une écologie dans laquelle la gestion du sens trouve à son tour son inscription et sa significativité. Le *faire sens* implique le fait de s'investir à l'intérieur d'un circuit de signification afin de vivre l'expérience de l'entrelacement possible avec d'autres circuits : la traduction est un destin, pas seulement un exercice.

La force centripète de chaque circuit par rapport aux autres ne peut pas couper les liens d'implication, les entrelacements, et aussi les échappements. Le circuit montre une courbe là où l'on voudrait diriger la signification jusqu'à son point de perfectionnement, de stabilisation ; cette courbe se prolonge, rend indéterminée la portée de la signification, actualise des traits sémantiques supplémentaires, tient la sémiologie en suspens, sans que le destin de l'interprétation des instances concernées ne se perde à l'horizon (elle permet une compréhension locale pragmatiquement exploitable).

Derrière une courbe, on peut confier l'interprétation à un autre circuit, mais alors cet arc de signification qui dessine une passerelle, cette structure-pont ne peut pas être une architecture fixe ou établie à partir d'un manuel d'instructions. Le passage entre circuits se signale en tant que tel, comme le passage d'une langue à l'autre, il est irréductible comme expérience.

4. Topologie et typologie des circuits

4.1. Circuits planaires, hélicoïdales ou multiniveaux

La totalisation, la cartographie complète de la circuitation du sens est impossible : « Si nous pouvions [...] suivre en un long commentaire tous les circuits d'expériences et de pensées qui aboutissent à des résultats convergents, nous verrions que chaque circuit particulier apporte des nuances particulières » (Bachelard 1953 : 221).

La fiction même, malgré son aspiration à forger des modèles utopiques ou dystopiques d'articulation entre les instances, ne permet pas la constitution de mondes autosuffisants et les uns doivent alors venir au secours des autres. Les instances individuelles et collectives, subjectales et objectales, informelles et institutionnelles, restent prises à l'intérieur d'une interpénétration des formes de vie respectives qui empêche toute autonomisation. Ainsi, les circuits sont aussi des échanges entre des *observations de deuxième ordre* (Luhmann 1984), lesquelles n'ont pas un accès à un véritable méta-niveau d'appréciation de la signification, étant donné que leur implication est, et doit rester, de *premier ordre*. Chaque perspective stratégique constate tôt ou tard que l'espace, le temps, l'actantialité se courbent, s'ouvrent sur un autre circuit de composition et de finalisation.

Ainsi, l'iconisation même de nos « gestes », lesquels cherchent à réclamer leur propre niche de sens, n'échappent pas à cette courbure ; au contraire, ils l'affirment comme une articulation prometteuse ou désespérée, ouverte comme un « beau geste » qui ne vaut que pour un seul, mais qui indique une sensibilité qui pourrait être commune. Au fond, toutes les interactions sont appréciées à partir de circuits modaux dans lesquels les variables actantielles, temporelles et spatiales courbent, laissent seulement entrevoir des équilibres ultérieurs de la composition des instances et des conditions propices (ou pas) à la reconstitution de la significativité des valeurs traitées (reprise, héritage aussi), selon les différentes dimensions de la signification (perceptive, cognitive, affective, pragmatique).

En proposant une typologie préliminaire, exclusivement topologique mais sensible à la temporalité, nous dirons que les dispositions ou résistances s'entrecroisent avec des sollicitations à faire ou à ne pas faire selon des circuits *planaires*, *hélicoïdales* ou *multiniveaux*.

- À travers les circuits *planaires*, nous pouvons interpréter des *parcours/passages* de justification ou de futilité (à court terme), d'accord ou d'opportunisme cynique (à moyen terme), d'héritage ou de malédiction (à long terme), de destin ou d'aléa (horizon temporel). Cette reconstruction taxonomique n'a que la fonction d'offrir un aperçu sur l'organisation épisémotique de la doxa, à savoir elle ne montre que les stabilisations interprétatives normalement exploitées. Les circuits *planaires* offrent une scénarisation de valeurs qui se courbe vers une autre scène, tout en préservant l'identification des instances impliquées à travers des rôles actantiels spécifiques et une image (un éthos, une face) stabilisée : ils sont suffisants pour assurer des critères catégoriels et des principes de reconnaissance.
- Les circuits *hélicoïdaux* permettent la récursivité des opérations, avec la mise en mémoire des manières de revenir sur les mêmes enjeux à partir de tournures (« manières de donner forme » ou « événements de prise de forme ») déjà constatées. Les circuits *hélicoïdaux* permettent des raffinements, des observations de deuxième ordre et donc des stratégies.
- Les circuits *multi-niveaux* permettent une pluralisation des principes de stabilisation des scènes, donc une simultanéité de perspectives légitimes à partir de critères catégoriels non immédiatement commensurables. Les justifications des actions et des événements relèvent d'un espace critique qui mesure des écarts heuristiques et axiologiques. En ce sens, si la *doxa* promeut des circuits planaires assez réductionnistes afin de préserver un tissu social commun, même si insatisfaisant au vu de son caractère stéréotypé, les circuits multiniveaux soutiennent des différences d'appréciation qui émancipent les circuits hélicoïdaux de la continuité de l'observation de deuxième ordre, à savoir de la surveillance imposée par la tentative de revenir, toujours de manière cohérente, sur les dynamiques de sens déjà promues ou observées.

4.2. Une épistémologie à circuits entrelacés

Les circuits de signification désavouent les ambitions démesurées d'une dialectique qui devrait aboutir à un dépassement capable de neutraliser les tensions de départ (*Aufhebung*). Ils ne prônent pas non plus l'abri métaphorique qui promettrait, sur le plan de la signification, un aller sans retour, une compréhension héroïque qui dépasserait les limites des connaissances de départ. Les circuits de signification permettent d'accepter une signification qui mûrit à travers ses cycles.

La « décantation » du circuit relève de cette révélation, canalisation, transposition de tensions interprétatives. Cela dit, un circuit de signification, au-delà de ces courbes et des évolutions hélicoïdales, peut échapper à sa nature de « piste » seulement s'il favorise aussi des détours, s'il se présente comme circonvolution possible d'autres circuits ou au contraire comme le pourtour d'autres bassins de sens. Structure d'accueil et en même temps guide pour contourner les réserves de sens, le circuit nous propose un élément figural capable de synthétiser les opérations antinomiques de la culture : intégrer et émanciper.

Au fond, le cercle herméneutique, avec les précisions nécessaires sur sa dernière étape, à savoir l'*appropriation* (Ricoeur 1986), montre que le circuit de compréhension de l'altérité se termine paradoxalement avec une « intimité » des valeurs traitées, une introjection qui pourrait apparaître comme scandaleuse s'il n'était évident qu'un autre circuit de signification s'installe sans prendre la place du précédent.

Les circuits acceptent et opèrent des confluences de canalisations interprétatives dans lesquelles les relations écologiques entre discours et expérience changent leur équilibre interne et leurs enjeux. Les circuits ne délimitent pas des topiques et des itinéraires, mais des processus de transfert d'un capital sémiotique qui doit aller au bénéfice d'une autre écologie. C'est pourquoi nous avons beaucoup insisté sur l'entrelacement entre les circuits. Grâce aux entrelacements, on peut apprécier les courts-circuits internes – les impasses et les apories d'un circuit – et en même temps essayer de contourner un circuit qui se présente désormais comme un obstacle, avec ses significations désormais désémantisées ou contradictoires.

L'écologie sémiotique est donc structurée non seulement par plans, mais par circuits, ce qui précise l'*immanence de couplage*, laquelle consigne toute instance à des co-énonciations (dans le même circuit), ou bien à des énonciations corrélées, « responsives » (entre les circuits), ou encore à des énonciations transductives (d'un circuit à un autre). En effet, il n'y a jamais une « donation de sens » unilatérale et toute modélisation sémiotique devrait prendre en compte des sémantisations coordonnées et différemment ancrées⁵². La compréhension est alors un « prendre ensemble » plusieurs circuits, reconnaître leurs entrelacements et profiter de ces derniers comme des passages qui enrichissent le sens visé par les parcours.

4.3. L'impossibilité de calculer

Si l'on pense à des valeurs classiques, comme la vérité, on voit bien que sa profondeur sémantique ne peut pas être déracinée du fait d'avoir reçu (i) une élaboration domaniaisée (science, religion, droit, etc.), (ii) un ancrage dans les échanges intergénérationnels sous forme de témoignage, (iii) un approfondissement intrasubjectif qui la problématise entre parcours d'admission (savoirs) et parcours d'assimilation (croyances).

⁵² Cette position théorique a été affirmée déjà dans Basso (2002), un ouvrage dans lequel nous avons souligné l'exigence de prendre en compte des axes de sémantisation corrélée (par exemple, celui qui va du texte au lecteur et du lecteur au texte) étant donné que cette corrélation n'est qu'une conséquence directe du couplage structural qui définit l'immanence des processus sémiotiques. « C'est le couplage structural qui active un circuit de sens entre le texte et le sujet énonciateur/interprète » (*ibid.* : 192) ; « un circuit de sens qui se déploie dans une sémantisation réursive, préfigurative et narrative, qui garde en mémoire des significations stratifiées et envisage des significations à venir. Ce qui est en jeu, c'est la structuration du couplage entre le sujet et le monde, entre le sujet et la textualité, et non sa dépendance à des fonctions structurelles qui le transcenderaient » (*ibid.* : 55-56).

Si l'on pense à la loi, on voit bien combien de fois on peut changer dans la même journée son appréciation implicite : on peut pérorer l'application stricte du droit, passer à son contournement provisoire et concessif avec la complicité de quelques partenaires, éprouver l'insignifiance de la loi face à un incident, un sentiment souvent accompagné par l'avènement d'une portée de sens fondée sur d'autres bases. Soit l'on pense à des comportements interprétatifs totalement incohérents, soit la souplesse herméneutique peut révéler une ouverture à des tournants de sens, à des changements de circuits qui peuvent nous surprendre.

Le néologisme « circuitation » souligne que l'on ne peut pas continuer à « circuler » dans le même parcours de sens, que les entrelacements entre circuits n'indiquent pas des sutures, mais des rapiécages à construire, et ce à travers des transpositions et des transbordements. Le circuit n'est pas un terrain disponible, fonctionnel. Comme dans le cas de la « représentation, » qui est à la fois l'opération et le résultat d'une activité de l'esprit, la circuitation est en même temps le résultat d'un effort compositionnel et une exemplification de forme, *modèle pour* et *modèle d'un parcours/passage* à travers le sens.

Pendant la « circuitation », notre expérience de sens se décline comme si nous étions en train de nous déplacer dans un archipel d'îles de sens en formation. En ce sens, une épistémologie à circuits entrelacés ne voit pas le langage de manière fonctionnelle, ni exclusivement formelle : afin de constituer le circuit comme une sorte de ruban de Möbius, le discours va médier les canalisations de sens avec les courbures, s'investir dans les entrelacements entre les circuits et renverser ainsi les soutiens (de ses propres stratégies) en ancrages (de ses propres dépendances) et vice-versa, là où il y a les points d'articulations.

D'ailleurs, les médiations valent pour tous les circuits à la fois comme ressource (*modèle pour*) et comme patrimoine (*modèle de*), comme moyen et comme fin ; et la sensibilité culturelle à ce renversement de perspective se constitue et s'alimente là où les entrelacements entre un circuit et l'autre se déclinent.

Les circuits entrelacés ne peuvent pas être des circuits clos dans lesquels on pourrait calculer. Plusieurs facteurs empêchent ce calcul : (i) sur le plan syntagmatique, les valences transmises dans les circuits ne sont pas les mêmes, ce qui oblige à des traductions et à des transferts de valeurs pour en financer d'autres ; (ii) sur le plan paradigmatique, les circuits fonctionnent en parallèle, donc en compétition, avec des résonances, des vibrations communes ; mais les échos se manifestent uniquement comme des aspirations à une confluence véritablement intégratrice et envisageable enfin là où les entrelacements semblent possibles.

Ces remarques précisent le fait que nous n'avons pas la prétention de rapprocher notre hypothèse théorique d'une théorie des circuits qui serait formalisable selon des descriptions mathématiques. Notre conception du *circuit* est liée à un traitement conjoint d'instances et de transformations de sens qui se développe par l'interconnexion circulaire de plusieurs nœuds sémantiques (dialectiques entre parcours et passage), ce qui implique des opérations récursives et une « ré-entrée » (*re-entry*) sur les distinctions/assimilations déjà opérées⁵³. L'entrelacement garde le circuit ouvert et ses valences sont

53 Avec le terme de *re-entry*, élaboré initialement par George Spencer Brown, Luhmann (1984) indique la « rentrée » d'une distinction dans le domaine de valeurs qu'elle a contribué à délimiter. Nous pouvons souligner le caractère technique de la notion avec l'écriture « ré-entrée », mais au fond le mot *rentrée* pourrait assumer sans problème la tâche d'intégrer ce concept dans le métalangage sémiotique (c'est notre choix habituel). Par ailleurs,

alors convertibles dans un autre circuit et vice-versa, en montrant ainsi que chaque circuit n'est pas autosuffisant. Là où les entrelacements ne sont pas possibles, nous avons des *circuits multiniveaux* et alors un principe de traduction doit nécessairement laisser la place à un principe d'analogie ou de contraste.

4.4. Un circuit comme un ruban de Möbius

Le fait d'associer chaque circuit à l'image du ruban de Möbius nous permet de considérer les canalisations de sens comme déployées dans une continuité ; en effet, chaque circuit accompagne des flux modaux comme s'il avait une seule face tout au long de la canalisation médiée. Toutefois, dès que les arcs suivis par les canalisations deviennent des torsions, les opérations réversives qui ont lieu sur le circuit actualisent des zonages, des instanciations et des protentions distinctives.

Chaque circuit permet des effets de sens (perçu et/ou énoncé discursivement) à la fois sur son côté interne et sur son côté externe, sans solution de continuité (effets de vie). Par exemple, le circuit interne peut profiter de son côté interne pour approfondir des formes de subjectivation, tandis que le côté externe sera exploité pour essayer d'échapper à l'obsession d'un processus d'individuation de soi, en s'ouvrant ainsi à un environnement qui est interprété comme psychologique, au moins jusqu'à ce qu'il entre en contact avec le circuit liminaire de l'interaction.

Étant donné que chaque circuit est comme un ruban de Möbius, prêt à renverser ces côtés, l'entrelacement ne se réalise pas nécessairement là où on trouve une face du circuit qui a déjà joué le rôle de côté externe. Les entrelacements sont alors récurrents mais mobiles, chaque renversement inattendu donnant lieu à une perturbation qui demande un nouvel équilibre du circuit concerné (voir figure 1).



Figure 1. Entrelacements entre des rubans de Möbius

Dans le cas du circuit interne, l'entrelacement avec le circuit liminaire peut catalyser des *expressivités/camouflages* s'il trouve comme soutien le côté externe déjà doté d'un habitus communicationnel ou il peut donner lieu à des *intimisations/rejets* là où il « surprend » le côté interne. Dans le premier cas, l'habitus permet une stratification des réponses et par exemple, une émotion affiche un côté expressif du soi qui est facilement investi dans un développement passionnel via une observation

l'énonciation peut bien décrire la coalescence entre distinction opérée (plan de l'énonciation et plan de l'énoncé) et distinction observante qui cherche à tirer parti de ce clivage pour interpréter sa distinctivité (rétroaction symbolique, réversibilité typique d'un *chiasme* dans le sens merleau-pontien du terme).

de deuxième ordre. Dans le deuxième cas, l'expression est somatisée et l'émotion se produit comme un événement interne qui interroge même les circuits plus planaires qui concernent l'image interne du *moi*.

Naturellement, nous pouvons changer de perspective et apprécier l'entrelacement à partir du circuit liminaire de la signification, même si ce dernier est enclin à l'ouverture et donc il tend à vivre les renversements des côtés moins comme des bouleversements que comme des sollicitations bénéfiques. Si son côté externe se trouve entrelacé avec le circuit interne, alors nous avons des *participations/abstentions* ; dans le cas contraire, on obtient plutôt des *solidarisations/affranchissements*.

On peut reconnaître les mêmes logiques d'entrelacement entre le circuit liminaire et le circuit externe ; si le côté externe du circuit liminaire, en s'entrelaçant avec le circuit externe, promeut des *normativisations/dérégularisations*, la volteface qui expose son côté interne donne lieu en revanche à des *émancipations/cooptations*. Et encore, le côté externe du circuit externe se noue avec le circuit liminaire afin de susciter des *aménagement/contournements* des règles, le contact du côté interne du circuit d'institutionnalisation avec le circuit de l'interaction provoque des *allègements/radicalisations*.

4.5. Débordements et régions topologiques divergentes : le modèle spiraliforme

Au-delà des lexicalisations toujours instables des différentes formes d'entrelacement – car elles concernent des topiques interprétatives –, ce qui doit être souligné est que ce modèle topologique et temporel permet d'explicitier l'impossibilité de traiter de manière séparée un circuit et qu'aucun d'eux ne peut être vu comme un « commencement », voire comme un fondement, même sous la forme de conditions de possibilité. Au contraire, comme des rubans de Möbius, les circuits doivent faire face à des renversements de leurs surfaces, en se trouvant alors surexposés au moment de s'entrelacer entre eux. En outre, chaque circuit, déstabilisé aussi par ces surexpositions, n'arrive pas à canaliser dans la même direction le sens énoncé et le sens perçu, ce qui provoque localement des exondations, des débordements qui alimentent l'environnement auquel ils sont couplés.

Chaque circuit favorise l'émergence d'instances spécifiques (des subjectivités, des groupes, des institutions), mais leur organisation distinctive et progressive relève des entrelacements (par exemple, aucune subjectivité n'est possible sans *trans-individualité*). Le matériel sémiologique qui gravite autour des circuits reste dépourvu d'articulation ; il est esquissé alors comme expressions errantes (une pléthore de spectres qui hantent les énonciations, à la lumière du refoulement du circuit qui en a fait des absences ingérables⁵⁴) ou comme contenu migrant (un imaginaire découplé de toute instanciation expressive).

Sans avoir aucune intention de proposer un diagramme formalisé de notre modèle et de profiter d'une scientificité reflétée ou simulée (on pense immédiatement à l'affaire Sokal), nous voulons prolonger tout simplement la concevabilité d'une pragmatique du sens à circuits entrelacés à travers l'exemplification de la gestion complexe de dynamiques décrite par la spirale de Parker. Elle caractérise notamment la modélisation de la forme du champ magnétique du Soleil dans le système solaire (nappe de courant héliosphérique).

54 Sur la dimension spectrale de la signification, voir Basso Fossali (2017 : 535-57).

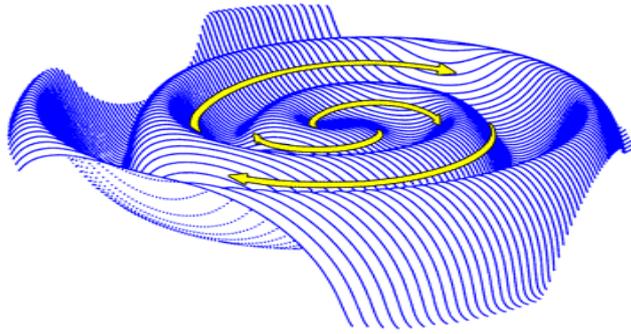


Figure 2. Spirale de Parker

Ce que nous voulons retenir de cette exemplification modélisatrice, afin d'affiner notre propre théorie, se décline en quatre suggestions topologiques :

- i. les tensions entre composante radiale (champ de valeurs qui est sémantisé par le fait de se diriger vers un centre actantiel) et composante azimutale (région qui est interprétée selon des dynamiques d'éloignement jusqu'à la dispersion de toute attribution modale centralisée, une sorte de « vent ») ;
- ii. les deux « circuitations » possibles : elles se développent sur ce qui peut apparaître initialement comme le côté interne ou comme le côté externe des enroulements, étant donné que chaque côté fonctionne comme une sorte de nappe de courant sémiologique qui se canalise autour d'une surface (plan de consistance), plutôt que d'être distribué dans tout le volume de l'espace concerné ;
- iii. les débordements qui vont au-delà de l'organisation spiraliforme et qui sont portés par une sorte de « vent », à savoir par des tendances sémiologiques qui alimentent l'environnement, sans assurer des sémioses complètes ;
- iv. le domaine de sens, lisible à la fois comme champ « modal » organisé autour d'un actant et comme région qui se disperse dans son environnement, se déforme progressivement selon des ondulations, parfois comparées à la « jupe d'une ballerine⁵⁵ », qui affichent des pics (sens qui continue à émerger à l'horizon comme présence intensive : *indétermination positive* propre à la culture des *jeux*) et des creux (sens qui se propage de manière presque souterraine : *indétermination négative* qui hante toute préfiguration et territorialisation, exigeant ainsi une complexification de l'inhérence de l'environnement à la forme de vie et à ses prétentions de détermination actantielle).

L'exemplification que nous avons retenue n'a que la vocation d'ouvrir une réflexion autonome en sémiotique sur la modélisation d'un circuit de sens qui parvient (i) à expliciter ses propres « raisons » pour basculer d'une canalisation de sens dans son côté interne à une canalisation qui profite de la face externe et (ii) à indiquer des pertes de gestion de l'indétermination interne (creux de sa propagation de présence signifiante) qui peuvent trouver des remèdes seulement à la condition de s'entrelacer avec une face disponible d'un autre circuit de signification.

⁵⁵ Voir https://fr.wikipedia.org/wiki/Nappe_de_courant_h%C3%A9liosph%C3%A9rique

Dans cette perspective, le modèle à circuits entrelacés ne conçoit pas l'identification immédiate entre une instance, une zone anthropique, et des régimes praxiques. Certes, des stabilisations d'organisation sémiotique des circuits de la signification peuvent trouver des formes de cristallisation dans les langues (pronoms, topiques, etc.), mais les ressources sémiotiques, une fois mobilisées en discours, offrent des possibilités de réinterprétations et de défigements, sous la pression des valeurs constituées en expérience (la perception est toujours en concurrence avec l'économie sémiologique du discours dans la constitution de plans de l'expression valables pour des articulations signifiantes). Les effets de psychologisation d'une institution ou l'institutionnalisation de la voix intérieure ne sont que des exemples parmi d'autres du fait que nous ne pouvons pas assumer une instance comme perspective de signification « type » sans essayer de remonter à une archéologie du circuit dont elle est une émergence métastable. De manière corrélée, on n'a pas un paysage de sens, mais un monde spiraliforme qui enveloppe au moins autant qu'il est mis en perspective.

Au fond, pour élire un plan de l'expression et un plan du contenu, il faut entrer dans le même espace au moins deux fois, ce qui donne déjà lieu à une sorte de courbure entre les constitutions, une sorte d'arc sémiotique appartenant à un circuit plus grand qui accompagne le *faire sens*. Et le circuit dans lequel l'énonciation s'inscrit n'est pas stable ; en effet, l'appropriation du circuit permet la projection de *référentiels d'instanciation* (Fontanille 2021 : 202) au moins autant qu'elle modalise la constitution appropriée au circuit de l'instance qui les promeut. Les valeurs ne sont pas propres à une instance qui les a constituées, mais au circuit qui a permis « objectivement » leur couplage.

4.6. Un exemple de coprésence d'entrelacements et débordements

Prenons un acteur social traversé par une souffrance morale aigüe qui se traduit souvent en rage⁵⁶. Pour échapper à ses réactions de plus en plus brutales, cet acteur veut se donner corps et âme à la cause de l'église de sa paroisse, proposant de participer à la restauration de l'édifice en tant que bénévole. Il considère ce lieu sacré, jadis fréquenté, comme un circuit institutionnel dans lequel il pourra participer d'une série de croyances structurées et stratifiées dans une tradition religieuse, afin d'échapper à un circuit de vengeances dans lequel il est totalement absorbé. Mais une fois entré dans l'église, il écoute pour des raisons totalement contingentes, un chant collectif à travers lequel les fidèles expriment une incarnation trans-individuelle (*faire corps*) du credo. Il est transporté de manière presque irrésistible par ce chant d'une intonation sincère, en essayant, pendant quelques passages, de participer avec sa propre voix au chœur. C'est un échec : l'entrelacement avec le circuit interactionnel n'arrive pas à canaliser autrement le sens et le chant pop-rock, certes non immédiatement adhérent au cadre religieux, ne facilite pas la tenue d'un circuit institutionnel rassurant, ce qui plonge de nouveau notre acteur dans la prison incommunicable de sa souffrance. L'interprétation vocale passionnée des fidèles se révèle enfin insoutenable, un exemple de vocation trop affectée qui contraste avec la persistance prosaïque et insondable du malaise intérieur. Notre protagoniste est de plus en plus ému, il se montre devant tous en larmes ; en effet, il ne fuit ni l'exposition au chant collectif, ni la souffrance intime. Les entrelacements ne peuvent pas se réaliser et les débordements du sens s'intensifient progressivement.

⁵⁶ Nous nous sommes inspirés d'une séquence de la série télévisée *Acharnés* (*Beef*, 2023), écrite par Lee Sung Jin, épis. 3. Le personnage est Danny Cho.

Pendant de longues minutes, notre acteur est probablement accompagné par l'idée que cet entre-deux est la catharsis que l'institution religieuse préconise. Et pourtant, il n'est pas un véritable fidèle, il n'arrive pas à s'immerger totalement dans la dimension collective et fusionnelle du chant et surtout il se déteste lui-même. Quelle instance représente-t-il ? Veut-il s'annuler en tant qu'instance ou réinitialiser les conditions pour émerger à nouveau en tant que voix ? En quoi peut-il se reconnaître et dans quel cadre de valeurs ? Nous le voyons passer d'un circuit à l'autre, d'une « intimité » à une collectivisation, sous l'égide de la médiation opérée par un cadre institutionnel (l'église), un cadre qui, une fois désavouées toutes les possibilités d'individuation (subjectale ou groupale), se révèle enfin comme n'étant plus crédible. On pourrait dire que la position de notre acteur est flottante, mais en réalité il profite bien de la pluralité de circuits entrelacés afin de tester la significativité des connexions et des retombées possibles : mais les tests ne sont que des intermittences de sens dispersées dans une spirale de débordement. Au fond, l'auto-observation n'est jamais vraiment interrompue car l'ambiguïté entre dévastation intérieure, adhésion hypocrite à la religion et autocomplaisance d'un collectif « élu » est la source majeure d'une émotion vive et insoutenable. Le débordement du sens est le sacrifice même de l'acteur qui n'a plus d'appui sur un circuit. En larmes, il ne voit plus l'image de l'église, il n'a plus d'image individuelle (ethos) devant les fidèles, il se libère aussi de sa pensée : il incarne une catharsis polysensorielle qui décompose toute scénarisation possible et il se voit dans ce débordement comme « hors-technique », presque spectral, indéchiffrable, même si toute une série d'interprétants prototypiques pourraient lui procurer de nouveau, aux yeux des assistants, des images : l'aliéné (circuit interne), le marginal (circuit liminaire), le pécheur ou perdant (circuit externe).

L'exemple peut être utile pour apprécier, par contraste, les canalisations « normales » qui permettent de rester dans la continuité d'un circuit-ruban et qui profitent des entrelacements pour éviter les « crises ». Le discours met en ordre la pensée, mais le plus souvent à travers la prestation fictive d'une voix unitaire et d'une deixis stable. En réalité, la cognition qui accompagne le fil du discours se déploie et valorise plusieurs circuits de sens, ce qui ne manque pas de laisser quelques traces dans les énonciations produites. Dans cette perspective, le produit le plus original de la pensée est la croyance, qui paradoxalement voudrait s'élancer vers la reconnaissance d'une appropriation dévolutive (épouser un credo) alors qu'elle est en même temps le fruit d'une appropriation revendicative spasmodique (singularisation inconditionnelle d'une foi), dont l'intensification suscite l'urgence du partage.

5. Phénoménologie des circuits expérientiels et discursifs

Les trois circuits de la signification ont tous les trois des versions « en accordéon », donc avec des versions minimales et des versions étendues. On peut concevoir le circuit de subjectivation comme un cadre d'appréciations d'écart entre des intentionnalités, des tensions affectives, des sentiments moraux, tous liés à un échange d'interprétants prioritairement internes, mais sans couper les liens avec les autres circuits. Dans ce repliement spécifique, l'intériorisation du circuit interne exemplifie⁵⁷ une signification caractérisée par des valences qui peuvent être élaborées selon des circuits très étendus,

⁵⁷ Le circuit interne n'est pas toujours identifiable avec un parcours de subjectivation, d'autant plus que cette dernière concerne seulement la « piste » interne d'un circuit. On peut reconnaître un « côté » interne dans chaque circuit de sens ; et c'est l'intégration progressive d'une logique de constitution d'un environnement interne qui donne lieu à l'effet global d'intériorisation.

comme celui qui connecte perception et mémoire ou celui qui s'installe entre mémoire et imagination, ou très réduits, comme celui entre sensation et réaction instinctive. En passant de l'expérience au discours, les écarts qui qualifient l'extension du circuit passent par la gestion des distances réflexives entre les figures de l'instance concernée : par exemple, dans le cas d'une instance individuelle, les figures du *soi* et du *moi*. Déjà vus comme des *autres* potentiels, les déclinaisons figuratives de l'énonciateur s'inscrivent aussi sur le côté extérieur du circuit de subjectivations, en facilitant l'entrelacement avec les instances groupales émergeant dans le circuit liminaire⁵⁸.

En tout cas, l'élaboration différée sur le plan temporel, spatial et actantiel, sous-tendue par les écarts expérientiels et doublée par les écarts discursifs, permet un « courant d'existence » (Merleau-Ponty 1945) – nous ajoutons, « alternée » – qui amplifie et soutient des mondes signifiants. Par « monde », nous entendons les couplages entre des environnements (psychiques, interactionnels, sociaux) et des instances émergentes. L'effet prééminent de ce couplage est l'origine syncrétique des actions et des événements, d'une trame d'intentionnalités et d'un réseau de processus aléatoires. Ce syncrétisme est la motivation même de la réponse différée, de l'hésitation interprétative qui cultive des circuits de plus en plus réfléchis.

Tous les circuits entrelacés sont donc caractérisés par la loi de la « réponse différée » – elle passe à travers un espace d'interprétation – selon des sous-classes de circuits courts et étendus, lesquels, à leur tour, peuvent développer deux manières principales de canalisation : le *courant de perception* et le *courant d'existence*. Quand un circuit étendu suit le courant de perception, nous sommes en train de suivre une circuitation expérientielle ; quand il suit le courant d'existence, nous assumons des canalisations de sens qui profitent davantage d'une circuitation discursive. Pour traduire la question selon une terminologie plus sémiotique, nous pouvons paraphraser en disant que, dans la circuitation expérientielle, l'assomption (*embrayage*) perceptive tend à stabiliser la signification, malgré la projection (*débrayage*) locale vers des courants d'existence, comme dans le cas d'illusions optiques locales ; dans la circuitation prioritairement discursive, c'est le courant d'existence qui prime et qui fédère des passages éventuels par des courants de perception.

Quant aux circuits courts, dans lesquels la réponse différée est peu profonde, nous avons respectivement des circuitations de sensation (côté perception) et de circuitations d'imagination (côté existence). Sans une réponse suffisamment différée, une décantation de la situation et de son pouvoir positionnel n'est pas réalisable, ce qui ne permet pas des transpositions par d'autres plans de consistance sémiotique et donc une évaluation critique du plan de l'expression établi à travers l'aide demandée au courant complémentaire. Par exemple, le *trompe-l'œil* peut rester une pure sensation parmi d'autres, incapable ainsi de révéler l'illusion optique sous-jacente ; mais si l'on commence à différer la perception, avec des déplacements et des changements de focalisation du regard, cela amène à s'interroger sur les techniques utilisées pour obtenir cet « effet » esthétique.

58 On peut reconnaître dans les deux côtés du circuit interne les parcours de constitution de la *face positive* et de la *face négative* selon les descriptions éclairantes fournies par Erving Goffman (1967). Le circuit interne assume la tâche de corrélérer le côté interne (face négative qui dramatise ses frontières et ses perméabilités) et le côté externe (face positive de la résistance et de la promotion d'un éthos), afin d'assurer une assise commune aux appropriations et aux dévolutions de ce que l'on estime composer une intériorité à la fois réfléchissante et réfléchie.

La loi de la réponse différée profite énormément des échanges entre expérience et discours car elle produit une décantation sémantique dans laquelle nous pouvons laisser émerger des effets de résonance. Ces effets sont des indices du fait que l'on s'est approprié un monde et que celui-ci nous permet des actions constructivistes là où il faudrait seulement attester des phénomènes (circuitation expérientielle) ou de révéler des événements imprédictibles là où on pourrait estimer avoir déjà tout construit (circuitation discursive). Voici l'idée de courant « alterné ».

Merleau-Ponty (1945 : 192) utilise l'expression « circuit de l'existence » et nous pouvons l'utiliser pour expliquer l'étrange élaboration signifiante qui concerne l'expérience d'un membre amputé à partir du moignon sollicité : l'individu reconstruit l'ensemble du bras, prolonge fictivement le moignon en intégrant l'expérience passée du membre complet (Merleau-Ponty 1945 : 90-92). Cette prestation du *fictif* assure une existence psychique au bras dans le circuit interne de la signification, mais dès que l'individu se voit inscrit dans un circuit interactionnel ou institutionnel, il comprend que cette même prestation doit s'articuler avec un autre régime d'existence, ce qui lui assigne un « membre fantôme ». Dans le circuit interne, le fictif est tellement adossé à l'expérience, qu'on peut faire un « procès » à l'existence, au profit d'une suture mémorielle qui permet les circuits courts de la sensation. C'est dans l'interaction que le membre se révèle « fantôme », existence inconsistante pour se positionner sur le bord d'une autre écologie, mais encore affectivement lié à un circuit de sens interne dont on n'arrive pas à se séparer.

Les deux prestations du fictif, une pour suturer la sensation et l'autre pour objectiver un corps amputé qui ne peut plus s'inscrire dans la représentation en public, restent entrelacés ; cela donne au courant de l'existence la tâche de signifier l'entrelacement même, l'impossibilité d'accéder au sens seulement de l'un de deux côtés.

Le membre est « fantôme » car il y a un abus du circuit interne et le modèle du corps éprouvé ne peut pas être classé parmi des modèles pragmatiquement pertinents (circuit liminaire) ou intellectuellement soutenables (circuit externe). La douleur réellement éprouvée dans le membre « fantôme » empêche de se débarrasser du secours d'un plan fictif dans la subjectivation de l'expérience, mais alors le repliement sur le circuit interne peut donner lieu à une véritable « fuite dans l'autisme » (Merleau-Ponty).

Le fait de parler d'un circuit interne de la signification ne veut pas dire qu'il est « ego-centré » ; au contraire, il est contraint à circuler par des éléments qui n'appartiennent ni à l'esprit ni au corps, mais à l'entour. Le couplage avec l'entour ne peut que motiver cette non-coïncidence entre le caractère interne du circuit et les lisières du sujet. On a tellement souligné ces appuis exo-centrés du circuit interne que l'on a décrété le passage à un nouveau paradigme, celui de l'*extended mind* (Clark 2011).

6. Précautions distinctives : le plan, le réseau, le circuit

Une image persiste dans la tradition de la sémiotique : la feuille-monde, le plan de consistance, le support d'une notation, un plan où l'on pourrait rabattre des valeurs saisies de manière aléatoire et impermanente. La projection dans une niche de stockage de l'information qui en permet aussi la réorganisation selon des finalités pleinement assumées par un sujet serait à la base à la fois d'une

thésaurisation, d'une grammaticalisation et d'une communication de la connaissance⁵⁹. On voit bien la puissance de cette image fondatrice de la culture ; cependant, l'herméneutique et la rhétorique ont toujours souligné, d'une part, la nécessité de réanimer les plans de projection avec des interprétations, d'autre part, de penser les plans comme impliqués dans un jeu de renvois internes capables, à travers des analogies, de déceler une portée ultérieure de la connaissance.

L'image des circuits de la signification, d'une part, semble perturber les conditions de stabilisation des cultures, et d'autre part, elle subit un aplatissement sous le terme de réseau de connexions, de *network* transmissif. Toutefois, le passage à des modèles sémantiques plus dynamiques et connectés aux praxis peut donner une nouvelle sève à cette image. Là où il y avait une vision « anatomique » des plans de signification qui met hors-cadre la conversion, pourtant nécessaire, des uns dans les autres, les circuits s'offrent comme une modélisation « physiologique » de la signification qui montre des effets non seulement d'intégration, mais aussi d'intensification et d'extension de la gestion d'une hétérogénéité résistante.

Après *Mille plateaux*⁶⁰, Deleuze consacre quelques années à l'étude du cinéma et progressivement les « circuits » s'affirment comme image heuristique. Voici un exemple : « Le regard imaginaire fait du réel quelque chose d'imaginaire, en même temps qu'il devient réel à son tour et nous redonne de la réalité. C'est comme un circuit qui échange, corrige, sélectionne, et nous relance » (Deleuze 1985 : 17). Il est important de remarquer la portée modale qui est attribuée au circuit : il n'est pas lu seulement comme un parcours circulaire mais aussi comme une véritable *circuitation* qui sort des parcours, qui arrive à échapper à des erreurs canoniques de direction, qui opère des choix, qui donne une impulsion nouvelle. Dans le cas spécifique, à savoir la relation entre réel et imaginaire, le circuit permet des reconfigurations réciproques à travers des greffes du réel sur l'imaginaire et vice-versa. C'est la constitution d'un monde « écologique » dans lequel l'action est doublée par des événements, ce qui permet aussi de concevoir l'indétermination des moyens par rapport aux finalités juste après une courbure, un arc de signification qui devient torsion (ruban de Möbius). Par exemple, les finalités, pour résister au temps et aux torsions, doivent accepter de passer par la critique d'une autre dimension (réel/imaginaire), toujours capable de rentrer en jeu. La récursivité du circuit, les *ré-entrées* d'une dimension sur l'autre, empêche toute circularité parfaite. Le circuit modalise le *faire sens* étant donné qu'il ne permet que des réponses différées, des approfondissements des écarts, ce qui nous interroge, voire nous responsabilise, sur le bon circuit à choisir pour échapper localement aux impasses. Le bien-être du sens relève toujours de ses circuitations multiples.

En tout cas, un circuit permet déjà d'imaginer des doubles ou multiples déterminations de la même configuration, d'entrevoir du « jeu » entre les apports déterminants et contingents, d'observer de phénomènes successifs de *ré-entrée* d'un facteur décisif sur les autres déterminations qui pourtant

59 Le modèle du *débrayage* a trouvé sa propre symbiose théorique avec les modes d'existence de Souriau chez Latour (2012) ; dans ce modèle, tout ce qui est circulaire est normalement marginalisé au profit de gestes d'instauration où la pratique ne subit pas de formes de *rentrée*, ce qui oblitère, probablement sans le vouloir, une dimension (auto)critique importante.

60 Dans *Mille plateaux* (Deleuze et Guattari 1980), les circuits font déjà une apparition assez substantielle, toutefois sans modifier substantiellement l'approche théorique.

l'avaient déjà pris en compte. Un circuit n'est pas une « digestion », une assimilation qui rend la configuration apaisée, satisfaite de sa restitution d'une série de connexions.

La leçon de Bergson⁶¹ est que la « la perception réfléchie est un circuit, où tous les éléments, y compris l'objet perçu lui-même, se tiennent en état de tension mutuelle comme dans un circuit électrique, de sorte qu'aucun ébranlement parti de l'objet ne peut s'arrêter en route dans les profondeurs de l'esprit : il doit toujours faire retour à l'objet lui-même » (Bergson [1896] 1939 : 61). Il est évident que pour Bergson l'intégration n'est pas vraiment possible dans la durée de l'agir concret, car les circuits ne peuvent que se multiplier et se cumuler selon une sorte d'enveloppe à canalisations successives (monde spiraliforme). L'objet, en tant qu'instance critique et jamais atteignable, fédère le renouvellement des circuits. Seulement une observation de deuxième ordre (« La durée où nous nous regardons agir », *ibid.* : 110) nous permet des intégrations, des cartographies ; mais alors la liberté de l'agir est perdue. Le paradoxe est que Bergson reconnaît que « La démarche extrême de la recherche philosophique est un véritable travail d'intégration » (*ibid.*) ; de son côté, il a plutôt cherché la légitimation d'une méthode au fil de l'action, donc selon un régime « immersif », qui parvient à connaître à travers la coalescence de plusieurs circuits.

Cela a des retombées sur notre perspective épistémologique. En effet, nous estimons que la théorie, malgré ses intégrations « cartographiques », n'arrive jamais à se constituer sur un seul circuit ; au fond, elle est aussi une pratique et dans l'immersion demandée pour l'accomplissement de ses tâches, elle se trouve inévitablement plongée dans des circuits différents qui interrogent les instances énonciatives de la théorie même, en révélant une hybridité, une hétérogénéité d'implications dont on ne peut pas se débarrasser.

7. En guise de conclusion : la décoïncidence

Une épistémologie à circuits entrelacés associe formes et forces, canalisations et contingences, parcours et passages, promotions et participations. Les cheminements sur des bords internes et externes évitent la dichotomie entre l'ouverture et la clôture. Depuis longtemps, nous avons considéré la théorie des systèmes comme la greffe la plus bénéfique dans l'arbre des connaissances sémiotiques. En parlant des circuits, les systèmes de *rétroactions* (*feedbacks*) et la *ré-entrée* (*re-entry*) des uns sur les autres composent un cadre de complexité productive en attente d'états suivants et non déterminables à l'avance. En même temps, la réponse différée que nous avons mise au cœur des circuits sémiotiques, tout comme les entrelacements et les inversions entre côté interne et côté externe du circuit, cette série de précautions théoriques empêche de coopter le modèle d'une autopoïèse d'un système clos et fondé sur un simple traitement de l'information. La greffe opérée d'une théorie des systèmes n'est pas acceptable si elle réduit les médiations sémiotiques à des codes binaires utiles pour des traductions de valeurs qui vont dans un seul sens.

En sémiotique, le modèle tensif et le principe configurationnel ont des attestations claires et font l'actualité de la discipline. Plus marginalisé, voire écarté, c'est la *ré-entrée*, l'effet d'une application récursive d'une sémiologie aux résultats que l'on a déjà obtenus grâce à elle. Pourtant, l'idée saussurienne

61 Cette leçon bergsonienne a été résumée par Merleau-Ponty sous forme de circuit : « Jamais encore on n'avait établi ce circuit entre l'être et moi, qui fait que l'être est "pour moi" spectateur, mais qu'en retour le spectateur est "pour l'être" » (Merleau-Ponty 1960 : 242).

que le signifiant est toujours un interprétant possible du passage textuel dont il est le plan de l'expression, et le principe hjelmslevien selon lequel les relations entre expressions et contenus sont multistables, ou encore – dans le cadre peircien – le fait que l'*iconicité* est toujours une *proto-tiercéité* qui peut relire ce qui était présenté au départ comme une formation symbolique, tout cela montre bien que les processus de signification sont plus circulaires que ce que l'on dit normalement dans la vulgate, liée à un imaginaire de l'*association* (voie saussurienne) ou du *renvoi* (voie peircienne).

La version sémiotique du *re-entry* donne au *ductus* énonciatif une sorte de couplage possible avec le format évènementiel de la *cause circulaire*, suturant ainsi une écologie sémiotique. On connaît bien la célèbre version proposée par Edgar Morin de cette causalité complexe, « auto-générée et générative⁶² » : « La causalité circulaire, c'est à dire rétroactive et récursive, constitue la transformation permanente d'états généralement improbables en états localement et temporairement probables » (Morin, 1977 : 259). Au fond, les circuits des énonciations produites exploitent des mobilisations du patrimoine sémiotique pour maintenir dans un régime d'influence réciproque (*interplay*) les emplois linguistiques particularisants (non conformes aux praxis) et les usages conformistes⁶³.

Dans les processus d'intériorisation, *circuiter* veut dire expérimenter et/ou thématiser discursivement des degrés inégaux d'implication et quand un cercle se propose, il a enfin la force d'une découverte : « Il y a un circuit du moi et d'autrui [...], le mal que je fais, je me le fais, et c'est aussi bien contre moi-même que je lutte en luttant contre autrui » (Merleau-Ponty 1960 : 288). La *circuitation* est la condition d'une instance excentrique, qui ne peut pas se positionner, la plupart du temps, comme « centre » tout en restant un épicycle de valorisations. En ce sens, la *dé-coïncidence* de l'homme par rapport à soi est un apport majeur à une théorie des circuits de signification (Plessner 1928 ; Jullien 2017).

Bateson a souligné que l'esprit est une sorte de vaste organisation de circuits de circuits qui en s'auto-observant ne voit que des portions, des « arcs » de ces circuits qui semblent nier paradoxalement l'intégration de l'intériorité comme un tout⁶⁴. En ce sens, Bateson présente une « écologie de l'esprit » qui est plutôt paradoxale, car pour saisir son environnement interne, elle doit sortir de soi-même afin de demander ce que Bateson n'hésite pas à qualifier comme une « aide » : « la vie dépend de circuits de contingences entrelacés, alors que la conscience ne peut mettre en évidence que tels petits arcs de tels circuits, que l'engrenage des buts humains peut manœuvrer » (Bateson 1972, t. I, tr. fr. : 187).

Le circuit interne doit alors cultiver son « dehors », décoïncider afin de pouvoir s'observer comme une intériorité pleine de pièces manquantes pour reconstruire les circuits de son propre environnement. Totalement éloignée d'un modèle de subjectivité fondatrice, l'écologie de l'intériorité doit demander

62 Cette formulation synthétique circule sur Internet et en particulier sur Wikipedia comme un même, la source restant anonyme et les reprises étant innombrables.

63 Voir cette relecture de la dialectique saussurienne entre « force unifiante » et « force particulariste » proposée par Jakobson (1971 : 722).

64 « Ce qui est grave, c'est une coupe dans le système des circuits de l'esprit. Si, comme il faut le penser, l'ensemble de l'esprit est un réseau intégré (de propositions, images, processus, pathologie neurale, ou de ce que vous voudrez, selon le langage scientifique que vous préférez utiliser), et si le contenu de la conscience n'est qu'un échantillon des différentes parties et régions de ce réseau, alors inévitablement la vue consciente de la totalité du réseau est un monstrueux échec de l'intégration de cette totalité. Si l'on coupe la conscience, ce qui apparaît à la surface, ce sont des arcs des circuits, non pas des circuits complets, ni des circuits des circuits, encore plus vastes » (Bateson 1972, t. I, tr. fr. 186).

secours à d'autres circuits, sans pouvoir abandonner pourtant sa propre niche. Elle doit alors cultiver ses bords, les imaginer comme un ruban de Möbius qui, exhibant des conversions de « face », offre des valences ouvertes à la traduction dans d'autres circuits.

Nous sommes arrivés alors au point où les enveloppements croisés entre bord intérieur et extérieur du circuit interne ont besoin d'aide ; on parle de l'aide d'un circuit liminaire étant donné que des jeux interactionnels peuvent distribuer et éventuellement profiter des indéterminations internes et externes pour essayer de stabiliser des règles de comportement. Quant aux opacités sémantiques qui persistent, elles sont aussi des chances de recevoir des réponses différées et des observations de deuxième ordre. Par exemple, l'expression mimo-faciale dans un instant t peut être indéterminée pour le sujet même que l'exprime, mais, prise dans les jeux interactionnels, elle peut recevoir une remotivation à partir de la réponse qu'elle a reçue, dans un enchaînement qui offre un plan de signification extraverti et gérable de manière régulatrice, comme s'il était un bon ancrage pour les enjeux de la confrontation.

Les médiations sémiotiques et les jeux de langage offrent des circuits explicites et dédiés à l'extension (courte/étendue) et à l'écologie concernée (interne, liminale, externe), mais il y a une grande partie des circuits qui restent impénétrables sur le plan cognitif, tacites sur le plan interactionnel et impensés sur le plan de l'institutionnalisation.

Les réponses différées profitent de transpositions de circuit, de transformations de différences corrélées qui constituent de nouveaux circuits selon des échelles d'idéation qui affichent leurs architectures, tout en s'éloignant de plus en plus des circuits impénétrables sur lesquels elles se fondent. Une *idée* est donc un germe reconfigurateur qui peut continuer à faire la différence et à signaler la nécessité de sa propre transposition ultérieure dans les circuits entrelacés, ce qui mobilise nécessairement des médiations sémiotiques pour en assurer la traduction et la thésaurisation : « l'écologie, au sens le plus large du terme, devient l'étude de l'interaction et de la survie des idées et des programmes (qui sont des différences, des ensembles de différences, etc.), dans des circuits » (Bateson 1972, tr. fr. t. II : 285). Les circuits mêmes, grâce aux idées, affichent leurs expansions et leurs contractions, leurs englobements ou leurs rétrécissements, une série de mouvements que nous pouvons appeler, avec Bateson, *mind* (esprit), tout en sachant que la perméabilité entre la pensée individuelle, l'intelligence collective et la raison institutionnelle relèvent des entrelacements. Une idée « circule » seulement car elle a des plans de l'expression qui lui permettent de faire de son contenu un potentiel de ré-création possible des mondes (instances et environnements) associés aux circuits. Il serait peut-être utile de se demander si le concept même de « circuit » ne pourrait pas être valable en tant qu'*idée*, avec les retombées écologiquement associées. C'est ce que nous avons essayé de faire dans cet article.

Annexes

Lexique d'écologie sémiotique concernant les relations entre formes de vie et environnement

Canalisation : tension dynamique propre au circuit d'assurer des proportions entre le passage par des épïcêtres de signification et le parcours à l'intérieur du circuit.

Circuit : Enchaînement d'épïcêtres de canalisation du sens dans lequel l'un rentre sur l'autre donnant lieu à un équilibre métastable favorable à l'émergence d'instances réceptives et promotrices.

Circuit entrelacé : Circuit dont la métastabilité n'est rejointe qu'en relation aux conditions de métastabilité d'un autre circuit.

Divarication : chaque instance se pense comme interne (appartenance) et comme externe (émancipation) au circuit.

Forme symbolique : chaque détermination de sens promue en vue d'une émancipation peut être vue à la fois comme un *modèle pour* un sous-circuit ou comme un modèle de *sous-circuit*.

Résistance : le sens est canalisé dans le circuit, mais sa prégnance relève des formes de résistance des instances impliquées, chacune imposant une restructuration des conditions d'appréciation des valeurs.

Sous-circuit : circuit qui relève de la perspective autoréflexive d'une instance énonciative qui observe sa propre *forme de vie*.

Système sémiotique : forme de vie linguistique qui permet à la fois l'autoréflexivité et la communication dans les circuits et entre les circuits.

Bibliographie

BACHELARD, Gaston

1953 *Le matérialisme rationnel*, Nouvelle encyclopédie philosophique ; nouv. éd. numérique (2008) à partir de l'édition Paris, PUF, 1972.

BASSO FOSSALI, Pierluigi

2002 *Il dominio dell'arte. Semiotica e teorie estetiche*, Roma, Meltemi.

2017 *Vers une écologie sémiotique de la culture*, Limoges, Lambert Lucas, <http://www.lambert-lucas.com/wp-content/uploads/2023/01/OA-Vers-une-ecologie.pdf>

2022 "Semiotic mediations and complexity management: paradoxes and regulative principles", dans K. Lund et alii, *Language is a complex adaptive system*, Berlin, Language Science Press.

2023 « Symbolisation et augmentation : la forme symbolique à l'ère du numérique », *Signata*, n° 14.

BASSO FOSSALI, Pierluigi (éd.)

2021 *Créativité sémiotique et institution du sens dans la dialectique entre l'individuel et le collectif*, Limoges, PULIM.

BATESON, Gregory

1972 *Steps to an Ecology of Mind. Collected Essays in Anthropology, Psychiatry, Evolution, and Epistemology*, Chicago, University Of Chicago Press, Chandler Publishing Company ; tr. fr. *Vers une écologie de l'esprit*, Paris, Seuil, tome I : 1977 ; tome II : 1980.

BERGSON, Henri

[1896] 1939 *Matière et mémoire. Essai sur la relation du corps à l'esprit*, Paris, Félix Alcan ; nouv. éd. numérique réalisée à partir de l'édition 1965, Paris, PUF.

BERTALANFFY, Ludwig Von

1969 *General System Theory. Foundations, Development, Applications*, New York, George Braziller ; tr. fr. *Théorie générale des systèmes*, Paris, Dunod, 1973.

CLARK, Andy

2011 *Supersizing the Mind. Embodiment, Action and Cognitive Extension*, Oxford-New York, Oxford University Press

DELEUZE, Gilles

1985 *L'image-temps. Cinéma 2*, Paris, Minuit.

DELEUZE, Gilles & GUATTARI, Félix

1980 *Mille plateaux. Capitalisme et Schizophrénie*, Paris, Minuit.

FONTANILLE, Jacques

2008 *Pratiques sémiotiques*, Paris, PUF.

2021 *Ensemble. Pour une anthropologie sémiotique du Politique*, Liège, PULg.

- GOFFMAN, Erving
1967 *Interaction Ritual*, New York, Pantheon Books ; tr. fr. *Les Rites d'interaction*, Paris, Minuit.
- GREIMAS, Algirdas Julien
1985 *Des dieux et des hommes*, Paris, PUF.
- GREIMAS, Algirdas Julien & COURTES, Joseph
1979 *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.
- HABERMAS, Jürgen
1992 *Faktizität und Geltung. Beiträge zur Diskurstheorie des Rechts und des demokratischen Rechtsstaats*, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag.
- JAKOBSON, Roman
1971 « Retrospect », dans *Selected Writings*, vol. 2, La Haye-Paris, Mouton.
- JULLIEN, François
2017 *Décoïncidence. D'où viennent l'art et l'existence*, Paris, Grasset,
- LATOURET, Bruno
2012 *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des Modernes*, Paris, La Découverte.
- LUHMANN, Niklas
1984 *Soziale Systeme : Grundriss einer allgemeinen Theorie*, Frankfurt, Suhrkamp ; tr. fr. *Systèmes sociaux : Esquisse d'une théorie générale*, Laval, Presses de l'Université Laval, 2011.
1997 *Die Gesellschaft der Gesellschaft*, Frankfurt am Main, Suhrkamp ; tr. fr. *La société de la société*, Paris, Exils Éditeur, 2021.
- MERLEAU-PONTY, Maurice
1945 *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.
1960 *Éloge de la philosophie et autres essais*, Paris, Gallimard.
1964 *Le visible et l'invisible*, Paris, Gallimard.
- MORIN, Edgar
1977 *La Méthode : La nature de la Nature*, t. 1, Paris, Seuil.
- PEIRCE, Charles Sanders
1931-1958 *Collected Papers*, Cambridge (MA), Harvard University Press.
- PLESSNER, Helmut
1928 *Die Stufen des Organischen und der Mensch*, Berlin-Leipzig, Walter de Gruyter & Co ; tr. fr. *Les degrés de l'organique et l'Homme : Introduction à l'anthropologie philosophique*, Paris, Gallimard, 2017.
- RASTIER, François
2001 « L'action et le sens. Pour une sémiotique des cultures », *Journal des anthropologues*, n° 85-86, pp. 183-219.
2002 « Anthropologie linguistique et sémiotique des cultures », dans F. Rastier et S. Bouquet (éds.), *Une introduction aux sciences de la culture*, Paris, PUF, pp. 243-267.
- RICOEUR, Paul
1986 *Du texte à l'action*, Paris, Seuil.
2004 *Parcours de la reconnaissance*, Paris, Stock.
- SIMONDON, Gilbert
1964 *L'individuation psychique et collective à la lumière des notions de forme, information, potentiel et métastabilité*, Paris, Aubier, 1989.

Pour citer cet article : Pierluigi Basso Fossali . « De la générativité à la « circuitation » : instanciations et modèles diagrammatiques d'une écologie sémiotique », *Actes Sémiotiques* [En ligne]. 2024, n° 130. Disponible sur : <<https://doi.org/10.25965/as.8223>> Document créé le 23/01/2024

ISSN : 2270-4957

Licence : CC BY-NC-SA 4.0 International

ACTES SEMIOTIQUES

La sémiotique en perspectives :
ontologies et cultures

Semiotics in perspective: ontologies and
cultures

Ludovic Chatenet

Université Bordeaux Montaigne, MICA, CeReS
ludovic.chatenet@u-bordeaux-montaigne.fr

Angelo Di Caterino

Université E-Campus, Université de Turin,
CeReS
angelo.dicaterino@uniecampus.it

Résumé : Cette contribution vise à évaluer la pertinence d'une sémiotique « ontologique » et « perspectiviste » fondée sur la rencontre avec les théories du « tournant ontologique » en anthropologie. Pour cela, nous chercherons à confronter les différents modèles en considérant que l'aspect « culturel » en anthropologie trouve sa correspondance avec le plan du contenu en sémiotique. Nous rappellerons d'abord les principes des propositions des trois auteurs principaux dans ce champ disciplinaire : Latour (1991 ; 2012), Descola (2005) et Viveiros de Castro (2009). Un examen critique permettra de montrer que la sémiotique (Greimas et Lotman) fournit déjà à l'analyste de la culture des outils efficaces pour circonscrire ce qu'on pourrait appeler des « ontologies » et pour rendre compte des différentes « perspectives ».

Mots clés : anthropologie, perspectivisme, structuralisme, onto-hétérologie, parcours génératif

Abstract: This article aims to evaluate the relevance of an “ontological” and “perspectivist” semiotics based on the encounter with the “ontological turn” theories in anthropology. To this end, we will confront these models by assuming that the “cultural” aspect in anthropology corresponds to the content plane in semiotics. We will first recall the principles of the three principal authors' proposals in this field: Latour (1991; 2012), Descola (2005) and Viveiros de Castro (2009). A critical review will show that semiotics (Greimas and Lotman) is already providing efficient tools for the analyst of culture to frame so-called “ontologies” and account for different “perspectives”.

Keywords: anthropology, perspectivism, structuralism, onto-heterology, generative trajectory

L'ontologie est une chose trop sérieuse pour être laissée aux mains des sémioticiens.

Jean-Marie Floch,

Sémiotique, Marketing et Communication

Introduction

Nous voudrions commencer cet article par un constat problématique concernant l'existence même de la sémiotique. À notre avis, certaines avancées du projet sémiotique au cours des dernières décennies, plutôt que de dialoguer avec d'autres domaines, s'approprient sans examen approfondi leurs concepts et méthodes censés apporter de nouvelles perspectives sur le « sens » alors qu'ils n'ont pas grand-chose à voir avec la sémiotique proprement dite. En d'autres termes, il nous semble que la recherche sémiotique reste souvent « éblouie » par les travaux menés par d'autres disciplines, en tentant d'intégrer à tout prix leurs concepts dans le modèle sémiotique, alors qu'ils ne lui appartiennent pas. La répétition de cet exercice, ainsi que des actes d'(auto-)accusation de ses propres limites méthodologiques, ont conduit à une distorsion progressive ou à un glissement de la sémiotique vers d'autres sphères par l'abandon de ses propres principes de pertinence disciplinaire.

La conséquence la plus grave de cet élargissement du champ sémiotique est due à une pratique de recherche, selon nous discutable, consistant à analyser le sens en dehors de la matrice textuelle par une réadaptation | dénaturation des outils existants. Or, les instruments analytiques ont été tarés pour l'analyse de texte et échouent à traiter, par exemple, les processus cognitifs de création ou interprétation du sens. D'un côté, les « nouveaux » instruments, provenant d'une tradition différente, ne peuvent pas être aptes ou adaptés au scénario cognitif du sens ; de l'autre côté, on paie le prix de dénaturer les instruments qui dans la « vieille » perspective accomplissent déjà parfaitement leur travail.

Par exemple, on sait que la réflexion des sciences cognitives sur le sens renvoie à des processus mis en œuvre par un sujet. Bien sûr, le postulat à la base de ces études, selon lequel on ne donnerait de sens que dans un processus d'interprétation conduit par un sujet, est certainement à partager. Mais, justement, ce principe n'est pas sémiotique mais psychologique. Or, si l'on essaye de l'appliquer à notre « modèle standard » élaboré sur la base d'un postulat de départ tout à fait différent, voilà que la sémiotique perd à la fois son identité et la spécificité de ses instruments d'analyse. Un exemple dans cette direction est celui de la dénaturation progressive du parcours génératif. Lentement, d'un ensemble d'outils analytiques à la disposition du chercheur, il a pris l'apparence d'un parcours « génétique » responsable de la production/interprétation du sens de la part d'un sujet. Le problème est que « le parcours » n'est pas « calibré » ou envisagé pour ça. Une solution cohérente serait de repenser totalement la sémiotique. Au lieu de cela, peut-être l'erreur la plus évidente des chercheurs en sémiotique consiste à essayer de modifier/adapter le statut de chaque niveau du parcours en fonction de la perspective envisagée. Voilà que, par exemple, la grammaire narrative est « tirée » dans deux directions opposées : d'une part, elle est reconsidérée comme le fondement inconscient de la signification commun à tous les êtres humains ; d'autre part, elle est comprise comme instrument d'analyse des récits d'une culture particulière : la culture occidentale, et nécessite donc des adaptations catégorielles pour rendre compte de la multiculturalité du sens. À ce propos, nous pensons qu'il faut souligner que les catégories de la narrativité, dans une perspective strictement sémiotique, ne relèvent

ni de la logique individuelle de l'esprit, ni de la pensée culturelle inhérente au texte analysé. Au contraire, les catégories narratives relèvent de l'ordre du métalangage sémiotique qui les a organisées en tant qu'instrument de « traduction différentielle » capable de rendre compte de la signification de n'importe quel texte.

Notre crainte, et c'est l'objet de cet article, est que le « tournant ontologique » pratiqué en anthropologie pousse également la sémiotique à prendre des postures qui ne sont pas les siennes, au détriment de sa spécificité. D'ailleurs, plutôt que de chercher à intégrer cette « nouvelle » anthropologie, notre intention est de voir comment, au contraire, la sémiotique peut y contribuer par des réponses à des questions qu'elle s'est déjà posées il y a quelque temps. Cette conviction est due au fait que la sémiotique – s'intéressant à la signification – est une excellente anthropologie qui vérifie la manière dont le contenu – en tant que construction culturelle – est véhiculé, transmis et partagé par des formes d'expression à l'intérieur de différentes communautés. Pour cela, nous reviendrons d'abord sur les principes sous-jacents du « tournant ontologique » en anthropologie afin de retracer ses points de contact avec la sémiotique et les problèmes qu'il pose. Les éléments ainsi dégagés permettront de montrer que la sémiotique dispose déjà d'outils pour prendre en charge les « ontologies » et les « perspectives » sans avoir besoin de trop se « dénaturer » au contact de l'anthropologie qui ignore ses principes.

1. Les « tournants ontologiques »

Le « tournant ontologique » (Holbraad et Pedersen 2017)⁶⁵ en anthropologie est généralement associé aux travaux de Bruno Latour (1991 ; 2012), Philippe Descola (2005) et Eduardo Viveiros de Castro (2009), qui ont redéfini l'étude de la diversité des réalités « indigènes » sans les réduire aux catégories occidentales, en s'ouvrant à leur perception, à leur terminologie et au statut des non-humains. Il est à relever d'emblée que leurs théories se sont constituées en dialoguant les unes avec les autres, de manière plus ou moins explicite ; mais aussi que Descola semble faire le lien entre les deux autres anthropologues, tout en affichant une proximité plus marquée avec son collègue brésilien avec lequel il partage l'héritage lévi-straussien. Dans le but de discuter leurs implications sémiotiques, nous allons passer en revue chacune des approches. La restitution des deux premières sera nourrie des critiques que nous avons formulées dans un précédent article (Chatenet et Di Caterino 2020) ; nous porterons ensuite une attention particulière au « perspectivisme » de Viveiros de Castro, que nous avons seulement mentionné alors.

Premièrement, le modèle de Bruno Latour (1991) est à la fois fondamental pour le cadre fourni à l'anthropologie dès ses premiers travaux sur les « modernes » et la construction d'hybrides dans les

65 Dans leur ouvrage référence, Holbraad et Pedersen (2017) explorent les fondements de cette nouvelle approche et considèrent trois « voies » ontologiques en anthropologie : (i) la recherche d'une ontologie alternative à la conception dualiste occidentale, illustrée par les travaux d'Evens (2009), Ingold (2018) et Kohn (2013) (Holbraad et Pedersen 2017 : 46-54) ; (ii) la voie de l'ontologie profonde (*deep ontology* ; voir Holbraad et Pedersen 2017 : 55-65) visant la comparaison entre les différentes ontologies existantes et possibles dans les populations étudiées par l'ethnologie – par exemple chez Descola (2005) et Scott (2007) ; puis (iii) le projet de « dé-provincialisation » de l'enquête ethnographique, incarné par la contre-anthropologie de Viveiros de Castro (2009), qui aurait pour but de transformer notre manière de connaître les autres peuples (non-occidentaux) en refusant de leur imposer nos catégories.

pratiques de laboratoires, mais aussi par ses dialogues avec la sémiotique⁶⁶. Les travaux de Latour ont cherché à rendre compte de la production, et de la signification, des entités hybrides qui peuplent les sociétés contemporaines. Considérant que le langage est le point de départ de la construction du sens, il trouve dans la sémiotique greimassienne un appui qui lui permet de formuler son concept d'*acteur-réseau* : toute entité, humaine et/ou non-humaine, participe du tissu du monde vivant – comme agent – et fonctionne comme « signe » au sein de séquences narratives quasi-linguistiques – c'est-à-dire associé en réseau. En intégrant les réflexions de Goody (1979), Latour conçoit que l'écriture a conduit à une classification des existants (« grand partage ») en catégories (nature/culture) que les peuples sans écriture ne possèdent pas. L'œuvre de Latour pose ainsi le cadre pour une étude des entités et objets qui échappent aux catégories « modernes » et permettent, par extension, de décrire les réalités des peuples dits « non-modernes ». En adoptant ensuite le point de vue des « modes d'existence », définis comme des *régimes énonciatifs*, Latour (2012) propose d'aborder la signification des objets hybrides par le biais de l'énonciation, entendue comme médiation ou processus de construction du sens. Dans ce cadre, il met en évidence qu'ils ne peuvent être interprétés que dans leur contexte de production et de circulation (voir Chatenet et Di Caterino 2020).

De son côté, la proposition de Descola (2005) part du principe que l'opposition entre Nature et Culture, habituellement utilisée pour l'analyse des cultures – chez Lévi-Strauss lui-même – doit être rediscutée dans la mesure où elle n'aurait aucun fondement ontologique. En effet, de nombreux peuples, comme les Achuars qu'il étudie, ne disposeraient ni de ces concepts ni de mots y référant. De ce fait, la catégorie de Nature – unique et objective – serait propre aux anthropologues occidentaux dont le modèle anthropocentrique biaiserait les résultats. Descola propose de reconsidérer les rapports entre nature et culture (ou entre humains et non-humains) en termes de continuité et discontinuité, en retravaillant la notion de *totémisme* de Lévi-Strauss (1962a ; 1962b). Il développe ainsi une « anthropologie des ontologies »⁶⁷ décrivant les relations entre humains et non-humains à partir de leur perception de l'environnement, et reposant sur le principe que « les réalités sociologiques – les systèmes relationnels stabilisés – sont analytiquement subordonnés aux réalités ontologiques – les systèmes de propriétés imputés aux existants » (Descola 2005 : 226). Ainsi, il forme une typologie de quatre « modes d'identification », ou « ontologies », définissant les rapports entre soi et autrui par combinaison des critères de « physicalité *vs* psychisme » et « identité/ressemblance *vs* différenciation » par lesquels les cultures relient/distinguent « non-humains » et « humains » : l'« animisme », le « naturalisme » le « totémisme » et l'« analogisme » considérés comme « les pièces élémentaires d'une sorte de syntaxe de la composition du monde d'où procèdent les divers régimes institutionnels de l'existence humaine » (*ibidem*). Descola pose les bases d'une « science générale des êtres et des relations » (Descola 2018) centrée sur les modes de constitution des « collectifs⁶⁸ » définis comme

66 Mentionnons ici non seulement les collaborations de Latour avec Françoise Bastide et Paolo Fabbri (1985) puis, plus récemment, la lecture sémiotique de ses travaux sur les modes d'existence par Couégnas, Famy et Fontanille (voir Couégnas, 2017).

67 Voir l'article « anthropologie et ontologie » de Frédéric Keck sur l'*Encyclopaedia Universalis* [en ligne].

68 Il est à souligner que Descola reprend à son compte la notion de « collectif » qui est d'abord mise en évidence par Latour dans sa théorie de l'acteur réseau où elle désigne de manière abstraite (indépendamment de la nature des entités et de leurs modes de combinaison) des ensembles organisés d'êtres produits par la collecte analytique - notamment la pratique scientifique observée par le sociologue. Voir Descola 2018.

[...] une forme stabilisée d'association entre des êtres qui peuvent être ontologiquement homogènes ou hétérogènes, et dont aussi bien les principes de composition que les modes de relation entre les composantes sont spécifiables et susceptibles d'être abordés réflexivement par des membres humains de ces assemblages, notamment lorsqu'il s'agit de qualifier les relations avec les collectifs voisins où ces principes et ces modes n'ont pas cours. (Descola 2018 : 131)

Ce qui permet d'intégrer tous les « non-humains » impliqués dans l'écologie relationnelle d'une société donnée à la description ethnologique, plutôt que de les ajouter à des découpages préétablis.

La lecture des modèles de Latour et de Descola par la sémiotique a permis à cette dernière de concrétiser son « tournant ontologique », sous l'impulsion notamment des recherches de Jacques Fontanille. L'approche *praxéologique* qui s'est développée en sémiotique dans les années 90 s'est écartée de ses fondements greimassiens⁶⁹ pour s'orienter vers le discours (Fontanille 1999) et les pratiques (Fontanille 2008). Afin de rendre compte des objets et identités complexes, de la pluralité des usages et des points de vue, elle réintègre la *subjectivité* au moyen de l'énonciation ainsi que l'expérience pragmatique de la communication. À ce moment, la « rencontre » avec les deux anthropologues (Fontanille 2015 : 28-32), et leurs projets d'intégrer tous les « existants » (non-humains) à l'étude des cultures, conduit Fontanille à proposer une « sémiotique existentielle » tournée vers la constitution des collectifs, leurs formes de persistance, et les univers signifiants qu'ils construisent. Le modèle du sémioticien se constitue d'abord autour de la notion de « formes de vie » (Fontanille 2015) définies comme des configurations issues de l'éthologie animale, c'est-à-dire des formes d'existence naturelles sous-jacentes (et antérieures) aux formations culturelles. En approfondissant la recherche sur les « collectifs », notamment à partir de Descola puis de Viveiros de Castro, Fontanille (2019 ; 2021 ; Fontanille et Couégnas 2018) place au cœur de son modèle une *énonciation anthropologique*, définie comme

[...] la manière dont les collectifs humains parviennent à susciter et instaurer les « mondes » au sein desquels ils sont susceptibles de trouver, de projeter ou de construire le sens de leur vie, de leurs pratiques et de leurs interactions, notamment avec leurs environnements. (Fontanille 2019 : 63)

Elle lui permet de réaliser un dernier pas vers une *anthroposémiotique* « perspectiviste » qui abandonnerait la culture – telle qu'elle a été approchée par Lotman et les structuralistes – pour étudier la multitude de points de vue, d'attitudes et d'expériences, constituant des collectifs dotés chacun d'une culture propre en relations avec d'autres.

De son côté, la réflexion de Viveiros de Castro, élaborée à partir des théories de Roy Wagner (1975) et de Marilyn Strathern (1988), s'inscrit dans une sémiologie de la perception qui ne s'intéresse plus seulement au symbolique mais aux *subjectivités*, abandonnant les principes de « représentation » et

69 Elle a notamment proposé de retravailler le plan de l'expression en dépassant la traditionnelle notion de « texte » pour dégager plusieurs niveaux et régler le problème de l'hétérogénéité des objets complexes en analyse. Elle a également réévalué la prise en charge du sensible.

« vision du monde » pour une conception « corporelle », « incarnée » et « sensible » des diverses réalités. Viveiros de Castro conçoit un *perspectivisme multinaturaliste* fondé sur la pensée indigène américaine-amazonienne qui contrairement à l'occident, pense les « existants » comme des « personnes » toutes dotées de « points de vue » donnant du sens à leurs relations (*métaphysique de la prédation*). Ce modèle, que nous discuterons plus loin, permet, *in fine*, la proposition d'une « contre-anthropologie » qui invite l'anthropologie à réexaminer ses concepts et sa méthode en intégrant les termes et points de vue indigènes.

2. La « barrière » ontologique

Le problème principal du « courant » anthropologique réside dans la notion même d'*ontologie*, dont la définition instable, d'une proposition à l'autre, a alimenté de nombreux débats et critiques (Holbraad et Pedersen 2017 ; Park 2018). À quoi renvoie donc le terme « ontologie » pour les anthropologues ? Quelles sont ses implications dans le projet anthropologique ?

Dans l'ouvrage fondateur de Viveiros De Castro (2009), le terme ontologie n'est mentionné que quelques fois (une trentaine) sans être défini ; il renvoie tantôt à un mode de classification et d'organisation des connaissances, tantôt à une « fonction sémiotique » (régime ontologique), ou à un ensemble de concepts propres à un peuple, à une « manière de voir » relative à un corps sensible percevant – et d'attribuer un statut de sujet ou objet –, puis finalement à une « perspective » comme manière de donner sens, de connaître, de traduire/comparer...

De son côté, Descola semble faire un usage plus explicite du terme *ontologie* qui, selon lui, ne revendique pas un domaine de la philosophie mais oriente l'anthropologie vers un niveau plus élémentaire. Ainsi, dit-il,

le mot *ontologie* paraît idoine pour désigner ce niveau analytique que l'on pourrait qualifier d'« antéprédicatif » dans le langage de la phénoménologie, mais qui relève surtout d'une exigence d'hygiène conceptuelle : il faut chercher les racines de la diversité des humains à un étage plus profond, celui des différences dans les inférences qu'ils font selon les situations à propos des sortes d'êtres qui peuplent le monde et des façons dont ces êtres se lient. De là découlent les types de collectifs accueillant la vie commune et la nature de leur composition ; de là découlent les formes de subjectivation et d'objectivation ; de là découlent les régimes de temporalité et les formes de la figuration ; de là découle, de fait, toute la richesse de la vie sociale et culturelle. (Descola 2018 : 129)

En examinant le même corpus théorique que nous, Baptiste Gille (2018) ajoute – et rappelle – que le terme réfère d'abord à « une manière de faire monde » que Descola appelle « mondiation » ou « worlding » :

un système de classification incorporé, c'est-à-dire une manière autant intuitive que réflexive, de distribuer des propriétés à ce qui est, de ranger l'ensemble des existants dans de grandes classes d'êtres, et d'agir naturellement selon ce découpage, à la fois à un niveau réflexif et préréflexif. (Gille 2018 : 448-449)

Ces éléments nous permettent de mettre en évidence la centralité du cognitivisme et de la phénoménologie dans ces nouvelles perspectives anthropologiques. Pour Descola, la relecture de Lévi-Strauss et ses réflexions cognitives héritées de Mauss ou Merleau-Ponty – que nous avons explicitée et critiquée dans d’autres travaux (Chatenet et Di Caterino 2020, 2021) – et plus tard la lecture de Gibson (1979), conduisent à considérer que les « cultures » se distinguent par leurs manières inconscientes et « culturelles » de percevoir, ou plutôt de sélectionner, dans leur environnement, et d’actualiser des qualités/propriétés saillantes (« affordances ») formant les différentes « ontologies ». Sur ce point, il rejoint⁷⁰ la réflexion à l’origine du modèle *perspectiviste multinaturaliste* de Viveiros de Castro (2009 : 39-40), qui considère que les perspectives (~ ontologies) sont d’abord cognitives et corporelles. Ainsi, pour nos deux anthropologues, le découpage sensoriel et affectif du monde est censé donner accès au réel vécu et pensé par tous les peuples. Le terme « faire monde » réfère à la stabilisation par habitude de certaines propriétés récurrentes dans les événements perçus ; il suppose à la fois un ensemble de catégories et de classifications constitutives d’un monde commun et la possibilité d’« agencer » tout être existant – en faire un sujet pensant et agissant.

Enfin, l’ontologie apparaît comme « une construction théorique, permettant de mieux entendre ce que les “autres” considèrent comme le “réel” – pas seulement la “vision du monde” –, ce qui se donne, pour eux, avec une certaine invariance, solidité et consistance. » (Gille 2018 : 452). Il s’agit d’un principe général qui, comme le soulignent Viveiros de Castro (2009) ou encore Descola (2005), ne se limiterait pas à la représentation mais l’inclut, comme objet, dans un ensemble comprenant aussi les schèmes de la pratique, les attitudes et les comportements (*habitus*). On comprend alors pourquoi elle possède des points de contact avec le projet de Jacques Fontanille qui concrétise l’ouverture de la sémiotique aux nouvelles problématiques cognitives, au sensible, aux passions, à la perception et aux pratiques.

3. Critique et limites de l’ontologie en sciences de la culture

Le « tournant ontologique » et ses modèles ont reçu un certain nombre de critiques concernant principalement : (i) le sens du terme ontologie, (ii) la redéfinition des catégories Nature/Culture et (iii) la solidité de certaines modélisations⁷¹.

Parmi les plus générales, on peut noter les nombreux doutes concernant la pertinence, voire la justesse, de l’emploi du terme ontologie. En ce sens, et malgré les arguments de Latour, Descola ou Viveiros de Castro, Laidlaw (2012) considère, d’un côté, que le terme ontologie n’est qu’un effet de mode et que son sens ne diffère pas de « vision du monde » ; d’un autre côté, Carrithers et ses collaborateurs (2010) considèrent qu’ontologie est peu ou prou un synonyme de culture.

Ailleurs, une des objections les plus importantes porte sur la remise en question des catégories Nature/Culture. Si la discussion du champ recouvert par ces notions, et de leur présence chez les peuples étudiés, est *a minima* pertinente comme démarche exploratoire profitable et nécessaire, leur remise en

⁷⁰ Voir Boëtsch 2007.

⁷¹ Ce point ne sera pas traité dans l’article, nous pouvons toutefois mentionner brièvement que le modèle des modes d’identification (ontologies) de Descola a été considéré comme (i) trop figé et réducteur dans la mesure où ses « ontologies » n’apparaîtraient jamais « pures » (Héran 2007), ce qu’il concède volontiers, et que (ii) certaines ontologies, notamment le totémisme et l’analogisme, seraient insuffisamment documentées ou « caricaturées » (Viveiros de Castro 2009 : 48).

question au sein de l'épistémologie de l'anthropologie semble beaucoup plus problématique. Sur ce point, et en complément des remarques que nous avons déjà formulées sur ce sujet (Chatenet et Di Caterino 2020), il nous semble important de souligner qu'avant même la parution des ouvrages fondateurs du « tournant ontologique », Lévi-Strauss lui-même émettait quelques doutes sur les conceptions de Descola, puis de Viveiros de Castro. Ainsi, dans un entretien donné à ce dernier, il affirme⁷² :

[...] je crois que lorsqu'on dit que la distinction entre nature et culture est quelque chose de propre à la pensée occidentale, il y a un malentendu : ce n'est pas la distinction en soi qui est occidentale, mais une certaine attitude envers la nature. Une telle attitude, en fait, n'existe pas chez les peuples étudiés par les ethnologues. Mais le fait que ces peuples aient ressenti le besoin de découvrir une sorte d'arbitrage entre nature et culture, un moyen de les faire cohabiter de manière satisfaisante, n'implique nullement qu'ils aient ignoré l'opposition. Ils l'ont simplement résolue d'une manière différente de celle choisie par l'Occident, qui nie purement et simplement les deux termes. Les mythes indigènes cherchent à montrer comment la culture s'entend avec la nature. (Lévi-Strauss dans Viveiros de Castro 1998 : 125, notre traduction).

Si Lévi-Strauss accepte volontiers l'inversion du rapport entre ces termes, observée par Viveiros de Castro, et sa fécondité pour approcher la pensée indigène, il suggère également de tenir compte du type de récit mis en perspective et de nuancer l'étendue du phénomène, géographiquement situé. Il rappelle également à son collègue que l'opposition qu'il a formulée n'est pas rédhibitoire dans la mesure où d'autres conceptions de nature – ou de culture – peuvent être décrites au moyen de ces catégories « de méthode » admettant des nuances propres au schéma structural – comme *supernature* ou *supernature, non-culture, non-nature*. À cet égard, en effet, la sémiotique structurale (Greimas et Courtés 1979 : 77-78) souligne que l'opposition classique « nature-culture » appartient au métalangage descriptif sous la forme de simple catégorie pour l'analyse des textes. Nous reviendrons sur ce point ultérieurement.

Par ailleurs, la « stratification » théorique que la sémiotique emprunte à Hjelmslev (1943) nous permet de revoir le problème ontologique et perspectif de Viveiros de Castro à partir d'un autre angle, à notre avis plus approprié. De manière très simple, nous pouvons imaginer l'existence d'une nature ontologique en tant que « matière » qui est « substantialisée » par l'intervention de « formes » culturelles. Par ce processus, la nature devient cette construction culturelle particulière partagée dans l'imaginaire collectif d'une société donnée. Cela nous ramène, tout d'abord, à l'impossibilité d'accéder à une nature purement ontologique. Ainsi, l'existence d'un point de vue particulier sur la nature est toujours dictée par le fonctionnement culturel de différentes sociétés. En ce sens, Hjelmslev (1943)

72 Citation originale : “creio que, quando se diz que a distinção entre natureza e cultura é algo próprio do pensamento ocidental, há um equívoco: não é a distinção em si que é ocidental, mas uma certa atitude diante da natureza. Tal atitude, com efeito, não existe entre os povos estudados pelos etnólogos. Mas, do fato de esses povos sentirem a necessidade de descobrir uma espécie de arbitragem entre a natureza e a cultura, um meio de fazê-las coabitar de maneira satisfatória, não se deduz de modo algum que eles ignorem a oposição. Eles simplesmente a resolveram de uma forma diferente da escolhida pelo ocidente, o qual nega pura e simplesmente os dois termos. Os mitos indígenas procuram mostrar como a cultura se entende com a natureza.”

rappelle la fameuse différenciation entre « bois » et « forêt », issue de la langue française mais articulée avec des nuances différentes, par exemple, dans la langue allemande à travers les termes de « Holz » et « Wald ». Ainsi, nous voyons que la même portion de matière (ontologique) a été « découpée » de deux manières qui distinguent deux approches culturelles différentes de la même nature : deux « perspectives » que nous ne pouvons pas définir comme « ontologiques » au sens strict. Par ailleurs, la sémiotique nous a appris que l'absence éventuelle d'un terme particulier – désignant, dans une culture donnée, un domaine spécifique de la matière – ne constitue qu'un défi pour que le même concept puisse être exprimé avec des mots « voisins », raison pour laquelle l'intraduisible n'est rien d'autre qu'une renaissance de nouvelles formes de traductibilité⁷³. Le travail méthodologique utilisant des catégories analytiques (et non pas des « mots ») permet précisément d'éviter ce type de problème. Par ailleurs, dans ce cadre déjà, mais aussi en réalité dans l'ensemble des théories sémio-anthropologiques (Lévi-Strauss, Greimas, Lotman), l'intraduisible est non seulement perçu comme réservoir dynamique de signification mais il fait aussi l'objet d'une modélisation mettant en évidence les particularités sémantiques, valorielles, narratives des cultures.

Si l'ontologie des anthropologues prétend être un accès direct au monde perçu par les indigènes, elle nous semble donc plutôt recouvrir l'univers sémiotique d'un peuple donné, c'est-à-dire sa « culture » en tant que mécanisme structurant la réalité par des catégories, axiologies et valeurs. Ainsi, comme la sémiotique l'a toujours soutenu, étudier les « mondes humains » ne consiste jamais vraiment à saisir l'« être » mais le sens comme « paraître »⁷⁴ (manifestation), ce qui recouvre déjà ses dimensions phénoménologiques et les effets véridictaires des discours sur le monde⁷⁵. Dans un registre différent, Kohn (2013) semblait formuler le même type de remarque en soulignant que, malgré la volonté de s'affranchir de certaines catégories – et du concept de représentation –, Latour, Descola et Viveiros de Castro reproduisent autrement des catégories similaires⁷⁶.

4. Le perspectivisme de Viveiros de Castro

Examinons désormais plus en détails le modèle perspectiviste de Viveiros de Castro (2009), qui considère (i) la multiplicité des perspectives, des réalités ou ontologies fondées sur la perception et les affects des différents existants, et propose sur ces principes (ii) une révision de la pratique anthropologique (comparaison, catégories, rapport à l'autre).

Le *multinaturalisme perspectiviste* semble pouvoir être résumé de la manière suivante :

Ainsi, la possession d'âmes semblables implique la possession de concepts analogues de la part de tous les existants. Ce qui change lorsque l'on passe d'une espèce d'existant à une autre, c'est donc et le corps de ces âmes et la référence de ces concepts : le corps est le site et l'instrument de la disjonction référentielle entre les « discours » (les sémiogrammes) de chaque espèce. [...] En d'autres mots, le perspectivisme suppose une épistémologie

73 Cf. P. Fabbri 1998.

74 « Il est entendu que les termes employés sont des dénominations sémiotiques, sans aucun rapport avec les concepts ontologiques desquels ils peuvent être rapprochés » (Greimas 1983 : 72).

75 Cf. A.J. Greimas 1983 ; D. Bertrand 2006.

76 Cf. Chatenet et Di Caterino 2020.

constante et des ontologies variables ; mêmes représentations, autres objets ; sens unique, références multiples. Le but de la traduction perspectiviste – l’une des principales tâches des chamanes – n’est donc pas de trouver un *synonyme* (une représentation coréférentielle) dans notre langue conceptuelle humaine pour les représentations que d’autres espèces utilisent pour parler de la même chose *out there* ; l’objectif, au contraire, est de ne pas perdre de vue la différence cachée à l’intérieur des *homonymes* trompeurs qui connectent-séparent notre langue à celles des autres espèces. (Viveiros de Castro 2009 : 41)

Comme en témoigne cet extrait, le modèle s’appuie sur quelques idées principales. D’abord, tous les êtres ont une âme (un esprit), c’est-à-dire un fond d’humanité qui implique que tout existant est potentiellement une personne. La *personnitude* ou *perspectivité* est définie par Viveiros de Castro comme la capacité à occuper un point de vue, aussi dans cette écologie « le monde est composé de points de vue » (*ibidem* : 20). La différence des perspectives (des points de vue) repose sur la spécificité du corps de chaque être qui, en tant que foyer de la perception et de la cognition, implique de « voir autrement » (*ibidem* : 38). Ancré dans un « monde » où tous les êtres se transforment, le *multinaturalisme* conçoit que tous appliquent les mêmes catégories (humaines) sur les objets. Ainsi, il réside sur les relations « affines » des termes humains et non-humains où chaque catégorie renvoie à des références multiples relatives au point de vue adopté⁷⁷.

De ce fait, un monde composé de perspectives suppose que la connaissance des autres repose sur une sorte de « diplomatie » consistant à échanger les perspectives (points de vue) plutôt que la saisie de l’autre comme objet. En ce sens, la traduction trans-espèce revient au chamane car lui seul peut s’adresser à la forme humaine cachée sous l’apparence animale et « les voir comme ils se voient eux-mêmes » (*ibidem* : 25). Alors capable de voir l’ensemble des phénomènes et événements comme des actions relatives à des intentions d’agents (agencées par les points de vue), il « parle » leur langage. Le perspectivisme multinaturaliste permet donc d’occuper alternativement la position du prédateur et de la proie⁷⁸, par exemple, lorsque le chamane voit *avec* le jaguar – et son humanité « cachée » –, les humains sont des pécaris (des proies) et leur sang de la bière de manioc.

Le modèle de Viveiros de Castro apparaît donc comme un modèle *altercognitivist*e fondé sur la comparaison implicite des manières par lesquelles des modes de corporalité font « naturellement » expérience du monde en tant que multiplicité affective. Dans ce cas, une perspective désigne bien un monde ou une nature (une ontologie) qui ne change pas seulement les positions de la nature et de la culture mais aussi le sens de ces termes et leurs rapports.

Finalement, le perspectivisme émerge comme une anthropologie alternative qui échapperait aux classifications occidentales en utilisant la pensée indigène comme outil de sa propre description. En laissant s’exprimer les catégories locales, porteuses de leur propre conception du monde, de leur ontologie, Viveiros de Castro entend « ouvrir » l’anthropologie sociale et l’inviter à redéfinir ou adapter

⁷⁷ Viveiros de Castro prend l’exemple de la catégorie affine sang | bière qui relie les perspectives des humains et des jaguars.

⁷⁸ Le modèle de Viveiros de Castro repose explicitement sur les relations de prédation, ne sont ainsi considérés comme signifiants – c’est-à-dire des personnes dotées de point de vue – que certains animaux (prédateurs ou proies). Mais tous peuvent le devenir.

ses concepts : les notions de Nature/ Culture, abandonner la *représentation* puis repenser l'approche comparative fondée sur une grille analytique trop occidentale.

Ce dernier point est de première importance pour l'anthropologie et ses implications sémiotiques. En effet, pour que la traduction (et la comparaison) conserve l'intention exprimée dans le concept original, et espère subvertir la langue d'arrivée – gage de la relation entre observateur et observé –, l'anthropologue brésilien préconise l'*équivoque*.

L'*équivoque* se fonde sur la notion d'*affinité* – lue par le prisme deleuzien – correspondant à une implication réciproque asymétrique fondée sur une « zone d'indiscernabilité » mettant en relation deux termes différents sans faire appel à la contradiction dialectique. En d'autres termes, elle caractérise la mise en relation des perspectives – des différences de sens, de contenus de concepts issus de deux populations (humaines et/ou non-humaines) – à condition d'être incommensurables, c'est-à-dire de maintenir une part d'intraduisible, d'incomparable. Ainsi, la comparaison cesse d'être une procédure de recherche de « lois générales » mais un moyen ou un aspect de la traduction culturelle ; cette dernière a lieu entre les perspectives dans leurs relations saisies comme foyer différentiel, et suivant un mouvement d'implication réciproque, un *devenir-autre* (Park 2018).

La multiplicité des perspectives (des ontologies) défendue par Viveiros de Castro implique en conséquence, et non des moindres, le refus méthodologique, voire l'impossibilité conceptuelle, de considérer une « méta-ontologie » qui leur servirait de langage de comparaison ; elle est uniquement déléguée à l'expérience de la différence culturelle.

5. Une sémiotique perspectiviste ?

En sémiotique, le perspectivisme est envisagé par Jacques Fontanille (2019) comme solution pour élaborer une « épistémologie de la diversité ». L'examen du modèle de Viveiros de Castro intervient dans le cadre d'une critique de la sémiosphère de Lotman (1999) qui, malgré sa pertinence pour un tel projet, semble selon le sémioticien souffrir de deux limites majeures. Premièrement, ses fondements dialogiques (entre « nous » et « eux ») ne permettraient pas d'étudier la polyphonie constitutive des cultures dans la mesure où elle limite l'échange à un dialogue entre deux interlocuteurs (Fontanille 2019 : 67-70). Deuxièmement, puisque la sémiosphère oppose strictement le « nous » et l'« autre » positionné de l'autre côté de la culture de référence, il ne serait pas possible d'analyser le point de vue (la perspective) de l'autre. Afin de corriger ces défauts, Fontanille propose de s'éloigner du chemin tracé par les maîtres structuralistes (Greimas, Lévi-Strauss, Lotman) et d'adopter les propositions du perspectivisme (Viveiros de Castro 2009) pour affiner son modèle.

À l'instar de l'anthropologue brésilien, cette entreprise se fait au détriment des anciens modèles structuralistes. Là où Viveiros de Castro et Descola ont fondé leurs anthropologies sur une relecture critique de Lévi-Strauss⁷⁹ pour finalement s'écarter de son cadre théorique (ses catégories) et revenir,

⁷⁹ Dans *métaphysique cannibale* (2009), Viveiros de Castro affirme sans détour que les propositions respectives des deux chercheurs résultent d'une critique adressée au structuralisme orienté vers la dimension symbolique plutôt que la dimension pragmatique et le rituel. En conséquence, leurs modèles se fondent sur la relecture d'ouvrages majeurs de Lévi-Strauss – principalement *La Pensée Sauvage* (1962b) et les *Mythologiques* (1964-1971) – afin de dégager de nouveaux horizons de saisie de « la pensée de l'autre ».

même s'ils s'en défendent⁸⁰, vers la philosophie que celui-ci avait écartée au profit de la linguistique, de son côté Fontanille identifie des limites à la sémiotique structurale « stricte », et considère ses modèles porteurs d'une vision occidentale anthropocentrique qui les disqualifierait pour étudier la diversité des cultures.

Ce qui est en cause c'est la possibilité de décrire des perspectives « ontologiques » parmi les espèces vivantes et les cultures. Pour cela, il faudrait, comme le chamane amérindien, être capable de *personnification*, c'est-à-dire d'adopter le point de vue « interne » de celui à connaître sans faire appel à la comparaison. Bien que cette suggestion ait été très populaire ces dernières années, nous nous demandons si le sémioticien, ou plus généralement le chercheur en cultures, pourrait devenir une sorte de chamane comme le suggère Viveiros de Castro en assumant la perspective de la culture analysée (langage, affects, perceptions) sans la « traduire » et la « réduire » dans son modèle analytique ? Dans une démarche scientifique, il est impossible de se passer d'un méta-modèle permettant la mesure puis la comparaison. Au mieux, le perspectivisme peut indiquer dans quelle mesure le modèle est fautif mais seulement pour le réadapter, pas l'abolir.

Nourrie d'anthropologie, la sémiotique des cultures de Lotman et de l'école de Tartu nous semble avoir déjà offert cette solution intermédiaire. Principalement, déjà, parce qu'elle ne part pas d'un point de vue particulier, mais qu'elle évalue sa propre perspective en accord avec la pertinence de l'analyse du chercheur. L'« autre » est toujours présent, comme force motrice de la signification, et saisi dans un ensemble de traductions dynamiques qui définissent les différentes cultures présentes à l'analyse. En d'autres termes, contre les défenseurs du perspectivisme même en sémiotique, nous devons rappeler que la pratique analytique requiert nécessairement de prendre un point de vue, ou plutôt une perspective, qui en réalité décrit seulement (ne « découvre » pas !) les systèmes différentiels à l'intérieur des structures sous-jacentes des textes culturels en analyse.

Ainsi, la sémiosphère apparaît fondamentalement comme un modèle de l'altérité capable de rendre formellement compte des représentations collectives et des identités qui se constituent et se recomposent à l'horizon du « monde de l'autre » (Gherlone 2016). Sensible aux perspectives, intra- et inter-culturelles, le modèle russe permet de (re) construire (i) l'« épistémè », définie comme « l'attitude qu'une communauté socio-culturelle adopte vis-à-vis de ses propres signes » (Greimas et Courtés 1979 : 129) par ses productions textuelles et (ii), de la même manière, toute forme de *subjectivité*. De ce fait, elle saisit non seulement la sensibilité d'une culture, sa vision du monde, mais aussi la manière dont elle se réinvente à travers l'identité commune qu'elle forme avec d'autres cultures⁸¹.

6. Ontologie et sémiotique de la culture

Le compte rendu, donné jusqu'ici, à propos de l'ontologie et du perspectivisme, nous a montré que nous ne sommes pas les seuls à douter de ces nouvelles « promesses » de l'anthropologie. Cela nous

⁸⁰ Descola précise cette position en soulignant que sa conception d'*ontologie* n'est pas, comme en philosophie, « une thèse sur ce qu'il en est du monde, mais une enquête sur la façon dont les humains détectent telles ou telles caractéristiques des objets qui altèrent leur existence pour composer avec ces briques élémentaires des mondes différenciés » (Descola 2018 : 128). Pourtant, le contexte global de sa réflexion s'inscrit pleinement dans une approche philosophique ; le projet complémentaire de Viveiros de Castro, assume plus clairement ce « retour à la philosophie » impulsé par les travaux de Lévi-Strauss lui-même.

⁸¹ Les travaux d'Anna Maria Lorusso (2010) ou encore Franciscu Sedda (2019), fondés sur le modèle lotmanien semblent aller dans notre sens.

permet de faire quelques remarques de fond sur les possibilités, les avantages, les risques ou, pourquoi pas, la fragilité d'une nouvelle sémiotique sous forme ontologique et perspectiviste. En d'autres termes, le moment est venu d'évaluer soigneusement les « rapports de force » entre le tournant ontologique en anthropologie et la sémiotique « classique » structurale que nous connaissons tous. Évidemment, comme nous l'avons dit dans l'introduction, nous essaierons de montrer comment en réalité, pour une fois, c'est la sémiotique qui peut combler les incertitudes, et les questions qui ont donné lieu au perspectivisme ontologique. Pour ce faire, nous essaierons d'être schématiques en traitant les problèmes auxquels l'anthropologie perspectiviste se réfère d'un point de vue sémiotique.

Notre idée est que pour rendre compte de la diversité perspectiviste au sein des cultures, c'est-à-dire des univers de signification, il faut un point de vue unique, une grande perspective unitaire, capable de saisir le mécanisme général inhérent à l'existence de ces diversités. En ce sens, à notre avis, la sémiotique greimassienne est déjà multi-perspectiviste par essence. Ici, l'article qui ouvre *Du Sens* (Greimas 1970) constitue une mine d'idées et de principes qui excluent la possibilité d'assumer un point de vue subjectif sur les phénomènes concernant la signification. Notamment, l'intuition de Greimas sur la constitution d'un métalangage « objectivant » – relevant exclusivement de la sémiotique – va exactement dans ce sens. En effet, si les chercheurs utilisent le même protocole d'analyse, largement fondé sur le partage du métalangage sémiotique, il est clair alors qu'il ne peut appartenir à « ce » point de vue particulier qu'ils utilisent, mais, qu'il appartient toujours et en tout cas au modèle théorique qu'ils utilisent. Par conséquent, la sémiotique, précisément en vertu de cette objectivité méthodologique dérivée (également) du métalangage, est en mesure de rendre compte de « comment » les choses signifient au sein des différentes instances de la subjectivité qui les ont prises en charge.

D'autre part, d'un point de vue historique, nous savons que ces compétences de la sémiotique ont toujours été l'objet de désir des disciplines ethno-anthropologiques. En effet, en paraphrasant le travail de Lévi-Strauss (1958 ; 1973), il est évident que le « sceau » de scientificité de la théorie anthropologique est dû au chevauchement souhaité de cette dernière avec la sémiotique structurale. Ce n'est qu'ainsi que l'anthropologie peut tenter de résoudre les dérives qui, déjà à l'époque, posaient le problème d'un perspectivisme culturel qui, aujourd'hui à travers les travaux de Viveiros de Castro, touche d'autres niveaux qui, en réalité, étaient déjà connus de la recherche.

En effet, le perspectivisme contemporain, comme nous l'avons vu, ne se réfère pas seulement aux diversités du relativisme culturel, idée qui, cependant, déjà dès l'aube de l'anthropologie, suggère la présence de multiples perspectives que les communautés sociales ont sur le monde. Le problème perspectif, en effet, intercepte également la façon de rendre compte des diversités culturelles par l'hétérogénéité des données à disposition, la manière dont elles sont recueillies (point de vue du chercheur), l'utilisation des informateurs (point de vue du « natif »). Dans cette Babel de perspectives incarnant une subjectivité spécifique, la sémiotique a le grand avantage d'apporter un point de vue unique « neutralisant » et « objectivant »⁸² et donc multi-perspectif : le sien ! Autrement dit, la méthode sémiotique, forte de son métalangage, réussit à activer un regard (« éloigné »), une perspective si générique qu'elle peut observer le multi-perspectivisme culturel d'en haut sans risquer d'assumer une

82 Nous nous gardons bien de prétendre que la sémiotique, comme toute discipline scientifique, est purement « neutre » ou « objective ». Nous pensons plutôt que c'est sa méthode qui neutralise et objectivise le champ d'investigation en imposant ses propres outils.

posture subjective. À ce propos, nous pouvons mentionner (et partager) l'expression lapidaire de Lévi-Strauss (1971) lorsqu'il déclare ouvertement à la fin de ses *Mythologies*, qu'après tout l'analyse structurale permet de tracer une rationalité sans sujet, évitant ainsi la confrontation avec des formes de subjectivités irrationnelles qui vont dans des directions différentes. À cet égard, comme on l'a répété à maintes reprises ces dernières années⁸³, l'anthropologie interprétative de Geertz (1973 ; 1983) trouve également dans la sémiotique le seul allié possible capable d'élaborer une interprétation objective des différentes perspectives subjectives développées par les chercheurs sur le terrain⁸⁴.

Approfondissons maintenant la question de savoir comment les outils sémiotiques peuvent, à notre avis, être considérés comme multi-perspectifs. Notre référence principale est le parcours génératif de l'école parisienne. En particulier, nous savons, par exemple, que le niveau sémio-narratif se fonde sur l'idée que les textes construisent un scénario narratif où entrent en relations différentes perspectives concernant un sujet, un objet et souvent un anti-sujet⁸⁵. Nous savons également que le modèle narratif est tellement générique qu'il peut être appliqué à des textes provenant de n'importe quelle culture. Et pourtant, de temps en temps quelques chercheurs en sémiotique ne sont pas d'accord sur ce point et ressentent la nécessité de rappeler l'ethnocentrisme occidental de l'instrument narratif. En d'autres termes, la sémiotique (à l'instar de l'anthropologie), se retrouve parfois sous le « feu ami » des critiques de chercheurs qui affirment que la narrativité, telle qu'elle découle de l'étude de Propp sur les contes merveilleux russes, n'est pas adaptée à l'analyse de textes issus de perspectives culturelles non occidentales, et qui appellent à la création d'« autres » sémiotiques culturelles. À cet égard, il nous incombe de répondre par deux réflexions. La première est que le peu du travail de Propp qui reste à l'intérieur du schéma narratif canonique de Greimas est déjà filtré par le travail de schématisation et de réduction de Lévi-Strauss (1960), qui en redéfinit totalement la portée. La deuxième est que, comme nous l'avons déjà mentionné, tant la narrativité que les autres niveaux du parcours génératif, font partie d'une méthode, celle sémiotique, fondée sur un principe analytique assez générique, celui de la « différence » capable de « couvrir » (d'expliquer) n'importe quelle forme culturelle de signification.

Après avoir clarifié ce point, nous pouvons remarquer un autre avantage du parcours génératif du point de vue perspectif : c'est sa stratification qui, de fait, conduit à une traduction métalinguistique sur différents niveaux d'abstraction. En d'autres termes, le parcours génératif, à chacun de ses niveaux, implique l'articulation d'un même contenu sous différentes formes plus ou moins abstraites. Pour le dire trivialement, un certain rôle actantiel peut se matérialiser à travers les occurrences figuratives les plus variées. Ici, il importe peu que les jaguars perçoivent le sang comme de la bière. D'abord, l'équivocité sang | bière peut être débrouillée d'un point de vue structural (linguistique et sémantique) au niveau de leurs sèmes constitutifs. À ce niveau de lecture, en effet, chacun de ces termes renverrait ainsi à /liquide/+nourriture/ dont la manifestation changerait entre l'humain et le jaguar. On voit déjà

83 Cf. Fontanille 2015 ; 2019 ; Couégnas 2017 ; Fontanille et Couégnas 2018.

84 Bien que similaires en ce qui concerne l'intervention de la sémiotique dans l'anthropologie, les approches de Geertz et de Lévi-Strauss sont fondamentalement différentes. Pour résumer, nous pourrions dire que le perspectivisme lévi-straussien concerne le relativisme culturel tandis que celui de Geertz se concentre davantage sur les interprétations excessivement subjectives des chercheurs sur le terrain engagé dans la rédaction de leurs rapports.

85 En ce sens, les indications de Paolo Fabbri sont précieuses lorsqu'il expliquait souvent qu'après tout, « même le dragon a ses raisons ».

comment, et Khon (2013) l'a bien montré, la sémiotique peut prendre en charge tout l'univers de sens, toutes les perspectives. Pour approfondir, d'un point de vue sémiotique, qu'il s'agisse de sang ou de bière, ces éléments acquièrent leur pertinence au sein d'un système narratif où, dans l'exemple le plus classique, ils seraient qualifiés d'objets dotés d'une valeur plus ou moins désirable. En effet, il est beaucoup plus facile d'expliquer narrativement l'aspect prédateur des jaguars et leur attirance pour un objet de valeur figurativisé tel que le sang, que de supposer (sur quelles bases alors ?) qu'ils pensent que c'est de la bière – sauf à prendre la *prosopopée* pour un modèle scientifique (!). À cette approche sémiotique traditionnelle, le perspectiviste convaincu rétorquera que les jaguars ne pensent pas de manière narrative et que cette proposition est donc inefficace. Notre réponse est qu'en réalité, aucun être vivant (pas même l'être humain) ne « pense » de manière narrative⁸⁶. L'aspect narratif, en effet, relève de la méthode sémiotique utilisée pour « traduire » le sens dans cette perspective particulière. La puissance multi-perspective de la sémiotique générative réside dans la méthodologie analytique selon laquelle « [...] on donne toujours la même façon de voir les choses (la syntaxe actantielle, précisément) et ce sont les choses que l'on voit qui changent » (Lucatti 2022 : 18). Finalement, l'essai de Lucatti (2022), sur le travail de Viveiros de Castro, nous fait réfléchir sur la manière dont nous, sémioticiens, consacrons une partie de nos recherches à la lecture des anthropologues alors que, par ailleurs, ces derniers, y compris l'anthropologue brésilien, semblent ignorer presque totalement le travail de la sémiotique⁸⁷.

Conclusions – la sémiotique comme *onto-hétérologie*

Pour conclure, essayons de faire un pas de plus. Jusque-là nous avons cherché à montrer que la sémiotique permet « naturellement » d'étudier la diversité des cultures et la constitution de leurs « mondes », de leurs univers de sens, c'est-à-dire leurs « ontologies » ou « perspectives ». Pourrait-elle alors endosser le rôle de Science de l'hétérogène ou *onto-hétérologie*⁸⁸ telle que la conçoit Gille (2018) ?

Partant des travaux de Viveiros de Castro et de Kant, et d'une critique du « tournant ontologique », Gille met en évidence qu'il ne peut y avoir qu'une seule *ontologie* au sens strict, relevant d'un niveau de catégories invariantes, et une multitude de *métaphysiques* qui en seraient des combinaisons locales. Il considère donc la nécessité de coordonner la pluralité des ontologies locales, dont l'anthropologie aurait pour but d'appréhender la structure combinatoire et de définir les termes « locaux » au sein de leur univers de valeurs (opération centrale de l'anthropologie lévi-straussienne d'héritage linguistique), au moyen d'une « méta-ontologie de contrôle », conçue à la fois comme plan d'unité du réel et langage de description qui permettrait leur comparaison et articulation.

Pour fonctionner, le modèle devrait être capable de rendre compte de « la manière dont les différentes manières de classer, structurer et combiner, affectent les termes ontologiques élémentaires mêmes qu'ils classent, structurent, combinent » (Gille 2018 : 458). Autrement dit, de la variation des

⁸⁶ La proposition d'anthropologie au-delà de l'humain de Kohn (2013) tient précisément compte de ce principe en considérant que la signification est, pour tous les vivants, sémiotique mais que les non-humains n'ont pas le niveau symbolique (dans le schéma de Peirce).

⁸⁷ Lucatti (2022 : 20-21) montre que la seule référence linguistique (et non sémiotique!) de Viveiros de Castro est le travail de Benveniste (1966).

⁸⁸ Gille la définit comme une « science de ce qui est, dans ses variations, à partir de la prise en compte de son absence intrinsèque d'unité » (Gille 2018 : 448).

invariants. Pour cela, il souligne la nécessité d'un modèle qui, bien que structuré à partir des catégories occidentales, serait capable de se « plier » au contact des réalités ethnographiques. Il nous semble que le projet sémiotique repose exactement sur ces principes.

En effet, la « méta-ontologie » à préciser nous semble correspondre à l'*ontologie structuraliste* dont les axiomes et la méthode, depuis Lévi-Strauss ou Greimas, n'ont cessé de chercher l'objectivation de ces objets fort complexes et problématiques que sont les cultures humaines.

Ce principe est particulièrement mis en évidence par les travaux de Francesco Marsciani lorsqu'il affirme que⁸⁹ :

[...] c'est à Hjelmslev que nous devons les indications les plus avancées pour la constitution de cette ontologie régionale qu'est l'objectivité de la sémiotique. C'est ce que, en généralisant un peu, nous pouvons appeler avec Petitot (voir notamment 1985) l'ontologie structurale. Hjelmslev a insisté sur la nécessité d'établir comme objet de la linguistique scientifique la forme signifiante, c'est-à-dire ce réseau de relations pures constituant la solidarité entre les deux niveaux (expression et contenu) d'un ensemble signifiant, d'une sémiotique. (Marsciani 2012 : 126, notre traduction)

Passant en revue le paradigme sémiotique, en tenant largement compte de ses composantes phénoménologiques parfois trop implicites, Marsciani met bien en évidence la « flexibilité » de son modèle. En effet, si la sémiotique a injustement été critiquée pour sa « grille trop figée », il faut rappeler que la sémiotique est un projet scientifique qui réinterroge en permanence ses acquis et notamment ses catégories analytiques. Elle semble donc posséder la caractéristique essentielle qui en ferait un outil privilégié, comme méta-ontologie ou méta-langage scientifique, pour étudier la diversité des ontologies ou des perspectives.

Les développements récents de la sémiotique (Fontanille 2015 ; 2021 ; Basso 2017) ont justement tenté de mieux circonscrire l'hétérogénéité des objets de sens, des modes de sémiologie. Mais il ne faudrait pas oublier que l'attention portée à la structure et notamment à la forme du contenu, un des points cardinaux de l'analyse sémiotique, est transversale – car sous-jacente – à l'ensemble des niveaux de manifestation et permet une modélisation très simple, mais précise, de l'univers de valeur déployé par-delà l'hétérogénéité. Ce n'est donc plus l'opposition *nature vs culture* qu'il faut dépasser, mais la tentation d'une fragmentation des objets de la sémiotique et l'importation de « perspectives » et de concepts qui en fragilisent la scientificité.

Bibliographie

BASSO, Pierluigi
2017 *Vers une écologie sémiotique de la culture. Perception, gestion et réappropriation du sens*, Limoges, Lambert-Lucas.

⁸⁹ Citation originale : “[...] è proprio a Hjelmslev che dobbiamo le indicazioni più avanzate per la costituzione di quell'ontologia regionale che è l'oggettività della semiotica. Si tratta di quella che, generalizzando un po', possiamo chiamare insieme a Petitot (v. soprattutto 1985) l'ontologia strutturale. Hjelmslev ha insistito sulla necessità di instaurare a oggetto della linguistica scientifica la forma significante, cioè quella rete di relazioni pure costitutive della solidarietà tra i due piani (espressione e contenuto) di un insieme signifiante, di una semiotica”.

- BASTIDE, Françoise et FABBRI, Paolo (éds.)
1985 Dossier « Les procédures de découverte », *Actes Sémiotiques*, n° 33.
- BENVENISTE, Émile
1966 *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
- BERTRAND, Denis
2006 « Le sens dans Du sens. Entre “écran de fumée” et “morsure sur le réel” », dans *Protée*, 34(1), pp. 10-22.
- BOËTSCH, Gilles
2007 « Entretien avec Philippe Descola », dans *Corps*, 3, pp. 5-11.
- CARRITHERS, Michael et al.
2010 “Ontology is Just Another Word for Culture: Motion Tabled at the 2008 Meeting of the Group for Debates in Anthropological Theory, University of Manchester”, dans *Critique of Anthropology*, 30 (2), pp. 152-200.
- CHATENET, Ludovic et DI CATERINO, Angelo
2020 « L’horizon sémiotique de l’anthropologie : paradoxes du “tournant ontologique” », dans *Actes Sémiotiques*, 123, [en ligne].
2021 « Retour vers la culture. La sémiotique et ses virages anthropologiques », dans *Estudos Semióticos*, v. 17, n° 2, pp. 68-85.
- COUÉGNAS, Nicolas (dir.)
2017 Dossier « Sémiotique et anthropologie des modernes », *Actes Sémiotiques*, 120.
- DESCOLA, Philippe
2005 *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard.
2018 « De la nature universelle aux natures singulières : quelles leçons pour l’analyse des cultures? », dans Descola, Philippe (dir.), *Les Natures en question*, Paris, Odile Jacob.
- EVENS, Terence, M.S.
2009 *Anthropology as Ethics: Nondualism and the Conduct of Sacrifice*. New York: Berghahn Books.
- FABBRI, Paolo
1998 *La svolta semiotica*, Laterza, Bari (trad. fr. *Le tournant sémiotique*, Paris, Lavoisier, 2008).
- FONTANILLE, Jacques
1999 *Sémiotique du discours*, Limoges, Pulim.
2008 *Sémiotique des pratiques*, Paris, Puf.
2015 *Formes de vie*, Liège, Presses Universitaires de Liège.
2019 « La sémiosphère mise à l’épreuve de l’énonciation anthropo-sémiotique », dans *Bakhtiniana*, São Paulo, 14 (4), pp.61-83.
2021 *Ensemble : pour une anthropologie sémiotique du politique*, Liège, Presses Universitaires de Liège.
- FONTANILLE, Jacques et COUÉGNAS, Nicolas
2018 *Terres de sens. Essai d’anthroposémiotique*, Limoges, Pulim.
- GEERTZ, Clifford
1973 *The Interpretation of Culture*, New York, Basic Books (trad. fr. partielle *Bali. Interprétation d’une culture*, Paris, Gallimard, 1984).
1983 *Local Knowledge. Further Essays in Interpretative Anthropology*, New York, Basic Books, (trad. fr. *Savoir local, savoir global. Les lieux du savoir*, Paris, Puf, 1986).
- GHERLONE, Laura
2016 “Vygotsky, Bakhtin, Lotman: Towards a theory of communication in the horizon of the other”, dans *Semiotica*, 2016|213, pp. 75-90.
- GIBSON, James J.
1979 *The Ecological Approach to Visual Perception*, Houghton, Mifflin and Company.
- GILLE, Baptiste
2018 « L’onto-hétérologie. La chose en soi des anthropologues », dans Emmanuel Alloa (éd.), *Choses en soi : Métaphysique du réalisme*, pp. 447-462.

- GREIMAS, Algirdas J.
1970 *Du Sens. Essais sémiotiques*, Paris, Seuil.
1983 *Du Sens II*, Paris Seuil.
- GREIMAS, Algirdas J. et COURTÉS, Joseph
1979 *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette
- GOODY, Jack
1979 *La raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*, Paris, Minuit.
- HÉRAN, François
2007 « Vers une sociologie des relations avec la nature », dans *Revue française de sociologie*, 48, pp. 795-806.
- HJELMSLEV, Louis Trolle
1943 *Omkring Sprogteoriens Grundlæggelse*, København (trad.fr. *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit, 1968).
- HOLBRAAD, Martin et PEDERSEN, Morten A.
2017 *The Ontological Turn: An Anthropological Exposition*, Cambridge, Cambridge University Press.
- INGOLD, Tim
2018 “One World Anthropology”, dans *HAU: Journal of Ethnographic Theory*, 8(1-2), pp. 158-71.
- KECK, Frédéric
S.D. « Ontologie et anthropologie », dans *Encyclopaedia Universalis* [en ligne].
- KHON, Eduardo
2013 *How Forests Think*, Berkeley-Los Angeles-London, University of California Press (trad. fr. *Comment pensent les forêts*, Paris, Éditions Points, 2018).
- LAIDLAW, James
2012 “Ontologically challenged”, dans *Anthropology of this Century*, 4. [En ligne] <http://aotcpres.com/articles/ontologically-challenged/>
- LATOUR, Bruno
1991 *Nous n'avons jamais été modernes*, Paris, La découverte.
2009 “Perspectivism: Type or Bomb”, dans *Anthropology Today*, vol. 25, n° 2.
2012 *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des Modernes*, Paris, La Découverte.
- LÉVI-STRAUSS, Claude
1958 *Anthropologie Structurale*, Paris, Plon.
1960 « La structure et la Forme. Réflexions sur un ouvrage de Vladimir Propp », dans *Cahiers de l'Institut de Science Economique Appliquée*, série M, n° 7.
1962a *Le Totémisme aujourd'hui*, Paris, Puf.
1962b *La pensée sauvage*, Paris, Plon.
1971 *L'homme nu*, Paris, Plon.
1973 *Anthropologie Structurale II*, Paris, Plon.
1983 *Le regard éloigné*, Paris, Plon.
- LORUSSO, Anna Maria
2010 *Semiotica della cultura*, Bari-Rome, Laterza.
- LOTMAN, Juri
1994 *Cercare la strada, modelli della cultura*, Marsilio, Venice.
1999 *La sémiosphère*, Limoges, Pulim.
- LUCATTI, Edoardo
2022 “Di foglie, aria ed espressione. Le linee sciamaniche della semiotica e la questione del suo statuto scientifico”, dans *Quaderni di Etnosemiotica*, Bologne, Esculapio.
- MARSCIANI, Francesco
2012 *Ricerche Semiotiche II, in fondo al semiotico*, Bologne, Esculapio.
- PARK, Daeseung
2018 « La comparaison et la traduction au-delà des images du miroir anthropologique : la “contreanthropologie multinaturaliste” de métaphysiques cannibales », dans *Interpretationes*, 2018/2, pp. 13-34.

SEDDA, Franciscu
2019 *Tradurre la tradizione*, Milan, Mimesis.

SCOTT, Michael W.
2007 *The Severed Snake: Matrilineages, Making Place, and a Melanesian Christianity in Southeast Solomon Islands*, Durham, Carolina Academic Press.

STRATHERN, Marilyn
1988 *The Gender of the Gift: Problems with Women and Problems with Society in Melanesia*, Berkeley, University of California Press.

VIVEIROS DE CASTRO, Eduardo
1998 “Entrevista: Lévi-Strauss nos 90 a antropologia de cabeça para baixo”, dans *Mana*, 4(2), pp. 119-126.
2009 *Métaphysiques Cannibales*, Paris, Puf.
2012 *Cosmological Perspectivism in Amazonia and Elsewhere*, Chicago, Hau Books.

WAGNER, Roy
1975 *The Invention of Culture*, Chicago, University of Chicago Press.

Pour citer cet article : Angelo Di Caterino, Ludovic Chatenet. « La sémiotique en perspectives : ontologies et cultures », Actes Sémiotiques [En ligne]. 2024, n° 130. Disponible sur : <<https://doi.org/10.25965/as.8238>> Document créé le 23/01/2024

ISSN : 2270-4957

Licence : CC BY-NC-SA 4.0 International

ACTES SEMIOTIQUES

Quo vadis, Sémiotique ? Principes sémiologiques d'une théorie du sens

Quo vadis, Semiotics? Semiological principles of a theory of meaning

Waldir Beividas
Université de São Paulo (Brésil)
waldirbeividas@usp.br

Résumé : Cet article peut être considéré comme une sorte de lamentation, voire de protestation, concernant les directions que la théorie sémiotique narrative a prises après la mort de Greimas chez certains des chercheurs. Je la vois se dissoudre peu à peu, se mélanger ici et là, se submerger parfois, devant les pressions naturalistes du cognitivisme et des neurosciences, devant les philosophies analytiques et pragmatistes du langage, devant les philosophies phénoménologiques, pour ne mentionner que les pressions les plus ostentatoires. Bref, la sémiotique greimassienne a cédé beaucoup dans des concessions et a reculé assez dans les implications qui étaient contenues dans la cartographie originale de sa navigation, la cartographie du formalisme immanent d'où est parti le navire. À partir de ce constat, je cherche à argumenter, en introduisant l'idée de principes « sémiologiques » d'une théorie du sens, que la sémiotique formaliste et immanente peut encore avoir la force de manier ses rames.

Mots clés : sens, sémiotique, sémiologique, immanence, formalisme

Abstract: This article can be seen as a kind of lament, even a protest, about the directions in which some researchers have taken narrative semiotic theory since Greimas's death. I see it dissolving little by little, mixing here and there, sometimes submerging, in the face of the naturalistic pressures of cognitivism and neuroscience, the analytical and pragmatist philosophies of language, the phenomenological philosophies, to mention only the most ostentatious pressures. In short, Greimasian semiotics has made many concessions and has retreated quite far from the implications that were contained in the original cartography of its navigation, the cartography of immanent formalism from which the ship set sail. On the basis of this observation, I seek to argue, by introducing the idea of the "semiological" principles of a theory of meaning, that formalist and immanent semiotics may still have the strength to manoeuvre its oars.

Keywords: meaning, semiotics, semiological, immanence, formalism

1. Préliminaires

Il m'est difficile d'estimer l'humeur avec laquelle le lecteur éventuel sortira de ce texte s'il le suit jusqu'au bout. Cet article a moins le caractère d'un travail approfondi contenant de grandes propositions théoriques que celui d'une réflexion sur une lecture et une interprétation possibles de la théorie sémiotique narrative européenne. Cette réflexion se veut une sorte de regret, peut-être un défoulement personnel, à propos des directions que cette théorie a prises ces dernières trente années. Si l'on peut dire qu'en matière de phonologie Prague a battu Copenhague – c'est-à-dire que le substantialisme sur le plan de l'expression l'a emporté sur le formalisme hjelmslevien –, il faut aussi admettre que pour le formalisme saussurien et hjelmslevien, le bateau qui a initié la navigation structuraliste de la sémiotique greimassienne se trouve un peu à la dérive. Comme un navire sur une mer académique agitée, il est sur le point de chavirer face aux cognitivismes et neuroscientismes substantialistes qui prévalent dans les sciences et face à la prépondérance des philosophies analytiques et phénoménologiques qui légifèrent sur les réflexions concernant la place du langage et du sens chez l'homme.

Autrement dit, les sémioticiens structuralistes et formalistes de ce navire, auquel je me sens appartenir, n'ont pas su lui donner un cap sûr et cohérent, projeté sur la cartographie de la navigation, préparée à Genève, affinée à Copenhague et lancée à Paris par la Lituanie. Je la vois effacée ici, brouillée là-bas, gribouillée ailleurs. La théorie sémiotique peu à peu se dissout, se dilue, se mélange devant les vagues naturalistes du cognitivisme et des neurosciences à bâbord, par les philosophies analytiques et pragmatistes du langage, à tribord, par les philosophies phénoménologiques à la proue, pour ne s'arrêter qu'à ces pressions les plus ostentatoires. Bref, la sémiotique greimassienne a cédé beaucoup dans des concessions et a reculé assez par rapport aux implications dessinées sur la cartographie originale.

Deux réflexions de Freud m'émeuvent dans cette compréhension. Dans son texte « Psychanalyse des masses et l'analyse du moi », entrant déjà dans les années 20 de sa psychanalyse – si on considère sa *Traumdeutung* de 1900 comme une sorte de point zéro – et face aux protestations que ses concepts recevaient – en l'occurrence, la pulsion sexuelle – il s'exprimait ainsi : « no me gusta ceder a la pusilanimidad. Nunca se sabe a dónde puede llevarle a uno tal camino; se empieza por ceder en las palabras y se acaba a veces por ceder en las cosas (192: 2577).

Dans sa lettre à Jung du 30 novembre 1911, le psychanalyste commente le débat sur un article de ce dernier, dans la Société de Vienne, lu par une jeune psychologue nommée Spielrein : « ce qui me gêne le plus, c'est que Fraulein Spielrein veut subordonner le matériel psychologique à des considérations biologiques ; une telle dépendance n'est pas plus acceptable qu'une dépendance à l'égard de la philosophie, de la physiologie ou de l'anatomie cérébrale ». Et il termine galamment : « la psychanalyse *farà da se* » (1986 : 535).

Or, un geste d'audace théorique similaire a eu dans la sémiotique son promoteur majeur, Louis Hjelmslev, avec son insistance pour créer sous le crible d'une *hypothèse structuraliste* – disait-il dans ses *Essais I* (1971) – une véritable « linguistique-linguistique », une linguistique immanente. Selon toute vraisemblance, aujourd'hui on risque en sémiotique de ne pas pouvoir imiter Freud.

2. Professions de foi

Rien n'est plus salutaire et nécessaire à une théorie que de temps en temps regarder en arrière et observer les étapes franchies, les orientations prises, les modèles avancés pour les consolider, les

renforcer, les ajuster, les transformer voire les abandonner quand les orientations et les pressions gnoséologiques et épistémologiques l'imposent ainsi, au goût des ondulations dans la mer des recherches et des ondolements des idiosyncrasies des hommes qui les mènent. C'est donc avec reconnaissance qu'il faut accueillir la proposition de ce numéro des *Actes* qui considère bienvenue « toute contribution permettant d'évaluer, de faire progresser, voire de reconfigurer telle ou telle forme théorique, pour des raisons empiriques, méthodologiques ou épistémologiques », comme l'indiquait l'argumentaire proposé.

L'expression latine que j'utilise dans le titre de cet article, bien connue dans le monde chrétien, est la question de Pierre, effrayé et en fuite, qui s'est confronté à l'apparition du Christ. Il obtient comme réponse : « Je vais à Rome pour être crucifié une seconde fois ». L'apôtre retrouve son courage et retourne à Rome, où il sera plus tard martyrisé et crucifié. Les réverbérations sémantiques de l'expression, dans l'univers sémiotique de la recherche, sans vouloir trop insister sur la religiosité originelle, je les laisse au lecteur qui suivra éventuellement les réflexions menées ici, à vrai dire, des réflexions à bien des égards effrayantes par leur simplicité voire leur trivialité, mais qui ne cessent d'entraîner d'étranges conséquences dans le monde *sémio* de la recherche.

Maintenons un instant l'isotopie de la religiosité, cette fois-ci comme métaphore. Hjelmslev, dans son élégant « Entretien sur la théorie du langage » de 1941, évoquait le grand linguiste Schuchardt pour qui tout homme de science dans ses études devrait insérer une feuille « qui renfermerait sa profession de foi scientifique » (1985 : 86). Saussure avait été assez explicite à ce sujet :

Voici notre profession de foi en matière linguistique [...]. En linguistique, nous nions en principe qu'il y ait des *objets donnés*, qu'il y ait des choses [...], comme si elles étaient données par elles-mêmes [...] parce que *c'est le point de vue qui seul fait la chose* (2002 : 201 – les italiques et les suppressions sont de moi).

Hjelmslev l'a suivi, presque à la lettre :

Elle [la linguistique immanente] s'oppose à toute hypothèse qui énonce ou qui présuppose l'existence de « faits » précédant logiquement les rapports qui les réunissent. Elle nie l'existence d'une substance absolue, ou d'une réalité qui serait indépendante des rapports. Elle veut qu'on définisse les grandeurs par les rapports et non inversement (1971 : 31).

À leur tour, certaines positions de Greimas sont emblématiques. Elles renforcent celles de ses inspireurs et en tirent les conséquences, à Cerisy (1987 : 324) : « ...le monde est un langage, et non pas une collection d'objets », ainsi que dans une conversation pour la revue *Versus* (1986 : 45) : « La motivation présuppose la reconnaissance à priori du monde extérieur comme chose, donc c'est un positivisme ». Une douzaine d'autres formulations similaires – le monde comme macrosémiotique, le postulat d'une « existence sémiotique » du monde, formulations bien connues dans le domaine, pourraient toutes composer sa profession de foi.

Nous le savons bien : cette triple profession de foi a posé les bases de la théorie sémiotique comme une théorie formalisante et immanente du sens : la langue est forme, et non pas substance, c'est l'adage saussurien qui le condense. L'immanence et la forme sont poussées à outrance chez Hjelmslev. Et dans

le texte presque poétique qui ouvre *Du sens I*, elles définissent, chez Greimas, la sémiotique comme telle : « car, justement, la forme sémiotique n'est autre chose que le sens du sens » (1970 : 17). Badir en a saisi le cœur : « on observera que dans ce “sens du sens” se tient le langage lui-même, rien de moins rien de plus : le langage stipule de manière *nécessaire* et *suffisante* le sens du sens » (2010 : 279 – je souligne).

Je suis bien au courant des diverses critiques et remises en question récentes du concept d'immanence, pressenti par Saussure, battu par Hjelmslev, établi en théorie par Greimas et suivi par quelques autres de ses partisans. De telles critiques limitent drastiquement sa portée, au mieux, et, au pire, la remettent en cause, parfois avec quelque colère. Malgré ce scénario, je peux dire que mes travaux les plus récents prônent la légitimité du maintien de l'hypothèse du formalisme immanent pour la théorie sémiotique, formalisme entendu ici non pas comme une solution artificialiste qui exclue les substances. Seulement, celles-ci sont subordonnées aux formes, et placées sous leur totale dépendance. Plus que cela, mon intention, peut-être trop ambitieuse, est d'élever les propositions immanentes – ou professions de foi de ce trio pionnier des bâtisseurs de la théorie sémiotique –, et de les transposer du niveau d'une simple ontologie régionale, restreinte à la linguistique et à la sémiotique, jusqu'au niveau d'une ontologie de statut global, c'est-à-dire, une *épistémologie discursive immanente* à la base de toute connaissance, intellection, cognition et/ou perception du monde⁹⁰. C'est ma façon de suivre, avec règle et boussole, la navigation de Hjelmslev, au sens où il prônait déjà depuis le début de sa réflexion :

Comme on ne peut connaître la substance qu'à travers la forme, et comme la forme langagière [*sprogformen*] est la seule forme objectivement donnée, la méthode linguistique est la seule qui permette une connaissance objective de la substance. De là s'ensuit que l'ontologie doit être bâtie de manière empirique et immanente. C'est par ce seul chemin que la science toute entière peut être bâtie de manière empirique et immanente (*apud* Brandt 2013 : 205).

Or, comprendre le monde, la réalité, non pas comme un fait ou une donnée *a priori*, comme un ensemble de choses « données par elles-mêmes », mais comme le résultat d'une construction langagière, ou discursive, donc comme un monde immanent au langage, serait-ce un délire, un vœu pieux ou une utopie déplacée des pauvres et naïfs esprits humanistes qui ne comprennent rien aux sciences substantialistes, physiques et chimiques, qui ne comprennent rien aux fantastiques avancées des neurosciences actuelles ? Le pauvre humaniste n'a d'autre choix que d'appeler à son secours des formulations effectuées par les scientifiques eux-mêmes dans ces domaines précis. Au sein d'une épistémè scientifique, massivement matérialiste et naturaliste en général, elles sont rares, bien sûr, mais prometteuses, les fourmis qui osent marcher entre les pattes des éléphants.

On trouve un premier exemple chez le grand philosophe et épistémologue des sciences, Gaston Bachelard. Dans son *Rationalisme appliqué* de 1949, il affirme que les sciences contemporaines ont inauguré des domaines de pensée qui « rompent nettement avec la connaissance vulgaire » ; il déclare

⁹⁰ Cette intention a pris la forme d'une thèse de post-doctorat libre à mon université (USP) en 2015 qui a ensuite été publiée chez Lambert-Lucas sous le titre *La sémiologie de Saussure et la sémiotique de Greimas comme épistémologie discursive* (2017).

qu'il s'agit d'une véritable « rupture entre connaissance commune et connaissance scientifique ». Dorénavant, pour la nouvelle science, dit Bachelard, le « caractère *indirect* des déterminations du réel scientifique » compte davantage, ce qui implique « un règne épistémologique nouveau ». Pour la nouvelle science, par exemple, peser les isotopes grâce à l'appareillage du spectroscope de masse est sans commune mesure avec peser le sel. La nouvelle manière de peser n'a pas de « signification directe dans la vie ordinaire », contrairement à celle de la balance du sel. Il s'agit d'une nouvelle technique, une technique *indirecte* de construction de l'objet à examiner ; pour cette raison, la science crée une « phénoménotechnique ». Et il poursuit ainsi sa réflexion : « en ce qui concerne le spectroscope de masse, nous sommes en pleine *épistémologie discursive* » (1966 : 102-103).

Épistémologie discursive, cette formidable expression tombe comme un coup de tonnerre et en une seule fois dans toutes les publications de l'épistémologue (sauf l'ignorance toujours à l'affût). La conclusion ne tarde pas. Elle s'exprime, comme d'habitude chez Bachelard, dans son style d'une profondeur simple et saisissante : « en fait, les *données* sont ici des *résultats* » (p. 103).

Ces formulations précieuses encouragent l'humaniste : investir dans une épistémologie discursive, dans le nouvel ordre de la science contemporaine, signifie assumer qu'il n'y a pas de données déjà données dans la nature ; seuls des résultats existent, créés et opérés par les discours (scientifique, en l'occurrence). Plus encore, ces formulations permettent de dépasser et même d'autoriser un reproche important à Bachelard. Pourquoi diable – permettez-moi ce terme – considérer que la balance qui pèse le sel, au moyen d'une aiguille se déplaçant devant une surface graduée, entre autres moyens, contiendrait le statut de « signification directe » dans la vie de la connaissance commune ? Or, la signification du sel pesé dans la balance est *tout aussi indirecte* que le spectrographe de masse de Bachelard, tout aussi *construite* que celle de la physique contemporaine. Elle non plus n'est pas une donnée, mais un résultat. Il s'agit simplement du résultat ou de la construction d'un discours plus ancien, celui des premiers pas de la science, auquel la connaissance commune s'est habituée par des conventions langagières créées depuis lors. À mon sens, c'est exactement ce que propose Saussure lorsqu'il dit que c'est le point de vue qui seul *fait la chose* (ci-dessus) ; le fait que le langage *crée* la réalité, immanente donc aux discours ; ou lorsque Benveniste assure que « la réalité est produite à nouveau par le truchement du langage » (1966 : 25).

Si les formulations d'un philosophe des sciences ou des linguistes ne sont pas suffisantes, empruntons cette fois les réflexions d'un biologiste pur et réputé : « le réel ne parle pas », postule A. Danchin (j'y reviendrai). La phrase effraie René Thom, qui l'objecte en lui attribuant le qualificatif (si non dépréciatif du moins atténuant) de « souci cathartique louable » (1990 : 482-483). Il craint que, ainsi compris, les phénomènes n'aient plus aucun sens, que tout soit plongé dans une « insignifiance généralisée », dans une « platitude » totale. Ce qu'il redoute, c'est que cela enlève à la science sa fonction pragmatique de « satisfaire un besoin humain » comme « source de sens ». La critique de Thom est fragile et sa crainte injustifiée.

En effet, il ne s'agit pas de plonger le réel dans un chaos insignifiant. Il s'agit plutôt de comprendre, selon la profession de foi de Danchin, que le réel ne parle pas de lui-même, *dà se* ; que quelque chose *le fait parler*. Ce quelque chose, c'est la fantastique machinerie du langage, qui s'est rendu présent dans le monde sous les multiples formes dont il s'est construit dans les discours, du plus naïf et vulgaire – la « connaissance commune » de Bachelard – à la plus sophistiquée des sciences, à la plus

sagace des philosophies ou à la plus sublime des poésies, et ce depuis l'aube de la pensée humaine. La présence du langage dans le monde est la seule aporie, le seul « mystère » – si on maintient encore l'isotopie religieuse – qui subsiste dans l'hypothèse d'une épistémologie discursive ; mais son action péremptoire dans toutes les sphères de la connaissance est parfaitement attestable et descriptible empiriquement dans toutes ses structures et stratégies énonciatives.

La crainte de Thom est omniprésente dans toute la philosophie qui traite du langage. Claudine Tiercelin, dans les premières pages de ses questionnements, « Dans quelle mesure le langage peut-il être naturel ? », rédige le paragraphe qui le révèle le mieux :

Si le monde n'est rien en dehors de nos schèmes conceptuels et linguistiques, n'est-il pas « perdu » ? Si le monde n'existe que relativement à nos interprétations, est-il autre chose que leur miroir ? La philosophie ne se ramènerait-elle pas en définitive à une tâche plus ou moins infinie d'interprétations, de commentaires et de redites : *words upon words upon words?* (2002 : 19).

Cette réflexion philosophique est très appropriée pour illustrer ce que je considère comme un grand malaise face à la manière dont la sémiotique n'est pas encore entrée dans un débat profond avec la *magna philosophia*, comme ce fut le cas de la Philosophie Analytique et d'autres Philosophies du Langage, sauf à s'incliner plus ou moins servilement devant elle. Toutes ces philosophies, depuis le XX^e siècle, ont pris le langage, comme l'atteste cette philosophe, « au centre des réflexions philosophiques » (p. 19). Mais, dans leurs références au langage, les vrais *théoriciens du langage* – comme s'auto-désigne Hjelmslev pour se démarquer des philosophes du langage (1986 : 71) – n'ont pas beaucoup d'influence, et ce sont les philosophes qui détiennent le monopole du ton et des voix.

Or, il y a un fossé énorme entre les réflexions philosophiques sur les opérations cognitives sur le langage, et les propositions théorico-descriptives d'un Saussure ou d'un Hjelmslev. Pour le dire de manière syncopée, peut-être injuste dans certains cas plus localisés, l'épistémè structuraliste n'a pas réussi à pénétrer en profondeur la philosophie, autrement que pour être « déconstruite », voire destituée.

Et lorsque la théorie sémiotique – dans son empressement à étendre sa réflexion à la dimension sensible du discours, comme pour remplir une des boîtes noires dont Greimas se plaignait à Cerisy – est allée chercher dans le champ de la phénoménologie merleau-pontienne le recours à la perception, au corps-propre, à la chair, elle n'a pas porté l'étendard de l'immanence, l'étendard de la forme, l'étendard de la prévalence du langage dans la conception même du monde : « le langage/langue (*Sprog*) est la forme par laquelle nous concevons le monde » (Hjelmslev, 1971 : 173). Au contraire, elle s'est laissée pénétrer, presque envahir, par la substance du corps, par des concepts psychologiques (extéroception, interoception, proprioception) ; elle s'est subordonnée à la primauté de la perception comme donatrice première du sens.

Mais il y a encore quelque chose de plus contraignant dans le raisonnement du biologiste Danchin, formulé à l'occasion d'une conférence donnée au Centre International de Synthèse le 7 février 1990 :

En effet, je crois que le réel ne parle pas. C'est là un point assez essentiel qui indique que nous ne pouvons que faire des devinettes sur le réel et, comme disait Xénophane, il y a deux mille cinq cents ans, ce sont des devinettes car, même si par hasard, nous tombions sur la vérité, nous ne pourrions pas le savoir.

Cette dernière « profession de foi » du biologiste, associée aux précédentes – il n'y a pas de données, seulement des résultats, selon Bachelard ; le monde comme langage, selon Greimas ; le statut radicalement immanent du monde, selon Hjelmslev ; le déni ostensible de Saussure des choses données par elles-mêmes –, tout cela semble légitimer l'hypothèse qu'il n'y a pas de sens dans le réel. Il n'y a pas de sens qui émane directement du réel, qui ne soit entièrement créé par l'action du langage, c'est-à-dire par l'ensemble des discursivités langagières déclenchées par les divers discours, scientifiques ou non, tout au long de notre histoire. Selon cette vision – ou profession de foi –, le langage *crée* le monde à son image et à sa structure. Le langage humain impose du sens au réel, ou plutôt il impose la réalité elle-même et la mène à produire continuellement du sens face à l'homme et à ses cogitations, scientifiques ou autres.

De plus, il découle de l'argument de Danchin, et à vrai dire depuis Xénophane, qu'il n'y a de vérité absolue dans aucune « devinette » discursive à travers laquelle on fait parler le réel. C'est là son meilleur bénéfice pour l'homme et son monde. Avec elle, on évite le cruel et massif positivisme moniste caché dans les sciences exactes et les neurosciences ; on remet en cause l'exclusivité des « causalités ascendantes » par lesquelles les neurosciences en général revendiquent une démiurgie neuronale triomphante : une armée de neurones « stupides » à *créer* – c'est un mot facile dans la littérature neuroscientifique – l'ensemble de notre apperception, de nos perceptions, cognitions, conscience, émotions, sentiments, enfin de notre « intelligence »⁹¹. Bref, cela évite toutes sortes de certitudes, issues d'une vision a priori d'un réel supposé indépendant de la machinerie du langage, certitudes si exaltées par les grands éditeurs et par les revues renommées, qu'elles seront bientôt détournées par des pragmatismes industriels qui gangrènent les politiques de santé – l'empire pharmacologique du traitement des malheurs psychiques de l'individu –, ainsi que par des pragmatismes maladroits qui dévastent les idéologies – les empires politiques et gouvernementaux du monde, entraînant les malheurs existentiels de l'individu.

Or, imposer du sens au monde, faire parler le réel, ce n'est rien d'autre que le sémiotiser, c'est-à-dire lui construire une existence sémiotique. Et toute théorie qui tente d'expliquer cette sémiotisation, c'est-à-dire la construction du sens du réel, doit se plier à des contraintes « sémiologiques ».

3. Principes sémiologiques d'une théorie du sens

Le néologisme « sémiologique » a été inventé par Zilberberg « en hommage à Hjelmslev », dit-il, dans son premier ouvrage majeur, *Essais sur les modalités tensives* (1981 : 3 ; 29), et repris par lui une

⁹¹ Voici quelques titres démiurgiques : Damasio (2010), *Self comes to Mind: Constructing the conscious Brain*, dont la traduction en portugais a donné le titre : *Et le cerveau a créé l'homme* ; Nicoletis (2020), *Le véritable créateur de tout. Comment le cerveau humain a sculpté l'univers tel que nous le connaissons* ; Ramachandran (2011), *Le cerveau fait de l'esprit. Enquête sur les neurones miroirs* ; Varela (2017) *Le cercle créateur*. Lors d'un colloque international à Toronto en 2018 – « Points aveugles et points borgnes en Sémiotique : concepts impensés ou à repenser » –, j'ai communiqué un texte soulignant plus longuement ces prétentions démiurgiques (Beividas 2020, 2022).

seule fois dans *Raison et poétique du sens* (1988 : 16). Il nous oblige à prolonger, pour l'instant, l'isotopie religieuse. En effet, Zilberberg a conçu ce terme en s'inspirant des « vertus théologiques » de l'Église catholique – foi, espérance et charité –, vertus inébranlables en tant que telles, dans cet univers du discours religieux. Le néologisme est précieux à plus d'un titre. Il atteste le caractère inaliénable des principes fondateurs du langage. C'est-à-dire que, pour que quelque chose ait le statut de langage, le terme sémiologique permet de neutraliser toutes les différences idiosyncratiques entre sémiologies et sémiotiques. Il est valable pour toute théorie qui suit de tels principes. Il ne s'agit pas de catégories indéfinissables et valables pour n'importe quel domaine ; elles sont bien délimitées et parfaitement définissables. Ces principes ont été pressentis et déclenchés par Saussure, travaillés et établis par Hjeltslev et Greimas :

1. Un langage est défini par deux plans, un plan du contenu et un plan de l'expression, solidaires l'un de l'autre ;
2. Chaque plan est divisé en trois composantes : forme, substance et *purport* (propos, sens, matière) ;
3. Entre les deux plans et entre les trois composantes de chaque plan, la relation est radicalement arbitraire (pouvant cependant abriter des motivations internes à chaque plan) ;
4. Les formes déterminent les substances. Il n'est pas de substance qui ne reçoive de la forme la contrainte d'une « existence scientifique » dans les termes de Hjeltslev, ou d'une « existence sémiotique » dans ceux de Greimas ;
5. Il y a une fonction sémiotique (signologique, signique, sémosis, peu importe le nom) entre les deux plans du langage, plus précisément entre les deux formes, de l'expression et du contenu, fonction qui *institue* le signe comme tel et caractérise une langue comme Institution « SANS ANALOGUE », écrit en majuscules Saussure (2002 : 211) ;
6. Le signe, produit dans la fonction sémiotique, crée son référent, donc l'internalise, le fait devenir immanent au langage, comme seul objet disponible pour l'observation, l'expérimentation, la perception, bref, pour toute action gnoséologique humaine : le monde devient langagier.
7. Ce référent immanent atteste d'une « existence sémiotique », et il n'y en a pas d'autre : il s'agit de la seule grandeur disponible pour faire parler la réalité, pour donner du sens au réel, dans tout discours (de science, de philosophie, d'art, etc.)⁹².

Les principes sémiologiques constituent le *λογός* du sens, terme pris ici en dehors de ses oppositions subalternes *logos vs. phusis*; *logos vs. pathos* ; *logos vs. muthos*, oppositions secondaires, bien que millénaires, qui subsistent depuis toujours. Au contraire, il est pris au sens le plus large et le plus global : *λογός* du sens signifie ce qui définit l'acte même de naissance ou la carte d'identité du sens comme sens, ce qui *institue* le sens comme tel. Les principes sémiologiques sont les seuls dont l'observance peut qualifier une théorie de *sémio*. Ils répondent à la bonne question de Sémir Badir, dans un récent congrès organisé par lui : « De quoi *sémio* est-il le nom ? ».

⁹² Pour reprendre une dernière fois l'utilisation isotopique de la métaphore religieuse, ce nombre 7 n'est-il pas « cabalistique ». Il est le pendant des 7 « péchés capitaux » qui seraient commis si les sept vertus sémiologiques d'une théorie du sens n'étaient pas respectées. Certes, les questions de valeur, de différence, de statut narratologique de l'imaginaire langagier, parmi d'autres concepts tout aussi fondamentaux dans une définition plus complète du langage, devraient figurer sur la liste.

Ces principes seraient la condition *sine qua non* pour qu'une théorie du sens soit considérée comme *semio*. Cela nous autorise donc à revenir sur une réflexion énergique et audacieuse de Hjelmslev. Elle est contenue dans un texte très important, en raison de ses positions immanentes, intitulé « La structure morphologique », écrit à l'origine en 1939 pour le V^e Congrès International des Linguistes, dans une session qui n'a pas pu avoir eu lieu, en raison de la seconde guerre mondiale (1971 : 122-147). Il s'agissait de dénoncer les solutions philosophiques qui adoptent la méthode *a priori*, à travers l'établissement d'un « cadre constant et éternel de catégories » – référence à Wundt et à un « rationalisme métaphysique » de son temps. Selon Hjelmslev, ce qui caractérise les catégories du langage, c'est précisément qu'elles sont constituées de faits « à la fois généraux et *a posteriori*, à la fois abstraits et objectifs » (1971 : 137). Entre la méthode *a priori*, que Hjelmslev rejette, et la méthode empirique, qu'il adopte, il n'y aurait pas de conciliation possible. Et il tranche : « Pour évaluer une théorie par rapport à la distinction entre l'apriorisme et l'empirisme, il ne s'agit pas de doser la part exacte de chacune des deux méthodes ; il s'agit de répondre *par oui ou par non* » (p. 132 – je souligne).

En ramenant la réflexion à notre contexte et en empruntant la même attitude au linguiste, nous sommes confrontés à la question de savoir si « oui ou non » une théorie du sens peut porter la marque *semio*.

4. De quoi « semio » est-il le nom ?

« Sémiotique » est un mot qui circule librement dans le monde académique et, plus récemment, dans les médias. Comme tout être au monde, une fois né, rien ne permet de prévoir ses déplacements, ses errances, ses confabulations, ses conversations, ses connotations, ses réverbérations. Sans définition précise, le nom de sémiotique navigue entre polyvalences et polysémies, les unes prometteuses, les autres inquiétantes. Pour le sens commun, il reçoit des connotations qui renvoient à quelque chose de difficile, de profond, en même temps que de rusé, de manipulateur⁹³. En d'autres termes, son rayon d'action est aussi large que le flou de sa définition.

Considérant cette polyvalence, dans les limites de cet article je me propose uniquement de vérifier certaines conséquences que l'hypothèse sémiologique présentée ci-dessus peut avoir dans le cadre académique et, plus précisément, dans le cadre académique et théorique qui est considéré comme directement lié au domaine dit sémiotique. Il n'y a pas moyen de ne pas dire que, si l'hypothèse sémiologique est soutenable, des théories renommées, qu'on appelle *semio*, ne rendraient guère justice à ce nom. Puisque je ne m'intéresse pas ici à l'exhaustivité mais à l'exemplarité, je me limiterai à quelques-unes d'entre elles, les plus proches et les plus importantes de l'univers sémiotique du courant greimassien. Il faut cependant être averti à l'avance que rien de ce que diront les commentaires ci-dessous ne peut contester l'immense valeur scientifique, heuristique, descriptive et analytique de ces théories. Seulement, au vu des principes et contraintes sémiologiques, l'empreinte *semio* ne leur conviendrait pas.

⁹³ Dans une interview récente, un neurologue brésilien de renom, commentant la difficulté de l'acceptation du vaccin contre le Covid-19 par les masses, disait que cela était dû à une action « sémiotique » du gouvernement (Bolsonaro), en faisant comprendre par là une manipulation sournoise de sa politique. Il n'avait pas tort, mais les connotations qui s'impriment dans la tête des gens sont dévastatrices. Et dans les salles de classe, nous avons la tâche fatigante de nuancer les choses, tout le temps.

Les conséquences de l'hypothèse sémiologique semblent même étranges. Mais les principes sémiologiques ne cadrent pas avec une théorie comme la « sémiophysique » (R. Thom, J. Petitot). Si l'on se fie à la profession de foi de Danchin, pour qui le monde physique ne parle pas, l'expression « sémiophysique » est antinomique. Si les formes intrinsèques du réel – de la matière physique à la matière biologique – sont générées morphogénétiquement à l'intérieur de la substance, comme une autopoïèse, le principe 4 ci-dessus, concernant la priorité et la détermination de la substance par la forme, n'est pas respecté. Il n'y a pas non plus de place pour l'arbitraire (principe 3) : sauf erreur, la morphologie de la plante de Goethe ne laisse aucune chance à l'arbitraire dans la morphogenèse successive de sa constitution. L'hypothèse sémiologique ne permet pas de défendre la nature du sens comme provenant d'une ontologie substantielle et générée dans celle-ci.

De même, la théorie « sémiogénétique » du groupe *Mu* – anagenèse/catagenèse – ne porte pas la marque *sémio*, puisqu'elle se soumet au même substantialisme que la théorie précédente. À son tour, la « phénoménologie linguistique », nom par lequel Coquet définit sa théorie, ne s'inscrit pas non plus dans le monde *sémio*, en raison de la priorité et de l'antériorité qu'elle accorde à la *phusis* sur le *logos* ; en raison de son refus obstiné du formalisme hjelmslévien, entendu idiosyncratiquement comme l'exclusion de la substance. Et toute autre théorie qui la suit de près échappe également au nom *sémio*, bien qu'elle puisse même faire pleinement usage des concepts greimassiens généraux pour sa conduite.

La phénoménologie merleau-pontienne échappe également aux protocoles sémiologiques parce qu'elle prône une primauté de la perception par rapport au langage ; elle accorde à la perception la tâche immense et la compétence, colossale – mais d'où vient-ça ? –, d'être la donatrice de sens au monde, d'être un catégorisateur dans une région pré-langagière, anté-prédicative ; elle introduit la substance (du corps-propre, de la chair) comme base de ses opérations. Sous cet angle, on voit qu'il n'y a pas de congruence avec les principes sémiologiques. C'est ainsi que je comprends les positions de la sémiotique tensive de Zilberberg – théorie sémiologique par excellence – lorsqu'il affirme « la *divergence insurmontable* entre la sémiotique et la phénoménologie, souvent conniventes. La position de la phénoménologie ressortit à ce que Hjelmslev appelle le « réalisme naïf » (Zilberberg 2011 : 2 – les italiques sont miennes).

Toujours issu de l'idée sémiologique, couplée à la thèse de Danchin du mutisme du réel, le nom *sémio* ne conviendrait pas non plus aux diverses tentatives récentes d'étendre la production du sens à des ontologies régionales comme la région végétale (phytosémiotique), la région du vivant (biosémiose) ou le monde microcellulaire (mycosémiose). Il est fort probable que le néologisme « neurosémiose » apparaîtra prochainement chez les neuroscientifiques pour être appliqué également au cerveau. Du point de vue de l'hypothèse sémiologique, toutes ces propositions, œuvres de Sisyphe, fonctionneraient en antinomie.

La question d'une zoosémiotique est beaucoup plus compliquée. L'exemple paradigmatique du chien de Pavlov, qui salive au toucher de la clochette, atteste bien d'un acte *sémio* : un plan de l'expression (la clochette) totalement arbitraire par rapport au plan du contenu (la tranche de viande). Pavlov aurait pu choisir n'importe quel autre signifiant. Le chien éduqué produit effectivement un acte sémiotique arbitraire. Mais peut-on en dire autant de la tique d'Uexkull qui tombe sur le dos du bœuf au « signal » de la chaleur ? Est-il légitime, sur cette base, de prétendre qu'il y a là un prototype de

signification qui, peu à peu, par approximations et généralisations successives, permet à des écologistes comme Lestel de proposer *Les origines animales de la culture* (2001) ? (cf. Beividas 2017b).

Enfin, ce n'est peut-être pas une absurdité téméraire de comprendre que toutes les théories du sens qui tentent de « naturaliser » le sens (et l'esprit humain qui s'y construit), en ne respectant pas le *λογός* du sens, et ses contraintes sémiologiques, partent d'une hypothèse (d'une « devinette » selon les mots de Danchin) qui confère au réel la prouesse de répondre de l'intérieur de la substance du monde, comme morphogénèse ou autopoïèse, à la question concernant l'origine du sens. Or, ne court-on pas ici le risque de ce que certains auteurs soupçonnent comme des *erreurs de catégorie* ? (cf. Queré 2001 : 275-292).

5. Apologie du corps

Le corps est entré en force dans la sémiotique il y a une bonne trentaine d'années. La *Sémiotique des passions* (1991) a ouvert le sentier, une sorte d'excitant. Elle a permis peu à peu de donner libre cours à une véritable apologie du corps, comme si la sémiotique formaliste immanente refusait définitivement de voir des « vrais corps », des « vrais mondes », des « vrais psychismes » – ce sont des expressions qu'on peut lire dans des textes récents. Danchin et Anaximandre seraient effrayés par cet adjectif.

Dans cette croisade à la recherche du corps, supposé perdu par la sémiotique immanente, plusieurs textes de sémioticiens s'appuient sur l'extrême sensibilité des poètes et des lettrés – Proust y étant figure de proue – pour dessiner la fine fleur de la substance du corps-chair. Or, il n'y a pas de « vrai » corps ni chez Proust ni chez aucun autre poète, petit ou grand. Ce qui nous reste, ce sont leurs signes ingénieux et leurs intrigues ingénieuses, utilisés dans leurs constructions discursives créatives et géniales. Il n'y a pas de corps-propre ou corps-chair dans les énonciations de n'importe quel texte de la littérature. Qu'est-ce qu'effectivement un corps qui fait l'objet d'une attention apologique, romantique, presque cultuelle, comme si en parlant beaucoup du corps on était plus proche de lui, collé à son essence charnelle ? Pourquoi ne sont pas inclus dans ces analyses les excréments du corps, la bile, les exsudations odorantes comme la sueur, les bactéries parasites ? Ne sont-ils pas du corps ? Comment et pourquoi arrive-t-on à contourner le côté dérisoire qui les hante ? Réponse : tout simplement parce que le corps, comme toute grandeur langagière, est un concept discursivement construit, sans aucune différence par rapport aux autres grandeurs créées dans le langage. On ferait donc bien de contrebalancer l'apologie du corps par une apologie de la forme.

6. Apologie de la forme

Prenons la bête par les cornes, c'est-à-dire, la langue dans son empirisme le plus concret. Dans tout acte sémiologique du locuteur, le son s'arrête aux portes de l'oreille, se dissout et se transmute en une autre substantialité (électro-chimique) qui atteindra les neurones. En d'autres termes, rien de la substance sonore ne se conserve. La phonétique cesse d'exister, seule la phonologie survit, c'est-à-dire les formes distinctives, phonématiques, instruites à leur façon par les différentes langues. Ici, comme dans toutes les questions similaires, Copenhague l'emporte sur Prague et sur toutes les revendications substantialistes.

Par ailleurs, ce n'est pas la perception elle-même qui détermine jusqu'où s'étend le seuil, par exemple, d'un B devant un P, tout comme pour les autres phonèmes d'une langue. D'où la perception tirerait-elle la maîtrise de ces catégorisations et de leurs seuils si ce n'est du fait qu'elle est constamment *instruite* par les langues, chacune avec ses singularités phonématiques et archiphonématiques ? C'est la langue qui joue sur les seuils et les démarcations à droite et à gauche des phonèmes et à ne retenir que leurs formes pertinentes. Ici, la structure saussurienne et hjelmslevienne du langage prend le dessus sur les propriétés perceptives de la phénoménologie merleau-pontienne. Le signifiant est incorporel, disait judicieusement Saussure. Le langage instruit la perception à distribuer les phonèmes en voisés et non voisés, même lorsque nous chuchotons à l'oreille, c'est-à-dire sans la matérialité phonétique de ces sons, ou lorsque nous réfléchissons dans la cogitation silencieuse d'une nuit insomniaque.

Il faut bien le répéter : le son s'arrête aux portes de l'oreille. La substance disparaît. Il ne reste que la forme de l'expression retenue avec les formes du contenu, au niveau du morphème, de la phrase et du discours. C'est donc la *fonction sémiotique* qui va être assumée par les activités neuronales du cerveau dans l'implémentation sémantique qui s'y déroule, opération qui, à ce jour, n'a pas été prise en compte par des études neuroscientifiques *de ce point de vue*. Voici une « causalité descendante » qui n'a pas encore eu l'accueil et l'attention qu'elle mérite dans ces études.

En tout état de cause, le sens à implémenter dans les neurones, quelles que soient leurs typologies et leur répartition dans la boîte crânienne, reçoit du langage les instructions. Tout se passe comme si le langage parlait à l'assemblée des neurones : « Mesdames, ces “sons”, qui entrent substantiellement par les oreilles, doivent être entendus *formellement* comme des phonèmes, formellement arrangés en lexèmes, formellement combinés en syntaxe et formellement racontés comme narration cohérente, le tout selon les règles que je vous donne, différemment dans chaque langue naturelle. Et, transporté par les nouvelles substances électrochimiques intracérébrales, c'est ainsi que le tout sera implémenté comme des “propos” (*purport*, selon Hjelmslev), à chaque fois d'une façon singulière, des propos qui finalement vont servir de communication entre les hommes. »

Et le langage continue : « Plus vous maîtriserez ces instructions que je vous donne, plus cette mise en œuvre sémantique produira l'efficacité de cette communication. Alors, au travail ! ». Écoutons les paroles du petit-fils du grand poète Esaias Tegnér, citées par Hjelmslev :

Et si les ondes sonores prennent la forme des mots *patrie, liberté, honneur*, et si au bon moment elles atteignent les bonnes oreilles, les ondes sonores peuvent s'enfler en une tempête qui fera basculer les trônes et changera le destin des nations (1880 in *Le pouvoir du langage sur la pensée – apud Hjelmslev 1971 : 103*).

Et le langage de conclure : « et tous les autres phénomènes substantiels qui pénètrent la vue, les couleurs et les images, qui touchent les mains, les corps tactiles, qui pénètrent les narines, les odeurs, tous doivent subir le même traitement des règles langagières. Ce n'est qu'ainsi qu'ils auront un sens pour l'homme ! »

Enfin, face à ce type d'hypothèse sémiologique, épistémologiquement radicale, je pense que les neuroscientifiques feraient bien de placer dans leurs fiches d'étude, à côté des vecteurs de « causalités ascendantes », habituels dans leurs descriptions, ce nouveau vecteur, « descendant », des lois du

langage qui instruisent l'implémentation sémantique dans les neurones. Peut-être aurions-nous une explication plus convaincante de la façon dont un esprit sémiologique peut habiter et investir sémantiquement un cerveau neuronal, la façon dont un esprit peut *se former* dans un cerveau.

Quoi qu'il en soit, il s'agit d'une hypothèse moins démiurgique que de déterminer, en causalité ascendante, que l'armée de milliards de minuscules cellules « stupides », les neurones, cette nouvelle génération de petits homoncles, serait responsable de la création du monde humain, de la conscience, des émotions, des cognitions, des affections, et *tutti quanti*. Selon l'hypothèse sémiologique, l'action du langage sur la structure neuronale, en tant que « causalité descendante », pourrait peut-être ouvrir au domaine neuroscientifique un inusité et non négligeable programme de recherches. Et, en fin de compte, une théorie sémiotique immanente du sens, tirée des nouveautés épistémologiques de la pensée de Saussure, poursuivie par Hjelmslev, par Greimas et suivie par certains de ses continuateurs, aurait une place moins timide et dédaignée que celle qu'elle semble avoir aujourd'hui. Ainsi, la sémiotique immanente, structurellement formelle, ne serait peut-être plus considérée comme un « lit de Procuste » ou comme un « structuralisme squelettique » périmé aux yeux de certains chercheurs : « además, aquel que sabe esperar no tiene necesidad de hacer concesiones ». C'est ainsi que Freud achève sa réflexion, citée ci-dessus (1921 : 2577).

Bibliographie

BACHELARD, Gaston

1966 *Le rationalisme appliqué*, 3^e éd., Paris, PUF, coll. « Bibliothèque de philosophie contemporaine » (édition électronique réalisée par Alfred Kastler).

BADIR, Sémir

2010 « Sémiotique et langage. Une présentation historico-épistémologique », in Cl. Normand & E. Sofia (dir.), *Espaces théoriques du langage. Des parallèles flous*, Louvain-La-Neuve, Academia, 2012, p. 279-299.

BEIVIDAS, Waldir

2022 "A linguagem faz o cérebro. Mente semiológica em cérebro neuronal" *CASA-Cadernos de Semiótica Aplicada*, vol.15 n° 2. <https://periodicos.fclar.unesp.br/casa/article/view/17049/1475>

2020 « La nature du sens : neuroception, perception ou sémioception ? », *Semiotica. Journal of the International Association for Semiotic Studies / Revue de l'Association Internationale de Sémiotique*, issue 234, p. 45-58.

2017a *La sémiologie de Saussure et la sémiotique de Greimas comme épistémologie discursive : une troisième voie pour la connaissance*, Limoges, Lambert-Lucas.

2017b « Zoosémiotique et anthroposémiotique : une rupture abyssale », in Gianfranco Marrone, *Zoosemiótica 2.0. Forma e politica dell'animalità*, Palermo, Museo Pasqualino, p. 237-246.

BENVENISTE, Émile

1966 *Problèmes de linguistique générale I*, Paris, Gallimard, coll. « Tel ».

BRANDT, Per-Aage

2013 « Analytique, sémiotique et ontologie dans le projet glossématique », *Janus – Quaderni del Circolo Glossematico* II/12, p. 191-205.

DAMASIO, Antonio

2010 *Self comes to Mind: Constructing the conscious Brain*, New York, Pantheon & Random House.

DANCHIN, Antoine

1990 « L'aurore des pierres », conférence du Centre International de Synthèse, Collège de France, 7 février 1990. <https://www.normalesup.org/~adanchin/origine/revue-de-synthese.html>

FREUD, Sigmund

1976 *Freud e Jung. Correspondência completa*, Rio de Janeiro, Imago.

1921 "Psicología de las masas y análisis del yo", in *Obras completas*, tomo III, Madrid, Ballesteros, p. 2563-2610.

GREIMAS, Algirdas Julien

1986 « Conversation », *Versus. Quaderni di studi semiotici*, n° 43. Milano, Bompiani, p. 41-57.

1987 « Mis à la question », in Michel Arrivé et Jean-Claude (éds.), *Sémio tique en jeu*, Paris-Amsterdam Philadelphia, Hadès-Benjamins, p. 301-30.

HJELMSLEV, Louis

1971 *Essais linguistiques*, Paris, Minuit.

1985 *Nouveaux essais*, Paris, PUF.

LESTEL, Dominique

2001 *Les origines animales de la culture*, Paris, Flammarion.

NICOLELIS, Miguel

2020 *O verdadeiro criador de tudo. Como o cérebro humano esculpiu o universo como nós o conhecemos*, São Paulo, Planeta.

QUÉRÉ Louis

2001 « Naturaliser le sens : une erreur de catégorie ? », *La Découverte - Revue du MAUSS* n° 17, p. 275 à 292.

RAMACHANDRAN, Vilayanur

2011 *Le cerveau fait de l'esprit. Enquête sur les neurones miroirs*, Paris, Dunod.

SAUSSURE, Ferdinand de

2005 *Cours de linguistique générale*, édition critique par Tullio di Mauro, Paris, Payot.

2002 *Écrits de linguistique générale* [par S. Bouquet et R. Engler], Paris, Gallimard.

TIERCELIN, Claudine

2002 « Dans quelle mesure le langage peut-il être naturel ? (Condillac, Reid) », in *Condillac, l'origine du langage*, Paris, PUF, coll. « Débats Philosophiques », p. 19-56.

THOM, René

1990 *Apologie du logos*, Paris, Hachette.

VARELA, Francesco

2017 *Le cercle créateur (Écrits 1976-2001)*, Paris, Seuil.

ZILBERBERG, Claude

2011 « Des modes sémiotiques aux valeurs », *Signata* [Online], 2 Online since 30 September 2016, connection on 15 March 2023. URL : <http://journals.openedition.org>.

Pour citer cet article : Waldir Bevidas. « Quo vadis, Sémiotique ? Principes sémiologiques d'une théorie du sens », *Actes Sémiotiques* [En ligne]. 2024, n° 130. Disponible sur :

<<https://doi.org/10.25965/as.8247>> Document créé le 23/01/2024

ISSN : 2270-4957

Licence : CC BY-NC-SA 4.0 International

ACTES SEMIOTIQUES

Discours théoriques et temporalités
discursives

Theoretical discourses and discursive
temporalities

Sémir Badir
FNRS – Université de Liège

Résumé : Le parti pris théorique adopté par cette étude est que les théories se manifestent à travers des formes discursives et que ces formes accordent aux théories une représentation spatiale, temporelle ou spatiotemporelle. Dans cette perspective, notre étude entend envisager les formes de représentation temporelle manifestées par les théories sémiotiques. De telles formes ne connaissent pas encore de définition dans la littérature sémiotique. Notre étude s'attache à en dégager quatre à partir d'une analyse syntaxique de la notion de temps et de ses composantes définitionnelles, analyse menée sur des diagrammes. La description de ces quatre formes discursives — récit, déduction, argument et décrit — est consolidée par des rapprochements avec des conceptions, principalement philosophiques, du temps. Enfin, il est montré comment ces quatre temporalités soutiennent la modélisation des discours théoriques en sémiotique.

Mots clés : temporalité, discours théorique, répétition, sémiotique narrative, sémiotique tensive, sémiologie littéraire, sémantique interprétative

Abstract: The theoretical approach adopted in this paper is that theories are manifested through discursive forms, and that these forms give theories a spatial, temporal, or spatiotemporal representation. From this perspective, our study aims to consider the forms of temporal representation manifested by semiotic theories. These forms have yet to be defined in the semiotic literature. Our study sets out to identify four such forms based on a syntactic analysis of the notion of time and its definitional components, using diagrams. The presentation of these four discursive forms —narrative, deduction, argument and description — is reinforced by comparisons with philosophical conceptions of time. Finally, we show how these four temporalities support the modelisation of theoretical discourse in semiotics.

Keywords: temporality, theoretical discourse, repetition, narrative semiotics, tensive semiotics, literary semiotics, interpretative semantics

Pour attribuer des formes aux théories sémiotiques, il convient que des formes soient effectivement à disposition et applicables à des théories, sémiotiques ou non. Sans doute de telles formes ont-elles pu être évoquées, çà et là, notamment par les auteurs de théories. Un registre raisonné de ces formes semble toutefois faire défaut. Il se montrerait utile pour une caractérisation différenciative des théories. La présente étude va se consacrer à la mise en place d'une partie de ce registre.

1. Des formes et des modèles théoriques

1.1. On voudrait, en guise de commencement, faire remarquer que le mode d'existence des formes et des modèles semble ambivalent. D'un côté, les formes et les modèles sont supposés être suffisamment abstraits pour se passer du temps comme de l'espace. Ce sont des hypothèses, remplissant une fonction de catégorisation sur des phénomènes pris dans le temps et/ou l'espace, mais telles qu'elles-mêmes échapperaient aux déterminations temporelles et spatiales. Pourtant, d'un autre côté, formes et modèles donnent lieu à des représentations, dédoublant, au niveau de généralité qui est le leur, le temps et l'espace des phénomènes représentés. Sous ce rapport, on parle d'*espace de représentation* et (moins souvent) de *temps de représentation*, comme si les représentations formelles et les modélisations étaient en mesure de convoquer un temps et un espace propres, « virtuels » (c'est-à-dire rendus absents, par le seul fait de la pensée, au regard du temps et de l'espace ordinaires), quoique le choix de ces expressions – « espace de représentation », « temps de représentation » – ne se justifie en définitive qu'en raison de la correspondance avec le temps et l'espace existant en dehors d'elles.

1.2. Seconde remarque préliminaire, les formes et les modèles ne sont pas réservés à la connaissance, si l'on entend délimiter par là un champ autonome (relativement autonome) de pratiques comprenant, pour l'essentiel, l'enseignement institutionnalisé, la littérature dite « savante » et la communication scientifique et technique. Les formes et modèles recouvrent des fonctions de catégorisation et d'abstraction assurément cognitives mais interviennent dans n'importe quel aspect de la vie sociale. Qu'on songe par exemple aux formes vestimentaires ou aux modèles de vêtements ; ces formes-là assument un savoir-faire associé aux vêtements, tandis que les modèles les dotent d'une valeur d'usage (un « pouvoir-être ») dans la vie sociale. En quoi par ailleurs ils *représentent* des vêtements et s'en distinguent par ce mode d'existence relève à bon droit de l'analyse sémiotique – on pourrait ainsi, en suivant Klinkenberg, qualifier d'icônes les formes vestimentaires dans les patrons de couture, d'index les modèles affichés aux devantures des boutiques ou portés par les mannequins lors des défilés de mode⁹⁴.

1.3. Ces deux préambules donnent à la question des formes des théories sémiotiques un cadre d'approche spécifique. Les formes des théories ne seront pas tenues pour étrangères aux fonctions que remplissent les théories. Chercher à rendre compte de ces formes, comme elles donnent à différencier les théories entre elles, est une manière de rendre compte des théories elles-mêmes. Autrement dit, les formes et modèles ne désignent pas autre chose, dans la connaissance au sens restreint, que des conceptions théoriques.

⁹⁴ Les icônes sont des « signes motivés par ressemblance » avec leur objet – dans l'exemple choisi, l'objet est le vêtement ; les index sont des « signes ayant pour fonction d'attirer l'attention sur un objet déterminé » (Klinkenberg 1996 : 148 et 160).

Est-ce donc à une théorie des théories sémiotiques qu'il faille se préparer ? Ce serait bien une telle position surplombante qu'endosserait une épistémologie rationaliste. Le motif en est que l'épistémologie traite les théories comme des hypothèses, et se donne elle-même à entendre comme une hypothèse rationnelle. Des couples conceptuels tels que *réaliste vs idéaliste*, *inductif vs déductif*, *empirique vs normatif*, par exemple, servent l'investigation épistémologique en ce sens. Ces couples sont relatifs à des types de contrôle qu'exercent les catégorisations au sein des théories.

L'approche sémiotique qui est la nôtre se portera quant à elle sur des représentations. Les théories pourront donc être analysées d'un point de vue sémiotique en tant que représentations. Ce que peut signifier « espace de représentation » et « temps de représentation » dans les théories intéresse au premier chef une approche sémiotique attelée à l'analyse des formes et modèles des théories sémiotiques. Cette approche mérite bien, en sus, la qualification d'épistémologique, dès lors qu'elle prend les théories pour objets d'analyse⁹⁵. Cependant, comme les outils d'analyse qu'elle emploie valent pour d'autres objets que les théories (sémiotiques comme non sémiotiques), la position de cette approche à l'égard de ces théories demeure indéterminée ; elle pourrait très bien dépendre elle-même d'une théorie sémiotique et produire de ce fait un exercice de *réflexivité critique*, au lieu d'imposer un regard externe, comme il caractérise en revanche les épistémologies philosophiques surplombantes.

2. Caractérisations formelles selon l'espace et le temps de représentation

2.1. À plusieurs reprises, l'analyse sémiotique des représentations a conduit à des typologies où l'espace et le temps servent de critères de classification.

Jean-Marie Klinkenberg (1996 : 118) a pu différencier des types de codes selon que leur organisation syntagmatique corresponde à une *toposyntaxe* ou à une *chronosyntaxe*. L'organisation syntagmatique suppose ainsi soit un espace soit un temps propre à chaque code considéré.

Les classifications où les critères dépendent du seul espace de représentation sont nombreuses. La plus poussée est sans doute celle que les sémioticiens ont produite à partir de la théorie mathématique de René Thom, grâce à la médiation qu'en a proposée Jean Petitot vers l'épistémologie. Les formes et modèles (ou « morphologies ») se rapportent toutes à un espace de représentation « physico-chimique, sémantique ou abstrait » (Petitot 1985 : 77). Les recherches contemporaines autour des diagrammes sont également une manière de faire dépendre d'un espace de représentation la typologie des formes ; la géométrisation diagrammatique est propice en effet à la transposition de formes spatiales vers des formes conceptuelles. Umberto Eco (2003) avait esquissé une telle typologie en proposant une distinction entre l'arbre et le labyrinthe, esquisse largement compensée par la richesse des illustrations qu'il en a données au sein des théories et de leurs modèles conceptuels.

Les classifications reposant uniquement sur le temps de la représentation sont sans doute plus rares, et moins riches. Mentionnons néanmoins celle qu'Émile Benveniste (1959) avait proposée au sujet de « systèmes énonciatifs », faisant le départ entre histoire et discours : à l'histoire correspondraient les temps de l'aoriste, de l'imparfait et du plus-que-parfait ; au discours, les temps du présent, du futur et de l'imparfait (ce dernier étant commun aux deux systèmes). Des travaux sémiotiques ont cherché à

⁹⁵ Pour une conception élargie de l'épistémologie, qu'on nous permette de renvoyer à l'Introduction de Badir (2022 : 7-48).

employer cette distinction en vue de répondre de problèmes épistémiques⁹⁶. Roland Barthes ([1970] 2002 : 581-582) rappelait pour sa part qu'Aristote dans la *Rhétorique* répertorie trois genres discursifs en les différenciant notamment selon le temps : passé pour le judiciaire, présent pour l'épidictique, futur pour le délibératif.

Ces classifications spatiales et/ou temporelles concernent les discours en général mais sont applicables aux théories dans la mesure où celles-ci se manifestent de manière discursive (on y reviendra au § 3.1). Les formes du canon et de l'*organon* évoquées par les directeurs du présent numéro des *Actes sémiotiques* sont susceptibles de classer les théories selon le temps et/ou l'espace de la représentation, soit qu'en appliquant le *distinguo* avancé par Klinkenberg on tienne le canon pour un modèle chronosyntaxique (« linéaire » ou « unidimensionnel ») et l'*organon* pour un modèle toposyntaxique (« tabulaire » ou « pluridimensionnel »), soit que tous deux dépendent d'une caractérisation temporelle – hypothèse que la suite de cet essai pourra étayer.

2.2. On pourrait donc parler de caractérisations spatiales, de caractérisations temporelles et de caractérisations spatiotemporelles des théories. Dans le cadre d'une épistémologie rationaliste, ces caractérisations seraient chacune sous-tendues par une hypothèse théorique portant sur les théories prises en objet. Dans l'approche sémiotique, en revanche, les caractérisations répondent simplement à une exigence de différenciation que les théories elles-mêmes adoptent⁹⁷.

Le localisme offre un beau cas d'étude à partir duquel se marque la divergence de ces approches. Défini avec sagacité par Jean-Michel Fortis, le localisme désigne « l'hypothèse selon laquelle l'expression des relations spatiales permet la lexicalisation de fonctions linguistiques qui dépassent le champ de la spatialité, et en particulier, s'agissant du XIX^e siècle, qu'elle est au fondement des relations casuelles » (Fortis 2014 : 105). Le caractère hypothétique du localisme en tant que théorie ne peut raisonnablement être attribué à ce qu'il « permet » de faire (à savoir qu'il apporte un moyen particulier de description pour un objet donné) mais bien, comme le souligne la fin de la définition, en ce qu'il tient lieu d'explication, fixant la description sémantique des cas linguistiques autour d'une signification spatiale qui en serait le « fondement ».

On se rappelle que Louis Hjelmslev, dans sa *Catégorie des cas*, a repris cette hypothèse théorique. Mais il s'en est servi pour d'autres finalités épistémiques. D'une part, et c'est le plus simple, il en a fait un moyen de caractérisation des théories linguistiques de ses prédécesseurs, en les différenciant de théories dites « antilocalistes » et d'autres encore dites « semi-localistes ». Dans les théories antilocalistes les cas sont définis par des fonctions liées à la notion de causalité (cause et effet) ; les théories semi-localistes admettent quant à elles deux types de cas en appliquant à chaque ensemble un modèle descriptif spécifique, gouverné soit par le champ sémantique de la spatialité (cas dits « topiques », tels, en grec, l'ablatif et l'instrumental) soit par la notion de causalité (cas dits « logiques », tels l'accusatif et le génitif) (Hjelmslev 1935 : 56). Pourvu que la causalité suppose un temps de représentation, la typologie des théories de cas par Hjelmslev peut être vue comme une typologie avant la lettre d'analyse sémiotique des représentations théoriques selon l'espace et le temps.

96 On pense ici en particulier à Coquet ([1993] 1997 : 83-84).

97 Ou du moins sont-elles *censées* le faire, pourvu qu'elles s'accordent sur un principe d'empirisme inhérent, selon Hjelmslev, à toute théorie scientifique.

2.3. D'autre part, Hjelmslev a conduit l'hypothèse localiste au-delà du préjugé épistémologique qui l'avait fait naître. La caractérisation spatiale n'octroie pas seulement, selon Hjelmslev, un sens à une forme linguistique, ainsi que ses prédécesseurs la concevaient ; elle-même est une forme de contenu et ne peut dès lors trouver de fonction qu'au sein d'un système linguistique. Jean Petitot l'avait noté avant nous : « La procédure de Hjelmslev consiste à traiter cette catégorie [la catégorie des cas] comme un *espace sémantique* et à lui appliquer les principes de l'analyse structurale (catégorisation d'un champ par un système d'écart différentiels). Elle reconduit à une *sémiotique de l'espace* la conception spatiale qu'elle pose comme fondatrice » (Petitot 1985 : 198 ; italiques de l'auteur). Petitot y voit un défaut (un « paralogisme ») dans la mesure où cette analyse « s'interdit *a priori* toute compréhension des relations casuelles » (*ibid.*). À nos yeux (de sémioticien), la procédure hjelmsléviennne a l'avantage de conférer un espace de représentation à son analyse, laquelle ne flotte plus dès lors dans l'éther essentialisant des idées.

La question épistémologique qu'implique en effet l'attribution de descriptions spatiales à des formes de contenu déliées *a priori* du champ sémantique de la spatialité consiste à déterminer le type de connexion sémantique entre ces champs. La présomption la moins engageante est celle d'une connexion métaphorique : les significations spatiales ne seraient qu'une manière de « faire voir » des notions abstraites. Le localisme a opéré face à ce postulat un renversement radical ; les notions abstraites sont telles, « abstraites », précisément à cause de l'oubli de leurs significations spatiales profondes (de leurs « intuitions spatiales »), oubli que des connexions métaphoriques ou synecdochiques permettent de rétablir. L'approche structurale de Hjelmslev renonce, quant à elle, à toute détermination originaire. L'analogie proportionnelle, que l'analyse linguistique s'emploie à justifier, suffit à établir une connexion entre des significations spatiales et des notions non spatiales. Le gain épistémique ne réside plus alors en une sémantisation particulière mais bien dans l'effet de différenciation qu'elle permet sur un champ sémantique plus difficile à structurer. Il ne s'agit pas de déclarer, par exemple, que le sens du génitif, en grec comme en latin, réside dans l'éloignement, tandis que le sens de l'accusatif réside dans le rapprochement ; mais on admet désormais, quand même l'analyse linguistique donne *parfois seulement* au génitif le sens d'un éloignement et à l'accusatif le sens d'un rapprochement, que *dans tous leurs usages* le génitif et l'accusatif sont entre eux dans le même rapport que l'éloignement et le rapprochement, à savoir des opposés (Hjelmslev 1935 : 38)⁹⁸.

3. Le discours de la théorie

3.1. Tenir la théorie pour un discours revient, d'une part, à lui attribuer un pouvoir d'homogénéisation (*un discours*), d'autre part à inscrire ce pouvoir dans le cadre de caractérisations sémiotiques (*un discours*). En termes hjelmsléviens : la théorie est la forme d'une manifestation. De fait, il paraît peu vraisemblable que l'homogénéisation que suppose la notion de théorie puisse relever d'autre chose que des puissances du discours. On ne saurait, en tout cas, la faire dépendre d'une pratique sociale. Sans doute la théorie se produit-elle, pour l'essentiel, dans les pratiques dites « académiques » ou « savantes » (lesquelles sont déterminables par un statut social) ; pour autant elle ne les spécifie pas,

⁹⁸ L'analyse des cas du grec et du latin est reprise à F. Wüllner, auteur d'une théorie des cas « fort bien fondée et d'une très grande importance » (Hjelmslev 1935 : 36).

puisque le savoir académique développe des discours qu'il n'est pas d'usage de qualifier de théoriques – mais bien d'historiques, analytiques, didactiques, appliqués, de travaux pratiques, etc. Même si, par convention, on s'accordait à étendre la théorie au discours savant dans son ensemble, il paraîtrait peu adéquat de rendre compte du rôle qu'endosse le savant dans la vie sociale par une activité de « théorie » (les activités d'enseignement et de recherche sont, dans le monde contemporain, bien plus appropriées à rendre compte de ce rôle). On admettra ainsi que la théorie est elle-même une représentation discursive dotée d'un pouvoir d'homogénéisation.

3.2. La narrativité, comme le concept en a été élaboré par la sémiotique narrative, possède, quant à elle, le pouvoir d'organiser le discours. L'hypothèse que son application puisse s'étendre à toute représentation discursive n'a pas été confortée par les travaux d'analyse. Les auteurs, tous formés à la sémiotique narrative, qui ont contribué à l'ouvrage dirigé par Algirdas Greimas et Éric Landowski (1979), *Introduction à l'analyse du discours en sciences sociales*, n'ont pu que constater la résistance que les discours savants, en particulier, opposaient à l'application de la narrativité⁹⁹.

François Rastier a repris le pari de cette application dans une étude, qu'il qualifie d'exploratoire, dédiée au discours théorique. Aux textes philosophiques il est envisagé d'imputer une narrativité « abstraite », par quoi il convient d'entendre que les actants ne sont pas humains, ni même anthropomorphes, mais désignent des concepts. Comme le reconnaît toutefois à demi-mot l'auteur, il reste quelque peu hasardeux, en l'état de l'art, de tenir pour *narratif* le principe d'organisation discursive des concepts philosophiques¹⁰⁰. Rastier avait d'ailleurs proposé, un peu plus haut dans le même article, une caractérisation de différents discours selon laquelle une dialectique narrative définit le discours romanesque tandis que le discours philosophique et le discours scientifique se caractérisent, eux, par une dialectique argumentative¹⁰¹. La contradiction apparente entre les deux propositions, où le philosophique se voit caractérisé tantôt par le narratif (« abstrait ») tantôt par l'argumentatif, soulève deux questions : celle du commun dénominateur entre le narratif et l'argumentatif ; et celle de la fonction que l'on fait jouer à leur différenciation.

À la recherche d'un commun dénominateur, Rastier avance cette réponse : le narratif et l'argumentatif sont des structures dialectiques. De telles structures organisent le plan du contenu du discours, à un niveau de la syntaxe que la sémiotique narrative tient pour profond. La variété de leur application entraîne la diversité des différenciations qu'elles permettent, par exemple au sein du discours théorique ou entre le discours théorique et d'autres discours – c'est là en somme ce qui leur donne droit au titre de *structures*. Pour le dire autrement, de telles structures dialectiques ne dépendent pas seulement de l'analyse des manifestations discursives (quoiqu'elles soient adéquates à en répondre) mais encore d'une exigence *a priori* de différenciation (leur fonction d'organisation les élève au rang de formes).

99 Pour une discussion, voir LTTR13 2019 : 192-201.

100 « Si le passage du récit à la narration permet à la philosophie de se réfléchir en elle-même et d'y gagner sa réflexivité caractéristique, il reste à interroger le statut narratif des concepts. La dialectique dispose et met en scène des personnages comme la Vérité, l'Esprit, la Nécessité, l'Opinion droite, etc., mais leurs interactions peuvent-elles se regrouper en séquences stéréotypées comme des fonctions narratives ? Quels sont leurs modes de récursion et d'enchâssement ? Les réponses à ces questions ouvertes varient sans doute selon les époques et les écoles » (Rastier 2005 : § 4).

101 Une dialectique, au sens où l'emploie ici Rastier, est une structure d'articulation des états et des processus manifestés dans un texte. Cette structure peut être élevée au niveau de généralité où elle correspond à la pratique régularisée d'un discours.

3.3. Toujours dans le même article, Rastier avance encore une autre caractérisation typologique au bénéfice des discours théoriques. Cette caractérisation-là vise un principe d'organisation pour des « univers sémantiques », actualisés par tout texte, mais différenciables selon le type de discours dont le texte procède. Les textes littéraires favorisent les connexions métaphoriques entre isotopies, en quoi le principe d'organisation qu'ils observent est tabulaire. En revanche, les textes philosophiques sollicitent des rapports hiérarchisés entre les acteurs conceptuels, de sorte que le principe d'organisation de leur univers sémantique est arborescent. Quant aux textes scientifiques, — lesquels, à l'instar des textes philosophiques, font partie, selon Rastier (1995 : § 6.2), du discours théorique, — ils favorisent des connexions multiples et saturées, d'où un principe d'organisation sémantique réticulaire. Tableau, arbre, réseau : comme chez Eco, cette typologie de modèles d'organisation suppose pour les univers sémantiques un *espace* de représentation.

On voit bien ici comment se joue la dynamique conceptuelle entre forme manifestée et forme manifestante. L'analyse des textes révèle la forme manifestée à travers les types de rapports sémantiques qu'un parcours interprétatif établit entre les unités sémantiques d'un texte. Mais seule la déduction faite sur l'espace de représentation permet de dégager, face à l'infinie variété des manifestations de rapports, trois modèles formels susceptibles d'organiser cette variété et d'y différencier des types d'univers sémantiques.

3.4. Une question analogue peut être reportée sur les structures dialectiques. Qu'est-ce donc qui les érige en modèles ? La proposition que va développer le présent article est que les structures dialectiques méritent d'être différenciées *selon le temps de représentation*. Plusieurs organisations du temps coexistent dans les discours ; ces organisations informent les organisations syntaxiques profondes que constituent les structures dialectiques. Une telle proposition prolonge celle de Rastier (présentée en 3.2) en déployant en amont les critères de la différenciation que ces structures opèrent et en ancrant ces critères dans une analyse du temps.

Avouons d'emblée que l'étude à laquelle on a cherché dans les paragraphes ci-dessus à préparer le lecteur est exploratoire, car une sémiotique véritable du temps reste à faire¹⁰². Au moins sommes-nous à même d'en indiquer le parcours : on commencera par proposer une analyse syntaxique du temps (§ 4) ; on dégagera ensuite, à partir de cette analyse, quatre conceptions syntaxiques du temps, en veillant à établir des correspondances entre celles-ci et les formes de temporalité issues de la tradition savante (principalement philosophique) (§ 5) ; enfin, ces conceptions syntaxiques seront converties en modèles discursifs (c'est-à-dire en, non pas deux comme chez Rastier, mais quatre structures dialectiques) pour le discours de la théorie (§ 6).

4. Réflexions analytiques sur le temps (Pour une sémiotique du temps)

4.1. Alors que l'existence de différents types d'espaces est consensuellement admise, en fonction du nombre des dimensions qui les définissent (la ligne : espace unidimensionnel ; le plan : espace bidimensionnel ; le volume : espace tridimensionnel), la possibilité de différencier des types de temps reste sujette à débat. Pour Jean Chesneaux (2004 : 109), les « cultures du temps », aussi différenciées

¹⁰² Mentionnons néanmoins à ce sujet un ouvrage dirigé par Bertrand et Fontanille (dir. 2006), en observant que les articles qui composent cet ouvrage ont envisagé principalement les aspectualisations données aux procès dans le temps, sans se risquer à questionner la conception même du temps.

qu'elles soient, convergent vers une catégorie universelle du temps. Cette catégorie consiste en l'articulation entre un passé, un présent et un futur. Admettons de prendre cette articulation pour départ d'une analyse du temps, quitte à remettre en cause, comme nous le ferons ultérieurement (§ 5.1), le postulat suivant lequel elle suffirait à établir une catégorie universelle.

On pourrait évidemment objecter, comme doit le faire tout sémioticien et toute sémioticienne, que cette articulation n'est pas de trois *concepts* (ou de trois signifiés), dans la mesure où chaque langue a latitude de pouvoir chacun d'eux d'usages sémantiques spécifiques, sans parfaite coïncidence avec la distribution de leurs usages dans les autres langues. L'articulation n'en reste pas moins *conceptuelle* (ou relative au plan de contenu). Les expressions *passé*, *présent*, *futur* permettent non seulement de l'entendre, mais encore de la caractériser comme articulation conceptuelle *triadique*. Bien sûr, on pourrait encore objecter que la triade ne se vérifie pas en toutes langues ou dans toutes les cultures. Elle paraît, en fait, tout de même très largement partagée. Convenons, par précaution, que l'articulation triadique peut servir de point de départ pour l'analyse en tant qu'elle assure une articulation *minimale*, tout en laissant ouverte la possibilité d'articulation du temps par un plus grand nombre d'expressions.

4.2. On poursuivra l'analyse en fonction d'un commentaire sur des diagrammes. Les diagrammes sont bien faits pour rendre compte d'une articulation conceptuelle minimale et donnent à interpréter les transformations qu'ils sont capables de subir comme des additions et soustractions de composantes définitionnelles de leur objet.

L'articulation du passé, du présent et du futur peut se donner à voir selon le diagramme suivant :



Fig. 1. Articulation conceptuelle triadique du passé, du présent et du futur

Un défaut semble toutefois apparent. Une telle articulation est insuffisante à représenter le temps car les éléments d'une articulation sont interchangeable. Une représentation adéquate du temps se doit de montrer le caractère *ordonné* du passé, du présent et du futur. Il ne s'agit plus dès lors d'une articulation (paradigmatique) mais bien d'une combinaison (syntagmatique). La base à partir de laquelle se conçoit le temps est ainsi celle d'une *organisation* conceptuelle, telle que peut la représenter une ligne vectorisée.



Fig. 2. Organisation conceptuelle triadique du temps

Telle est bien la manière dont on représente ordinairement la « ligne du temps », selon laquelle le passé, le présent et le futur sont non interchangeables et le temps lui-même, irréversible.

Cette représentation opère-t-elle nécessairement un gauchissement du concept de temps en lui faisant correspondre un espace de représentation ? Il serait hasardeux de le soutenir, dès lors que l'espace diagrammatique et le temps peuvent comporter des traits sémantiques communs. L'analyse de cette représentation s'impose donc.

4.3. Le concept de temps est ainsi défini, à travers sa représentation diagrammatique ordinaire, par deux composantes : un ordre et des éléments à baliser sur cet ordre. Qu'est-ce qu'un ordre ? La

logique mathématique définit le concept d'ordre, plus précisément le concept de *relation* d'ordre tel qu'il implique le concept de *structure* d'ordre, comme une relation binaire caractérisable par trois propriétés : la réflexivité, l'antisymétrie et la transitivité. Un *ordre strict* n'est pas réflexif. Il y suffit deux symboles et un opérateur : $x < y$. Convenons, dans le diagramme suivant, de remplacer les symboles x et y par 0 et 1 (pour un motif qui apparaîtra bientôt) et l'opérateur $<$ par une ligne vectorisée.



Fig. 3. La ligne du temps

Il n'y a sans doute pas de façon plus simple de représenter la ligne du temps, indépendamment de l'organisation selon laquelle le passé, le présent et le futur sont disposés. On pourrait imaginer de se passer des symboles 0 et 1 mais cela n'ôterait pas de la ligne vectorisée ses trois points remarquables : le début de la ligne, la fin de la ligne et, distinctement de cette fin, la pointe de flèche qui la vectorise. 0 et 1 ne font ainsi qu'exprimer les points remarquables, sémantiquement interprétables, du début et de la fin de la ligne. L'observation de l'existence de trois points remarquables donne à comprendre que seule la convention fait coïncider la fin de ligne avec la pointe de la flèche. La ligne du temps serait tout aussi valablement représentée par les deux diagrammes suivants :



Fig. 4 et 5. Autres représentations de la ligne du temps

Naturellement, du point de vue logique, ces représentations sont parfaitement interchangeables, tout comme il est indifférent de lire $x < y$ selon la proposition française « x est inférieur à y » ou selon cette autre proposition, « y est supérieur à x ». Mais, d'un point de vue *discursif*, il n'en est pas nécessairement de même. Il ne revient pas nécessairement au même de dire que x précède y , ou que y suit x , ou encore qu'il existe un ordre entre x et y . En particulier, quant à l'*irréversibilité* du temps, il ne revient pas au même de dire qu'elle est signifiée par l'existence d'une borne initiale (ce « 0 » que nous avons substitué, dans les diagrammes ci-dessus, au « x » du langage logique, combiné avec la pointe de flèche, comme en Fig. 5), ou qu'elle est signifiée par l'existence d'une borne finale (symbolisée par « 1 » combiné avec la pointe de flèche, comme en Fig. 3), ou encore que sa signification doit être trouvée dans l'existence d'un milieu orienté (Fig. 4).

En superposant tour à tour l'articulation conceptuelle du temps (Fig. 1) avec l'une des trois représentations de la ligne du temps (Fig. 3, 4 et 5), il est en outre envisageable de donner à entendre trois interprétations du temps : le temps, c'est le passé ; le temps, c'est le présent ; le temps, c'est le futur. Ce ne sont pas ces interprétations que nous sommes enclin à proposer comme des structures dialectiques du temps. Observons néanmoins qu'elles trouveraient aisément à s'actualiser dans le discours ; pour donner un exemple à chacune, en employant à chaque fois le temps verbal de l'indicatif présent : *C'est comme au bon temps* (*temps* = « passé »), *Prends ton temps* (*temps* = « présent »), *On a tout le temps* (*temps* = « futur »).

Quelle leçon tirer de ces manipulations diagrammatiques et de leur interprétation ? L'irréversibilité du temps résulte, telle une propriété, de l'ordre selon lequel est organisé un ensemble

de concepts, tout de même que l'antisymétrie est une propriété de l'ordre strict ($(x < y \text{ et } y < x) \Rightarrow x = y$). Mais, dans les diagrammes, cette propriété d'irréversibilité se fait autonome (autonomie symbolisée par une pointe de flèche), de sorte qu'elle devient susceptible d'être appliquée, *tendanciellement*, à chacun des concepts inhérents à la définition du temps, quoiqu'assurément seul le diagramme dans son ensemble, quelle qu'en soit la figure (3, 4 ou 5), soit à même de représenter la ligne du temps.

4.4. Passons à un autre point à examiner, en revenant à l'articulation du passé, du présent et du futur (Fig. 1). Cette articulation vise les *concepts* de passé, présent et futur et non leurs objets. En effet, s'il est *a priori* admissible de donner à ces concepts une représentation diagrammatique commune, à savoir un segment de ligne de même longueur, en revanche, quant aux objets qu'ils ordonnent dans le temps, il ne va pas de soi qu'ils possèdent la même « durée », ainsi que le laisse à penser la Fig. 2. Chesneaux évoque, avec des guillemets, trois « moments » du temps, mais il concède que le moment du présent diffère en qualité des moments du passé comme du futur : « L'unité foncière entre nos trois termes ne doit pourtant pas cacher la singularité du présent, [...] point de transit du futur au passé » (Chesneaux 2004 : 108)¹⁰³.

Une représentation commune d'une ligne du temps organisant le passé, le présent et le futur ferait en effet du présent la frontière entre le passé et le futur.

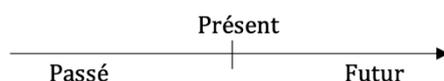


Fig. 6. La ligne du temps ordonnant le passé, le présent et le futur

La difficulté liée à cette représentation est d'interpréter le rapport sémantique d'un présent considéré en tant que frontière avec l'irréversibilité du temps, comme celle-ci se manifeste dans le diagramme par la vectorisation d'une ligne allant d'un début vers une fin. En convenant, après bien des philosophes depuis Saint Augustin, que le présent est le moteur de cette dynamique vectorielle (Ricœur 1985 : 19-36), il y aurait encore deux manières de le représenter :

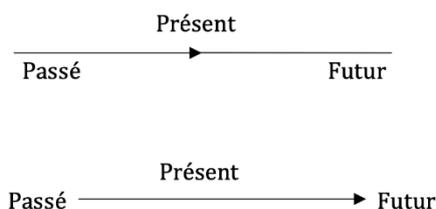


Fig. 7 et 8. Deux représentations concurrentes d'un présent vectoriel

Dans la Fig. 7, le placement de la pointe de flèche au milieu du segment est conventionnel : en tant que vecteur, il faut comprendre que le présent « se déplace », tel un curseur, sur la ligne entre le passé et le futur. Mais cette compréhension achoppe sur l'interprétation du présent comme point sans durée, car un point ne connaît pas de direction et ne peut constituer un vecteur. Si, reconsidérant cette interprétation du présent, on lui accorde une durée, alors cette durée est faite d'autre chose que du passé

¹⁰³ Une note (note 1, p. 107) avait suggéré des mots substituables à *moment* : *instance*, *dimension*, *ek-stase* (Heidegger), que l'historien considère comme tout aussi imprécis.

et/ou du futur et doit être distinguée des segments de ligne qui, en Fig. 7, les représentent. Dans la Fig. 8, le présent est ainsi ce qui transforme le futur en passé, ou ce qui conduit d'un état donné, passé, vers un autre état, futur. Ce sont alors le passé et le futur qui risquent de devenir des abstractions. Ces états, même si on leur accorde une durée, sont dénués d'orientation propre, puisque l'orientation de la durée est cela même qui est constitutif du présent.

Chaque seconde, chaque minute, chaque heure, chaque jour, chaque semaine, chaque mois, chaque année ou chaque siècle qui passe est une durée de présent. Cette durée ne s'intercale pas entre la durée du passé et la durée du futur mais elle « se boucle » sur elle-même en vue de convertir le futur en passé.

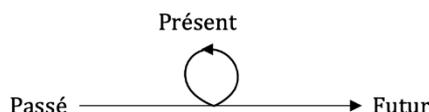


Fig. 9. La boucle du présent

De la sorte, à la relation d'ordre strict se substitue une relation d'ordre, laquelle a, en sus, la propriété de réflexivité ($x \leq x$).

La catégorie hiérarchisée des durées du présent pourrait aisément se représenter depuis le point-sans-durée par lesquelles ces durées se différencient des durées du passé et du futur¹⁰⁴. Il faut toutefois observer que la hiérarchisation ne concerne que des *concepts différenciateurs* de durées du présent. Ces durées s'enroulent comme dans une bobine et la font enfler.

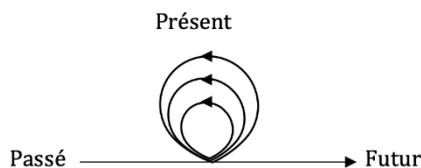


Fig. 10. Les boucles du présent

Certains de ces concepts de durées sont purement abstraits, dépendants de la mesure humaine. D'autres en revanche sont ancrés dans le vécu des êtres humains et correspondent à des phénomènes naturels, telle la rotation de la terre sur elle-même (durée d'une journée) et autour du soleil (durée d'une année), pour lesquels des variations infimes, mais réelles et indéfinies, sont observées. De tels phénomènes appuient l'interprétation d'un présent capable de se boucler sur lui-même. De la réflexivité s'ensuit la possibilité d'une réversibilité, que les phénomènes naturels, là encore, rendent plausible, tel le cycle de l'eau (évaporation, condensation, précipitation, infiltration, ruissellement, stagnation, évaporation).

¹⁰⁴ Voir *L'intuition de l'instant* de Gaston Bachelard, notamment ce passage : « L'expérience *immédiate* du temps, ce n'est pas l'expérience si fugace, si difficile, si savante, de la durée, mais bien l'expérience nonchalante de l'instant, saisi toujours comme immobile » (Bachelard 1932 : 34). Rappelons que Bachelard dans cet ouvrage conteste les thèses de Bergson sur la durée et sa conception aristotélicienne d'une « image immobile du temps mobile », laquelle ne serait pas très éloignée de notre Fig. 6.

À pousser la logique de la manipulation diagrammatique jusqu'au bout, le futur rejoint le passé dans une grande boucle englobante. Les théories du Big Bang et du Big Crunch, combinées, donnent crédibilité à cette représentation du temps.

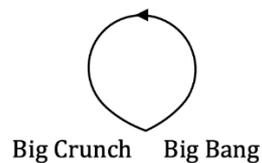


Fig. 11 : La boucle du temps

Le présent devient alors le temps englobant, temps de la *présence* de l'homme, soit comme individu (temps de vie), soit comme espèce (temps de l'Histoire), ou bien encore comme Raison (temps de l'univers). Cette dernière figure n'est pas foncièrement différente de la seconde manière de se représenter le présent, telle que la montre la Fig. 8 ; il suffit de la déplier de gauche à droite. La concurrence entre les deux représentations est par conséquent résorbable. Le présent devient *tout* le temps, quand le passé et le futur n'en sont que des éléments remarquables, borne initiale et borne finale.

4.5. Il semble dès lors que le temps ne soit plus défini par son irréversibilité. Non que celle-ci soit démentie à proprement parler, mais elle ne suffit pas à rendre compte du procès du temps considéré dans sa globalité. Pour autant, il ne s'agit pas de proposer la substitution d'un temps humain par un temps cosmique, ni même de consacrer le « divorce entre le temps de la physique et le temps de la psychologie » (Buser et Debru 2011 : 5).

La proposition que nous faisons est de considérer que la *répétition* est rectrice du procès du temps¹⁰⁵. La répétition produit à la fois le même et le différent (en tant que concepts) ; elle produit à la fois *du* même et *du* différent (en tant que ce à quoi renvoient ces concepts)¹⁰⁶. Elle est réflexive en ce qu'elle produit du même ; elle est irréversible en ce qu'elle produit du différent.

Le temps est *une répétition récursive*. Il est ordonné dans la mesure où l'ordre est une propriété de la répétition récursive ; chaque répétition diffère de ce qu'elle répète.

4.6. L'expression *Messieurs !* répétée à plusieurs reprises au début d'une conférence (sans doute en guise de demande d'apaisement vers un auditoire) fonde à la fois, c'est-à-dire *en même temps*, l'identité d'un mot, dans sa forme comme dans son sens, et sa variation, par sa prononciation comme par sa signification (Saussure [1916] 1969 : 150). Des linguistes, à la suite de Saussure, ont cru pouvoir y repérer un phénomène de « micro-diachronie ». En cela ils s'aveuglent sur deux points : premièrement, sur la différence *épistémologique* entre l'identité en synchronie que cet exemple illustre et l'identité en diachronie ; mais aussi, deuxièmement, sur le fondement *ontologique* commun à l'identité synchronique et à l'identité diachronique. « Le second problème [l'identité diachronique] n'est en effet qu'un prolongement et une complication du premier [l'identité synchronique] » (Saussure [1916] 1969 : 250). La synchronie et la diachronie sont des *conceptions du temps* fondées toutes deux

¹⁰⁵ Proposition proche de celle de Gaston Bachelard qui, dans *Dialectique de la durée*, pose le rythme comme base de la conception du temps (Bachelard, 1950 : viii).

¹⁰⁶ Sur les puissances de la répétition, on renvoie évidemment à Deleuze (1968). La légère divergence que nous voyons entre la proposition bachelardienne et la nôtre, qui cherche à schématiser certaines réflexions contenues dans le second chapitre de *Différence et répétition*, réside dans le rôle que remplit la différence à l'égard de la temporalité.

sur la répétition. Saussure aura suggéré que ces conceptions se laissent saisir au mieux dans l'analyse de la langue ; elles constituent de ce fait des conceptions *linguistiques* du temps.

4.7. Faisant retour sur la distinction des définitions de l'espace et du temps, on reconnaîtra que l'une et l'autre notions font valoir une grandeur rectrice spécifique – la dimension pour l'espace, la répétition pour le temps – et y associent une numération, laquelle est concevable du point de vue mathématique non moins que du point de vue linguistique.

ESPACE	Dimension	Numération cardinale
TEMPS	Répétition	Numération ordinale

Cette définition consacre notre analyse syntaxique du temps. La notion de temps est définie par la répétition ; une conception du temps à partir de laquelle peut se déployer sa signification, en particulier sa signification aspectuelle¹⁰⁷, exige toutefois que soit précisé l'ordre dans lequel cette répétition est prise.

5. Typologie syntaxique et discursive des temporalités

5.1. Dans le prolongement des travaux de Chesneaux, le sociologue Claude Dubar se proposait de « “passer” de la notion de temps au singulier et sans spécification (que j'appellerais désormais temps ordinaire) aux concepts de temporalités au pluriel » (Dubar 2014), en reconnaissant d'emblée que la tâche serait difficile. Nous adhérons à ce projet. Il y a bien, à nos yeux, une relation, partant une conversion, à envisager entre une *notion* de temps et des *concepts* de temporalité. En quoi se distinguent-ils ? L'apparemment avec la notion d'espace aide à comprendre ce que peut désigner une notion de temps « sans spécification » : sans spécification de numération ordinale, la répétition ne suffit pas à donner un temps susceptible d'être perçu ; elle donne à concevoir le temps de façon abstraite. Un concept de temporalité se doit, quant à lui, de donner un temps perceptible, c'est-à-dire un temps auquel on puisse se référer comme à un existant.

À la différence de Dubar, nous ne pensons pas en revanche que cette notion abstraite de temps puisse être confondue avec le temps ordinaire. Le temps ordinaire est forcément un temps spécifié par un ordre. Il est également peu plausible qu'il y ait une seule spécification ordinale corrélable au temps ordinaire ; que le temps ordinaire soit ambivalent ne l'exempte pas de la nécessité de la spécification. Enfin, comme on a vu, l'organisation du passé, du présent et du futur ne suffit pas à faire un temps perceptible ni intelligible, car ces « moments » ne sont pas intuitionnables, n'ayant pas même de fondement commun.

On ne reconnaîtra donc pas l'existence d'une catégorie universelle de temps qu'une notion pourrait instancier dans la connaissance. Les seules catégories universelles à alléguer, comme elles prédisposent à la conception du temps, sont l'ordre et la répétition ; ce sont des catégories épistémiques (et non pas ontologiques).

¹⁰⁷ L'aspectualité temporelle est l'autre face d'une analyse du temps. Il est exclu que nous l'envisagions dans ces pages, quoique son articulation au temps mériterait un examen approfondi. On se bornera ici à établir une différenciation opératoire : l'aspectualité est dédiée à la *perception* du temps ; la temporalité, à la *conception* du temps. Il a été noté (cf. *supra*, note 9) que c'est surtout sur cette aspectualité qu'ont porté, jusqu'à présent, les travaux sémiotiques, notamment Bertrand et Fontanille (dir. 2006) et Flores (2015).

5.2. Le projet de Dubar a consisté à informer les conceptions du temps par les sciences, la philosophie et les sciences humaines. Ses recherches synthétisent un grand nombre d'informations précieuses (Dubar 2008 ; 2014). L'étude sémiotique a toutefois d'autres exigences. Elle doit considérer la façon dont les temporalités, rapportables à ces conceptions scientifiques et philosophiques, s'articulent, c'est-à-dire comment elles se différencient à partir d'une base commune.

Deux voies d'analyse sont *a priori* envisageables. L'une consisterait, selon une approche inductive, à extraire des conceptions savantes du temps des traits sémantiques à faire tenir dans des relations d'opposition. L'analyse conduite dans la section précédente (§ 4) nous porte cependant à privilégier une approche déductive. On commencera donc par établir quatre temporalités à partir de l'analyse syntaxique du temps, avant de vérifier que la différenciation de ces temporalités peut s'appuyer sur des réflexions plus poussées – qu'il ne s'agit évidemment pas ici de discuter – que les nôtres.

*Le français n'est que du latin évolué*¹⁰⁸. La temporalité que l'on voit ici à l'œuvre est fondée sur la répétition et établit pour cette répétition une borne initiale : c'est en fonction du latin qu'il est affirmé que le français en est une continuation. Autrement dit, à partir d'un point donné, ici appelé « latin », une évolution est rendue possible. L'évolution procède par sauts, c'est-à-dire qu'elle insiste sur la différence¹⁰⁹. Le français est tenu pour une « conclusion » (ou une « dérivation ») de cette évolution mais il ne l'informe pas. Tout autre chose serait de dire, donc de penser, que *Le latin est un français d'avant le français*¹¹⁰ ; cette fois, la répétition a une borne finale qui donne sens à la temporalité ainsi conçue. Le latin, comme toutes les étapes d'« avant le français », est *encore* du français. On insiste cette fois sur la répétition, d'où un élément, certes remarquable mais non essentiel, est *extrait*. Les Fig. 5 et 3 (§ 4.3), respectivement, donnent des représentations acceptables de ces temporalités.

À ces deux premières, il est possible d'adjoindre deux autres temporalités. L'une est conçue à la fois comme borne initiale et comme borne finale, correspondant au terme complexe d'une analyse syntaxique du temps, telles qu'en donnent des approximations, insuffisantes chacune en elle-même, les Fig. 4, 9 et 11. L'autre temporalité est conçue sans bornes, ni initiale ni finale, mais comme un *milieu*, terme neutre de notre analyse syntaxique. Ce neutre est ambivalent, selon que l'accent porte sur l'existence d'un milieu – c'est-à-dire sur la *présence*, intransitivement conçue –, ce que l'on serait tenté de qualifier de « neutre positif » (voir, plus haut, Fig. 8), ou selon que l'accent est mis sur l'absence de bornes (« neutre négatif » ; Fig. 7).

108 Il s'agit d'un énoncé forgé, mais un passage du *Cours de linguistique générale* l'inspire : « [...] En remontant du français au latin, on se trouve bien dans la verticale ; le territoire de ces langues se trouve par hasard le même que celui où l'on parlait latin, et *chacune d'elles n'est que du latin évolué* » (Saussure [1916] 1969 : 298 ; nous soulignons).

109 Se rapporte à cette forme de temporalité le temps dit « comptable » ou « mathématique ». À partir d'un point donné, est posée une première borne temporelle. La borne suivante n'est pas seconde parce qu'elle suit la première : elle est seconde en conséquence d'une durée « donnée », c'est-à-dire préalablement établie entre le point initial et la première borne. Et ainsi de suite. La compilation des durées forme ce qu'on peut appeler une *déduction* (voir *infra*, § 5.7). Cette temporalité est en effet d'ordre logique : à partir de prémisses de durée, sont déduites des durées bornées et provisoirement conclusives.

110 À nouveau, un énoncé forgé mais inspiré par la pensée saussurienne : « Le latin est le français, c'est la même langue, seulement cette langue s'est modifiée avec le temps » (extrait d'un article résumant la première leçon de Saussure à l'université de Genève, paru sans signature dans le *Journal de Genève* ; cité par Alessandro Chidichimo (2009 : 268), qui y voit la main possible d'Albert Sechehaye.

5.3. Cette quadripartition conceptuelle entre en correspondance avec les quatre temporalités envisagées dans le *Cours de linguistique générale*¹¹¹. La diachronie *prospective* correspond à une répétition ancrée par une borne initiale d'ordonnancement. La diachronie *rétrospective*, en regard, coïncide avec une conception de la temporalité dont l'ordre de répétition fixe la borne finale. La synchronie, à laquelle Saussure privilégierait le terme d'*idiosynchronie*, correspond à une temporalité du milieu, conduisant à une analyse non pas de « tout ce qui est simultané » (p. 128) mais bien de ce qui fonde une co-présence. Ce temps présent est assagi au même, à la répétition et à la diversité du même, et ne peut donc admettre de différenciation avec d'autres langues. Enfin, la panchronie fait coexister tous les points de vue, ce qui fait douter qu'elle en ait un en propre¹¹². Une temporalité ancrant l'ordre de sa répétition à la fois dans une borne initiale et une borne finale n'est pas autrement conçue, comme si elle était indifférente à la répétition du même, tels les sons du mot *chose* (şoz) considérés « en soi », c'est-à-dire comme une identité où n'interfererait jamais de différence. Il existe donc bien, chez Saussure, quatre conceptions *linguistiques* du temps

5.4. La Grèce ancienne distinguait trois conceptions du temps, *chronos*, *aiôn* et *kairos*. Bien des interprétations en ont été données. On se contentera ici d'indiquer que leur différenciation est interprétable selon les caractéristiques d'une analyse syntaxique du temps. *Chronos*, « la succession des événements », est un temps borné, de manière simple ou complexe ; *aiôn*, « l'éternité », est au contraire un temps sans limites, non borné ; quant au *kairos*, « l'instant opportun », il fait du temps une situation, un milieu.

5.5. Dans la pensée de Martin Heidegger, comme la rapporte Paul Ricœur (1985 : 90-144) par un commentaire de *L'être et le temps* dans le troisième tome de *Temps et récit*, les conceptions du temps sont hiérarchisées. Il nous paraît plausible d'interpréter celle qui se donne pour la plus originaire, la *Zeitlichkeit*, traduite en français par « Temporalité », comme celle qui pose une borne initiale : un être « en-avant-de-soi », inachevé en tant qu'il « ex-iste ». Le niveau intermédiaire de la *Geschichlichkeit* (l'« Historicalité ») prend cette conception à rebours, en imposant une borne finale à partir de laquelle se donne ce qui advient dans le temps (à savoir, l'Histoire). Enfin, la conception supposément la plus superficielle, parce que la plus répandue, est celle de l'*Innerzeitlichkeit* (l'« Intra-temporalité »), « dans quoi les événements arrivent » : temps-milieu, sans borne, qui répète indéfiniment et infiniment sa présence, comme le font les aiguilles d'une horloge.

5.6. Le linguiste Laurent Gosselin a cherché à rendre compte de paradoxes sémantiques apparents en envisageant deux conceptions du temps. Un de ces paradoxes peut être illustré par les énoncés suivants :

- (1) J'avance notre rendez-vous. Au lieu de 9h10, venez à 9h pile.
- (2) J'avance de dix minutes. Au lieu d'indiquer 9h pile, ma montre indique 9h10.

L'ambivalence de la signification à attribuer à *avancer* dans ces deux énoncés se résout, selon lui, en raison des deux directions que peut prendre la ligne du temps, selon que celle-ci concerne le procès ou le sujet : dans l'énoncé (1), le procès « avoir rendez-vous » se déplace vers le passé ; dans l'énoncé (2) le sujet opère un mouvement vers le futur (Gosselin 2005 : 100). En termes plus philosophiques, procès

111 Voir Saussure ([1916] 1969 : 128 et, à propos de la panchronie, 134-135).

112 « Il n'y a pas de point de vue panchronique » (*id.* : 135).

et sujet déterminent, d'après Gosselin, deux « points de vue », l'un ontologique, lié au procès, l'autre phénoménologique, lié au sujet. Suivant le point de vue ontologique, « le passé est possible et l'avenir irrévocable (puisqu'un procès est possible avant d'advenir, et irrévocable ensuite) ; la disposition temporelle relative du possible et de l'irrévocable s'inverse avec le point de vue phénoménologique : l'avenir est possible et le passé irrévocable » (*id.* : 90). Ce commentaire cherche, comme on le devine, à maintenir l'irréversibilité comme constitutive du temps et modalise ses moments dans une « double dynamique de sens opposé » (*id.* : 101).

Notons qu'il est quelque peu équivoque de dire que dans l'énoncé (1) le procès se déplace *vers le passé*, car le procès en question ne saurait avoir lieu dans le passé. Mieux vaudrait dire qu'il se déplace du futur vers le présent. Un futur y est posé comme borne finale à partir de laquelle se conçoit l'ordre du temps. Dans l'énoncé (2), on ne voit pas bien de quel « mouvement » il peut s'agir. Plus probant est de considérer l'existence d'une borne initiale à partir de laquelle s'ordonne le temps. Enfin, la qualification de « point de vue » pour différencier ces deux temporalités n'est sans doute pas critiquable en soi ; encore faut-il voir qu'elle oblige à poser le « principe d'irréversibilité modale du temps, en deçà des distinctions entre modalités aléthiques, épistémiques, appréciatives ou déontiques » (*id.* : 94). Aussi préférons-nous, dans la mesure où ces points de vue ne sont pas optionnels, y voir résolument des *conceptions* du temps.

5.7. *Messieurs ! Messieurs !* La conception linguistique du temps peut se doubler d'une conception *discursive*. La question ne vise plus alors l'unité linguistique du mot, mais l'unité sémantique du texte. La sémiotique narrative de Greimas et la sémantique interprétative de Rastier ont mis en avant les deux composantes discursives inhérentes à l'analyse sémantique du texte : la *réurrence* d'une unité sémantique dans une démarche d'analyse, l'*itération différenciative* (en l'occurrence, pour l'énoncé pris en exemple, une gradation d'intensités) dans un parcours d'interprétation. L'analyse du même et du différent répond ainsi de la répétition dans le discours, discours dont il a été précisé plus haut (§ 3.1) que l'unité ne peut être constituée que sur le plan de contenu.

De plus, la conception discursive du temps peut servir de soubassement aux autres conceptions en ceci que le discours est le lieu de manifestation privilégié de toute conception¹¹³ du temps (comme de tout autre objet) et qu'il sert souvent de lieu d'expérimentation, par la comparaison dont il offre le moyen, pour la définition des concepts de temporalité¹¹⁴.

Il est par conséquent approprié de convertir les conceptions syntaxiques du temps en conceptions plus directement discursives. Comme annoncé plus haut (§ 3.2), les structures dialectiques sont le moyen de réaliser cette conversion. Les structures dialectiques sont des modèles de répétition sémantique dans un texte et rendent compte de l'ordre spécifique qui distribue le même et le différent au sein de ces répétitions.

113 En ce compris la conception du temps relative à l'inconscient en psychanalyse. Les manifestations de l'inconscient sont discursives et c'est en fonction d'elles qu'André Green (2000) commente les observations de Freud sur l'« intemporalité de l'inconscient » dans *L'interprétation des rêves*. Cette prétendue « intemporalité » dénote encore à notre sens une conception du temps, puisqu'elle entre en correspondance avec un ordre non borné de la répétition.

114 On aura compris qu'à la suite de Rastier et d'autres épistémologues du langage nous considérons les concepts comme des épiphénomènes discursifs (des cristallisations de signifiés dans le discours savant) et que la raison logique elle-même résulte de la thématization de fonctions linguistiques et discursives.

L'analyse syntaxique du temps qui a été menée dans la section précédente (§ 4) donne à postuler quatre structures dialectiques, que l'on propose de nommer comme suit : la *déduction*, le *récit*, l'*argument* et le *décrit*.

Une *déduction* part de rien, d'un point zéro, c'est-à-dire d'un indifférencié. Un énoncé exprimant la généralité rend compte de cet indifférencié à partir duquel sont déduits des énoncés de particularités différenciées. Une telle structure dialectique est rare. Dans le cadre de considérations sur le discours théorique, cependant, elle gagne en importance et ne peut être négligée. En dehors du discours théorique, on peut trouver une structure déductive dans des passages de l'Ancien Testament (en particulier dans le Premier livre des chroniques) : les listes des rois ont Adam pour borne initiale, à partir de laquelle se déroulent des différenciations continues de filiations. Toute généalogie est l'écriture à rebours d'une déduction.

Un *récit* aboutit à une situation finale, il définit ce qui advient à partir de différents scénarios possibles dans un (même) contexte donné. C'est pourquoi la narration d'un récit peut débiter *in medias res* : la temporalité du récit comprend toutes les choses à partir de la borne finale qu'elle pose à leur existence. En cela le récit est une manière de contrer la conception déductive du temps : le sens des êtres dans le temps n'est pas de leur origine mais de leur destinée. La musique tonale offre sans doute le parangon d'une temporalité narrative : comme le montrent les analyses de Heinrich Schenker (Meeùs 1993), la *dernière* mesure a autorité pour définir la tonalité globale d'une composition.

L'*argument* a non seulement un point de départ et un point d'arrivée mais il est lui-même l'ordre de développement qui relie ces deux points et les fait coïncider dans le temps. La démonstration mathématique est le parangon d'une temporalité argumentative. Le principe de falsification en épistémologie des sciences en relève également : toute épreuve, entendue comme répétition d'expérience, est appelée à confirmer la validité de la proposition scientifique posée au départ. La répétition argumentative insiste donc sur le même entre une borne initiale et une borne finale. Dans la vie ordinaire, la discussion est une manière de chercher à ramener le point de vue de l'autre à soi, de résoudre un conflit en établissant un accord toujours déjà présupposé, quoique cet accord n'aurait pu être rétabli sans l'ordre dans lequel sa répétition est prise.

Le *décrit* est une expansion discursive non bornée. Tout objet à décrire est en effet déjà un décrit d'objet par le fait qu'il est un nom, de sorte que le point de départ ne saurait être fixé. Le décrit se déploie sans connaître de finalité interne susceptible de déterminer si l'objet à décrire l'est absolument. Le décrit est ainsi une présence de discours. Par exemple, les fictions à voix multiples, depuis *The Waves* de Virginia Woolf et *Manhattan Transfer* de John Dos Passos, entretiennent un présent en expansion, explorant et développant le milieu qu'il ordonne.

6. Quatre modèles de discours théorique en sémiotique

6.1. Les structures dialectiques donnent à caractériser un procès global instancié sur la longueur d'un texte ou seulement sur l'une de ses parties. Ce procès est à la charge d'un Énonciateur qui s'en sert comme moyen d'organisation du discours. Plusieurs structures dialectiques peuvent cohabiter dans un texte. Par exemple un Énonciateur peut mettre une déduction sous la coupe d'un récit, comme c'est le cas dans l'Ancien Testament ; la déduction ne vise donc que l'organisation d'une partie de texte. Une structure dialectique doit en outre composer avec d'autres fonctions énonciatives, aspectuelles ou

modales, qui, elles aussi, déterminent les procès, notamment des procès globaux. Par exemple, un récit peut, en raison d'une perspective aspectuelle donnée, ne pas être conduit jusqu'à sa borne finale¹¹⁵ ; ou un argument peut être modalisé par une incapacité (« ne pas pouvoir »), qui plus est assumée (« savoir ne pas pouvoir »), laissant le discours à l'état de fragment. Les variétés d'instanciation des structures dialectiques sont ainsi, sinon illimitées, en tout cas très grandes. La déduction, le récit, l'argument et le décrit ne sont que des modèles donnant à interpréter le discours selon leur organisation temporelle spécifique.

6.2. Avant d'évoquer un exemple pour chacun de ces modèles parmi les théories sémiotiques, on voudrait reprendre la question (effleurée en § 5.6) de l'affinité générale que la temporalité entretient avec la théorie. Convenons, pour ne pas avoir à mener une discussion sur la polysémie (inévitabile) de la notion de théorie, que la théorie connaît deux versants, l'un tourné vers les objets de connaissance, l'autre tourné vers la pratique (notamment discursive) de la connaissance, et que dans ce second versant elle gagne à être confondue avec la méthode. Dans chacun de ces aspects, il est permis de voir un lien nécessaire entre théorie et temporalité.

Il semble évident, d'une part, que la méthode règle l'ordonnement de la pratique épistémique. Lorsque cette pratique épistémique est instanciée dans un texte, son ordonnement devient une propriété du discours. L'ordonnement discursif ne saurait par conséquent être ramené à une logique transcendantale. Le temps est définitoire de toute pratique, et la méthode de la pratique épistémique est ce qui fonde l'organisation du discours (y compris, à notre avis, l'ordre du discours formalisé de la logique).

D'autre part, la théorie vise l'*ordre* des objets à connaître¹¹⁶. Certes, cet ordre est susceptible d'être « objectivé », « réifié » dans l'espace, par exemple sous la forme d'un ensemble hiérarchisé. Il paraît toutefois légitime de postuler qu'une « toposyntaxe » est elle-même tributaire du principe de répétition. On se demande, somme toute, si la spatialisation de l'ordre n'est pas simplement due à la méconnaissance de l'existence de différentes temporalités capables de soutenir la notion d'ordre.

6.3. Ces motifs d'association de la théorie avec la temporalité prennent un tour particulièrement favorable au regard des discours théoriques de la sémiotique.

D'une part, les théories sémiotiques admettent au cœur de leur pratique de raisonnement un principe de différenciation. Leurs schèmes de conceptualisation sont basés sur une répétition convertissant le même en différent, et *vice versa*.

D'autre part, le discours sémiotique propose, dans une large mesure, un développement théorique en vue de l'application ; la théorie sémiotique est, pour reprendre un mot de Louis Hébert (2018 : 8), *applicable*, en quoi elle se distingue à la fois du discours spéculatif (celui de la philosophie, principalement) et des discours scientifiques où théorie et applications sont répartis en deux pratiques

115 Exemple linguistique : *Elle allait atteindre son but, quand tout à coup elle fut interpellée par la police*. « Atteindre » est un procès d'achèvement, impliquant une borne finale, laquelle, dans cet énoncé, n'est pas instanciée, et n'est pas appelée à l'être, en raison des aspects prospectif et imperfectif exprimés par *allait*. Un récit laissé en suspens a été authentifié comme technique narrative par la théorie littéraire, le *cliffhanger*, dont l'exemple illustre est précisément celui d'un personnage accroché au bord d'une falaise à la dernière page de *A Pair of Blue Eyes* de Thomas Hardy.

116 En témoigne la présentation que fait Philippe Touchet de la conception de la théorie défendue par Ferdinand Alquié : « L'auteur d'une théorie postule la conformité de l'ordre de ses principes rationnels avec l'ordre des choses dans l'objet. Un système d'objet est donc la façon dont la raison s'objective elle-même à même l'objet, en faisant abstraction de toutes ses déterminations contingentes » (Touchet 2018 : 13).

épistémiques nettement distinctes. Le discours sémiotique, comme nous le concevons (Badir 2022 : 240-249), est un discours de connaissance (description, analyse, interprétation, découverte, etc.) prenant appui sur un objet en guise de prétexte pour le développement d'une théorie. Autrement dit, la sémiotique prend régulièrement pour objet de connaissance la connaissance elle-même *en tant que pratique*. Or, ainsi qu'on vient de le préciser, ce qui fait sens dans la connaissance prise en objet d'analyse consiste dans les différenciations qu'elle met et remet sans cesse en œuvre.

6.4. L'hypothèse à laquelle conduit notre étude est donc que les discours théoriques en sémiotique se laissent modéliser selon leurs structures dialectiques. Ces discours sont *déductifs*, *narratifs*, *argumentatifs* ou *descriptifs*, de sorte que le modèle théorique qui s'en dégage soit celui d'une déduction, d'un récit, d'un argument ou d'un décrit. On proposera, pour finir, un exemple représentatif de chacun de ces modèles.

Déduction. — La sémiotique tensive développée par Claude Zilberberg offre un cas remarquable d'une déduction sémiotique. Un point de départ y décide de toutes les articulations subséquentes de concepts. Le concept de tensivité, qui est ce point de départ, est sémantiquement vide¹¹⁷, indéfinissable, quoique ce soit à partir de lui que se définissent l'intensité et l'extensité et, par la poursuite de l'analyse, toutes les valences et valeurs inhérentes à celles-ci.

Un texte théorique peut transiger avec la temporalité de la déduction. Dans *Éléments de grammaire tensive*, le schéma de la tensivité n'apparaît qu'à la page 55. Un point de départ demande à être préparé et le texte peut donner à le découvrir : « Si les théories progressent, c'est souvent à reculons : elles s'avancent à pas lents vers leurs prémisses [...]. La sémiotique n'a pas procédé autrement » (Zilberberg 2006 : 54). Aussi arrive-t-il que l'analyse syntagmatique du discours théorique, en tant que plan de contenu, ne coïncide pas exactement avec l'analyse syntagmatique de son expression textuelle, en particulier quant à la question, particulièrement risquée, du commencement.

En outre la sémiotique tensive n'a pas de borne finale. Les analyses de textes qu'a produites Zilberberg déconcertent parfois le lecteur, la lectrice, par leur finalité. Dans *Cheminements du poème* (2010), les interprétations n'attribuent pas aux poèmes de Baudelaire, Valéry ou Jouve un sens général, elles ne cherchent pas à ressaisir dans une idée ou dans un schéma un parcours global de lecture, mais insistent sur les particularités sémantiques de quelques passages, développent des rapports avec des notions esthétiques et paraissent ainsi pouvoir être indéfiniment poursuivies.

Récit. — Il semble que la définition du récit comme temporalité conçue depuis une borne finale entre en contradiction avec la théorie sémiotique qui considère le récit comme passage d'un état initial à un état final. Qui plus est, en proposant la sémiotique narrative de Greimas comme exemple de théorie sémiotique conduite selon le modèle narratif, irions-nous à contresens de ce que l'auteur en dit lui-même¹¹⁸ ? En réalité, il n'y aurait là que l'éventualité d'un malentendu. Une hiérarchie ne peut connaître qu'une borne, c'est-à-dire un point unique à partir duquel elle s'établit : arbre ou pyramide, c'est le seul choix qui est laissé à un ordre hiérarchique. Or, dans la sémiotique narrative, l'analyse du récit suppose bien une structure dialectique hiérarchisée – par exemple, il y a des procès et des personnages

117 « La tensivité n'est rien d'autre que la relation de l'intensité et de l'extensité » (Zilberberg 2006 : 237 ; nous soulignons).

118 La théorie sémiotique a une « forme générative » (Greimas et Courtés 1979 : 346). Elle est projective et s'oppose radicalement à l'approche génétique (*id.* : 161). Plus généralement, la démarche déductive préside à la construction de toute théorie (*id.* : 85).

principaux, et d'autres *secondaires*, permettant de définir un axe autour duquel se déroule des niveaux hiérarchiques. Le projet théorique de la sémiotique narrative reflète cette structure essentiellement hiérarchisée. Il ne reste donc qu'à déterminer ce qui, de la borne initiale ou de la borne finale, décide de l'ordre d'une telle structure.

La narrativité n'est pas un concept sémantiquement vide comme l'est la tensivité ; elle *résume* au contraire le parcours théorique, comme est amené bien souvent à le faire également, à un niveau de généralité moindre (*i.e.* à un niveau de théorie applicable), le carré sémiotique. Ainsi que la conçoivent Greimas et Courtés (1979 : 249), la narrativité est un principe *organisateur* de tout discours. Elle opère sur la théorie à la manière d'un chef d'orchestre : son concept rassemble ce qui, sans elle, demeurerait dispersé. Le projet théorique consiste alors à faire reculer le récit au plus loin, au plus profond, jusqu'en un temps où des « éléments » ne font que répéter leur identité et leur différence dans une structure dite, précisément, *élémentaire*. Son ordre est celui d'une « présupposition logique à rebours » (*id.* : 245) : tout ce dont il faut disposer pour aboutir à la narrativité.

La théorie sémiotique est ainsi véritablement narrative, dans la temporalité qu'elle conçoit pour son objet et pour la méthode qu'elle élabore en vue de sa connaissance. Son discours correspond à une explication, rendant compte d'un état final qu'elle peut annoncer (prolepse) et accompagner jusqu'à son aboutissement, fût-il encore à venir (projet).

Décrit. — Alors qu'elle reprend un grand nombre de concepts et de schèmes d'analyse développés dans le cadre de la sémiotique narrative, la sémantique interprétative de François Rastier s'y oppose résolument par un positionnement épistémologique sur lequel l'auteur n'a cessé de revenir, afin de lui donner des assises toujours plus convaincantes. La théorie est organisée selon une structure dialectique strictement descriptive (Rastier 2001 : 38) : le projet est dit, dans des termes épistémologiques repris à l'herméneutique matérielle de Pierre Szondi, « antitranscendental ou descriptif (empirique) » (*id.* : 100). Or le transcendantal est affaire de seuil, de borne. Une théorie antitranscendantale, au moins par contraste, ne se donne pas de condition de départ ni d'horizon d'attente mais s'ordonne comme instance de *médiation* entre des conditions et des attentes qui la *situent* en retour.

À l'ambition d'expliquer et au besoin de comprendre, une telle théorie substitue un désir d'interpréter (*id.* : 128) faisant écho, sans plus, à la complexité de son objet. Elle multiplie ainsi les opérateurs de sa présence comme autant de moyens de description et modalités d'interprétations ; elle organise le décrit comme un entour praxéologique, situationnel et historial ; et veille à la possibilité, pour le sujet énonçant et interprétant, de la remémoration et de l'anticipation afin d'accorder à la présence du décrit une expansion semblable à un passé et à un futur (*id.* : 49), ainsi que la fait bien entendre la notion de tradition.

La répétition insiste ici sur la diversité du répété, l'étendant en n'importe quelle direction. Elle institue la théorie sémiotique comme pratique et instrument épistémique d'altération.

Argument. — Le discours argumentatif n'a pas, dans les sciences de la culture, l'attrait qu'il a pour les sciences formelles et les sciences de la nature. Le retour du même n'est pas ce qui les sollicite ; nées avec la modernité, les sciences de la culture créent du sens, souvent grâce à une différenciation exacerbée et valorisée. Il faut être capable de ruse, comme l'est la philosophie, discours non moderne du sens, pour adapter le discours d'un argument à ses propres fins. Le concept, objet du discours philosophique, est remis sans cesse sur le métier ; le polissage argumentatif permet d'en considérer toutes les facettes, à

condition qu'il ne s'effrite ou ne se disloque : car le fondement unitaire du concept (son essence ou son être), quelque moyen que le discours critique de la philosophie cherche à tenter, est ce qui fait son prix. Un tel discours se passe aisément de méthode. Si on le qualifie de *théorique*, c'est surtout, à notre opinion, parce qu'il est admis, y compris au sein de son discours, que l'ordre de la raison y est toujours sous la coupe d'un auteur (d'une raison).

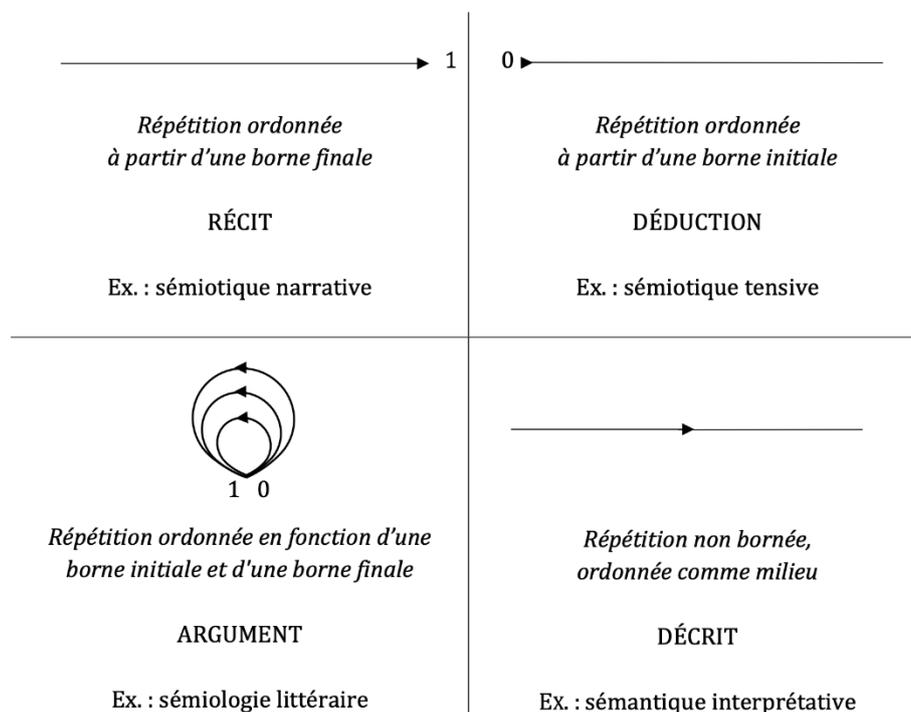
On trouvera difficilement d'exemple de théorie sémiotique fondée sur la temporalité d'un argument. La portée critique des discours sémiotiques, s'ils y prétendent, se manifesterait forcément par un autre biais. Mais on peut en soupçonner le désir, ou le projet, dans des discours contigus à la sémiotique, et jouant de cette contiguïté. Les recherches du dernier Barthes affichent assez nettement leurs velléités anti-méthodologiques et anti-théoriques. Aucune valeur n'est prêtée à l'ordre de la raison, tel que celui-ci d'ailleurs ne reflète aucun ordre des choses, mais le discours joue (et jouit) seulement d'un simulacre. Dans un hétéroclite et un désordre défiant tout effort de différenciation, les *figures discursives* (de l'amoureux, du vivre-ensemble, du neutre ou de la photographie) interrogent quelque chose qui revient et insiste. Les accents réflexifs qui accompagnent le discours afin de faire entendre un tel positionnement énonciatif finissent tout de même par ressembler à une théorie – celle, précisément, d'un discours argumentatif ayant les signes et leurs significations pour objet (cf. Badir 2022 : 139-143). On peut également retrouver le modèle d'un tel discours dans la théorie de la trivialité proposée par Yves Jeanneret. La trivialité sert à la fois de point de départ et de point d'arrivée, de sorte que le discours développe un éloge (un « plaidoyer », est-il noté dans le texte de présentation du premier volume – Jeanneret 2008) et une critique (selon le titre du second – Jeanneret 2014) qui, chacun à sa façon, la consacre.

7. Tableau synthétique

Cette étude s'est attachée aux formes et aux modèles, en cherchant à mettre en avant leur incidence sur les théories. L'application de ces modèles aux théories sémiotiques n'a servi qu'à des fins d'illustration. Le travail demanderait à être poursuivi dans au moins trois directions : premièrement, en approfondissant la description syntaxique des modèles ; deuxièmement, en élargissant l'application à d'autres disciplines du savoir ; et, troisièmement, en donnant plus d'épaisseur à cette application, notamment à l'égard des discours théoriques développés en sémiotique. Notre étude n'a donc posé qu'un premier jalon.

Son originalité consiste à proposer pour les théories des modèles temporels plutôt que spatiaux. De tels modèles n'étaient pas à disposition. Les formes mêmes du temps (*i.e.* les temporalités, ou conceptions du temps) ne connaissent jusqu'ici que des manifestations philosophiques (ou assimilables au discours philosophique). Nous avons cherché à leur donner une manifestation plus conforme aux caractérisations différenciatives propres à l'approche sémiotique, avec pour risque supplémentaire que l'hypothèse d'une narrativité *généralisée*, c'est-à-dire considérée comme modèle sémiotique unique de tout discours, a été explicitement abandonnée – il y a longtemps, de toute manière, qu'elle avait perdu en sémiotique de sa force opératoire.

Le tableau ci-dessous synthétise les principales articulations conceptuelles et diagrammatiques que cette étude a mise en place. On y trouvera, pour chacune des quatre temporalités : un diagramme, une définition, une dénomination et un exemple dans le discours théorique de la sémiotique.



Références

BADIR, Sémir

2022 *Les pratiques discursives du savoir. Le cas sémiotique*, Limoges, Lambert-Lucas.

BACHELARD, Gaston

1932 *L'intuition de l'instant*, Paris, Stock.

1950 *Dialectique de la durée*, 2^e éd., Paris, PUF.

BARTHES, Roland

1970 « L'ancienne rhétorique. Aide-mémoire », *Communications*, 16 ; repris dans *Œuvres complètes*, III, 2002, p. 527-600.

BENVENISTE, Émile

1959 « Les relations du temps dans le verbe français », *Bulletin de la société de linguistique*, LXI ; repris dans *Problèmes de linguistique générale*, 1, Paris Gallimard (« Tel »), 1976, p. 239-243.

BERTRAND, Denis et FONTANILLE, Jacques (dirs.)

2006 *Régimes sémiotiques de la temporalité*, Paris, PUF.

BUSER, Pierre et DEBRU, Claude

2011 *Le temps, instant et durée, De la philosophie aux neurosciences*, Paris, Odile Jacob.

CHESNEAUX, Jean

2004 « Cinq propositions pour appréhender le temps », *Temporalités*, 1, p. 107-117 [mis en ligne le 23 juin 2009, consulté le 7 avril 2023. DOI : 10.4000/temporalites.648].

CHIDICHIMO, Alessandro

2009 « Les premières leçons de Saussure à Genève, 1891 : textes, témoins, manuscrits », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 62, p. 257-276.

COQUET, Jean-Claude

1993 « Temporalité et phénoménologie du langage », *Sémiotiques*, 5 ; repris dans *La quête du sens*, Paris, PUF, 1997, p. 81-103.

DELEUZE, Gilles

1968 *Différence et répétition*, Paris, PUF.

DUBAR, Claude

2008 « Temporalité, temporalités : philosophie et sciences sociales », *Temporalités*, 8 [en ligne depuis

- le 9 juillet 2009 ; consulté le 07 avril 2023. DOI : 10.4000/temporalites.137].
 2014 « Du temps aux temporalités : pour une conceptualisation multidisciplinaire », *Temporalités*, 20 [en ligne depuis le 24 février 2015 ; consulté le 07 avril 2023 ; <https://journals.openedition.org/temporalites/2942>].
- ECO, Umberto
 2003 *Dall'albero al labirinto*, Milan, Bompiani ; tr. fr. *De l'arbre au labyrinthe*, Paris, Grasset, 2010
- FLORES, Roberto
 2015 *Sucesos y relato: hacia una semiótica aspectual*, Mexico, Ediciones del Lirio / ENAH ; tr. fr. *Événements et récit. Vers une sémiotique aspectuelle*, Limoges, Pulim, 2022.
- FORTIS, Jean-Michel
 2014 « Localisme et théorie des cas », in Archambault, S., Fournier, J. & Raby, V. (éds). *Penser l'histoire des savoirs linguistiques. Hommage à Sylvain Aurox*. Lyon, ENS Éditions, p. 105-119 [en ligne ; consulté le 07 avril 2023. DOI : 10.4000/books.enseditions.32045].
- GOSSELIN, Laurent
 2005 *Temporalité et modalité*, Bruxelles, De Boeck.
- GREEN, André
 2000 *Le temps éclaté*, Paris, Minuit.
- GREIMAS, Algirdas Julien et COURTÉS, Joseph
 1979 *Sémiotique. Dictionnaire raisonné d'une théorie du langage*, Paris, Hachette.
- GREIMAS, Algirdas Julien et LANDOWSKI, Éric (éds.)
 1979 *Introduction à l'analyse du discours en sciences sociales*, Paris, Hachette.
- HEBERT, Louis
 2018 « Sémiotique appliquée, sémiotique applicable : repères », *Applied Semiotics / Sémiotique appliquée*, 26, p. 1-15.
- HJELMSLEV, Louis
 1935 *La catégorie des cas. Étude de grammaire générale. Première partie. Acta Jutlandica*, VII, 1.
- JEANNERET, Yves
 2008 *Penser la trivialité, volume 1 : La vie triviale des êtres culturels*, Paris, Lavoisier.
 2014 *Critique de la trivialité. Les médiations de la communication, enjeu de pouvoir*, Saint Roman de Colbosc, Éditions Non Standard.
- KLINKENBERG, Jean-Marie
 1996 *Précis de sémiotique générale*, Bruxelles, DeBoeck.
- LTTR13
 2019 « Narration et argumentation. Retour sur l'analyse du discours en sciences sociales », in D. Bertrand, J-Fr. Bordron, I. Darrault & J. Fontanille (dir.), *Greimas aujourd'hui : l'avenir de la structure* », Paris, AFS, p. 192-201.
- MEEUS, Nicolas
 1993 *Heinrich Schenker : Une introduction*, Liège, Mardaga.
- PETITOT, Jean
 1985 *Morphogenèse du sens*, Paris, PUF.
- RASTIER, François
 2001 *Arts et sciences du texte*, Paris, PUF.
 2005 « Pour une sémantique des textes théoriques », *Revue de sémantique et de pragmatique*, 17, p. 151-180 [mis en ligne sur *Texto !* http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier_Textes.html ; consulté le 07 avril 2023].
- RICŒUR, Paul
 1985 *Temps et récit, III : Le temps raconté*, Paris, Seuil.
- SAUSSURE, Ferdinand de
 1916 *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1969 [3^e éd.].
- TOUCHET, Philippe
 2018 « L'objet de la théorie. Travaux d'approche », in Ph. Touchet (dir.), *La théorie*, Limoges, Lambert-Lucas, p. 11-40.

ZILBERBERG, Claude

2006 *Éléments de grammaire tensive*, Limoges, Pulim.

2010 *Cheminements du poème. Baudelaire, Rimbaud, Valéry, Jouve*, Limoges, Lambert-Lucas.

Pour citer cet article : Sémir Badir. « Discours théoriques et temporalités discursives », Actes Sémiotiques [En ligne]. 2024, n° 130. Disponible sur : <<https://doi.org/10.25965/as.8255>> Document créé le 12/01/2024

ISSN : 2270-4957

Licence : CC BY-NC-SA 4.0 International

ACTES SEMIOTIQUES

« Ceci n'est pas un traité »
Umberto Eco parmi les manuels de
sémiotique

“This is not a treatise”
Umberto Eco among semiotics textbooks

Gianfranco Marrone
Università di Palermo

Résumé : Qu'est-ce qu'un *Trattato* ? Quelles sont ses formes textuelles ? Et quels sont ses objectifs de communication ? Bien qu'il existe de nombreux livres dans le monde qui présentent la sémiotique, le *Trattato di semiotica generale* d'Eco est le seul qui utilise, dans son titre, ce terme philosophique. En analysant la préface du livre, il est clair que le *Trattato* pourrait en fait servir d'essai théorique. En analysant plutôt sa structure argumentative, on se rend compte que le ton général du livre est narratif.

Mots clés : traité, argumentation, narrativité, introduction à la sémiotique

Abstract: What is a *Trattato*? What are its textual forms? And what are its communicative purposes? Although there are many books in the world that introduce semiotics, Eco's *Trattato di semiotica generale* is the only one that uses, in his title, this philosophical term. Analyzing the Preface to the book, it is clear that the *Trattato* might actually serve as a theoretical essay. Analyzing instead its argumentative structure, we realize that the general tone of the book is narrative.

Keywords: treatise, argumentation, narrativity, introducing semiotics

1. Un traité, plusieurs genres

C'est bien connu. Et je ne pense pas qu'il soit nécessaire de le montrer, ici et maintenant. Quoi qu'il en soit, il convient de garder à l'esprit le célèbre ouvrage de René Magritte *La trahison des images* (1929), celui où l'on peut lire, sous le dessin d'une pipe, « ceci n'est pas une pipe ». Si je l'évoque dans le titre de ce texte, ce n'est pas pour discuter de l'immense série de ses interprétations, ni pour tenter une énième analyse sémiotique qui effacerait son intention apparemment ontologique. Mais parce que je crois que c'est une œuvre qui synthétise bien un certain nombre de problèmes propres à tout discours d'introduction aux études sémiotiques, et donc à un discours sur les discours d'introduction aux études sémiotiques. Il a une fonction apéritive parfaite. Personnellement, depuis des années, je montre ce tableau de l'artiste belge lorsque je commence mon cours de sémiotique générale¹¹⁹, afin d'indiquer, disons en direct, certains points clés de la discipline : le décalage entre signifiant (|mot|, |dessin|, |objet|) et signifié (« pipe ») ; la différence entre une substance générique du contenu (||pipe||) et une substance plus précise du contenu (la « pipe » dite, dessinée, montrée) ; l'immédiateté de la reconnaissance visuelle qui fait l'économie du signifiant (on voit un |dessin| et on dit qu'on voit une ||pipe||) ; la présupposition inhérente à toute négation (on nie ce qui est habituellement affirmé) ; l'énonciation métalinguistique (une œuvre d'art qui pose le problème clé de toute œuvre d'art, celui de la représentation visuelle, et donc artistique, sans parler de tout signe (le lien entre les mots et les choses) ; et enfin le titre qui, de l'intérieur du tableau, semble être une parfaite dénégation freudienne : qui réfute et affirme selon le point de vue – ce que je fais avec le titre de cette intervention, non sans une certaine volonté de *mise en abyme* (autre thème central de la sémiotique)¹²⁰.

D'où le problème que je voudrais aborder ici : celui de la forme textuelle du *Traité de sémiotique générale*, de sa mise en genre, du régime discursif qu'il assume et des effets de sens qui en résultent. Ce n'est pas une question secondaire s'il est vrai que, comme on le voit, parmi les livres de sémiotique qui se fixent des objectifs similaires aux siens – vulgarisation/réévaluation/réflexion – le *Traité* d'Eco est comme la *Settimana enigmistica* dans le contexte des revues de jeux : le plus imité, donc aussi celui qui a établi un genre et un style ; mais aussi, par contrecoup, celui à partir duquel ont été conçues des manifestations textuelles alternatives, des hypothèses de différenciation, des formes de manuels sémiotiques qui tentent de se positionner différemment de la théorie d'Eco, en agissant aussi et surtout sur le genre textuel à travers lequel elles se manifestent. L'exemple le plus évident d'une position théorique alternative qui entre en jeu dès sa forme est évidemment le *Dictionnaire* de Greimas et Courtés (1979), où la forme du traité – avec un fort pedigree philosophique et scientifique, comme nous le verrons – s'oppose à la forme du dictionnaire, entièrement interne à la matière linguistique dont il entend exposer la théorie. Là où le traité est un exposé constitutivement *more geometrico*, le

119 Cf. Marrone (2018, chap. 2).

120 J'utilise les critères graphiques indiqués par le *Traité* de Eco [p. 9], mais avec une modification partielle, peut-être pas innocente. N'y trouvant pas de signe graphique pour indiquer la matière hjelmslevienne du contenu à différencier de la substance du contenu, j'utilise pour elle ce qui est utilisé dans ces critères pour indiquer l'« objet non linguistique » comme « porteur de signification » (||xxx||). Parallèlement, pour désigner l'objet – entendu non comme référent mais comme signifiant – j'utilise ce qu'Eco utilise lui-même pour désigner les signifiants en général (|xxx|).

dictionnaire est labyrinthique, sans début ni fin préétablis : on peut y entrer par n'importe quel côté, mais, une fois à l'intérieur, le jeu des interdéfinitions rend la sortie difficile¹²¹.

Le *Traité* est donc devenu, d'une manière ou d'une autre, un texte à partir duquel la sémiotique a constitué sa reconnaissabilité épistémologique et communicative, son édification théorique et sa diffusion sur le marché culturel et dans le monde de la recherche scientifique. Ce n'est pas un hasard si, à ma connaissance, aucun autre chercheur n'a jamais utilisé le terme « traité » dans un ouvrage de sémiotique générale (à l'exception, mais dans un domaine spécifique, du *Traité du signe visuel* du Groupe μ). Dans le tableau suivant, j'ai tenté de répertorier les volumes d'introduction à la sémiotique parus en Italie, écrits en italien ou traduits d'autres langues vers l'italien, d'où l'on peut déduire, entre autres, l'unicité absolue du titre d'Eco. La liste est classée par ordre alphabétique des titres. J'ai écarté, pour des raisons de pertinence ou d'objectif éditorial, des ouvrages tels que *Introduzione alla semantica* (1965) et *Minisemantica* (1982) de De Mauro, ou le volume anthologique de Peirce intitulé *Semiotica* édité par Bonfantini et d'autres en 1980.

<i>Basi di semiotica letteraria</i>	2002 (2000)	Bertrand
<i>Breve corso di semiotica</i>	2000	Bonfantini
<i>Breve storia della semiotica</i>	2001	Calabrese
<i>Capire la semiotica</i>	2013	Pozzato
<i>Cos'è la semiotica?</i>	2012 (2007)	Hall
<i>Elementi di semiologia</i>	1966 (1964)	Barthes
<i>Elementi di semiotica</i>	1980	Trabant
<i>Elementi di semiotica</i>	2002	Gensini
<i>Elementi di semiotica</i>	2002	De Ioanna
<i>Elementi di semiotica generativa</i>	1991	Marsciani - Zinna
<i>Fondamenti di teoria sociosemiotica</i>	2012	Ferraro
<i>Guida alla semiotica</i>	1975	Calabrese - Mucci
<i>In nome del segno</i>	1982	Miceli
<i>Introduzione alla semiotica</i>	2002	Pieretti - Bonerba - Bernardelli
<i>Introduzione alla semiotica del testo</i>	2011	Marrone
<i>La competenza semiotica</i>	2012	Fabbri - Mangano
<i>La semiotica contemporanea</i>	1996	Eugeni
<i>Laboratorio di semiotica</i>	2005	Volli
<i>Le basi della semiotica</i>	2013	Traini
<i>Le due vie della semiotica</i>	2005	Traini
<i>Lineamenti di semiologia</i>	1971 (1966)	Prieto
<i>Manuale di semiotica</i>	2000	Volli
<i>Manuale di semiotica</i>	2004	Gensini

121 Cf. Fabbri 1986.

<i>Piccolo corso di semiotica</i>	2005	Fadda
<i>Prima lezione di semiotica</i>	2018	Marrone
<i>Progetto di semiotica</i>	1972	Garroni
<i>Ricognizione della semiotica</i>	1977	Garroni
<i>Segni, linguaggi e testi. Semiotica per la comunicazione</i>	2014	Marmo
<i>Segni, testi, comunicazione. Gli strumenti semiotici</i>	1997	Caprettini
<i>Segni. Una introduzione alla semiotica</i>	2003	Sebeok
<i>Semiotica</i>	1977	Casetti
<i>Semiotica</i>	2004	Magli
<i>Semiotica</i>	2005	Bettetini, Calabrese, Lorusso, Violi, Volli
<i>Semiotica</i>	2008	Vitacolonna
<i>Semiotica</i>	2009	Pisanty - Zjino
<i>Semiotica (e)semplificata</i>	2000	Rutelli
<i>Semiotica del testo</i>	2001	Pozzato
<i>Semiotica e comunicazione</i>	2004	Cicalese
<i>Semiotica, 2 voll.</i>	1999-2003	Bettetini-Cigada-Raynaud-Rigotti
<i>Semiotica. Dizionario ragionato della teoria del linguaggio</i>	1986 (1979)	Greimas - Courtés
<i>Semiotica a prova d'esperienza</i>	2013	Basso Fossali
<i>Semiotica. Storia, contesti e metodi</i>	2014	Bernardelli - Grillo
<i>Semiotica. Teoria, metodo, analisi</i>	2004	Magli
<i>Semiotica. Teorie e tecniche</i>	2005	Ferraro
<i>Semiotica in nuce, 2 voll.</i>	2000-01	Fabbri - Marrone
<i>Sociosemiotica</i>	1997	Calefato
<i>Sussidiario di semiotica</i>	2007	Bonfantini, Bramati, Zingale
<i>Trattato di semiotica generale</i>	1975	Eco
<i>Un mondo di segni</i>	2012	Petrilli

Dans d'autres pays, le nombre de textes d'introduction à la sémiotique est considérablement réduit. En France, par exemple, je trouve, outre *Sémiotique* déjà cité, le *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* de Greimas et Courtés (1979, 1986), l'*Analyse sémiotique des textes* (1979) du Groupe d'Entrevernes, l'anthologie *Sémiotique. L'École de Paris* (1982) sous la direction de Coquet, les livres d'Hénault *Les enjeux de la sémiotique* (1979), *Narratologie, Sémiotique générale* (1983), *Histoire de la sémiotique* (1992) et *Questions de sémiotique* (2002), les manuels de Courtés (*Introduction à la sémiotique narrative et discursive*, 1976 ; *Analyse sémiotique du discours*, 1991 ; *La sémiotique du langage*, 2007), le *Précis de sémiotique générale* (1996) de Klinkenberg, la *Sémiotique du discours* (1998) de Fontanille.

Dans les pays anglo-saxons, on trouve le *Handbook of Semiotics* de Noth (1990), *Introducing semiotics* de Deely (1982), *Guide to semiotics* de Danesi (2007), *Semiotics: the basic* de Chandler (2002)¹²². Mais même dans ces cas, le terme « traité » n'est nécessaire dans aucun de ces titres¹²³.

2. Le sens du traité

Mais qu'est-ce qu'un traité ? Ou plutôt comment ce terme est-il généralement utilisé, et donc défini, pour désigner un genre discursif ? L'une des interprétations les plus connues est sans doute celle, tendanciellement suspicieuse, qu'en donne Walter Benjamin (1983 : 30-31) avec une métaphore architecturale et des intentions qui ne sont qu'apparemment culturologiques :

Le traité est une forme arabe. Son extérieur est d'un seul bloc et discret, comme la façade des bâtiments arabes dont l'articulation ne commence que dans la cour. De même, la structure articulée du traité n'est pas visible de l'extérieur mais ne se manifeste que de l'intérieur. [...] La surface de ses considérations n'est pas animée de façon pittoresque, mais recouverte par le réseau des motifs ornementaux qui se déploient sans jamais s'interrompre. Dans la compacité décorative de cet exposé, la différence entre l'argumentation thématique et l'argumentation digressive disparaît.

L'articulation interne de la forme du traité, selon Benjamin, non seulement n'est pas perceptible de l'extérieur, mais finit par transformer son extrême précision argumentative en un décorativisme méticuleux, de sorte que la logique discursive qui distingue des plans et des niveaux, des marches et des escaliers, se perd dans une myriade de digressions qui se ressemblent toutes. C'est le sort, pourrait-on dire, d'un texte comme le *Tractatus* de Wittgenstein, cible probable de Benjamin, dont la forme géométrique finit par se dissoudre dans l'inéluctable fragmentation silencieuse des textes-non-textes successifs. L'argumentation philosophique hyper-rigoureuse se transforme en esthétique intransitive.

Les dictionnaires¹²⁴, on s'en doute, n'expriment pas autant de problématiques, mais servent plutôt de toile de fond non critique à cette vision défavorable. Ils mettent en jeu des isotopies décisives. Ainsi, par exemple, le Devoto-Oli :

traité, *s.m.* Ouvrage contenant le développement systématique de certains sujets d'intérêt scientifique, historique, littéraire : *t. de zoologie, de botanique, de philosophie ; écrire, publier, un traité d'histoire médiévale.*

La définition, comme souvent, n'est pas innocente. Par sa concision, elle énonce clairement l'essentiel : à une certaine forme textuelle correspond un certain sens idéal, et donc une valeur sociale. En effet, non seulement l'ouvrage-traité doit réaliser *systématiquement* les arguments qu'il traite, c'est-à-dire discute, mais ces arguments doivent aussi, grâce à la forme dans laquelle ils sont exposés,

122 Mais cf. la récente recognition de Kull et alii (2015).

123 Il est utile de mentionner que le *Trattato di semiotica generale* de Eco est l'édition italienne d'un texte anglais paru un an avant, qui n'est pas intitulé « treatise » mais *A Theory of Semiotics*.

124 On travaillera ici avec des dictionnaires italiens.

présenter un « intérêt » certain, qu'il soit « scientifique », « historique » ou « littéraire ». En d'autres termes, le choix d'une topique systématique provoque chez le lecteur, par un effet de sens rétroactif, la valeur incontestée, c'est-à-dire considérée comme acquise, des arguments du traité, leur « intérêt ». De sorte que, par contrecoup, un sujet de peu de valeur ne peut jamais prendre la forme d'un traité – sauf, bien sûr, par ironie (pensons au *Traité de la plaisanterie* d'Achille Campanile). Dans un traité, l'importance du sujet n'est pas démontrée, mais plutôt montrée, placée après coup comme quelque chose qui était déjà là avant, grâce seulement à la nature systématique de la *dispositio* de l'*ars retorica*. Comme dans toute signification qui se respecte, l'expression signifiante (c'est-à-dire le traitement systématique) et le contenu signifié (l'intérêt du sujet) se présupposent mutuellement, se constituent non sans arbitraire et se justifient l'un l'autre. Il s'ensuit que le genre traité est intrinsèquement considéré comme un discours « élevé » dans le système des genres propre à une culture donnée (certainement la nôtre), donnant lieu à des œuvres peu communes, remarquables, appréciables, dotées d'une valeur, parce qu'elles traitent de sujets reconnus comme « intéressants » ; des œuvres qui, pour faire preuve d'une telle pertinence, doivent assumer une *dispositio* systématique – il reste à déterminer en quoi consiste cette systématité.

D'autres définitions que nous avons recueillies diffèrent peu de celle que nous venons d'évoquer, insistant davantage sur la forme « systématique » du texte que sur la valorisation socioculturelle implicite des thèmes abordés :

traité : un ouvrage de grande ampleur traitant méthodiquement d'une science, d'une discipline, d'une doctrine ou de parties de celles-ci : *un traité de chimie, de zoologie, de mécanique quantique* (Garzanti en ligne)

traité : ouvrage scientifique ou technique, historique, littéraire qui développe méthodiquement un sujet ou expose les principes et les règles d'une discipline : *t. de zoologie, botanique, astronomie, rhétorique, philosophie, embryologie, architecture ; écrire, composer, publier un traité*. Avec une valeur plus large, dans le passé, une étude ou un essai sur un sujet particulier (synon. donc du terme actuel *monographie*). (Treccani en ligne)

Un **traité** est une forme d'essai monographique, souvent à vocation didactique, utilisé pour l'exposition de concepts dans les domaines les plus divers de la connaissance. La particularité de cette œuvre littéraire est qu'elle aborde un sujet donné de manière exhaustive en suivant un plan avec certains principes et une méthode de base (à la différence des recueils divers tels que les livres de cuisine). Les principales catégories de traités sont scientifiques, historiques ou littéraires. Les premiers traités remontent à la littérature grecque : ils peuvent prendre la forme d'un exposé, comme la Poétique d'Aristote, ou d'un dialogue, comme les dialogues de Platon (le Symposium, le Phèdre, le Théétète). Cette dernière forme est particulièrement adaptée au traité car elle permet la démonstration d'une thèse par l'échange d'objections et de questions de la part des interlocuteurs. (Wikipedia)

Le traité, selon ces définitions, que ce soit à des fins didactiques ou pour des besoins plus génériques de communication scientifique ou littéraire, est le moyen essentiel pour exposer, et donc subsumer discursivement, un certain champ de connaissance, souvent une discipline. En inversant la perspective, il s'ensuit que l'articulation en disciplines utilise comme outil stratégique fondamental la forme accomplie du traité, sa nature constitutive méthodique plutôt que méthodologique. Si une discipline est, sur le plan socio-discursif, une portion de savoir avec ses principes propres et ses méthodes précises, la forme-traité est celle qui, en les exposant, permet, sinon leur existence en tant que telle, du moins leur reconnaissance collective assurée. La valeur des sujets traités, l'« intérêt » dont parlait Devoto-Oli, se réalise ainsi de façon très précise. Pour être une discipline, il ne suffit pas d'avoir des mémoires ou des essais, des dialogues ou des rapports ou des lettres, encore moins des recueils de fragments et d'aphorismes : il faut avoir des traités, qu'ils soient explicitement posés comme tels ou en tout cas construits en leur sein avec cette logique systématique qui, de la discipline, doit faire émerger des principes et des méthodes.

3. Traitement du traité

Or, notre *Traité* sait en quelque sorte tout cela. Si bien que dès la Préface, il pose le problème de la forme que prend le discours sémiotique lorsqu'il se veut, sinon totalisant, du moins englobant. Cela apparaît immédiatement dans l'épigraphe de Pascal – « qu'on ne dise pas que je n'ai rien dit de nouveau : la disposition des matières est nouvelle » [p. 5] –, phrase que Barthes (1967) avait utilisée comme exemple typique de la *dispositio* oratoria, et qui pose très franchement le problème de l'ordonnancement thématique de l'ouvrage. Et puis, ici aussi dès la première page, dans le fait que l'énonciateur relie ce texte à d'autres écrits sémiotiques de l'auteur (*Appunti per una semiologia delle comunicazioni visive, La struttura assente, Le forme del contenuto, Il segno*), par rapport auxquels le *Traité* se présente non seulement et pas tant comme un réarrangement conceptuel ou une avancée théorique, mais comme une véritable réécriture. Sans parler de la question du titre qui, dit-on avec une relative ironie, aurait été *Critique de la sémiotique pure et de la sémiotique pratique* : « un tel titre – lit-on [p. 6] – aurait assez bien rendu mes intentions, mais malheureusement la crainte révérencielle, le sens de la mesure et le sens de l'humour conspirèrent à décourager une telle impudence ». Une déclaration qui évoque indirectement le désir profond présent dans le texte de poser les *conditions formelles de possibilité de la sémiose* à travers un examen critique du transcendantal sémiotique. La périphrase kantienne a donc plus d'un sens.

Une question est également posée concernant la passion prédominante du lecteur modèle, également liée au genre textuel choisi : il s'agit de *l'ennui*, dérivant de raisons linguistiques (le livre a d'abord été écrit en anglais) et psychologiques (« pour ne dire que ce que je voulais dire » [p. 6]), qui conduisent presque à une « sécheresse » stylistique et rhétorique générale. Le lien « sécheresse/ennui » est là, en somme, comme une garantie supplémentaire, plus que de la simple autorité véridictoire, du genre textuel qui sous-tend cette autorité, et de son institutionnalisation par une discipline naissante comme la sémiotique.

Mais voyons comment le terme « traité » émerge dans cette préface. Disons qu'il apparaît progressivement et rarement, avec beaucoup de prudence. Si la plupart du temps le texte se réfère à lui-même tantôt sous la forme d'un locatif pur (« ici ») tantôt à travers un déictique autoréférentiel (« ces

pages », « ce livre », « ce manuel »), il utilise quatre fois l'expression « traité » ; trois fois pour s'auto-désigner et une fois pour définir, de manière assez lapidaire, le genre du traité en tant que tel.

- i. Dans la première, |traité| remplace métonymiquement |manuel|. En effet, après avoir posé le problème de l'« ennui » et de la « sécheresse stylistique » comme une propriété (« un avantage ») de « ce manuel », le texte de la préface se concentre sur le point clé de la question : définir « le sens » de l'ouvrage qu'il présente. Et voici le |traité|, enfermé cependant entre de rassurants guillemets : « [...] devant résumer le sens de ce “traité” par rapport à mes autres ouvrages [...] » [p. 6]. La prise en charge de la forme du traité – avec ce qu'elle implique du point de vue de son sens idéal et de sa valeur sociale – se fait donc avec une conscience prudente. Le livre présenté n'est plus un simple livre, ni même un manuel, mais un traité entre guillemets : quelque chose comme un traité, une sorte de traité, un texte qui se veut, avec toute la prudence (et la responsabilité) qui s'impose, un traité.
- ii. La seconde occurrence, en revanche, tend à l'objectivation : « Le traité acquiert ainsi une structure en chiasme » [p. 7]. Avec l'absence des guillemets, toute tension autodéfinatoire disparaît, et le texte vise à se détacher de lui-même, de la conscience circonspecte de sa propre forme générique, et fait de lui-même comme livre un objet établi du monde, un référent autonome par rapport au locuteur. Et donc un actant sujet doté d'une capacité d'action adéquate qui se procure à lui-même (qui « acquiert ») sa propre forme (c'est-à-dire la « structure en chiasme »). La présence de l'article déterminatif – « le traité » – semble d'ailleurs en faire le seul possible, avec une valeur antonomastique évidente, sur laquelle nous aurons à revenir.
- iii. La troisième occurrence – « comment situer ce traité par rapport aux livres précédents ? » [p. 9.] – tire en quelque sorte les conséquences de ces écarts énonciatifs : on revient à la deixis (« ce »), mais à la place de |livre|, |pages| ou |manuel|, il y a maintenant |traité|. Sans guillemets.
- iv. La quatrième occurrence clôt le cercle de l'argumentation menée sur le plan énonciatif : « Un traité n'est pas une charte constitutionnelle, il se contente de faire le point ». Une formule qui, en définissant en général la forme et le sens du genre traité (cf. le passage transformateur |il| → |un|), s'autodéfinit comme telle. Il en résulte une sorte d'enthymème implicite du type : « un traité n'est pas une charte constitutionnelle ; ce livre est un traité ; ce livre n'est pas une charte constitutionnelle ».

Il reste à dire sur la valeur antonomastique du *Traité*, ou plutôt : sur la manière dont le texte de la Préface fait du livre qu'il présente *le traité* (de sémiotique générale) par excellence. Il y parvient parfaitement. En effet, la Préface dit, en insistant, des choses sur la forme du texte et sur sa valeur sociale :

- « Si j'avais vécu il y a deux siècles, le problème ne se serait pas posé : LE livre aurait été celui-ci, et les autres écrits auraient circulé sous forme de lettres aux collègues, aux académies et aux sociétés *savantes*, de manuscrits à exemplaire unique envoyés aux amis et aux adversaires par courrier hippomobile » [pp. 7-8] ;
- mais « dans notre siècle, un livre n'est jamais un produit définitif » [p. 8] ;

- et en tout cas, étant donné que « la sémiotique est une discipline jeune » qui « se développe jour après jour », l'objectif final du texte qui commence est enfin précisé : « un traité n'est pas une charte constitutionnelle. Il fait simplement le *point* » [p. 8].
- C'est pourquoi il doit être lu, par rapport aux autres textes de l'auteur (déclaré « inconstant »), comme « une étude rigoureuse » [p. 8] qui « reprend des thèmes déjà connus mais cherche à les formuler selon des lignes architecturales plus précises » [p. 8].

Nous revenons ainsi, en le clarifiant, au thème de la *dispositio* posé dans l'exergue de Pascal. Mais il ne s'agit pas seulement de l'enchaînement des thèmes et des arguments sur la surface textuelle, mais aussi de la profondeur discursive et narrative. Comme dans toutes les Préfaces, et en général dans les textes des sciences humaines, ici aussi ces trois discours différents que Greimas (1983), analysant Dumézil, avait bien identifiés, sont en fait narrativement entrelacés un *discours cognitif* ((i) les activités cognitives du sujet énonciateur, qui utilise des prédicats comme |étudier|, |examiner|, |préciser|) ; (ii) un *discours objectif* (hypothétique par rapport au premier, obtenu par annulation des marques d'énonciation, qui utilise des concepts abstraits en position de sujet phrastique, des formules comme |il est évident| ou le présent atemporel) ; (iii) un *discours référentiel* (ce dont parle la connaissance scientifique, en construisant son propre référent interne, comme les discours antérieurs dont il est question). Dans cette préface, le discours cognitif apparaît dans des formules telles que « je dois résumer », « j'ai décidé de reconnaître » ; le discours objectif concerne des thèmes tels que la théorie des codes, la typologie des modes de production des signes, l'iconisme, etc. ; le discours référentiel concerne les auto-références constantes aux livres précédents de l'auteur.

En entremêlant soigneusement ces trois discours, notre texte atteint un double objectif : d'une part, en présentant le livre qui va commencer, l'énonciateur positionne – au sens du marketing – son propre discours par rapport à ses livres précédents, marquant une distance et constituant une hiérarchie précise à l'intérieur de ceux-ci ; d'autre part, l'énonciateur se positionne comme un Sujet qui, arrivé à la fin de son travail, doit être jugé par un Destinateur transcendant, lexicalisé comme « les lecteurs qui ont déjà lu les livres précédents ». En somme, le *Traité* s'ouvre sur une sanction annoncée, et sa Préface, en cela, prépare adéquatement le terrain : « désormais, lit-on, je n'accepterai de discussions sur les limites et les possibilités de la sémiotique que sur la base de ces pages ». Le jugement des lecteurs-destinataires ne porte donc pas sur le livre lui-même, mais, beaucoup plus généralement, sur la sémiotique. Comme pour dire que le livre et la sémiotique s'identifient : si le *Traité* n'est pas le Livre des livres d'Eco, étant un traité, il est néanmoins le Livre des livres de la sémiotique. La sémiotique en tant que discipline est ainsi constituée – textuellement et institutionnellement.

4. Système et récit

La question de la mise en œuvre effective, dans le *Traité*, de la forme du traité reste alors à poser. C'est d'ailleurs, comme on le verra, le thème de la dénégation pseudo-ontologique posée dans le titre de cet article. Le *Traité* est-il un traité ? sa structure textuelle répond-elle aux formes canoniques de ce genre discursif ? et à quoi correspond l'assomption méta-discursive progressive – avec ses conséquences pragmatiques – de la forme traité mise en place dans la Préface ?

Si l'on s'en tient à la surface du texte, la réponse est incontestablement positive. Le livre est rigoureusement divisé en sections – une introduction et quatre parties – subdivisées à leur tour en chapitres, paragraphes, sous-paragraphes et sous-sous-paragraphes, chacun d'entre eux étant clairement marqué (un peu à la manière du *Tractatus* de Wittgenstein) par un numéro de référence précis indiquant le niveau hiérarchique de l'argumentation et sa place par rapport à la structure d'ensemble, ainsi que par un titre à forte valeur référentielle¹²⁵. L'impression qui s'en dégage est celle d'un discours bien compact et parfaitement systématique, où chaque question traitée non seulement est toujours en contact avec l'argumentation centrale, mais y trouve également une place rationnelle précise. Ainsi, par exemple, la différence entre signification et communication n'est pas seulement une question fondamentale et décisive pour la théorie sémiotique, mais aussi une question préparatoire pour toutes les autres : elle est discutée, en fait, toute seule, dans la partie indiquée par le numéro 1 qui s'intitule, précisément, « Signification et communication ». Un coup d'œil à la table des matières suffit pour s'en rendre compte immédiatement.

Avec un raisonnement analogue et un résultat opposé, la différence entre grammaires et textes ne semble pas avoir un poids semblable : pour la trouver, il faut repérer une sous-section indiquée comme 2.14.6 (proprement intitulée « Grammaires et textes »), donc à l'intérieur du paragraphe sur « Hypercodage et hypocodage » (2.14), lui-même faisant partie de la « Théorie des codes » (2). L'effet structurant dans lequel *tout se tient* permet ainsi de saisir dès le premier coup d'œil des options théoriques d'une certaine importance : la différence entre *Sinn* et *Bedeutung* (2.5.2) est sous-déterminée par rapport à celle entre contenu et référent (2.5), qui relève d'une « Théorie des codes » (2), tandis que le problème de la référence, catalogué comme 3.3, est une question interne à une « Théorie de la production des signes » (3). Séparation qui, précisément, indique une option théorique d'une importance évidente ; comme pour dire : ne confondons pas le thème du sens avec celui de la référence.

Si, par contre, nous voulions chercher le point où Eco expose son idée de « guérilla sémiotique », l'index ne nous serait d'aucun secours ; et nous pourrions soupçonner qu'il ne fait pas partie du *Traité*, donc de la sémiotique générale. Avec une certaine obstination philologique, nous la trouvons plutôt dans la note 30 de la page 199, dans le sous-paragraphe 2.15 intitulé « L'interaction des codes et le message comme forme ouverte », qui, bien qu'il discute un thème très cher à Eco comme celui de l'œuvre ouverte et de l'utilisation créative possible des textes, se trouve à la fin, à l'avant-dernière page de toute la section sur la « Théorie des codes » (2). Selon un critère structurel rigide, l'effet de système veut en effet qu'un argument placé presque à la fin, et en note de bas de page, soit moins important qu'un argument placé vers le début. Ainsi, par exemple, en voyant le problème du « Sujet de la sémiotique » comme titre de la dernière section du livre (section 4), en outre particulièrement mince (cinq pages), nous n'avons aucune difficulté à nous rendre compte que, pour Eco, ce problème est très peu pertinent dans une théorie sémiotique générale ; tout comme, d'ailleurs, celui, traité en passant seulement dans cette petite section, de l'énonciation et des figures discursives qu'elle engendre.

125 Ce n'est pas toujours le cas. En effet, on trouve des titres, disons, obliques comme « Célibataires » (2.10.1) dont seul un lecteur déjà expert en sémantique peut comprendre qu'il renvoie à une problématique sémiotique, alors qu'un lecteur novice y verra une sorte de « saut créatif ». Mais là encore, l'index aide, car il tend à construire une isotopie sémantique claire en son sein : la sous-section 3.3.7 s'intitule en effet « L'actuel roi de France est-il célibataire ? ». L'absence d'union matrimoniale semble ainsi devenir un thème à dominante sémiotique...

Mais sommes-nous sûrs qu'il en soit réellement et toujours ainsi ? Si l'on approfondit un peu la structure argumentative du livre, on se rend compte que cet effet de système donné par la subdivision hiérarchique méticuleuse des thèmes, qui sont d'ailleurs très soigneusement numérotés, n'est pas le seul critère présent dans le texte. Mais seulement le critère explicite, de surface. La disposition rhétorique des thèmes (dont l'importance est signalée, comme on l'a dit, dès l'épigraphe de Pascal) semble en effet croiser, et en quelque sorte perturber, la disposition purement synchronique des questions discutées. À côté, et au-delà, de la hiérarchie des thèmes indiquée par la numérotation de l'index, un *flux thématique* d'un autre genre, presque opposé, semble traverser le livre : un flux que nous pourrions définir, avec l'appui de certaines déclarations fréquentes d'Eco lui-même¹²⁶, comme *narratif*. En effet, dans de nombreux cas, il apparaît clairement que le texte ordonne les sujets de manière temporelle, devenant ainsi un *récit de découvertes progressives*, d'où les analyses approfondies, les relances, les réinterprétations et les changements d'idées continuels.

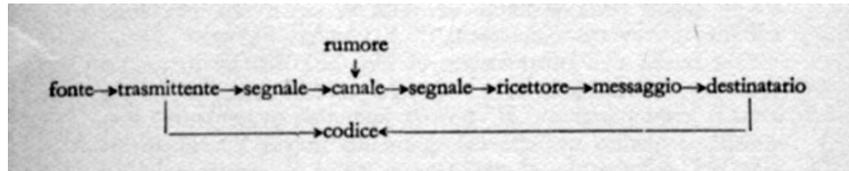
Derrière l'apparente organisation synchronique se cache en fait une narration diachronique, qui n'est pas un simple flux temporel mais bien un récit particulier qui suit la logique horatienne classique du *post hoc ergo propter hoc*. La narrativité dans le *Traité* n'est donc pas seulement au niveau de la structuration profonde du texte (comme Greimas l'avait montré avec son analyse de Dumézil, et comme nous l'avons également mentionné plus haut en discutant de la Préface du livre), mais c'est une hypothèse stylistique, sinon explicite, du moins très évidente, qui investit la forme du traité, en modifiant ses résultats sémantiques.

Ce n'est pas un hasard si l'un des termes les plus récurrents dans le livre – qui ne fait pas partie du métalangage sémiotique bien qu'il serve d'arrière-plan à la forme argumentative – est |reformulation|. De nombreux thèmes, plusieurs hypothèses théoriques et un certain nombre de croyances de base, après avoir été régulièrement illustrés, sont révisés, modifiés, reformulés au cours du texte. De sorte que la succession des thèmes ne suit pas tant la logique hiérarchique du système que la logique narrative de la transformation : ce qui vient après suit ce qui vient avant, non pas toujours et seulement sur la base de la numérotation spatiale des chapitres, paragraphes, etc. indiquée dans la table des matières (qui continue néanmoins d'exister, disons, comme un palimpseste nécessaire du genre discursif de la forme traitée), mais comme sa réinterprétation théorique, discursivée au fil du temps.

Quelques exemples clés suffisent.

La section 1 « Sens et communication » s'ouvre sur l'exposé d'un « modèle élémentaire de communication » (1.1), représenté dans un diagramme non numéroté à la page 50 (où l'on voit une flèche qui part de la « source », en passant par l'« émetteur » et le « signal », etc.) C'est le schéma, disons classique, de la communication, auquel la théorie de l'information nous a habitués, « repris – comme nous le lisons dans la note 1 de la page 50 – par De Mauro 1966 (maintenant dans De Mauro 1971) ». Le voici :

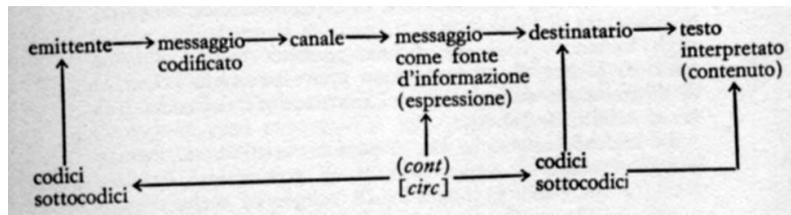
¹²⁶ Eco lui-même a raconté à plusieurs reprises que sa manière préférée de formuler ses arguments dans un texte écrit – depuis sa thèse de maîtrise – est le récit de la découverte progressive d'idées et de concepts, l'exposition pas à pas de notions qui prennent consistance et forme dans son travail de recherche.



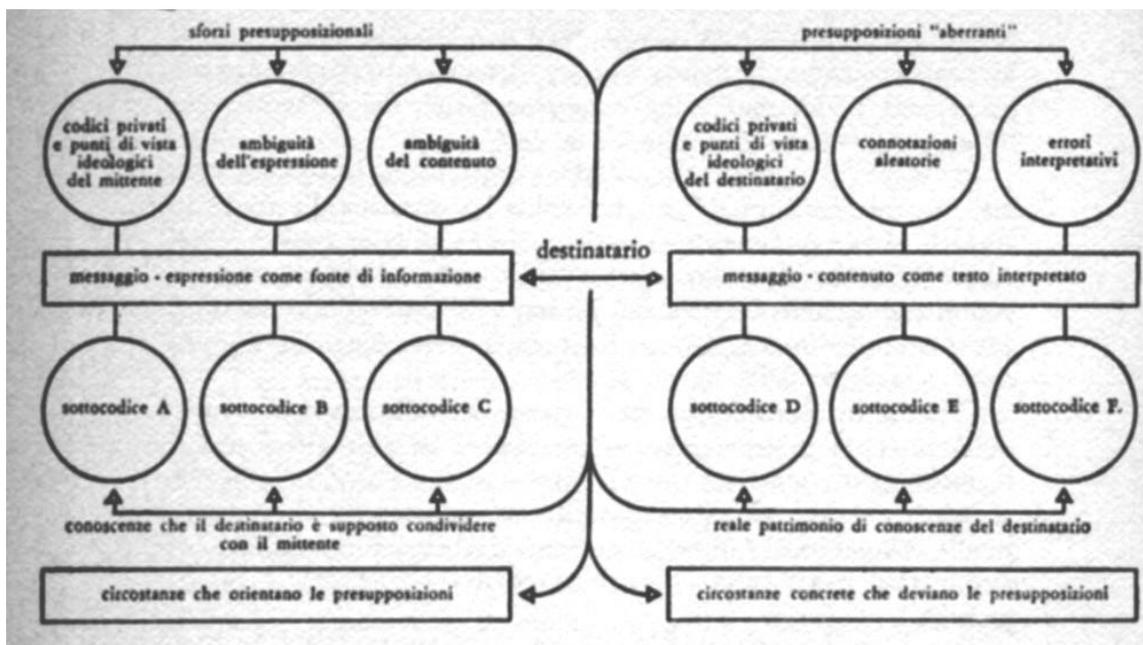
Dans les pages suivantes, ce schéma est densément et intensément discuté, en faisant quelques distinctions théoriques qui vont au-delà du modèle (dans le sens où elles n'y sont pas présentes), comme surtout celle entre « code » et « s-code » (1.2, 1.3) ainsi que la distinction fondamentale entre « information », « communication » et « signification » (1.4). Après quoi s'ouvre la longue section 2 « Théories du codage », où sont exposés les principes fondamentaux de la discipline (de la « fonction signe » [2.1] à l'« interprète » [2.2], du « système sémantique » [2.8] à l'« hypocodage » et à l'« hypercodage » [2.14] etc.) et qui, traitant d'un concept clé du « modèle communicatif élémentaire » tel que le « code », se présente comme une gigantesque expansion de celui-ci. Vers la fin de la section, donc, et précisément dans la sous-section 2.15 déjà mentionnée et intitulée « L'interaction des codes et du message en tant que forme ouverte », nous lisons

Par conséquent, le modèle de communication normalement suggéré par les théories de la communication informationnelle devrait être *reformulé* comme dans la figure 29.

Et voici la figure en question (où, comme on peut le voir, après un certain nombre de déviations, la flèche revient presque à son point de départ) :



Comme si cela ne suffisait pas, un autre modèle est proposé à la page suivante, qui concerne principalement la phase de décodage.



Il est utile pour motiver la note de bas de page 30 sur la guérilla sémiotique mentionnée plus haut – suggérant qu’il ne s’agit en aucun cas d’une question marginale dans un édifice sémiotique général. La flèche de gauche à droite qui recomposait le cadre du schéma canonique de la communication, multipliée, va maintenant dans toutes les directions. Il s’ensuit que, très clairement, ce qui est à la fin n’est en rien moins important que ce qui est au début, selon une logique systémique, mais, selon une logique narrative, le fait d’être à la fin d’un parcours de transformation cognitive, est en effet d’une grande importance.

Il se passe quelque chose de très semblable, dans la section 2 sur les codes, en ce qui concerne le système sémantique (2.8) : le texte commence par exposer les oppositions internes du contenu (2.8.1), donc la segmentation des champs sémantiques (2.8.3) par des marques (2.9), mais peu à peu cette hypothèse théorique, initialement supposée pertinente, est annulée, et transcendée d’abord par le modèle de Katz et Fodor (2.10), puis par sa reformulation (2.11), jusqu’à arriver à la théorie de Quillian avec le soi-disant Modèle Q (2.13), dans lequel l’espace sémantique apparaît extrêmement dynamique, très peu structuré par les traits compositionnels. Eco, en somme, retrace diverses théories non pas pour les assumer comme valides et opératoires à l’intérieur du *Traité*, mais pour les réfuter progressivement, en mettant en évidence leurs fortes lacunes conceptuelles. Ce faisant, il suit une forme d’argumentation qui s’apparente davantage à un essai philosophique qu’à un traité fondateur d’une discipline en plein essor, avide d’affirmation institutionnelle, comme l’était et l’est la sémiotique.

Il en va de même pour l’un des points les plus novateurs de l’ouvrage, où la typologie traditionnelle des signes (3.4) est fortement reformulée sous la forme d’une typologie des modes de production des signes (3.6). Sous la forme constitutionnellement apodictique du traité, émerge un fort désir de problématique, un ton philosophique euphorique, tout sauf enclin aux poses fondatrices qui devraient être typiques d’un traité.

Si, en somme, d’un point de vue stratégique, le *Traité* est, et se pose, comme un traité, d’un point de vue plus interne concernant sa syntaxe argumentative effective, il semble l’être bien peu. La question ontologique du titre trouve ainsi sa valorisation sémiotique appropriée.

Références

BENJAMIN, Walter

1983 *Strada a senso unico. Scritti 1926-1927*, Turin, Einaudi.

BARTHES, Roland

1970 “L’ancienne rhétorique : aide-mémoire”, *Communications* 16.

DE MAURO, Tullio

1971 *Senso e significato*, Bari, Adriatica.

ECO, Umberto

1975 *Trattato di semiotica generale*, Milan, Bompiani; II édition Milan, La Nave di Teseo 2016.

FABBRI, Paolo

1986 « Introduzione a un dizionario senza mezzi termini », in Algirdas Julien Greimas e Joseph Courtés, *Semiotica. Dizionario ragionato della teoria del linguaggio*, La casa Usher, Firenze.

GREIMAS, Algirdas Julien

1983 *Du sens II*, Paris, Seuil.

GREIMAS Algirdas J. et COURTÉS Joseph

1979 *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.

KULL, Kalevi et alii

2015 "A hundred introductions to semiotics, for a million students: Survey of semiotics textbooks and primers in the world", *Sign Systems Studies* 43(2/3).

MARRONE, Gianfranco

2018 *Prima lezione di semiotica*, Boma-Bari, Laterza.

Pour citer cet article : Gianfranco Marrone. « « Ceci n'est pas un traité » Umberto Eco parmi les manuels de sémiotique », *Actes Sémiotiques* [En ligne]. 2024, n° 130. Disponible sur :

<<https://doi.org/10.25965/as.8313>> Document créé le 23/01/2024

ISSN : 2270-4957

Licence : CC BY-NC-SA 4.0 International

ACTES SEMIOTIQUES

La générativité est-elle soluble dans le sensible ?

Réflexions topologiques et énonciatives
« au cœur » du parcours génératif

Is generativity soluble in the sensible?
Topological and enunciative reflections “at
the heart” of the generative process

Denis Bertrand

Université Paris 8-Vincennes-Saint-Denis

Résumé : Chaque période de la sémiotique, à travers l'un et l'autre de ses courants majeurs, a connu son modèle spatial emblématique, véritable signature épistémique de la mise en forme théorique : carré, hexagone, cercle, strates feuilletées, ellipse, aile de papillon, courbes entre abscisse et ordonnée, spirales, bulles, sphères, etc. On s'intéresse ici à l'une des représentations les plus largement répandues : celle des niveaux entre surface et profondeur. Si la linguistique générative et la sémiotique greimasienne à sa suite, mais dans une autre perspective, ont popularisé le schéma des structures profondes opposables aux structures de surface, elles n'ont fait que prolonger un dispositif spatial qui était transversal à bien d'autres disciplines : sens immanent et sens transcendant ; sens explicite et sens caché ; contenu manifeste et contenu latent ; saillance et prégnance.

En recherchant les raisons d'un motif formel aussi récurrent, notre exploration de cette modélisation spatiale interroge l'hypothèse localiste, qui postule la spatialisation comme une isotopie sémantique première et modélisante, se présentant comme un signifiant disponible pour la formation des contenus non spatiaux. Le « catachrésisme » spatial régirait la formation du langage.

On revient alors sur le parcours génératif de la signification pour tenter de comprendre les raisons de son succès pédagogique et de son relatif insuccès scientifique. Les procédures de conversion qui assurent le passage d'un niveau à l'autre transforment le statisme des niveaux en dynamisme des échanges. Les strates opèrent comme des filtres à mailles progressives : les très grosses mailles des structures profondes s'affinant peu à peu pour ne plus laisser passer, en surface que les sèmes à mailles fines. Une nouvelle figure spatiale refait alors son apparition, la *densité* sémique, et la syntagmatique du parcours l'emporte sur la paradigmatique des niveaux.

C'est donc pour finir ce mot « parcours » qui nous arrête, avec la mouvance indéterminée et sans bord qui lui est inhérente. Cela implique une instance mobile qui prend en charge ce parcours, un randonneur énonciatif du faire scientifique. On place alors l'énonciation comme centre opérateur du parcours, muni de ses composantes liées : sensible, par l'ancrage somatique de toute énonciation possible (cf. la *phusis*), et cognitive, par une projection des formants dont la générativité peut donner l'image. Soumis au primat de la *perspective*, ce sont les différents *régimes sémiotiques* de sélection des formes d'expression et des formes de contenu qui modélisent, *in fine*, le, ou plutôt les, parcours.

Mots clés : modèle spatial, localisme, iconisation, catachrèse, générativité, instance énonçante

Abstract: Each period of semiotics, through one or other of its major currents, has had its own emblematic spatial model, a kind of epistemic signature of theoretical form: square, hexagon, circle, laminated strata, ellipse, butterfly wing, curves between abscissa and ordinate, spirals, bubbles, spheres, and so on. We are interested here in one of the most widespread representations: that of levels between surface and depth. While generative linguistics and Greimasian semiotics, following it but from a different perspective, popularized the schema of deep structures as opposed to surface ones, they merely extended a spatial device that was transversal to many other disciplines: immanent and transcendent meaning; explicit and hidden meaning; manifest and latent content; salience and pregnancy.

In seeking the reasons for such a recurrent formal motif, our exploration of this spatial modeling calls into question the localist hypothesis, which posits spatialisation as a primary semantic isotopy, presenting itself as a signifier available for the formation of non-spatial contents. Spatial “catachresism” would govern language formation.

We then return to the generative process of signification in an attempt to understand the reasons for its pedagogical success and its relative scientific failure. The conversion procedures that ensure the passage from one level to another transform the statism of the levels into dynamism of exchanges. The strata operate like filters with progressive meshes: the very large meshes of the deep structures are gradually refined to allow only the finely meshed semes to pass through to the surface. A new spatial figure then

appears, semantic *density*, and the syntagmatics of the process takes precedence over the paradigmatics of the levels.

In the end, then, it's the word "process" that stops us in our tracks, with its inherent indeterminate, borderless movement. This implies a mobile instance that takes charge of this trajectory, an enunciative hiker of the scientific act. We then establish enunciation as the operating centre of the process, with its related components: sensible, through the somatic anchoring of any possible enunciation (cf. *phusis*), and cognitive, through a projection of the formants whose generativity can provide the image. Submitted to the supremacy of *perspective*, the different *semiotic regimes* for selecting forms of expression and forms of content ultimately model the meaning process, or rather processes.

Keywords: spatial model, localism, iconisation, catachresis, generativity, enunciating instance

Introduction

Comme d'autres disciplines dans les sciences sociales à l'instar des sciences exactes, la sémiotique a connu, à travers ses courants majeurs et pour chaque grande période de conceptualisation, une mise en forme emblématique, un modèle spatial devenu une véritable signature épistémique : carré, hexagone, cercle, strates feuilletées, ellipse, aile de papillon, parabole entre abscisse et ordonnée, spirale, sphère, plis... Bernard Pottier s'était il y a longtemps intéressé à cette sténographie plastique en quête de formalisation topologique. Dans son article « Le "figuratif" dans l'étude du langage », avant de promouvoir son propre « schème trimorphique », il observe que « les éléments figuratifs se rencontrent soit dans l'*usage de la langue* elle-même [...], soit dans l'*analyse scientifique* du linguiste, au niveau du système de la langue qui est en nous » (2015 : 1465). Garantie d'une visée scientifique, la schématisation spatialisée serait donc aussi en relation, on en retient ici la proposition relative, avec le « système de la langue *qui est en nous* ». Les deux dimensions ici suggérées – formelle immanente d'un côté et corporelle sensible de l'autre – seront au cœur de notre interrogation sur les « formes des théories sémiotiques ».

Sur ce large horizon, nous souhaitons interroger d'un point de vue topologique le parcours génératif, ce vénérable instrument tutélaire de la sémiotique greimassienne. Comme l'écrivent A. J. Greimas et J. Courtés dans *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* en introduisant l'entrée « Génératif (parcours -) », il désigne rien moins que « l'économie générale d'une théorie sémiotique [...], c'est-à-dire la disposition de ses composantes les unes par rapport aux autres, et ceci dans la perspective de la génération » (Greimas et Courtés 1979 : 157). La phrase se poursuit curieusement avec un second « c'est-à-dire » qui explicite le précédent pour définir précisément cette « perspective de la génération » et définir le qualificatif « génératif » en cherchant à éliminer ses éventuelles ambiguïtés :

... dans la perspective de la génération, *c'est-à-dire* en postulant que, tout objet sémiotique pouvant être défini selon le mode de sa production, les composantes qui interviennent dans ce processus s'articulent les unes aux autres selon un « parcours » qui va du plus simple au plus complexe, du plus abstrait au plus concret. (*Ibid.* : 157-158)

Cet énoncé fait partie de la doxa sémiotique. Ou plutôt, faisait partie, car le parcours génératif semble aujourd'hui passablement oublié, « un peu *vintage* » (Jean-François Bordron), quand il n'est pas remisé au grenier de la théorie. Eh bien réactualisons ! Nous aurons ainsi à nous interroger d'abord sur le choix de ce terme « parcours », en lieu et place de « modèle » par exemple, choix que justifient modestement et de manière peu convaincante les auteurs – le mot « modèle » étant, disent-ils, fort employé par ailleurs.

Partir de la notion de parcours, c'est tout d'abord s'engager sur le terrain topologique. Même si, non spécialiste de cette discipline, on s'arrête à la puissance suggestive de sa définition. Elle se présente comme *étude des propriétés d'objets géométriques soumis à des changements de forme sans solution de continuité*, c'est-à-dire à des déformations continues sans rupture, sans « arrachage ni recollement » (Wikipedia). L'idée de *déformation/transformation* suffira ici, même s'il est difficile d'appréhender ce couple comme une catégorie : dans toutes ses acceptions, « déformation » se réduit à une dimension

spatiale, alors que « transformation » au sens premier que lui a donné Greimas se présente comme la condition fondamentale de production, de manifestation et de saisie de la signification. Dans sa remarquable introduction à *Du sens*, il reconnaissait en effet, au terme d'une série d'échecs, « la possibilité d'une sémiotique *formelle* » dont une des tâches, désormais non utopique, serait de « décrire les parcours des transpositions et *transformations* de contenus » (Greimas 1970 : 17, nous soulignons). En nous maintenant au cœur de ce projet dont nous assumons la productivité analytique, nous nous contenterons d'interroger les « espaces de modélisation » et particulièrement leur mise en forme dans le parcours génératif de la signification de la sémiotique greimassienne. L'expression « espaces de modélisation » est extraite de la présentation du Séminaire International de Sémiotique de Paris (année 2022-2023) sur le thème « Espaces de la théorie : topologie et expériences de la pensée », au sein duquel nous avons présenté une communication dont le présent article est une version revue, approfondie et, nous l'espérons, améliorée. Ce texte de présentation indiquait notamment ce qui constitue ici pour nous l'enjeu des « formes des théories » : « Nous visons surtout à comprendre la relation entre espaces de modélisation, plus ou moins stabilisés, et l'attribution de significations »¹²⁷.

Cette réflexion implique alors, selon nous, de penser le rapport entre la conception générative de la signification et les formes de spatialisation et d'iconisation que sa modélisation graphiquement explicitée revêt – sous forme de tableau, de schéma, de diagramme : c'est-à-dire, plus précisément, la pertinence théorique de ces formes, les effets d'occultation, de déformation et de contrainte que leur représentation inflige, l'anamorphose énonciative qui s'y trouve inscrite, mais aussi les vertus pédagogiques qu'elle recèle, bref, les « expériences de pensée » qu'elle promet, et celles qu'elle promeut.

Voici le parcours (non génératif) que nous proposons de suivre pour le déroulement du projet ainsi esquissé. Après avoir interrogé tout d'abord la notion de profondeur, on passera en revue quelques spatialisations transversales en sciences humaines pour deux raisons : mieux faire apparaître la polysémie de la relation surface/profondeur qui est au cœur de notre modèle, et indiquer ainsi combien il peut être difficile et aléatoire de rechercher l'archéologie conceptuelle du schéma iconico-génératif. Abordant ensuite le problème de la figurativité abstraite qui nous semble au foyer de ces modélisations, nous envisagerons successivement quatre points : on rappellera tout d'abord la célèbre position de Nietzsche sur la métaphorisation des concepts ; on se demandera ensuite si l'hypothèse localiste n'est pas agissante, voire régissante, dans les phénomènes de spatialisation des théories ; on interrogera alors, à titre d'illustration, la ligne, son geste et son tracé, vecteur inévitable et constant de ce type d'iconisation, rarement interpellée en elle-même derrière son évidence plastique ; on mettra enfin en relation le localisme avec l'expérience perceptive qu'il implique pour faire apparaître le rôle central des instances énonçantes (Coquet) et celui des régimes sémiotiques modulables dans tout ce processus. À partir de ces réflexions transversales, on reviendra au parcours génératif, à une analyse critique de ses représentations, avant de suggérer, pour finir, une modélisation spatiale renouvelée de la théorie sémiotique, soumise, comme tout acte signifiant, à la tyrannie de la perspective.

127 Texte de Maria Giulia Dondero et Juan Alonso Aldama, coordinateurs du séminaire. Il reste accessible en ligne par le lien suivant : <https://ceserh.hypotheses.org/2489>

1. La profondeur est-elle un concept ?

Incontestablement, la profondeur est attirante. Elle forme une topique attractive. Et celle-ci est peut-être liée à la sensation de vertige qu'elle procure liée à l'inaccessibilité du « quoi » intrinsèque du sens. Inséparable de la relation avec la surface, on n'y accède que par ce couple Surface-Profondeur qui se présente comme une des grandes figures candidates à la diagraphmatisation. Or, la polysémie qui fait la richesse du terme dans ses emplois courants et stéréotypés, pose en revanche de redoutables problèmes si on cherche à lui donner un statut conceptuel dans un métalangage. Difficultés d'ailleurs que le *Dictionnaire* de sémiotique déjà cité signale presque en *incipit* à son article pour l'entrée « profonde (structure) » :

On remarquera que le terme de profondeur est *entaché* de connotations idéologiques, du fait de l'allusion à la psychologie des profondeurs, et que son sens se rapproche souvent de celui d'authenticité (Greimas, Courtés 1979 : 294).

En réalité, au-delà de cette modalisation véridictoire, bien d'autres éléments d'ordre axiologique s'introduisent dans la signification de la profondeur et y jettent le trouble. À commencer par sa double valence, concrète et abstraite – telle qu'elle segmente par exemple le discours définitionnel du petit *Robert* : d'un côté, I, « ce qui est ou va loin du bord, de la surface », et de l'autre, II, « ce qui va au fond des choses [en parlant de l'esprit, de ses activités] », évoquant donc ici ce qui, précisément n'a pas de fond ni de bord. Il est intéressant aussi d'observer la directionnalité, ou l'aspectualisation spatiale, divergente : pour le concret, l'aspect est inchoatif, on part de la surface et on s'en éloigne (le plus souvent verticalement) ; et pour l'abstrait, l'aspect est terminatif, on va atteindre le bout, le terme, la limite indépassable... mais aussi inassignable. Quand on parle de la profondeur d'un puits, on est en haut ; et quand on parle de la profondeur d'une idée, on est en bas.

Cette asymétrie spatiale de la profondeur peut aussi être comprise dans l'autre sens, attestant le primat de la perspective en toute affaire spatiale : le point *ad quem* est défini, c'est la surface qui se présente comme une ligne, mais le point *ab quo* est indéfinissable, il peut toujours être repoussé, car la profondeur abstraite n'a ni seuil ni limite – quoi qu'en dise à ce sujet le *Dictionnaire* lorsqu'il affirme que « chaque instance de génération du discours renvoie à une instance plus profonde, et ainsi de suite », récursivement peut-on dire, « jusqu'à la structure profonde par excellence qu'est la structure élémentaire de la signification, point *ab quo* du parcours génératif. » (*Ibid.* : 295)

Un autre trait mérite d'être signalé. La profondeur, dans la perception que nous en avons, qu'elle relève du concret ou qu'elle relève de l'abstraction, résiste à la segmentation. Elle est d'abord de l'ordre du continu. Elle est lisse. Il lui faut être abyssale. On n'y installe ni interruptions, ni étage, ni palier. Ce qui complique quelque peu la modélisation théorique, qui en fait parcourir les différents niveaux, impliquant du même coup, dès la forme de son expression, le problème complexe de la conversion assurant le passage d'un niveau à l'autre.

Enfin, les différentes emprises axiologiques font que cette relation entre profondeur et surface est susceptible d'être investie par tous les régimes de valeurs : valeurs cognitives et véridictaires, lorsqu'une pensée de surface – superficielle donc, limitée au paraître – peut être confrontée à une pensée « profonde », révélant l'être exact dissimulé sous le paraître illusoire ou « imparfait » (Greimas) ; valeurs esthétiques lorsqu'on parle de la « profondeur d'une œuvre » ; valeurs sensibles et émotionnelles

avec la « profondeur d'un chagrin » ; valeurs éthiques et morales et autres... La profondeur est plurivalente.

Mais elle nous met surtout aux limites du langage : lorsque, au plus profond de l'expérience, confrontée à l'indicible, à l'innommé et à l'innommable, la parole dans sa profondeur cède la place au silence.

Nous risquerons à ce propos une hypothèse, liée aux représentations iconiques et diagrammatiques des élaborations théoriques. Comme l'a souligné Maria Giulia Dondero¹²⁸, le diagramme est un formidable instrument de condensation syntaxique et sémantique. Ses replis nécessitent le dépli du commentaire, pas à pas, proposition après proposition, argument après argument, pôle après pôle, inclusion après inclusion, etc., mais ce commentaire ne l'épuise pas, car en dépliant, il ne peut nommer ce qui fait le pli précisément, ce qui l'a formé, la condensation extrême. Et celle-ci peut aller jusqu'à l'implosion du langage lui-même. Un langage d'une densité telle qu'il ne serait plus dépliable. Qui fait taire et qui se tait. De là résulte peut-être le caractère impérieux et péremptoire de tout schéma.

La fascination qu'a exercée le couple relationnel surface/profondeur dans la quête et la production du sens, à travers leur traduction spatiale, remonte très loin dans notre histoire culturelle. Nous souhaitons en indiquer ici quelques jalons qui nous conduiront, apparemment peut-être, vers le parcours génératif. On pourra en effet mesurer le saut qualitatif opéré dans l'analyse, transformation qualitative qui reposerait sur des paramètres quantitatifs. Car en termes sémantiques, la relation entre profondeur et surface peut aussi être abordée de manière structurale, à bonne distance et même à l'écart de toute évaluation : les éléments sémantiques qui définissent la profondeur seraient ceux qui sont les plus largement régissants, ceux qui ont la base classématique la plus large, ceux qui sont susceptibles d'établir les isotopies d'un plus grand nombre de contextes ; alors que les éléments qui sont les plus en surface sont les plus spécifiques, soumis à des contextes plus contraignants, de plus en plus exclusifs, de plus en plus monosémiques – comme ceux des univers de spécialité technique par exemple. Les strates opèrent alors comme des filets à mailles progressives : les très grosses mailles des structures profondes s'affinant peu à peu pour ne plus laisser passer, en surface, que les sèmes à mailles fines. La relation entre les deux niveaux apparaît alors comme une affaire de densité sémique.

Pour toutes ces raisons, la relation Surface/Profondeur figurée dans des modélisations spatiales structurellement proches peut, en vertu de leurs variations sémémiques, générer des univers analytiques radicalement différents.

2. Quelques spatialisations transversales avec leurs variations sémémiques

Il ne saurait être question ici de tenter un inventaire de ces modélisations spatiales où la double figure de la profondeur et de la surface peuvent aller du caché au révélé comme de l'élémentaire au complexe. On en retiendra trois : celle de l'exégèse et de l'herméneutique, celle de la psychanalyse, celle de la linguistique.

128 Cf. M. G. Dondero, « Abstraction et figuration dans les images de la pensée », exposé présenté au Séminaire international de Sémiotique « Espaces de la théorie », séance 1, le 16 novembre 2022.

Exégèse tout d'abord. Les quatre niveaux de l'analyse exégétique, depuis le judaïsme jusqu'à l'herméneutique chrétienne, sont bien connus. L'interprétation biblique, celle des livres de la Torah dans la tradition de la philologie hébraïque, comprend le *peshat*, le *remez*, le *midrash* et le *sod*. Le *peshat*, c'est le sens littéral, évident, le « sens premier du texte », le sens le plus direct reposant sur la cohérence des récits, cohérence et lisibilité restituées après un travail d'aplanissement des aspérités et de résolution des complexités du texte même ; le *remez*, c'est le sens « allusif », métaphorique et allégorique, qui offre un deuxième palier de lecture, par généralisation et refiguration ; le *midrash* ou *drash*, c'est le troisième des modes d'interprétation rabbinique, qui est celui de la « recherche » des « lois » sous-jacentes, et donc le dégagement d'un sens indirect, selon des règles précises, sens auquel on accède en reliant des passages et des versets différents ; c'est aussi le sens « homilétique » (qui régit la transmission dans des homélies) ; et le *sod* enfin, c'est le sens mystique, la Kabbale, le sens « secret » ou ésotérique, eschatologique en somme, le plus profond.

Ces quatre sens de l'Écriture – littéral, allusif, homilétique et mystique – se retrouvent dans l'herméneutique chrétienne développée depuis les Pères de l'Église. Les dénominations changent et établissent une nouvelle ordonnance du sens, qu'on pourrait presque dire narrative. Les quatre niveaux sont désormais le *littéral*, l'*allégorique*, le *tropologique* (ou moral) et l'*anagogique* ; quatre niveaux réduits par Origène (III^e s.) aux trois sens de l'Écriture : littérale, morale et spirituelle, trichotomie qui rejoint alors celle du corps, de l'âme et de l'esprit – spiritus, anima, corpus –, laquelle peut en retour justifier la précédente. Mais les quatre sens résistent et reviennent. C'est ainsi que Jérusalem revêt les quatre acceptions : il y a d'abord son sens premier, *historique*, narratif et littéral, comme Cité des Hébreux ; et puis son sens *allégorique*, comme image de l'Église ; et puis son sens *tropologique*, comme figure de l'âme humaine ; et enfin son sens *anagogique*, comme Cité céleste, annonçant notre fin ultime. Rappelons à ce sujet le célèbre distique du XIII^e siècle (Thomas d'Aquin) qui éclaire toute cette série, véritable synthèse de la vaste topographie interprétative qu'on vient de résumer, et qui pourrait nous apparaître comme une anticipation du schéma narratif canonique : *Littera gesta docet, quid credas allegoria, moralis quid agas, quo tendas anagogia* : « La lettre enseigne les faits, l'allégorie t'apprend ce que tu dois croire, la morale ce que tu dois faire, l'anagogie ce que tu dois viser ». Bref, contrat et manipulation, action, sanction. Après une période d'extinction, il semble que cette théorie des quatre sens revienne chez les théologiens contemporains, affinée par de nouvelles subdivisions (reprenant les trois types du sens littéral du thomisme, ajoutant trois sens spirituels). Dans tous les cas, un parcours se déploie, qui va de la surface à la profondeur, comme du plus immédiat au plus différé, du plus évident au plus caché, du plus accessible au plus mystérieux.

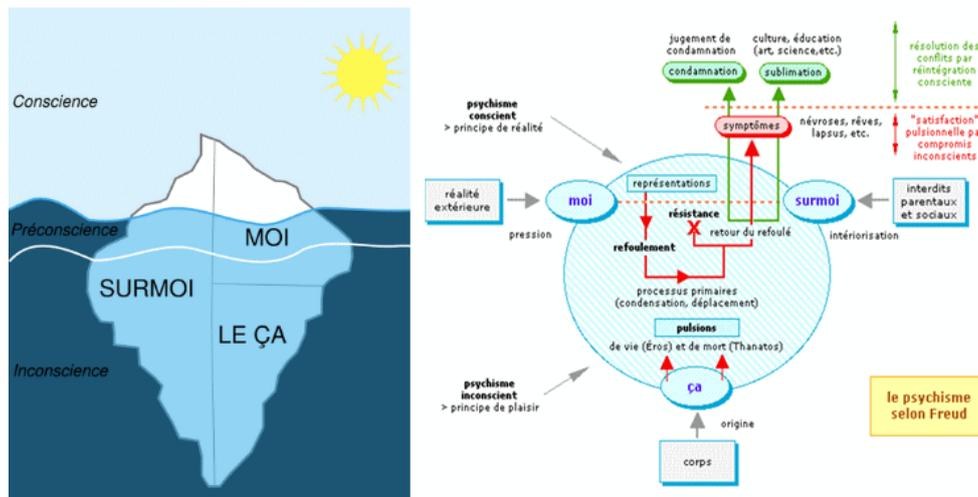
Le schéma général ci-dessous, dû à Pascal Ide, théologien contemporain, déploie ainsi en un tableau horizontal ce qui est à lire, verticalement comme un passage de la surface à la profondeur. À moins que, dans la compétition entre le paradigmatique et le syntagmatique, ce dernier triomphe et impose la grande syntagmatique d'un récit eschatologique. Le paradigmatique ici se cantonnerait au domaine pédagogique : de la définition à l'exemple, et de cet exemple particulier – le cas : ici le temple de Jérusalem – au plus général : l'Histoire sainte, puis les Transcendants.

Les quatre sens de l'Écriture	Sens littéral	Sens allégorique	Sens tropologique ou moral	Sens anagogique ou eschatologique
Définition	Les événements historiques à <i>reconnaître</i>	Le sens christologique à <i>croire</i>	Le sens pratique à <i>accomplir</i>	Le sens ultime à <i>espérer</i>
Exemple du Temple	Le temple mosaïque qui est à Jérusalem	Le temple christique qu'est le corps de Jésus	Le temple mystique qu'est le cœur du croyant	Le temple eschatologique qu'est la Jérusalem céleste
Histoire sainte	Le temps de l'Ancien Testament	Le temps du Nouveau Testament	Le temps de l'Église	La fin des temps et l'éternité
Les transcendants	Le beau	Le vrai	Le bien	L'unité

Référence : https://fr.wikipedia.org/wiki/Quatre_sens_de_l%27%C3%89criture et Ide, 2020, 25

On voit la portée d'une schématisation de ce type dans la lecture qu'elle permet du bouleversement climatique planétaire contemporain. Selon le même théologien en effet, la nature s'inscrit dans les quatre sens : le sens littéral, le sens allégorique, le sens écologique et le sens eschatologique... ce dernier étant désormais pour nous l'imminence possible des fins dernières de l'homme et du monde.

Poursuivons cette archéologie déambulatoire du parcours génératif. Après l'exégèse et l'herméneutique, nous rencontrons la modélisation psychanalytique de la surface et de la profondeur. On pense évidemment au modèle freudien de la spatialisation des contenus psychiques. Se prêtant le plus spontanément à une image spatialisée, quasi topographique, la tripartition du *ça*, du *moi* et du *sur-moi*, a donné lieu à diverses représentations. On en montre deux ici, pour leur effet contrastif : une représentation figurative, celle maritime d'un iceberg, qui rappelle une formule imagée de Paolo Fabbri : « Le regard sémiotique porte sous la ligne de flottaison du signe... » ; et une représentation schématique, répondant à une stylisation codifiée, elle-même doublement référentielle puisque, pour figurer la « réalité » des strates psychiques (référent externe), elle empreinte les formes codifiées d'une sorte de tableau électrique (référent interne), indiquant les embranchements, les joncteurs et les disjoncteurs qui en constituent le mécanisme.



Mais c'est surtout la figuration spatialisée de l'analyse des rêves qui nous intéresse ici et nous oriente vers le parcours génératif. Avec la fameuse distinction entre *contenu manifeste* et *contenu latent*, dont Freud explore les passerelles qui permettent de passer du premier niveau (a), de surface, au second niveau (b), en profondeur, pour conduire à l'interprétation. Il est à noter que ces connecteurs sont eux-mêmes pour la plupart des dispositifs spatiaux susceptibles de rendre compte de la « déformation » des rêves, d'un niveau à l'autre. On y trouve une esquisse de typologie des transferts : soit une figure complète « remplacée par un fragment » de la même figure, soit une figure qui s'y substitue totalement, soit une « image plastique » remplaçant une expression verbale, même abstraite ; soit encore une relation à distance entre des éléments par ailleurs disparates, Freud précisant : « un élément manifeste pouvant remplacer plusieurs éléments latents et un élément latent pouvant être remplacé par plusieurs éléments manifestes » (Freud 2022 (1926), 110). Il s'agit alors dans ce dernier cas d'un phénomène qui ressemble fort à une *isotopie*. Greimas en effet reconnaît cette filiation conceptuelle. Nous remercions à ce propos Ivan Darrault-Harris qui a bien voulu nous communiquer une lettre que le fondateur de la sémiotique lui avait adressée en 1991, où il écrivait : « La *Traumdeutung (L'interprétation des rêves)*, de Freud) m'a torturé pendant plusieurs années et a certainement joué un grand rôle dans la conception de l'isotopie, d'une lecture autre, de la profondeur. » Il ajoutait : « Je me pose maintenant la question de la parenté entre le langage onirique et le stade génétique de l'enfant antérieurement à la consolidation de la structure je-tu. »¹²⁹ Cette dernière observation nous éloigne apparemment de la spatialisation du parcours génératif mais elle pose en réalité la double question de la distinction entre génératif et génétique d'une part, et celle, surtout, de l'énonciation, de ses opérations fondatrices (débrayage/embrayage) et du lien à établir entre l'acte énonciatif et la générativité de la signification.

Plus proche enfin, précédant la générativité sémiotique, le modèle linguistique génératif (chomskyen) des structures profondes et des structures de surface avec leurs règles transformationnelles. C'est largement par proximité, par différence et par opposition à celui-ci que le modèle sémiotique se définit. Ne retenons que quelques traits d'un débat considérablement documenté, aujourd'hui plus faiblement pertinent – et en tout cas à la marge de notre propos. (1) La générativité chomskyenne est exclusivement syntaxique (dans un premier temps) reléguant le sémantique au niveau

129 Lettre d'A. J. Greimas à I. Darrault-Harris, du 2 mai 1991.

des structures profondes, la « montée » vers les structures de surface n'apportant alors rien en termes de signification ; (2) cette générativité ne concerne que les langues naturelles et non les langages et toutes les sémiotiques vectrices de sens ; (3) outre cette extension, qui fonde une théorie générale du langage, la générativité sémiotique associe à tous ses niveaux le sémantique et le syntaxique ; enfin (4), elle intègre l'acte et l'événement de l'énonciation, comme conversion d'abord des structures sémi-narratives en structures discursives, et ultérieurement, nous allons chercher à le montrer, comme opérateur à la fois extérieur et central à la construction du parcours.

Mais cela anticipe sur notre discussion qu'il convient de restreindre d'abord au problème de la spatialisation responsable de la forme même de la théorie.

3. Nietzsche et les concepts

Nous y revenons à travers un texte du jeune Nietzsche, bien connu et particulièrement tonique, texte de « voyant », celui de son cours de rhétorique antique (1873), publié en français sous le titre *Vérité et mensonge au sens extra-moral* (Nietzsche 1997). Ce texte inaugure la thèse de la figurativité profonde au regard de la véridiction : « Les vérités sont des illusions dont on a oublié qu'elles le sont » déclare-t-il, parce que les concepts sont des catachrèses dont on a oublié qu'elles le sont, c'est-à-dire des expressions figuratives dont l'usure du temps et le polissage de l'usage a permis de faire oublier qu'elles sont issues d'expériences sensibles ou qu'elles leur sont rapportées, pour être simultanément sémantisables et nommables en tant que « vérités » conceptuelles. Nous sommes donc dans ce qu'on pourrait appeler le « catachrèsisme », cette opération de dénomination qui consiste à nommer des objets dépourvus de nom par analogie approximative avec telle ou telle propriété d'objets déjà pourvus d'un nom parce qu'identifiés dans le champ de la perception. Alors qu'ils sont déjà eux-mêmes des traductions. Nietzsche écrit :

Nous croyons avoir quelque accès aux choses elles-mêmes lorsque nous parlons d'arbres, de couleurs, de neige et de fleurs, et cependant nous ne possédons rien que des métaphores des choses, qui ne correspondent aucunement aux entités originelles. Comme le son en tant que figure de sable, l'énigmatique X de la chose en soi prend successivement l'aspect d'une excitation nerveuse, puis d'une image, enfin d'un son articulé. [...]

Repensons particulièrement au problème de la formation des concepts. Chaque mot devient immédiatement un concept par le fait que, justement, il ne doit pas servir comme souvenir pour l'expérience originelle et complètement singulière à laquelle il doit sa naissance, mais qu'il doit s'adapter également à d'innombrables cas plus ou moins semblables, autrement dit, en toute rigueur, jamais identiques, donc à une multitude de cas différents. Tout concept naît de l'identification du non-identique. [...]

Qu'est-ce donc que la vérité ? Une armée mobile de métaphores, de métonymies, d'anthropomorphismes, bref une somme de corrélations humaines qui ont été poétiquement et rhétoriquement amplifiées, transposées, enjolivées, et qui, après un long usage, semblent à un peuple stables, canoniques et obligatoires. Les vérités sont des illusions dont on a oublié qu'elles le sont, des métaphores qui ont été usées et vidées de leur force sensible [...]. (Nietzsche 1997 : 14-17)

Nous reparlons aujourd’hui, en sémiotique, du problème de la *traduction* en lui assignant la place qui lui revient dans les processus signifiants. On peut en observer ici, dans le texte de Nietzsche, la mise en abyme réursive : le sens comme traduction de traduction de traduction. De fait, la dénomination est dès le départ une traduction, traduction en sons puis en mots d’une expérience sensible augmentée de sa potentialité de généralisation par réduction des singularités : je nomme « feuille » un objet singulier, en gommant ses particularités – car aucune feuille n’est identique à une autre –, mais les propriétés que j’en retiens me permettent de nommer la multitude des feuilles de nos expériences, et d’accéder ainsi au *genre* feuille. Cette première opération de traduction fournit donc le concept de feuille, bien loin de cet « X indéfinissable » comme dit Nietzsche, la chose en elle-même, qui n’a pas de nom ni de genre. Les concepts abstraits et philosophiques sont bâtis sur ces matériaux premiers – qui sont en réalité déjà seconds –, et ce sont donc des traductions de traductions, des concepts de concepts. Et l’opération, récursivement, se poursuit du concept à l’interprétation socialement convenue : traduction de traduction de traduction... qui produit « ce grand colombarium », ce « sépulcre des intuitions sensibles » (Nietzsche 1997 : 27). Lequel implique, « moralement parlant, [le] devoir de mentir en suivant une solide convention, *de mentir avec le troupeau dans un style obligatoire pour tous.* » (*Ibid.* : 17. Nous soulignons)

Le mensonge dont parle Nietzsche, quoique plus profond, est aussi celui des catachrèses spatiales qui constituent le socle de la traduction du figuratif en abstraction conceptuelle. Ce « mensonge », si c’en est un – car comment parler ? –, nous renvoie plus largement à l’hypothèse localiste qui lui est sous-jacente.

4. L’hypothèse localiste

Nous revenons ici sur une hypothèse à laquelle nous nous intéressons depuis un travail de recherche ancien sur la spatialité romanesque chez Zola. On avait alors interrogé les propriétés du sémantisme spatial hors de ses frontières perceptives et figuratives (Bertrand 1985). Plusieurs articles et interventions nous ont ensuite donné l’occasion d’approfondir cette hypothèse : entre autres, une pré-publication du Séminaire Intersémiotique de Paris, intitulée « De la topique à la figuration spatiale » (Bertrand 2009) où l’on cherchait à articuler les données du « localisme » et la relation entre « topique » et esthésie avec les « instances » déposées dans la praxis énonciative et engendrant l’usage. On s’interrogeait alors sur cette « immanence invasive de la spatialité ». Nous souhaitons y revenir ici, mais dans une perspective particulière, celle de la spatialisation des opérations cognitives qui, dans les tableaux et les schémas, donne forme aux théories. Le localisme du langage n’est-il pas ici aussi à leur source ?

Cette hypothèse localiste, fort ancienne – elle remonte aux Stoïciens –, postule que les expressions spatiales, en vertu de l’expérience proprioceptive¹³⁰ première de l’espace sensible, seraient matricielles d’un point de vue sémantique et syntaxique. Cela signifie que nombre d’expressions non spatiales sont générées à partir de mots qui servent à nommer et décrire l’espace ainsi que les relations entre objets dans l’espace. John Lyons en propose la définition suivante :

¹³⁰ La proprioception, ou « sensibilité profonde », désigne la perception, consciente ou non, de la position des différentes parties du corps ; perception provenant des muscles et des articulations (cf. la kynesthésie).

Hypothèse selon laquelle les expressions spatiales sont plus fondamentales, grammaticalement et lexicalement, que diverses espèces d'expressions non spatiales. [Elles] sont plus fondamentales au plan linguistique, pour les localistes, car elles servent de modèle structurel aux autres expressions. La raison en serait, comme l'ont avancé très plausiblement certains psychologues, que l'organisation spatiale est au fondement même de la connaissance humaine. (1980 : 338-344)

C'est-à-dire de l'expérience sensible. En d'autres termes, les expressions spatiales forment le référent interne de ces expressions non spatiales. Elles en constituent le signifiant profond, connectant le signifié premier (d'ordre spatial) à un signifié second (d'ordre non spatial) par un trait isotopant interne. C'est ainsi que notre langage nous immerge, dès que nous y prêtons attention, dans un océan de catachrèses. Le localisme a dès lors pu traiter des phénomènes linguistiques comme l'expression du temps, les expressions déictiques, les prépositions, les phénomènes aspectuels, et plus profondément la grammaire casuelle, mais aussi les concepts et énoncés abstraits ainsi que les structures argumentatives.

Cette hypothèse théorique de grande ampleur, longtemps oubliée des linguistes, a été puissamment réactivée avec les sciences cognitives. On pense notamment aux travaux de Ray Jackendoff (2002) qui étend la thèse, au-delà du langage, à la cognition dans son ensemble, et montre comment, par exemple, la cognition de l'espace précède et modèle celle du temps. Il montre aussi comment « les notions abstraites » sont conçues « selon des figures qui, originellement, servaient à concevoir l'espace »¹³¹. Mais, dans le champ sémiotique, c'est surtout à Jean Petitot que l'on doit les développements les plus décisifs sur le bien fondé de l'hypothèse localiste. Il consacre de longs développements de la *Morphogenèse du sens* (PUF, 1985) à cette problématique. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans cette analyse, à la hauteur de sa complexité. Elle permet notamment de résoudre des problèmes de grammaire casuelle, les cas « profonds » étant reconnus par Fillmore comme des *scènes*, et de justifier le sémantisme casuel à partir de connexions de positions, chaque cas ne pouvant être considéré comme isolé et autonome. Pour pouvoir définir ce sémantisme casuel en termes de valeurs positionnelles, et en décrire les schèmes, « il semble nécessaire, écrit Petitot, d'en revenir à l'hypothèse localiste » où des connexions entre des actants spatio-temporels « servent de matrice au schèmes syntaxiques en général » (1985 : 48). En ce qui concerne la grammaire des cas, et le fondement du système casuel, le concept relationnel de base serait donc d'ordre spatial, articulé autour de la notion primitive de « direction » – et non pas seulement de « rection » syntaxique.

Sans prolonger davantage les analyses de Petitot sur les fondements de la grammaire casuelle, insistons seulement sur ce dont il appelle le développement, à savoir cette « intuition spatiale de relations entre positions » (*ibid.* : 198) qui peut fonder en droit l'hypothèse localiste en la reliant au foyer perceptif lui-même. C'est pourquoi, écrit-il, « l'hypothèse localiste a pour fonction principale de subordonner la syntaxe structurale à la conception spatiale, et de conditionner l'aperception du fait grammatical par une contrainte intuitive, schématique, de figuration » (*ibid.*).

En marquant un arrêt sur ce terme de « figuration », indiquons ce qui nous paraît constituer les deux voies appelées par l'hypothèse localiste. La première serait celle, en recherche d'universaux, qui

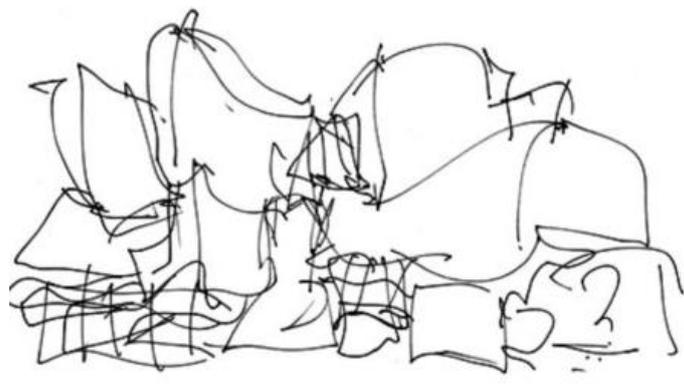
131 Cf. theses.univ-lyon2.fr/documents/getpart.php?id=lyon2.

privilégie une approche syntactico-sémantique autour du noyau dynamique de la *directionnalité*, comme Petitot le montre à propos de ce qui fonde la cohérence des grammaires casuelles. Et la seconde, mettant au premier plan les radicaux spatiaux comme autant de noyaux sémiques, iconiques et figuratifs potentiels, conduirait à privilégier la part sémantique elle-même. Il s'agirait ainsi d'une approche sémantico-syntaxique (plutôt que syntactico-sémantique) formant le socle de la prolifération des catachrèses à fond spatial – comme l'est par exemple toute la série des radicaux localistes qui tapissent l'espace tropologique de la rhétorique : la « tropie- » justement qui indique une direction et fait tourner, la « topie », le lieu, avec ses « isotopies », la « -phorie », le port et le transport, avec son « eu-phorie » ou sa « dys-phorie » en quête de « métaphores », la « -bolie », le jet, qui donne lieu à la « parabole », ou à l'« hyperbole » et bien sûr au « symbole » qui relie, et au « dia-bole » qui sépare : le diabolique est là.

Même relativisée, l'hypothèse localiste pose donc une question fondamentale sur le statut de la spatialité dans l'ordre de la signification. Si on peut ne pas assumer l'idée d'une modélisation totale du plan du contenu à partir de la lexicalisation et des schèmes syntaxiques issus de l'expérience spatiale, on doit interroger néanmoins le phénomène de sa transversalité : puisqu'elle opère depuis le niveau étymologique de la formation lexicale jusqu'à celui de l'usage stéréotypé des catachrèses calcifiées, et plus encore peut-être à celui des configurations qui façonnent les poétiques figuratives de l'espace dans tel ou tel texte comme à celui de la spatialisation des raisonnements dans les diagrammes. Y a-t-il entre ces différents niveaux une solution de continuité ? Ou sont-ils à appréhender, au contraire, comme les variations d'une même phénoménalité ? L'hypothèse localiste gère-t-elle en sous-main la pensée diagrammatique ?

5. Le trait, le tracé : statut topologique et énonciatif de la ligne

Il nous faut pour cela faire un détour par le phénomène de la ligne. La ligne qui fait advenir les « schémas » comme schémas, la ligne qui encadre, la ligne qui dirige, la ligne qui définit, qui assure à ces schémas leur existence comme modélisation spatiale d'une pensée théorique et en condense le modèle. Cette ligne, par définition bien ordonnée, mécanisée et formellement stéréotypée, semble n'avoir que peu de choses en commun avec la ligne du dessinateur – comme celle de Matisse –, avec la ligne du graveur – comme celle de Rembrandt –, ou avec celle de l'architecte – comme la ligne de pré-conception de Frank Gehri.



Dessin de Frank Gehri, extrait du catalogue de l'exposition du centre Pompidou (oct. 2014-jan. 2015, Aurélien Lemonnier et Frédéric Migayrou, dirs.)

Elle a néanmoins en commun avec ces lignes son pouvoir régissant. Dans la partie « Mathématiques » des *Cahiers*, Paul Valéry, propose une définition évolutive et incertaine de la ligne, intégrant à cette définition le tracé qui la forme (Valéry 1974 : 790-791). En voici quelques extraits : « On appelle ligne ce qui est engendré par un mouvement [...] ce qui est engendré avec sens et vitesse et en devient indépendant [...]. C'est aussi ce en quoi le mouvement en tant qu'il est accompli se rend visible et descriptible ou tangible. Ce que nous pouvons nous représenter du mouvement accompli et *refaire* (restituer) à loisir. »

À travers une analyse de ces quelques notations (Bertrand 2018 : 71-73), nous en avons conclu, en soulignant leur dimension aspectuelle, que la ligne apparaît moins comme un objet isolable, détourné et statique, que comme un phénomène sensible en devenir ; elle est saisie en perspective, à différents moments, à travers plusieurs points de vue, selon diverses focalisations qui cherchent à en appréhender la phénoménalité : en aval ou en amont, en résultat ou en advenue, en spatialité ou en temporalité, en transformation ou en état, etc. Et même arrêtée dans le *réalisé*, la ligne apparaît encore comme une potentialité de mouvement d'où se déduit, en négatif, l'existence des points dont elle est faite. Elle est, comme le note Kandinsky (1970, 65), « le bond du statique vers le dynamique ».

Si on confronte alors la ligne et le son, indépendamment de tout ce qui les distingue et les oppose, on peut constater que les deux phénomènes ont en commun d'incarner le *syntagmatique pur*, avant tout arrangement, toute corrélation, toute assignation paradigmatique. Cette sorte d'épure syntagmatique s'exprimant dans et par l'aspectualité. C'est bien le procès de la ligne, du fond de son aspectualisation et de son tempo, qui forme la trame de l'approche définitionnelle de Valéry : sa ligne est toute en tension entre l'imperfectif de l'avènement et le perfectif de son état final, entre le duratif de l'exécution et l'accompli du résultat, entre l'accompli et l'itératif enfin, la ligne-mouvement étant toujours prête à repartir.

Dans le schéma qui donne forme à la théorie, c'est bien entendu l'accompli de la ligne qui domine : elle semble à l'arrêt. Elle a pourtant une genèse, une histoire, un jeu de référents internes qui la codifient (géométrie, physique...), et elle bouge. Les variations de la minceur et de l'épaisseur des traits, les redoublements parfois, les jeux de la droite et de la courbe indiquent autant de dépôts du geste traceur et sont des embrayeurs affaiblis de l'énonciation plastique. L'orthogonalité du parcours génératif de la sémiotique n'est pas neutre, pas plus que le concept spatial des « biais » cognitifs et émotionnels de Kahneman (2012), dont le « tracé » connaît aujourd'hui un tel succès qu'on peut se demander si l'oblique n'a pas remplacé l'orthogonalité.

Mais un autre aspect concernant le statut signifiant de la ligne dans les espaces de modélisation est à retenir. Francis Edeline, sémioticien cognitiviste du groupe *Mu*, en a proposé une typologie, dans un essai intitulé « Sémiotique de la ligne » (Édeline 2008). Il distingue la « ligne-contour », la « ligne creuse », la « ligne virtuelle » et la « ligne lieu ». La *ligne-contour* est la ligne maîtresse, c'est la reine des lignes, sémiotiquement la plus riche avec ses déterminations énonciatives (elle affiche le tracement), modales (elle suscite la foi perceptive), figuratives (elle donne l'objet à voir), actantielles (la relation entre ligne, masses et valeurs chromatiques suscitent l'actantialité, éventuellement conflictuelle), topologiques enfin (elle délimite le rapport entre les zones qu'elle qualifie du même coup : son intérieur opaque et son extérieur transparent). La *ligne lieu* détermine l'inscription de figures géométriques dans l'espace (comme les parterres des jardins). La *ligne virtuelle* est celle qui, absente de la réalisation,

partiellement occultée, est suppléée par l'observateur (il la reconstitue mentalement à partir de sa compétence d'esquisse).

La *ligne creuse*, enfin, nous intéresse ici davantage. Son cas-type est celui de l'écriture, pur mouvement, pur acte disjonctif, sans intérieur ni extérieur, ne valant que par son détachement d'un fond. Il en est de même pour le schéma, dont le statut reste souvent incertain et qui, par là, illustre l'ambivalence foncière de la ligne. La sémiose de la ligne creuse est la plus faible, parce qu'elle est entièrement soumise à des conventions qui lui sont extérieures. Alors qu'on la saisit comme pur plan d'expression, c'est par son plan du contenu qu'elle se définit, et celui-ci peut être flottant. Elle exige que se déplie la syntaxe qu'elle condense. Or cet investissement syntaxique et sémantique peut maintenir le sens en suspens. C'est le cas, par exemple, de la plurivalence de la flèche. On se souvient de l'impatience de Greimas face aux « lignes » et aux « flèches » dans les schémas des jeunes chercheurs, irrité de l'occultation de leur contenu sémantico-syntaxique corrélé au simulacre connotatif de scientificité qu'elles cherchent à suggérer. Or, même sans la pointe de la flèche, la ligne indique une directionnalité.

Ainsi, dans tous les cas, la ligne cherche sa schématisation sous-jacente. On la lit d'ailleurs dans les esquisses de l'architecte Franck Gehry : et elle se réalisera dans l'avenir de ces lignes apparemment erratiques et aléatoires. Notre observation ici converge avec une remarque de Matisse, que l'on doit corréler avec la modélisation spatiale de la pensée théorique. Après avoir déclaré qu'il a tiré « de l'usage du fil à plomb un bénéfice constant », il affirme : « La verticale est dans mon esprit. Elle m'aide à préciser la direction des lignes [...] » (Matisse 1972 (1947) : 237). Et comme ses courbes sont toujours conscientes de leur rapport avec la verticale, il précise : « Mes courbes ne sont pas folles. » (*Ibid.*). Le schématisme les sous-tend en profondeur. Et pourtant, il écrit par ailleurs : « Il faut toujours rechercher le désir de la ligne, le point où elle veut entrer ou mourir », et « souvenez-vous qu'une ligne ne peut pas exister seule ; elle amène toujours une compagne. » (Matisse 1972 (1908) : 66 et 67)

Cela inscrit la ligne dans le monde des instances énonçantes.

6. Au cœur du modèle : les instances énonçantes

6.1. La sémiotique des instances

Nous en arrivons ici au noyau de notre hypothèse. On connaît le débat de fond au sein de la communauté sémiotique entre les deux principes sous-tendant la saisie et la description du sens : d'un côté, le *principe d'immanence* issu du structuralisme et maintenu par la tradition greimassienne, qui considère que tout phénomène signifiant ne peut et ne doit être appréhendé qu'à partir des relations internes entre ses composants¹³² ; et, d'un autre côté, le *principe de réalité*, fermement opposé au précédent, qui conduit à maintenir, au sein même de l'analyse du langage, ce qui détermine la possibilité de sa réalisation en discours et entre partenaires, à savoir l'acte énonciatif ancré dans l'inhérence sensible du corps percevant. Ce dernier principe est promu par Jean-Claude Coquet dans la sémiotique des instances énonçantes. La charpente de ce modèle est constituée des deux versants inséparables de toute activité langagière : la *phusis* d'abord, univers du sensible, entre sensation et perception,

¹³² Nous renvoyons ici à l'important débat engagé et développé en 2014 et 2015, à l'initiative de Luisa Ruiz Moreno et Alessandro Zinna, dans trois volumes de la revue mexicaine de sémiotique, *Tópicos del Seminario*, « La inmanencia en cuestión », I, II, III, Universidad Autónoma de Puebla.

permettant la prise sur le monde et manifestée par des prédicats somatiques ; le *logos* ensuite, déployé à partir de la *phusis*, compris alors comme reprise et établissant, à l'aide des prédicats cognitifs, l'univers du « dit » alors opposable à celui du « dire », opposable ou plutôt complémentaire. La narrativité par exemple, au cœur des propositions fondatrices de la sémiotique greimassienne, relèverait, dans cette perspective du seul *logos* comme matériau langagier second, organisateur – après-coup – de l'expérience.

Ce n'est pas le lieu ici de développer l'architecture conceptuelle de la sémiotique des instances. D'autres le font mieux que nous (cf. ici même, la contribution d'Ahmed Kharbouch). Nous pouvons seulement dire, qu'à nos yeux, l'appartenance commune de la *phusis* et du *logos* à la théorie générale du sens « en acte » présente à la sémiotique un de ses défis essentiels. En imposant la présence inaltérable de la première (*phusis*) au sein du second (*logos*) et en soutenant l'interaction continue de ces deux dimensions dans l'exercice du langage, les propositions théoriques de Coquet conduisent à ne pas occulter la part du corps implanté dans le monde signifiant par le sensible, cette donation des objets dans la perception, et à reconnaître sa place dans la structure même du langage en acte. On pourrait dire, de manière imagée, que le sémioticien des instances énonçantes met le pied dans la porte qui assure le transit entre le monde du dehors, celui de la *phusis*, l'expérience sensible et ses prédicats somatiques, et le monde du dedans, le *logos*, l'expérience langagière et ses prédicats cognitifs. En empêchant qu'elle se referme, il maintient cette porte entrebâillée, et en dotant l'espace ainsi dégagé des concepts qui permettent de l'articuler, il lui donne la chance de s'ouvrir en plus grand.

Dès lors, les deux principes – d'immanence et de réalité – sont-ils conceptuellement incompatibles ? Aucune activité énonciative ne peut séparer de son expression le retentissement du sensible. La radicalité de l'opposition épistémologique peut donc, légitimement à nos yeux, être modulée. C'est pourquoi on peut dire que ce que la sémiotique des instances énonçantes nomme le *logos*, ce monde de la reprise de nos expériences dans le discours, relève assurément, pour être saisi dans son objectalité, du principe d'immanence et de la mise en forme générative de cet espace signifiant. L'organisation narrative par exemple, au plus « profond » d'elle-même, c'est-à-dire au niveau des prédicats transformateurs, des modalisations qui donnent forme à l'actantialité, des programmes conjonctifs et disjonctifs qui s'esquissent ou se réalisent, repose bien sur ce principe : « le *logos* (la narrativité), écrit Coquet, est second par rapport à la *phusis* (la discursivité) » (Coquet 2022 : 182, dans « Narrativité et phénoménologie du langage). Nombre d'exercices concrets d'analyse – dans le champ social aussi bien que littéraire ou artistique, dans le monde verbal aussi bien que plastique ou musical – en attestent la pertinence heuristique. Mais que les textes ou les images nous révèlent aussi dans leur manifestation ce qui en est la source vive, ce qui affleure dans le dire en imposant l'existence du corps sensible en prise avec ses objets, montre bien la présence de l'autre dimension, celle de la *phusis*. Ce sont ces interactions mouvantes que prennent en charge les prédicats somatiques, ces partages de l'expérience signifiante dont le corps percevant, entre prise et reprise, est le foyer dans le champ incertain de l'existence.

Plus modestement, l'analyse que nous avons proposée de la *ligne* illustre cette bivalence : elle est bien l'énoncé produit, la trace qui apparaît dans sa structure formelle immuable et typologisable, et elle est aussi l'énonciation par le geste et le mouvement qui engendre son tracé, jet péremptoire, tracé hésitant ou fiévreuses hachures. Le localisme assume cette présence perceptive première.

6.2. Les régimes d'immanence

En prenant en compte la phénoménologie du langage au sein de la construction théorique de la sémiotique, on est conduit à assouplir le caractère rigoriste du sacro-saint « principe d'immanence » (« hors du texte, point de salut ! », Greimas). C'est pourquoi nous avons proposé de parler de « régimes d'immanence » (Bertrand 2021 : 64-70). Dans un article intitulé « Immanence et engagement », nous avons, au fil d'une discussion avec Jacques Fontanille, tenté de préciser, parmi les propositions et les controverses sémiotiques à ce sujet, ce qu'on entendait par ce concept.

Ces régimes déterminent pour nous la mise en forme de la théorie générative parce qu'ils postulent, au départ et tout au long du parcours, la présence du sujet énonçant et de ses instances. Dès lors, les régimes d'immanence sont par nature hétérogènes dans la mesure où, laissant apparaître les données du possible issues du sensible, on peut voir surgir d'une œuvre, d'un texte ou d'une expérience du monde – voir surgir ou faire surgir – de nouveaux signifiants restés jusque là inaperçus. Dès lors qu'ils auront été mis en condition de signifier, leur saisie et leur description impliqueront la définition d'un plan de pertinence dégagé de ce nouveau régime d'immanence. Sortis de l'aire du « principe », ces régimes d'immanence marquent la disponibilité à l'ouverture sur des plans de pertinence analytiques ignorés jusque là, lesquels présupposent le jeu des instances du sensible (on rejoint par là les prédicats somatiques de Coquet).

C'est pourquoi, dans une mise en forme de la théorie, sans abandonner l'hypothèse générative, nous dirons qu'au départ et au centre, nous plaçons l'énonciation et son sujet avec ses deux grandes valences, celle de son immersion dans le sensible par laquelle il assure sa prise sur le monde qui l'entoure et dont le sens l'envahit, et celle de sa distanciation débrayée par où s'ordonne le dispositif de la production et de la saisie de la signification.

La forme de la théorie sera alors déterminée par l'entrelacs de cette double valence. Le sujet et son discours, d'un côté, s'inscrivent dans une ordonnance qui peut être stratifiée et de forme générative, dessinant alors, pour reprendre la terminologie de Coquet, l'espace du logos ; mais, de l'autre côté, les sélections et les choix qu'il va opérer, ou plutôt que le sensible va lui faire opérer au sein du dispositif, filtrant le sémantisme qui accède au sujet, sont alors sous la dépendance de cette expérience préalable et du retentissement du sens venu du signifiant du monde « à ses yeux ». Ce qui saisit le sujet dans son acte d'énonciation autant que ce qu'il saisit. Sous le régime des « régimes d'immanence », les lignes qui ordonnent le schéma seront moins droites, moins rigides même, elles retrouveront la modularité du mouvement qui est à leur départ, avec ses pleins et ses déliés, ses élans multiples, ses arrivées improbables, bref elles seront prises par l'aspectualisation qui régit l'avènement, la construction et la processualité, sans pour autant ignorer l'horizon d'une schématisation. Il s'agit de renouer la forme fixe avec la labilité qui l'a fait advenir.

Quel que soit alors le mode de réunion des formes d'expression et de contenu qui va déterminer la construction et la perception de la théorie, elle n'échappera pas au *primat de la perspective* sur lequel, brièvement, nous allons conclure.

Pour conclure : la tyrannie de la perspective

La théorie localiste impose, ou du moins présuppose, ce primat de la perspective : la perception s'effectue nécessairement sous le signe du « selon » – c'est à dire, si on suit la première définition que le

dictionnaire donne de cette préposition : « en se conformant à », « en prenant pour règle, pour modèle » (*Petit Robert*). La perspective contient et impose le premier acte de traduction. Depuis les dispositifs sensoriels qui déterminent notre *Umwelt* jusqu'aux codifications esthétiques et littéraires qui refaçonnent et refigurent notre perception au fil des siècles et des cultures, la perspective est inhérente à toute saisie du sens et à tous ses degrés. Elle peut être considérée comme une condition préalable à la formation de toute sémiose : les deux plans de l'expression et du contenu sont sous condition de perspective. Et on pourrait en tracer la générativité propre, depuis l'instance corporelle jusqu'aux modulations cognitives, aux assignations axiologiques et aux conflictualités qui peuvent en résulter, en passant par les contraintes de linéarité de la textualisation et les stratégies « perspectivistes » qu'elle rend possibles. Avec ses deux assesseurs que sont le *point de vue* du côté du sujet et la *focalisation* du côté de l'objet, la perspective nous prend dans ses rets jusqu'à nos adhésions, nos opinions, nos croyances et nos passions.

Lorsque Daniel Arasse explique l'invention « bouleversante » de la perspective monofocale à Florence, marque essentielle de la Renaissance italienne, comme l'avènement d'une vision du monde dé-théologisée et devenue commensurable à l'homme (cf. *France Culture*, 25 juillet 2019), il en présente immédiatement les modulations, les crises, les rejets. C'est dire que cette « perspective » devait se négocier par rapport à ce qui façonnait auparavant la vision et qui n'était qu'une autre version de la perspective. Lorsque Hausmann impose à Notre-Dame de Paris un immense parvis pour permettre de mieux en saisir la « perspective », il ne fait que substituer la perspective horizontale et panoramique – l'idéologie rationnelle du zoom propre au regard touristique – à la perspective verticale antérieure, lorsque le parvis était si exigu que la cathédrale faisait surgir ses formes énormes et foisonnantes d'images devant le fidèle, imposant soudain, au détour de l'étroite rue Neuve, un regard ascendant, ascensionnel, mystique et forcément ému.

Les formes des théories n'échappent pas non plus, quel que soit leur effort d'objectivation et de généralisation, à la sommation de la perspective. Les lignes qu'elles dessinent, les concepts et leurs agencements, toute cette cartographie abstraite, révèlent en creux – comme les débats et les controverses l'attestent si fréquemment, voir si durement – les occultations, les manques, les parts oubliées de la totalisation qu'elles entendent montrer. Les formes des théories, aussi ambitieuses soient-elles, sont soumises à la tyrannie de la perspective. Elles n'ont pas d'Aleph.¹³³

Références

BERTRAND, Denis

1985 *L'espace et le sens*. *Germinal d'Émile Zola. Essai de sémiotique discursive*, Paris-Amsterdam, Hadès-Benjamins, « Actes sémiotiques ».

2009 « De la topique à la figuration spatiale », *Actes Sémiotiques*, (112), [en ligne] <https://doi.org/10.25965/as.2532>

2018 « La ligne et le son », in Marion Colas-Blaise et Verónica Estay Stange, éd., *Synesthésies sonores. Du son au(x) sens*, Paris, Classiques Garnier, p. 71-80.

2021 « Immanence et engagement. La sémiotique face à l'écriture inclusive », in J. Alonso Aldama, D.

¹³³ L'Aleph dans l'univers borgésien est « le lieu où se trouvent, sans se confondre, tous les lieux de l'univers vus de tous les angles » : « l'inconcevable univers ». Cf. « L'Aleph », dernière nouvelle du recueil de Jorge Luis Borges, *L'Aleph* (1944-1952), trad. fr., Paris, Gallimard, « L'imaginaire », 1977.

Bertrand, B. Darras, F. Di Sciullo, éd(s.), *Sémiotique impliquée. L'engagement du chercheur face aux sujets brûlants*, Paris, L'Harmattan, « Sémioses », p. 59-80.

ÉDELIN Francis

2008 « Sémiotique de la ligne », *Studies in Communication Sciences*, 8/1, Lugano, Swiss Association of Communication and Media Studies (SGKM) et Faculty of Communication Sciences of the Università della Svizzera italiana, p. 189-213.

FREUD, Sigmund

2022 *Introduction à la psychanalyse (1915-1917)*, trad. fr. S. Jankelevitch (1926), Paris, Payot, « Petite Bibliothèque Payot ».

GREIMAS Algirdas Julien

1970, *Du sens. Essais sémiotiques*, Paris, Seuil.

GREIMAS, Algirdas Julien et COURTÉS Joseph

1979, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.

IDE, Pascal

2020, *Les 4 sens de la nature*, Paris, AVM-Éditions de Emmanuel.

JACKENDOFF, Ray

2002, *Foundations of Language: Brain, Meaning, Grammar, Evolution*, Oxford/New York, Oxford University Press.

KAHNEMAN, Daniel

2012 *Système1 / Système2 : Les deux vitesses de la pensée*, trad. fr., Paris, Flammarion, « Essais ».

KANDINSKY, Wassily

Point-Ligne-Plan. Pour une grammaire des formes (1926), Paris, Denoël/Gonthier, 1970.

LYONS, John

1980, *Sémantique linguistique (1977)*, trad. fr., Paris, Larousse.

MATISSE, Henri

1972, *Écrits et propos sur l'art*, Paris, Hermann, « Savoir : sur l'Art » (nouveau tirage 2009), extraits de « Notes de Sarah Stein » (1908) et de « Jazz » (1947).

NIETZSCHE, Friedrich

1997, *Vérité et mensonge au sens extra-moral (1873)*, trad. fr. Nils Gascuel, Arles, Actes Sud, « Babel ».

PETITOT, Jean

1985, *Morphogenèse du sens*, Paris, PUF, « Formes sémiotiques ».

PETITOT Jean (éd.)

1982, « Aspects de la conversion », *Actes sémiotiques, Bulletin*, V, 24, Besançon, EHESS-CNRS.

POTTIER, Bernard

2015, « Le "figuratif" dans l'étude du langage », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, Année 2015, 159-4, p. 1465-1488.

VALÉRY, Paul

1974, *Cahiers*, II, « Mathématiques », Paris, Gallimard, « La Pléiade », p. 790-791.

Pour citer cet article : Denis Bertrand. « La générativité est-elle soluble dans le sensible ? Réflexions topologiques et énonciatives « au cœur » du parcours génératif », *Actes Sémiotiques [En ligne]*. 2024, n° 130. Disponible sur : <<https://doi.org/10.25965/as.8295>> Document créé le 12/01/2024

ISSN : 2270-4957

Licence : CC BY-NC-SA 4.0 International

Analyses et recherches sémiotiques

ACTES SEMIOTIQUES

La machine du droit : le modèle de maillage du système juridique et les transformations du sens juridique

The machine of law: the mesh model of the legal system and the transformations of legal meaning

Eduardo C. B. BITTAR¹³⁴
Université de São Paulo

Résumé : L'article analyse la dynamique du *sens juridique* en circulation au sein du système juridique. L'approche méthodologique est centrée sur l'idée de *texte juridique*, à partir de laquelle est développé le *modèle de maillage (mesh model)*, et entend décrire le fonctionnement de ce système comme une *machine discursive*. Les *textes juridiques* effectuent des *opérations discursives*, dans un état de *métamorphose textuelle* continue. Ils forment de la sorte des *chaînes de textes*, ordonnées et organisées en *anneaux systémiques concentriques* autour d'un *noyau géométrique*. Le système juridique est saisi comme un ensemble doté d'une *structure (actantielle ; institutionnelle ; procédurale)* et d'*éléments (les textes juridiques ; les pratiques discursives)*. L'hypothèse de travail est centrée sur l'idée qu'il est possible de fournir un *modèle narratif et discursif*, centré sur l'idée de *pratiques discursives*, ce que donne des conditions pour que la *Sémiotique du Droit* puisse fournir un modèle contemporain de description de la notion de système juridique.

Mots clés : système juridique, modèle de maillage, sens juridique, machine du droit

Abstract: The article analyzes the dynamics of *legal meaning* circulating within the legal system. The methodological approach is centered on the idea of *juridical text*, from which the *mesh model* is developed, seeking to describe its functioning as a *discursive machine*. Juridical texts form *chains of texts*, ordered and organized in *systemic rings* in a concentric way, which surround the geometric core, carrying out *discursive operations*, in a state of continuous *textual metamorphosis*. The legal system is endowed with a *structure (actantial; institutional; procedural)* and *elements (juridical texts; discursive practices)*. The working hypothesis is centered on the idea that it is possible to provide a *narrative and discursive model*, centered on the idea of *discursive practices*, which provides the conditions for the *Semiotics of Law* to be able to provide a contemporary model for describing the notion of the legal system.

Keywords: Legal system, Mesh Model, Legal Sense, Machine of Law

Traduction du portugais au français par Lionel A. Féral.

¹³⁴ Professeur Associé au Département de Philosophie et Théorie Générale du Droit de la Faculté de Droit de l'Université de São Paulo (USP, Brésil). Il a été Président de l'Association Nationale des Droits Humains (ANDHEP, 2009-2010) et 2^e. Vice-Président de l'Association Brésilienne de Philosophie du Droit (ABRAFI-IVR, 2009-2016). Il a été *Visiting Professor* à l'Université de Bologne (2017), *Visiting Professor* à l'Université Paris-Nanterre (2018), *Visiting Researcher* au Collège de France (2019) et *Visiting Professor* à l'Universidade de Coimbra (2023). Membre de l'International Association for Semiotic Studies (IASS/AIS, 2024). Membre de l'Association Française de Sémiotique (AFS, 2024). Il est Chercheur 1-B au Centre National de la Recherche Scientifique du Brésil (CNPq).

1. Introduction : le système juridique et le modèle théorique

Le concept original de *modèle de maillage* (*mesh model*), qui est repris pour appréhender le système juridique, dérive de l'étymologie latine du terme « *texte* » (*textus, tecere*). Il renvoie à un élément *tissé* afin de composer une « *trame* », sur la base d'un assemblage de points, qui autorise l'émergence de formations complexes en *matière textile*, à l'instar des productions artisanales (Ost, Kerchove 2002 : 23). Le *Dictionnaire Larousse* présente la définition suivante des termes *maille* et *maillage* : « Chacune des boucles dont l'ensemble forme un tricot ou un filet » (Larousse 2021 : 489). La formation de cette conception théorique, qui n'est pas déconnectée d'une *image figurative* (Figure 8) – dont la formulation puise ses racines dans la physique théorique et l'astronomie (Hawking, 2001) –, offre une lecture singulière de la notion de système juridique. Cette approche permet de la sorte une rencontre interdisciplinaire entre la *Sémiotique du Droit* et la *Théorie du Droit*, eu égard à l'effort de recherche entrepris par cette dernière discipline pour des modèles descriptifs.

Il convient de souligner que le *modèle maillage* a émergé récemment et qu'il s'est progressivement affirmé dans les recherches au cours de ces dernières années. L'article aborde une question qui est devenue problématique dans les études sur la *Théorie du Droit*. Ici, en particulier, un modèle construit par la *Sémiotique du Droit* peut apporter une contribution importante à la *Théorie du Droit*. La crise du *positivisme juridique* a entraîné l'incapacité des modèles explicatifs traditionnels à répondre de manière adéquate au problème de la configuration de l'idée de système juridique. Pour développer une approche qui soit dotée d'une vision large, générale, critique et reconstructive de la notion de système juridique, il est nécessaire d'être à la recherche du *sens* (Coquet 2013 : 1-26), considérant que le Droit crée du *sens* en permanence, tout en opérant avec la dimension de la vie sociale. En ce sens, le *modèle maillage* finit par représenter une innovation qui pourrait répondre aux préoccupations des juristes de notre temps. À l'apogée de la modernité, le *modèle pyramidal* (Hans Kelsen) semblait offrir une réponse structurée, échelonnée et rigoureuse à la configuration générale de la notion de système juridique. Dans le contexte de la post-modernité, le *modèle pyramidal* fait l'objet de nombreuses critiques qui privent la *Théorie du Droit* de mécanismes permettant de répondre, sur le plan théorique et pratique, aux problèmes propres au monde du Droit.

Ainsi, les recherches actuelles consistent tantôt à reprendre certaines questions, tantôt à innover sur d'autres – sans perdre de vue la série progressive de publications sur le sujet¹³⁵ –, et visent, par ces retouches, à porter le *modèle théorique* à sa plénitude conceptuelle. Cette tâche, encore inachevée, à l'instar de la *méthode sémiotique* (Greimas 2017 : 49)¹³⁶, entend promouvoir un renouvellement au sein de la *Théorie du Droit*, face aux modèles traditionnels du système juridique. Ce modèle cherche à présenter le système juridique comme : i.) une *trame de textes et de significations* producteurs de *sens juridique* (Moor 2021 : 112)¹³⁷ ; ii.) des *textes juridiques* qui se différencient à travers des modalités discursives (les discours normatif, bureaucratique, décisionnel et scientifique) (Bittar 2022b : 204-205) ; iii.) des *textes juridiques* qui s'interconnectent sous la forme d'un *maillage intertextuel*

135 Sur le sujet, consulter : Bittar 2022 a : 444-454 ; Bittar 2019 : 423-455 ; Bittar 2020 : 01-24 ; Bittar 2022 c : 01-18 ; Bittar 2022 b : 393.

136 « La Sémiotique [...] ne pourra exister lorsqu'elle sera devenue une science ; maintenant, la Sémiotique est un projet, et non pas une science » (Greimas 2017 : 49).

137 « L'ordre juridique fonctionne comme système de significations [...] » (Moor 2021 : 112).

(*intertextual mesh*), non pas linéairement, mais sur le mode d'une chaîne d'éléments (Greimas, Courtés 1993 : 35, entrée *chaîne*).

L'hypothèse de travail, qui sera démontrée tout au long de l'article, est que la *Sémiotique du Droit* actuelle est en mesure de fournir un *modèle narratif et discursif*, centré sur l'idée de *pratiques discursives*, capable de décrire l'idée du système juridique d'une manière plus cohérente que la tradition du *positivisme juridique* ne l'a fait dans le passé. L'approche méthodologique est centrée sur la tradition de la sémiotique greimassienne et post-greimassienne, en mettant l'accent sur la *Sémiotique Discursive et Narrative*. Quelques concepts de la *Sémiotique Tensive* seront également utiles pour la configuration finale du modèle sémiotique.

Les conceptions théoriques autour de la notion de système juridique développées par Hans Kelsen, Bernard S. Jackson, François Ost et Michel Van de Kerchove, Pierre Moor et Jan M. Broekman seront revisitées ; en contraste et en dialogue avec ces modèles, et leurs apports conceptuels, la contribution spécifique de système juridique dans l'approche de la *Sémiotique du Droit* contemporaine émergera progressivement. Pour relever ce défi et atteindre cet objectif, cet article s'organise alors autour des items : i.) l'item 1 (*Introduction : le système juridique et le modèle théorique*) situe la problématique et présente l'approche de la proposition de l'article ; ii.) l'item 2 (*La notion de système*) récupère la notion structuraliste de système et vérifie son insertion dans le champ d'application de la *Sémiotique du Droit* ; iii.) l'item 3 (*Le système juridique comme machine sémiotique*) fait valoir la lecture du système juridique comme une machine discursive ; iv.) l'item 4 (*Le système juridique : modèle concentrique, unité et cohésion*) met l'accent sur la description sphérique du système juridique, sur ses anneaux systémiques et sur sa cohésion tensive ; v.) l'item 5 (*Les mutations du sens juridique*) observe le fonctionnement du système à partir de ses opérations et actants discursifs. L'effort analytique de cet article (figures 1 à 8) entend se connecter aux efforts fournis par d'autres modèles théoriques afin d'apporter une contribution théorique, après la crise du *positivisme juridique*, un effort qui suit de très près le *modèle de réseau*, développé par François Ost (Ost 2004 : 44-45)¹³⁸.

2. La notion de système : approche sémiotique et juridique

2.1. La notion de système juridique dans la Sémiotique du Droit

Chez les sémioticiens, la langue est, par elle-même, conçue comme *système*. La tradition structuraliste fait apparaître très tôt la notion de *système*, car elle est inscrite au cœur du concept de langue (Saussure 1972 : 33)¹³⁹. Ainsi, la tradition greimassienne fait émerger l'expression « *système juridique* » – en tant que dérivée du concept général de « *système* » – au sein de la *Sémiotique du Droit*, dès l'*Analyse sémiotique d'un discours juridique* (Greimas, Landowski 1976 : 90-91). Algirdas Julien Greimas et Eric Landowski affirment :

Si le système juridique, considéré dans sa source – en tant que parole performative absolue instaurant un ordre du monde conventionnel et explicite – et dans son organisation – appelant, du fait qu'il les énonce, les êtres et les choses à l'existence et leur attribuant des fonctions précises, délimitées

138 « Progressivement, le système juridique abandonnera la forme hiérarchisée de la pyramide pour adopter celle, réticulaire, du réseau » (Ost 2004 : 44-45).

139 « La langue est un système de signes exprimant des idées » (Saussure 1972 : 33).

par des règles prescriptives et interdictives – apparaît comme une architecture solide et immobile – l’immuabilité étant même une de ses principales connotations –, il n’empêche que ce système évolue, se complète et se transforme grâce justement aux discours juridiques toujours renouvelés qui répercutent leurs innovations au niveau du système qui leur est sous-tendu (Greimas, Landowski 1976 : 90-91).

Ainsi, le projet sémiotique est en mesure de saisir la notion de « *système juridique* » dès la phase de formation initiale de la *Sémiotique du Droit* (Bittar 2023 : 08). Le système juridique fonctionne autour d’un *univers de sens* en transformation, en sachant que le discours juridique en constitue le moteur. Nous constatons également que la notion de système juridique posée par la *Sémiotique du Droit*, de matrice greimassienne, échappe à la notion plus conventionnelle issue de la tradition du *positivisme juridique* – qui s’exprime dans l’ouvrage classique *Reine Rechtslehre*, de H. Kelsen (Kelsen 1976 : 310). Cette tradition juridique définit en effet le système juridique comme un ensemble de normes mises en place par l’État qui s’organise lui-même (Millard 2006 : 75).

Les études d’E. Landowski (1993 : 75-110) éclairent davantage cette distinction pour souligner la présence de l’aspect *institutionnaliste* dans les contours de l’idée du système juridique, afin de renforcer la perception que ce système ne correspond pas à un simple corpus d’expressions linguistiques, mais présuppose un ensemble d’institutions, d’acteurs, de situations, d’actes et de décisions (Landowski 1993 : 79). En même temps, B. S. Jackson identifie un rapprochement méthodologique entre la *Sémiotique* et le *Positivisme juridique* qui ne saurait être toutefois un rapprochement conceptuel, en raison des divergences insurmontables entre les deux théories (Jackson 1985 : 129).

Après le *tournant linguistique*, des conceptions sémiotiques sont en mesure d’émerger dans le domaine du Droit. Elles valorisent le rôle du langage et considèrent le système comme un « *système de signification* » (Frydman 2003 : 571). Dans le champ de la *Sémiotique du Droit* d’inspiration greimassienne, B. S. Jackson a constaté la relation complexe entre les *Théories du Droit* et la particularité de la *Sémiotique greimassienne* pour le traitement des processus de formation du *sens juridique* (Jackson 1985 : 12-27). Dans le champ de la *Sémiotique du Droit* selon la tradition peircienne, les recherches de R. Kevelson ont permis de développer l’idée du Droit comme un système de signes : « Communiquer en termes de Droit signifie communiquer avec/à l’intérieur du Droit en tant que système de signes » (Broekman, Backer 2013 : 11)¹⁴⁰. Plus récemment, dans la tradition européenne, la *Sémiotique du Droit* développée par Pierre Moor appréhende le système juridique comme un système complexe, composé d’acteurs et de textes (Moor 2021 : 59)¹⁴¹. Dans la perspective sud-américaine, le système juridique est conçu comme un ensemble de textes en *échange intersémiotique*, qui forment une trame de *relations intertextuelles* et de *pratiques de signification* (Bittar 2022 : 390).

2.2. La notion de système juridique dans la Théorie du Droit

Chez les juristes, la dogmatique juridique a fait usage de la notion de « *système* » au XIX^e siècle (Canaris 2002 : 10-23) et l’a promue comme un concept explicatif de l’ordre juridique. Actuellement,

140 « Communicating in terms of law means communicating with/within law as a system of signs » (Broekman, Backer 2013 : 11).

141 « Il faut donc le concevoir comme un *système complexe spécifique*, composé d’acteurs et de textes [...] » (Moor 2021 : 59).

l'idée de système juridique est notoire dans le domaine de la *Théorie du Droit*. Elle fait l'objet d'une histoire importante dans les études du Droit et s'est répandue chez les juristes (Terré 2015 : 49). Cependant, les *modèles descriptifs* du système juridique présentent des divergences autour de ce concept.

Dans une perspective positiviste-normativiste, H. Kelsen décrit le système juridique comme un ordre de normes juridiques échelonnées entre elles (Kelsen 1976 : 310), selon une relation hiérarchique pyramidale (Frydman 2007 : 571). D'un point de vue fonctionnaliste, N. Luhmann le dépeint comme un système autopoïétique d'opérations, qui est fermé sur le plan opérationnel et ouvert sur le plan cognitif (Luhmann 2016 : 54-58). Dans une autre perspective, située dans l'univers des études logiques, l'approche analytique l'appréhende comme un ensemble d'énoncés en corrélation avec des solutions (Alchourrón, Bulygin 2015 : 82)¹⁴². À son tour, le modèle réseau, suivant la conception dialectique de F. Ost, revendique une idée de réseau (Ost, Kerchove 2002 : 14)¹⁴³. Enfin, dans la ligne de pensée de la théorie du discours, J. Habermas le décrit comme un système de savoir et d'action, et critique tout écart par rapport à l'idée que les institutions sociales constituent une base empirique du système juridique (Habermas 1998 : 106)¹⁴⁴. Maintenant, on est en mesure d'identifier une nouvelle approche du thème et de vérifier comment la *Sémiotique du Droit* peut contribuer à sa définition, sur la base de ses présupposés internes.

3. Le système juridique en tant que *machine sémiotique*

3.1. La notion de système juridique : structure, éléments et opérations

L'idée de « *système juridique* » évoque l'ordre et l'unité (Canaris 2002 : 12). De ce point de vue, ce « *système* » se compose d'éléments qu'il organise et sa structure est irréductible à la somme de ses éléments (Moor 2010 : 136)¹⁴⁵. Il convient de dire que le système juridique implique : 1.) une *structure* (elle fournit les conditions pour la distribution des éléments), à savoir: 1.1.) une *structure actantielle* : les actants discursifs (ils exercent des rôles discursifs) ; 1.2.) une *structure institutionnelle* : les institutions (elles servent de support à l'exercice des pratiques) ; 1.3.) une *structure procédurale* : les pratiques et les procédures bureaucratiques (elles assurent la poursuite des pratiques discursives) ; 2.) des *éléments* (les unités qui composent l'ensemble), à savoir : 2.1.) des *textes juridiques* (les discours normatif, bureaucratique, décisionnel, scientifique) ; 2.2.) des *pratiques discursives* (elles déplacent les usages discursifs du système).

La métaphore de la *machine* permet alors de saisir le fonctionnement du système juridique comme un tout cohérent, moyennant l'observation de ses rouages, dans la mesure où des actants, des institutions, des procédures, des textes juridiques et des pratiques discursives sont en corrélation. L'idée de *machine* dépeint une activité pérenne, régulière et stable, qui effectue incessamment des opérations. À ce stade, il est pertinent de souligner qu'il s'agit d'une *machine discursive*, qui traite les activités

142 « Todo conjunto que contiene todas sus consecuencias es, pues, un *sistema normativo* » (Alchourrón, Bulygin 2015 : 82).

143 « La thèse fondamentale de cet ouvrage est que, de la crise du modèle pyramidal, émerge progressivement un paradigme concurrent, celui du droit en réseau [...] » (Ost, Kerchove 2002 : 14).

144 « Das Recht ist beides zugleich: Wissenssystem und Handlungssystem » (Habermas 1998 : 106).

145 « Le système est une unité par lui-même, irréductible à la somme de ses éléments [...] » (Moor 2010 : 136).

discursives de manière pérenne, régulière et stable, et fait avancer le *sens juridique*. Ainsi, un *sens juridique* en transformation bidimensionnelle, qui implique des transformations technico-juridiques et historico-sociales, flue alors dans les veines du système juridique.

Dans l'ouvrage *La fabrique du droit* – qui entend ethnographier le *Conseil d'État* de France –, Bruno Latour utilise la métaphore de la *fabrique* afin de désigner la fabrication du Droit (Latour 2004). Cette métaphore met en scène l'idée d'une unité productive du système juridique, le *Conseil d'État*. Cependant, notre intention dans cet article est différente, parce que, ici, il faut adopter une vue d'ensemble du système juridique. Quoique l'expression *machine du droit* suggère un fonctionnement autonome par rapport à la volonté humaine – dans la mesure où elle renvoie à l'idée d'*automate* (Greimas, Courtés 1993 : 24)¹⁴⁶ –, cet article n'explore aucunement ce sens. Dans la mesure où le système juridique implique des actants, des institutions, des procédures, des textes juridiques et des pratiques discursives, et ne se résume pas à un simple ensemble de textes légaux (Bittar 2022 b : 390), l'expression *machine du droit* pointe ici la régularité et les flux continus d'*opérations de communication* (Luhmann 2016 : 54), qui sont promues par des *pratiques discursives* affectant le *sens juridique*. Ainsi, elle opère des connexions entre l'*asémantisme* (AS) et la *sémantisme* (S) (Jackson 1985 : 116), pour garantir les échanges entre les savoirs sociaux et juridiques.

3.2. La machine discursive : rouages, mécanismes et textes juridiques

Les rouages et les mécanismes procèdent d'activités sociales, car ils permettent à la *machine* d'effectuer des opérations systémiques. Les actants, les institutions, les procédures, les textes juridiques ainsi que les pratiques sont programmés, à l'instar de tout rouage, pour l'exécution des règles du système juridique (Greimas, Courtés 1993 : 24). La notion de *système juridique* implique la coordination de la totalité de ces rouages. Chacun d'eux joue en effet un rôle interne distinct (des tâches partielles) et la somme des rôles spécialisés favorise une connexion qui permet le fonctionnement autonome, englobant et généralisé du système juridique (des tâches globales).

Les rouages et les mécanismes gravitent autour de l'élément nodal du système juridique, à savoir le « *texte juridique* ». La notion de *texte* est d'une importance capitale pour la *Sémiotique* (Greimas 1966 : 145), selon la méthode greimassienne (Greimas 1974 : 25)¹⁴⁷ – dans le *Dictionnaire*, les notions de *texte* et de *discours* sont interchangeables (Greimas, Courtés 1993 : 390). Ainsi, la notion de *texte* renvoie à la notion de produit d'une activité d'énonciation, sachant que l'ensemble ne résulte aucunement de la simple combinaison des parties (Fontanille 2015 : 86).

De même, pour la *Sémiotique du Droit*, la notion de *texte juridique* joue un rôle nodal dans la construction de la conception du système juridique (Moor 2010 : 55), qui est saisi comme un producteur de *textes juridiques*. La notion narrative du système juridique appréhende en effet le Droit comme le produit d'un enchaînement de *révélations*, dans la mesure où *ex fabula ius oritur* (Ost 2004 : 19) ; un enchaînement qui génère des *révélations dérivées* et *successives* et modèle le système en corps de textes. Les *textes juridiques* distribuent des fonctions, attribuent des capacités, investissent des autorités et créent

146 « En métrasémiotique scientifique, on donne le nom d'automate au sujet opérateur quelconque (ou "neutre") en possession d'un ensemble de règles explicites et d'un ordre contraignant d'application de ces règles (ou d'exécution des instructions) » (Greimas, Courtés 1993 : 24, entrée : automate).

147 « Hors du texte, point de salut. Tout le texte, rien que le texte et rien hors du texte » (Greimas 1974 : 25).

des procédures. Ils régulent, moyennant leur écriture, les relations humaines. Ainsi, les *textes juridiques* constituent des *palimpsestes* pour les juristes (Ost 2001 : 102).

Cependant, la notion de *texte juridique* ne saurait se résumer à la notion de *texte normatif*, dans la mesure où ses modalités sont quadripartites (les *discours normatif, bureaucratique, décisionnel et scientifique*) (Bittar 2022b : 205). Bruno Latour (Latour 2004 : 162) identifie alors dans le Droit un mode d'organisation. Partant de la notion de *texte juridique* (Moor 2021 : 18), nous pouvons nous orienter vers la compréhension des trames qui configurent le système juridique. De la sorte, nous n'appréhendons pas le *système juridique* comme un *système de textes* – comme une substitution confortable de l'idée traditionnelle d'un *système de normes*. Nous le saisissons comme un système qui coordonne, engendre et établit des relations entre les *textes juridiques* (Moor 2010 : 61)¹⁴⁸.

4. Le système juridique : modèle concentrique, unité et cohésion

4.1. La Constitution comme discours constituant : le texte des textes

Le *texte juridique mère* de tout *système juridique* est la Constitution – puisqu'il s'agit d'un discours du pouvoir (*discours* → *pouvoir*). À cet égard, par exemple, l'article 3 de la *Constitution française* (Constitution du 04 octobre 1958) stipule que « La souveraineté nationale appartient au peuple qui l'exerce par ses représentants et par la voie du référendum »¹⁴⁹. La Constitution doit être considérée ici comme une source de validation des discours législatifs (Kelsen 1976 : 310), dans la mesure où elle fixe une chaîne de compétences normatives. Ce modèle théorique pose la Constitution au centre du *système juridique*, qui prend une forme concentrique. La Constitution est appréhendée comme le *texte des textes* (FC-[tx1: tx2]), selon une logique de *superposition primaire et hiérarchique* entre les normes juridiques. Le *texte juridique mère* contient des décisions politiques importantes pour la régulation sociale et fonctionne comme un *discours constituant*, lorsqu'il prétend fonder, sans avoir été fondé auparavant, une tradition politico-juridique. Il sert alors d'*archéion* et, dans cette mesure, de promoteur du *sens juridique* (Maingueneau Cossutta 1995 : 112)¹⁵⁰.

Ce *texte juridique mère* fonctionne comme un centre irradiant de *sens juridique* pour l'ensemble du système juridique. Il est doté d'un *noyau axiologique*, qui implique la dignité humaine, une émanation d'une exigence universelle de la *Déclaration Universelle des Droits de l'Homme* (1948)¹⁵¹. En ce sens, par exemple, les Constitutions du Portugal, de l'Espagne et du Brésil sont des exemples concrets de manifestations de cette exigence universelle. La dignité humaine se déploie dans les dimensions des droits fondamentaux qui en dérivent. La Constitution elle-même est alors tramée comme une *innervation discursive* des dimensions des droits fondamentaux.

Dans le *texte juridique* de la Constitution, le législateur constituant établit une série : i.) de *formes législatives* (les formes autorisent l'enchaînement ordonné des normes dérivées) ; ii.) d'*institutions de justice* (les institutions permettent une architecture de procédures, d'instances et de pratiques

148 « Le droit est composé de textes, il est composé avec des textes » (Moor 2010 : 61).

149 Consulter : <https://www.legifrance.gouv.fr/loda/id/JORFTEXT000000571356/>.

150 « La prétention attachée au statut de discours constituant, c'est de fonder et de n'être pas fondé » (Maingueneau, Cossutta 1995 : 112).

151 L'art. 1^{er} de la *Déclaration* (1948) stipule : « Tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droits ».

discursives) ; iii.) de *fonctions discursives* (les fonctions autorisent l'instauration d'actants discursifs devant les pratiques discursives). Le texte juridique mère de la Constitution est composé de *normes fondatrices* (les *énoncés fondateurs*), à partir desquelles les normes dérivées (les énoncés dérivés) se déploient.

L'importance politico-juridique et sémiotique du texte juridique mère réside dans l'instauration du *macro-sens juridique*, dans la mesure où il constitue un *métatexte* par rapport aux lois infraconstitutionnelles. Les normes constitutionnelles, qui contiennent des règles et des principes (Dworkin 2002 : 39), donnent lieu à des énoncés normatifs, dont le champ sémantique est extrêmement étendu, et s'adressent à des champs sectoriels divers. Dans ce cadre, les *énoncés constitutionnels* sont : i.) *fondateurs* ; ii.) *englobants* ; iii.) *génériques* ; iv.) *ouverts*. Ils sont dotés d'un haut degré d'indétermination conceptuelle, sémantique et technique. Le législateur constituant institue le *texte constitutionnel* afin que le législateur dérivé puisse déployer le *micro-sens juridique* (technique ; spécialisé ; sectorisé) à partir du *macro-sens juridique*.

4.2. Les modalités des normes et la chaîne des compétences normatives

Plusieurs modalités de lois (amendements ; lois ordinaires ; décrets ; ordonnances) émergent du texte mère de la Constitution (art. 3^e, *Constitution Française*) et autorisent de la sorte le déploiement d'une pluralité de textes juridiques. Le passage du *sens social* au *sens juridique* implique donc une transformation (Aldama 2014 : 70), qui agrège aux « contenus sociaux » (la dimension sémantique) l'entrée dans le *système juridique* (l'intégration systémique) et l'impositivité (le *pouvoir-faire-devoir*). En d'autres termes, la *souveraineté* est la manifestation d'un pouvoir politique qui permet l'exercice de la *fabrique des lois*, de sorte que la *nation* est le *Destinateur* et que la *patrie* est le *Destinataire* – en tout cas, le vote du peuple étant décisif –, suivant l'analyse de Jacques Fontanille (2021 : 71).

Ainsi, le *sens juridique* naît d'une négociation (*exchange*) autour du *sens social*, par le truchement de mécanismes politiques et institutionnels. Nous nous référons aux discussions de A. J. Greimas et E. Landowski à propos de la relation de passage entre l'*asémantivité* (AS) et la *sémantivité* (S) juridiques (Jackson 1985 : 116). Le *sens social* est négociable, à travers les rites, les débats et les procédures législatives, comme le montrent les analyses développées par Eric Landowski sur l'actant collectif du parlement (Landowski 1977 : 429). Toutefois, le parlement ne saurait produire des vérités politiques, car elles échappent complètement à la possibilité d'être énoncées (Landowski 2022 : 268).

Non seulement diverses modalités de normes existent, mais chaque norme provient d'une énonciation discursive. Ainsi, les *énoncés* (les discours) contiennent des *matières* (des contenus). Ces contenus comportent des concepts juridiques, qui jouent un rôle central pour le *langage juridique* et rappellent que la législation fait usage de concepts concrets et abstraits (Jakubiec 2022 : 1840). Ainsi, le *pouvoir d'énonciation* de la législation recèle un processus de formation d'un lieu déontique-impositif (le *pouvoir-faire-devoir*), qui se structure sur la base de la fusion de quatre éléments : i.) les *actants formels* (le législateur) ; ii.) les *compétences hiérarchiques* (la division des pouvoirs et des niveaux de compétences) ; iii.) les *fonctions systémiques* (elles établissent la fonction performative dans le système, comme abroger, instituer, décréter) ; iv.) les *contenus sectoriels* (la sémantique locale).

4.3. La sphéricité systémique et la notion de validité : les trames intertextuelles

Partant du texte mère, la pluralité des normes configure l'enchaînement des textes normatifs, qui donnent lieu à des *trames intertextuelles*. Ces trames génèrent des enchevêtrements et des croisements plus importants, qui donnent corps à une totalité d'interconnexions, dans le cadre élargi du système juridique. Eu égard aux flux d'*écriture* (Ecr), de *réécriture* (Reecr), de *surécriture* (Surecr) et de *désécriture* (Descr) des *textes juridiques* en circulation, dynamiquement, les points suivants se produisent : i.) les *textes juridiques* se rapportent les uns aux autres ; ii.) les *textes juridiques* se succèdent les uns aux autres ; iii.) les *textes juridiques* se substituent les uns aux autres (Moor 2021 : 19). Tout est lié au sein du système juridique, de sorte que le moindre changement dans ses éléments affecte la totalité et vice versa.

La notion même de *validité* – une notion fondamentale pour la *Théorie du Droit* – assume un caractère *intertextuel* et fonctionne comme une *soudure interconnective*. Elle renvoie à une codépendance *logique-relationnelle* et *hiérarchique-expansive*, qui va du texte mère vers les textes dérivés (du centre vers les anneaux systémiques). La *validité intertextuelle* correspond alors à un rapport de réciprocité qui se distingue du pouvoir de délégation législative, où l'*acte d'écriture de la loi* (L1) autorise la réalisation de l'*acte d'écriture de la loi* (L2). L'article 46 de la *Constitution française* (Constitution du 04 octobre 1958) en est un bon exemple, quand il prévoit : « Les lois organiques ne peuvent être promulguées qu'après déclaration par le Conseil constitutionnel de leur conformité à la Constitution »¹⁵². Ce qui est ici implicite, c'est l'idée que le pouvoir d'édition légale du législateur (L1) – en tant que *pouvoir d'énonciation*, révélateur d'un *pouvoir-de-dire-le-droit*, manifestation d'un *pouvoir-faire* (Bittar 2021 : 18) – est plus ample, dans l'enchaînement des normes entre elles, que le pouvoir d'édition légale du législateur (L2), pour ce qui concerne les hiérarchies entre les maisons législatives.

4.4. La sphéricité systémique et les mouvements des anneaux systémiques

Ainsi, en partant du *centre sphérique* – le texte mère de la Constitution – pour aller vers les *anneaux systémiques*, qui reflètent les niveaux hiérarchiques parmi les sources juridiques, se développe une séquence de *textes normatifs* (et d'autres sources de Droit) gravitant autour du centre. De la sorte, les points suivants sont à distinguer : i.) au *centre sphérique* siègent les sources juridiques dotées d'une hiérarchie plus haute et d'une densité technique plus faible ; ii.) dans les *anneaux systémiques* figurent les sources juridiques dotées d'une hiérarchie plus basse et d'une densité technique plus forte (à l'exception des sources non législatives, car elles occupent le dernier anneau hiérarchique).

Ainsi, les *anneaux systémiques* ne sont pas statiques et exercent deux types de mouvement : i.) des *mouvements concentriques*, de l'extérieur vers l'intérieur de la sphère systémique, avec i.i.) un *mouvement d'expansion*, du centre vers les marges, au gré de la multiplication des règles produites dans le système (l'ensemble des normes éditées), et i.ii.) un *mouvement de rétraction*, des marges vers le centre, en fonction de la réduction des normes existantes dans le système (l'ensemble des révocations de normes) ; ii.) des *mouvements circulaires*, dans le sens des aiguilles d'une montre, qui reflètent seulement le degré (plus grand ou plus petit) d'accélération mutable du fonctionnement du système, à

152 Consulter : <https://www.legifrance.gouv.fr/loda/id/JORFTEXT000000571356/>.

proportion des pressions exercées par la société pour obtenir des solutions juridiques aux conflits sociaux. La *figure 1* ci-dessous illustre ces deux mouvements :

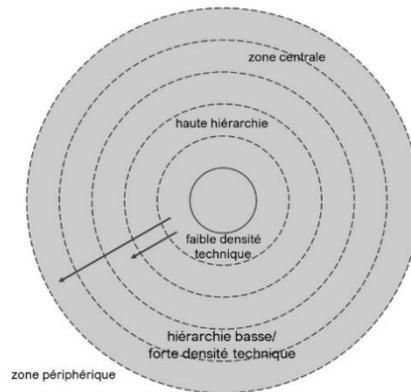


Fig. 1 : Illustration de la relation entre le centre et la périphérie de la sphère, avec un mouvement qui part d'une hiérarchie plus haute et d'une densité technique plus faible vers une hiérarchie plus basse et une densité technique plus forte. Figure créée par l'auteur©.

4.5. Cohésion tensive, interactions textuelles et univers de sens

Le *système juridique* manifeste un *univers sémantique* (Greimas, Courtés 1993 : 409) en transformation, qui est mû par la circulation des textes juridiques. Cependant, ce *système juridique*, en dépit de sa transformation constante, ne rompt aucunement sa *cohésion interne*. La notion de *cohésion tensive*, que nous introduisons ici, s'organise autour de trois idées élémentaires : i.) le *sens juridique*, qui, comme tout *sens*, implique une relation ; ii.) la mise en relation de toutes les parties, les unes avec les autres, au sein du système juridique ; iii.) l'affection du *micro-sens juridique* par les changements opérés dans le *macro-sens*. La *cohésion tensive* peut être nommée *cohésion gravitationnelle*. Elle désigne une qualité du système qui se rapporte à un dynamisme d'éléments. Il en ressort un changement constant du *sens juridique*, qui renvoie à la notion de *cohérence dynamique* (Fontanille 2015 : 194). Ce dynamisme obéit à deux ordres de stimulus : i.) les *stimulus internes* (une interaction d'une *masse de textes*) ; ii.) les *stimulus externes* (une interaction entre les *sens social* et *juridique*).

En ce qui concerne les *stimulus internes* (i.), l'interconnexion continue des discours, moyennant une relation d'influence réciproque (syntaxique, sémantique et pragmatique), donne lieu à ce phénomène. La notion même de *force* – extraite de la physique newtonienne – nous aide à comprendre que le mouvement n'existe que là où des *forces* propulsent les *corps-textuels* vers des *interactions textuelles*. De même, l'interaction constante entre les *textes* au sein du système crée un état de mouvement, qui présente les caractéristiques suivantes : a.) les *forces* correspondent aux actes d'énonciation mus par les acteurs juridiques, qui exercent des *rôles actantiels* ; b.) les *discours juridiques*, une fois mis en rotation, s'entrechoquent et génèrent des déformations de *sens juridique*. On considère ici qu'une *masse de textes* en rotation forme également un ensemble de *discours en relation dialectique*. Ainsi, dans la mesure où le *discours juridique* (dj1) attire le *discours juridique* (dj2), l'idée de *cohésion gravitationnelle* du système procède de la totalité des entrechoquements discursifs. La *densité propre* de l'ensemble textuel le distingue alors de l'*univers extérieur*. Quant aux *stimulus externes* (ii.), de même que le changement de l'« état des choses » altère les « états d'âme », selon la

Sémiotique Tensive (Zilberberg 2011 : 286), de même les « états de la société » agitent et intensifient les usages du système juridique, en générant une *rotation interne* plus ou moins grande dans les *anneaux systémiques*. La transformation sociale induit des changements dans le *sens juridique*, de sorte que la dissociation du lien entre les *sens social* et *juridique* s'avère impossible. Par exemple, à l'ère numérique, une révolution technologique a eu un impact profond sur les différents systèmes juridiques, qui ont édicté des règles juridiques visant à traiter les droits de l'ère numérique.

4.6. Unité systémique, champ de présence et forces d'intertextualité

L'*unité systémique* résulte de la spécialité du discours juridique, du degré d'autonomie de l'*univers de sens*, ainsi que de la relation de codépendance entre les *textes juridiques*. Tous les *textes juridiques* sont suspendus et impliqués dans une même *unité atmosphérique* (une *atmosphère discursive*) : i.) qui est plus grande et enveloppante ; ii.) qui les traverse individuellement ; iii.) qui diffère de la simple somme des textes individuels. L'*unité systémique* n'est possible que dans la mesure où chaque *discours juridique* fonctionne comme une *unité discursive* et génère un *champ de présence*, telle une *énonciation discursive* qui participe à la totalité du système. Le *champ de présence* est l'assombrissement impactant occasionné par le simple « fait de l'énonciation ». Il est responsable de la recombinaison des autres *textes juridiques* en circulation. Les divers *champs de présence* en corrélation mobilisent l'unité atmosphérique commune par le « fait de la coprésence » et de la « codépendance ». Ainsi, les *champs de présence individuels* (l'*unité discursive*) donnent lieu à une *cohésion gravitationnelle collective* (la *pluralité discursive*).

Pendant, il convient de préciser que la *stabilité de la cohésion tensive* entre les *anneaux systémiques*, du centre vers la périphérie (A1→A2→A3→A4→A5), se maintient grâce à deux *forces d'intertextualité*. Elles sont générées par l'état de flux continu des *textes juridiques* en circulation, qui procèdent de la chaîne de va-et-vient entre les textes. Ces deux forces sont les suivantes : i.) la *force d'irradiation discursive* (Fid), à savoir une force qui opère de *manière centrifuge*, du centre vers les *anneaux périphériques*, et qui traite le *macro-sens* du texte mère de la Constitution comme une pression d'influence affectant les normes des *anneaux périphériques* – les *normes fondatrices* projettent alors un *halo de validité* (sémantique, syntaxique et pragmatique) sur les *normes dérivées* ; ii.) la *force de renvoi discursif* (Frd), qui opère de *manière centripète*, des anneaux vers le centre, et qui génère une recherche connective de la source la plus petite vers la source la plus grande, par dérivation du *micro-sens* au *macro-sens* – les *normes dérivées* cherchent alors une appartenance dans la chaîne de règles qui est projetée à partir des *normes fondatrices*. L'action des deux *forces intertextuelles* au sein du système juridique permet de maintenir en suspension, à partir de la notion de *cohésion gravitationnelle*, la *cohérence* (narrative et discursive) et l'*unité* (la pluralité de textes et l'unité systémique) de la totalité des *textes juridiques* en rotation.

4.7. Unité systémique, anneaux systémiques et nébuleuses de sens

Nous partons de la notion de *micro-univers de sens*, telle que l'établissent A. J. Greimas et E. Landowski dans l'ouvrage *Analyse sémiotique d'un discours juridique* (Greimas, Landowski 1976 :

87)¹⁵³, afin de saisir la distinction entre les *macro* et *micro-sens juridiques* ainsi que leur relation. Le *macro-sens juridique* est doté : i.) d'un champ sémantique ample et étendu ; ii.) d'un niveau élevé d'indétermination. De son côté, le *micro-sens juridique* est doté : i.) d'un champ sémantique restreint et mieux délimité ; ii.) d'un niveau accru de précision et de technicité. La figure (*Figure 2*) ci-dessous illustre cette relation :

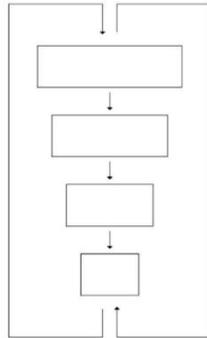


Fig. 2 : Représentation de la relation entre les *macro* et *micro-sens juridiques*. Figure créée par l'auteur©.

Le *micro-sens juridique* se forme à l'intérieur des *anneaux du système*, au sein de ce que nous pouvons nommer *nébuleuses de sens*, un concept dérivé de l'astronomie, et utilisé par U. Eco (1991 : 167). Ces *nébuleuses de sens* présentent le développement suivant : i.) elles sont des densifications de *sens juridique*, qui donnent naissance à des conglomérats de sens juridique, au gré d'un processus d'épaississement de la détermination (la densification) et en conservant une affinité thématique avec les dispositifs de la même hiérarchie ; ii.) elles se forment en *anneaux systémiques*, à partir d'un *champ de fragments* de *sens juridique*, qui se réunissent et se densifient ; iii.) elles constituent des formations préliminaires, encore indéfinies, qui fourniront les conditions pour l'émergence des *micro-univers de sens juridique* ; iv.) ces *micro-univers de sens juridique* seront ensuite nucléés par des formations de *textes-marques* (le *Code Civil* ; le *Code du Travail*), à savoir des *textes normatifs* de grand signifié symbolique sectoriel (Bittar 2021 : 01-18) ; v.) autour des *textes-marques* gravitent les normes dérivées qui leur sont connexes, dans un état de constellation.

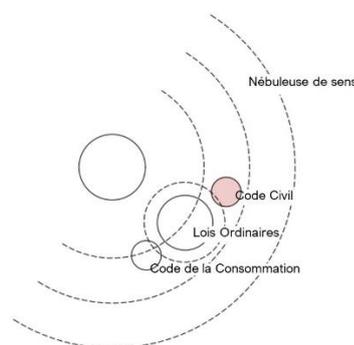


Fig. 3 : Représentation figurative des *anneaux systémiques*, de la *nébuleuse de sens* et des *textes-marques*. Figure créée par l'auteur©.

153 « L'univers juridique étant susceptible d'une articulation en *micro-univers* [...] » (Greimas, Landowski 1976 : 87).

4.8. Anneaux systémiques, macro et micro-univers de sens : les dynamiques du sens juridique

Le micro-univers juridique de sens implique un arrangement de termes, de concepts, de catégories, d'institutions, de pratiques et de discours. La syntaxe à ce niveau se conforme aux pratiques d'un champ de travail, qui est le niveau le plus proche du « référent » de la langue, car toute pratique juridique se rapporte à une dimension pratique de la vie sociale (Moor 2021 : 21-22). Ainsi, le micro-univers se déploie à partir du macro-univers de sens juridique, de sorte que le législateur ordinaire lui agrège : i.) une densité technique ; ii.) un contenu sémantique avec un degré accru de détermination ; iii.) une incidence spécialisée ; iv.) un domaine d'action sectorialisé. Le micro-univers de sens juridique permet le développement du sens juridique à un niveau sectoriel. Il lui confère une relative autonomie interne pour opérer à distance du reste du système juridique. Par exemple, lorsqu'on regarde l'article L122-14-13 du Code du Travail français, compte tenu de la longueur de l'article et de l'ensemble des dispositions normatives internes, on se rend compte que ce type de disposition ne peut être adopté que par une loi spécialisée en la matière.

Le micro-univers présuppose les caractéristiques suivantes : i.) un dictionnaire : un groupe spécifique de termes ; ii.) des pratiques sociales sectorielles : un univers sociosémiotique particularisé d'incidence normative, qui fonctionne comme un champ de travail (une coupe référentielle) ; iii.) des institutions : des actants et des organes spécifiques – un ensemble d'institutions où agissent les actants discursifs, investis de rôles spécifiques ; iv.) des parcours thématiques et des transformations actantielles programmées : la transformation actantielle a lieu au cours de procédés qui effectuent la vérification, en tant que résultat de l'action des décisions judiciaires (Greimas, Landowski 1976 : 92).

Le micro-sens juridique, en tant qu'intégrant des anneaux systémiques, est en rapport avec le macro-sens juridique moyennant trois phénomènes de sens : i.) la vibration : l'affection générale de la chaîne du sens juridique, à partir d'un changement du macro-sens juridique, ce qui produit une mutation de tous les anneaux du système et conduit au micro-sens sectoriel ; ii.) l'incision : l'affection locale de la chaîne du sens juridique, à l'intérieur de la nébuleuse du sens, ce qui ne génère qu'une mutation sectorielle, dans la dimension du micro-sens (ex. la réforme du travail) ; iii.) la tempête : l'affection locale de la chaîne du sens juridique, en rapport avec une grande innovation de la vie sociale – un phénomène qui établit le devoir-faire du législateur de créer une *lex nova* –, ce qui altère le micro-sens sectoriel de manière non ponctuelle et introduit un haut degré d'innovation, voire une nouvelle branche du Droit.

Indépendamment de ces phénomènes, deux autres occurrences de nature sporadique et généralisée sont encore observables. Elles se produisent dans la totalité des anneaux systémiques : i.) la pollution législative : elle se forme dans l'environnement immédiat des anneaux systémiques, en raison de l'édition excessive de lois, et peut provoquer une obstruction systémique, due à la surcharge d'antinomies juridiques et aux difficultés dans l'application du Droit ; ii.) les explosions de sens : elles ne se produisent que lorsqu'un nouveau sens juridique apparaît et modifie le sens juridique établi, ce qui peut survenir par vibration, incision ou tempête de sens, à l'occasion de l'émergence de la *lex nova* ou de nouveaux arguments et interprétations, qui donnent lieu à des décisions innovatrices. La figure (Figure 4) ci-dessous nous permet d'identifier ce phénomène :

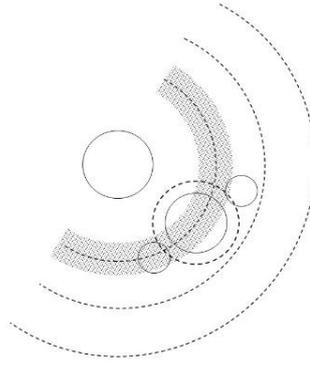


Fig. 4 : Représentation figurative de la pollution législative (la partie surlignée en gris autour de l'anneau) dans les anneaux systémiques. Figure créée par l'auteur©.

5. Les mutations du *sens juridique* : les opérations discursives et la co-construction du sens

5.1. La pratique discursive, le champ de travail, les opérations discursives et la co-construction du sens

En termes de *sémiotique greimassienne*, la *pratique discursive* est responsable de la *production du Droit* (Greimas, Landowski 1976 : 91)¹⁵⁴. En termes de *sémiotique post-greimassienne*, la notion de *pratique discursive* renvoie à un niveau intermédiaire d'un *schéma sémiotique* plus large d'analyse des *niveaux de pertinence* (signes → textes-énoncés → objets → scènes pratiques → stratégies → formes de vie), si l'on suit de près ce que dit Jacques Fontanille à ce sujet (Fontanille 2008 : 34)¹⁵⁵. À son tour, la *production du Droit* est une activité discursive, dont la pratique est : i.) *procéduralisée* (elle obéit à des procédures institutionnelles) ; ii.) *institutionnalisée* (les institutions se spécialisent pour recevoir les flux de demande) ; iii.) *argumentative* (au sein des procédures, les arguments mobilisent la prise de décision) ; iv.) *actantiellement délimitée* (les acteurs juridiques jouent des rôles spécifiques) ; v.) *liée à des modalités discursives* (chaque modalité de discours [normatif, bureaucratique, décisionnel, scientifique] remplit une fonction systémique différenciée).

Ainsi, la *pratique discursive* se réalise toujours par rapport à un *champ de travail* (champ d'action des juristes : le *Droit du Travail* ; le *Droit Civil* ; le *Droit Maritime* ; etc.), ce qui correspond à une dimension de pratiques sociales concrètes (travail ; relations privées ; navigation ; etc.), situées au niveau le plus proche du référent de la langue, avec : i.) la division sociale du travail ; ii.) la spécialisation des savoirs ; iii.) le dictionnaire de termes. Par exemple, un juriste qui travaille dans le domaine du *Code du Travail* ne se réfère pas à l'ensemble du *système juridique*, mais l'utilise partiellement dans ce domaine spécialisé. La figure (*Figure 5*) ci-dessous illustre le *champ de travail* :

154 « La pratique juridique est, en ce sens, production du droit, des règles et de significations juridiques nouvelles » (Greimas, Landowski 1976 : 91).

155 « Les pratiques occupent donc dans cette hiérarchie une position intermédiaire ; en ce sens [...] » (Fontanille 2008 : 34).

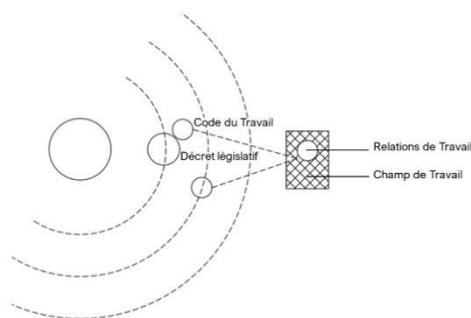


Fig. 5 : Représentation de la relation entre l'action de la *communauté des juristes* et le *champ de travail*. Figure créée par l'auteur©.

Ainsi, ce sont les *opérations discursives* des acteurs juridiques qui donnent une dynamique à la circulation du *sens juridique* au sein du système (Bittar 2022 b : 401). Les *pratiques discursives* sont dialogiques, intertextuelles et complémentaires les unes des autres, et affectent continuellement le *sens juridique* (Moor 2021 : 50). Les mouvements du *sens juridique* sont alors saisissables comme des *couches de sens* (C), réciproquement tendues, stratifiées en niveaux. Ces *couches* sont alors les suivantes : i.) le *sens juridique en transformation* (C1= *transformation*) ; ii.) le *sens juridique en transition* (C2= *transition*) ; iii.) le *sens juridique en stabilisation* (C3= *traditionnel*). La figure suivante (Figure 6) illustre cette conception autour des mouvements internes de la signification juridique :

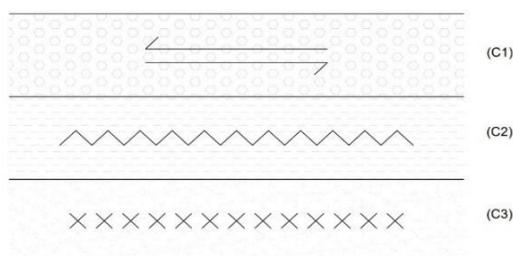


Fig. 6 : Représentation des *couches de sens* stratifiées du *sens juridique*. Figure créée par l'auteur©.

5.2. La co-construction du sens juridique et les nœuds sémiotiques

La *pratique du Droit*, en tant que *pratique discursive*, est susceptible d'être qualifiée comme polémique (Bittar 2022 : 44)¹⁵⁶. Chaque *actant discursif* apporte sa perspective et exerce un lieu de discours, ce qui conduit le système à des décisions judiciaires, une activité spécifique relative à la *vérification* (Greimas, Landowski 1976 : 92). Une vue d'ensemble du système juridique permet d'entrevoir les décisions comme des *nœuds sémiotiques* (Bittar 2022 a : 513), car elles réunissent des *textes divers* (preuves ; récits factuels ; lois) et permettent de fixer des situations ouvertes, en générant de la responsabilité. Dans l'article intitulé *Vérité et véridiction en droit*, E. Landowski montre précisément l'extrême complexité de cet exercice, car il implique des divers *régimes de vérité* (Landowski 1988 : 48-52).

156 « [...] its exercise involves more a *rhetorical controversy* than *epistemic consensus* » (Bittar 2022 : en ligne, item 4.4.).

Pour préciser cette idée, les *nœuds sémiotiques* configurent des *points complexes* d'entrecroisement de textes normatifs et réalisent le processus d'application du Droit. Ces *nœuds* forment la *trame* interne des *anneaux systémiques*. L'intérieur du système juridique ne présente alors aucun espace vacant, car les *textes normatifs* et *décisionnels* s'intercalent et façonnent la grande masse des discours en circulation. Les intervalles entre chaque *anneau systémique* abritent les groupes de décisions : entre A1 et A2, le groupe de décisions (D1) relatif à l'anneau A1 ; entre A2 et A3, le groupe de décisions relatif aux décisions (D2) ; et, enfin, entre A3 et A4, les décisions (D3) et (D4), qui obéissent à l'échelle des instances judiciaires, allant de la première à la deuxième instance, et de celle-ci à la troisième instance du système juridique. Ainsi, figurativement, les *nœuds sémiotiques* influent dans la totalité de l'espace interne du système juridique. Ils occupent le vacuum entre les *anneaux systémiques* et pointillent l'ensemble du système de la manière suivante (*Figure 7*) :

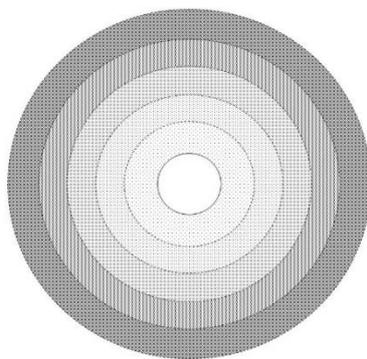


Fig. 7 : Représentation des *nœuds sémiotiques* qui occupent l'espace interne des *anneaux systémiques*. Figure créée par l'auteur©.

5.3. Le système juridique en tant que machine sémiotique

Une vue d'ensemble ample et entière du système juridique ne révèle aucunement un chaos d'éléments en déconnexion. Au contraire, le système apparaît comme un *tout ordonné*, qui renvoie à un *centre*, obéit à des *hiérarchies*, dans la mesure où le discours juridique est contraint par une série de règles provenant de dimensions diverses : i.) la langue ; ii.) les us et coutumes ; iii.) l'éthique professionnelle ; iv.) la grammaire juridique. L'ordre du système juridique est non seulement ouvert, dynamique et transitif (en termes substantiels), mais aussi stable, concentrique et intertextuel (en termes formels). Il se réalise par le truchement d'opérations discursives. La *machine sémiotique* forme un système ouvert, inconsistant et incomplet, et affiche en son sein des lacunes normatives ainsi que des antinomies. Ce système requiert une maintenance permanente, opérée par les utilisateurs, qui argumentent afin d'orienter vers des solutions.

Par conséquent, le système juridique peut être identifié comme une « *machine sémiotique* », ce qui implique les points suivants : i.) le traitement d'un grand volume d'*opérations discursives* ; ii.) un *automatisme* structurel (Greimas, Courtés 1993 : 24, entrée *automate*) dans la réalisation interconnectée de fonctions, de discours et de rôles, d'instances et d'institutions ; iii.) un ensemble d'*opérations discursives* qui assurent leur fonction systémique. Le système juridique présente une double fonction : i.) stabiliser le *sens juridique*, en sauvegardant les conquêtes déjà incorporées dans le patrimoine symbolique du système juridique ; ii.) transformer le *sens juridique*, eu égard à l'impératif

de répondre aux nouvelles dynamiques sociales et demandes de justice. La *Figure 8* illustre la notion sémiotique du système juridique, dans son fonctionnement global :

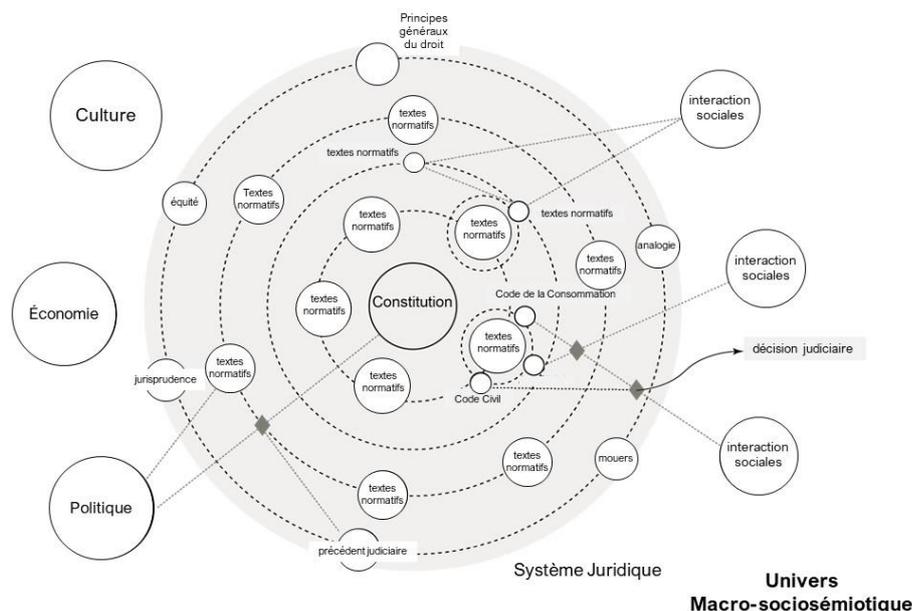


Fig. 8 : Le *modèle maillage* : représentation du système juridique comme une « *machine sémiotique* ». Figure créée par l'auteur©.

Conclusions

L'article analyse la notion de « *système juridique* », sur la base du *modèle maillage*, afin de mettre en évidence ses aspects centraux, en cherchant à approfondir l'analyse d'une problématique importante pour le domaine de la *Théorie du Droit*. L'hypothèse initiale est confirmée par le fait que la *Sémiotique du Droit*, fondée sur l'héritage greimassien et post-greimassien, est actuellement dotée d'éléments conceptuels suffisants pour une description singulière du fonctionnement du *système juridique*. L'article précise que la nature du *sens juridique* est la circulation entre la société et le Droit (macro-sémiotique), puis entre le Droit et la société (système juridique), dans un jeu d'échanges incessants. La conception circulaire du système juridique envisage le *sens juridique* en activité de circulation dans les *anneaux hiérarchiques* du système juridique, en état de transformation permanente, tandis que les *textes juridiques* sont pratiqués dans des institutions. Les acteurs discursifs, qui forment la *communauté des juristes*, utilisent des *procédures* pour mettre en évidence les pratiques du Droit.

L'interconnexion des textes dérivés est d'une importance fondamentale pour la compréhension du modèle théorique, car elle indique la formation de *réseaux intertextuels*, d'où découle la notion de validité intertextuelle, en tant que manifestation du pouvoir de délégation, qui consent aux activités d'énonciation juridique. En résumé, les mouvements internes du *système juridique* (concentriques et circulaires) permettent une métamorphose continue, qui dynamise les structures, en même temps que les forces de *cohésion tendue* [*force d'irradiation discursive* (Fid) et *force de renvoi discursif* (Frd)] permettent de maintenir l'unité systémique. En étudiant les mutations du *sens juridique*, du *macro-univers* au *micro-univers du sens*, on comprend qu'il s'agit d'une activité socioculturelle, en tant que produit de relations locales, techniques et spécialisées, imposantes et contraignantes, transitives et en

transformation, en fonction de leur activation par des *opérations discursives*, qui engendrent une activité de co-construction interactionnelle. La conception figurative finale et descriptive de la notion de *système juridique* est concentrique et hiérarchique, structurée par des *anneaux systémiques*, ceux qui entourent le noyau axiologique et géométrique, à partir du *texte matriciel*, à savoir, le texte de la Constitution. Dans cette approche, il est évident que les fonctions du *système juridique* visent simultanément à préserver et à transformer le *sens juridique*.

Références

- ALCHOURRÓN, Carlos E. et BULYGIN, Eugénio
2015 *Sistemas normativos*, 2^e éd., Buenos Aires, Astrea.
- ALONSO ALDAMA, Juan
2014 « Sémiotique et politique : narrativité et transformation », *Recherches en communication*, n° 41, pp. 61-74.
- BARTHES, Roland
1967 *Système de la mode*, Paris, Seuil.
- BROEKMAN, Jan M. et BACKER, Larry Catá
2013 *Lawyers making meaning*, New York, Springer.
- BITTAR, Eduardo C. B.
2019 « O conceito de direito e o conceito de sistema jurídico », *Boletim da Faculdade de Direito da Universidade de Coimbra*, Vol. XCIV, pp. 423-455.
2020 « Semiotics of Law, Juridicity and legal System: some observations and clarifications of a theoretical concept », *International Journal for the Semiotics of Law*, Nov., pp. 01-24.
2021 « Sémiotique du Code Civil », *Actes Sémiotiques* [En ligne], n° 125, pp. 1-18. Disponible sur : <https://doi.org/10.25965/as.7137>. Consulté le 10.10.2023.
2022a *Introdução ao estudo do Direito: humanismo, democracia e justiça*, 3^e éd., São Paulo, Saraiva.
2022b *Linguagem Jurídica: Semiótica, Discurso e Direito*, 8^e éd., São Paulo, Saraiva.
2022c « Les sirènes de police dans la ville », *Actes Sémiotiques* [En ligne], n° 127, pp. 1-18. Consulté le 20.11.2023.
2023 « Introduction. Remarques historiques sur la relation entre le Droit et le Langage », *Actes Sémiotiques* [En ligne], n° 128, pp. 01-25. Disponible sur : <https://doi.org/10.25965/as.7831>. Consulté le 04.02.2023.
- CANARIS, Claus-Wilhelm
2002 *Pensamento sistemático e conceito de sistema na Ciência do Direito*, 3^e éd., trad. A. Menezes Cordeiro, Lisboa, Fundação Calouste Gulbenkian.
- COQUET, Jean-Claude
2013 *A busca do sentido : a linguagem em questão*, trad. Dilson F. Cruz, São Paulo, Martins Fontes.
- COSSUTA, Frédéric ET MAINGUENEAU, Dominique
1995 « L'analyse des discours constitutants », *Langages*, n° 117, pp. 112-125.
- DWORKIN, Ronald
2002 *Levando os direitos a sério*, trad. Nelson Boeira, São Paulo, Martins Fontes.
- FONTANILLE, Jacques
2008 *Pratiques sémiotiques*, Paris, Presses Universitaires de France.
2015 *Semiótica do discurso*, trad. Jean Cristtus Portela, 2^e éd., São Paulo, Contexto.
2021 *Ensemble*, Liège, Presses Universitaires de Liège.
- FRYDMAN, Benoît
2007 *Le sens des lois*, 2^e éd., Bruxelles, Paris, Bruylant, LGDJ.
- GREIMAS, Algirdas Julien
1966 *Sémantique structurale : recherche de méthode*, Paris, Larousse.
1974 « L'énonciation : une posture épistémologique », *Significação*, n° 1, pp. 9-25.
1993 *Maupassant*, trad. Teresinha O. Michels, Carmen L. C. L. Gerlach, Florianópolis, UFSC.

- 2017 « Les problèmes généraux de la sémiotique », in *Du sens en exil*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 37-57.
- GREIMAS, Algirdas Julien et LANDOWSKI, Eric
 1976 « Analyse sémiotique d'un discours juridique : la loi commerciale sur les sociétés et les groupes de sociétés », in *Sémiotique et Sciences Sociales*, Paris, Seuil, pp. 79-128.
 1981 *Semiótica e Ciências Sociais*, trad. Álvaro Lorencini e Sandra Nitrine, São Paulo, Cultrix.
- GREIMAS, Algirdas Julien et COURTÉS, Joseph
 1993 *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.
- HABERMAS, Jürgen.
 1998 *Fatizität und Geltung*, Frankfurt, Suhrkamp
- HAWKING, Stephen
 2001 *The universe in a nutshell*, United Kingdom, Moonrunner Design & The Book Laboratory.
- JACKSON, Bernard Stuart
 1985 *Semiotics and legal theory*, London, Routledge & Kegan Paul.
- JAKUBIEC, Marek
 2022 « Legal concepts as mental representations », *International Journal for the Semiotics of Law*, n° 35, 2022, pp. 1837-1855.
- KELSEN, Hans
 1976 *Teoria pura do direito*, 4^e éd., trad. João B. Machado, Coimbra, Armênio Amado.
- LANDOWSKI, Eric
 1986 « Pour une approche sémiotique et narrative du droit », in *Droit Prospectif*, n° 11, pp. 39-70.
 1977 « Le débat parlementaire et l'écriture de la loi », *Revue française de science politique*, n° 3, 1977, pp. 428-441.
 1993 *La sociedad figurada*, trad. Gabriel H. Aguilar, México, Fondo de Cultura Económica.
 1993 « Una aproximación semiótica y narrativa al derecho », in *La sociedad figurada*, trad. Gabriel H. Aguilar, México, Fondo de Cultura Económica, pp. 75-110.
 2014 *Interações arriscadas*, trad. Luiza H. O. da Silva, São Paulo, Estação das Letras e Cores.
 2022 « Les métamorphoses de la vérité, entre sens et interaction », *Acta Semiotica*, vol. II, n° 3, 2022, pp. 256-275. Disponible sur <https://revistas.pucsp.br/index.php>. Consulté le 18.07.2022.
- LAROUSSE
Dictionnaire Larousse, Paris, Larousse, 2021.
- LATOURE, Bruno
 2004 *La fabrique du droit : une ethnographie du Conseil d'État*, Paris, La Découverte.
- LUHMANN, Niklas
 2016 *O direito da sociedade*, trad. Saulo Krieger, São Paulo, Martins Fontes.
- MAINGUENAU, Dominique
 1995 « L'énonciation philosophique comme institution discursive », *Langages*, n° 119, pp. 40-62. Disponible sur <https://www.jstor.org/stable/23906718>. Consulté le 09.10.2023.
- MILLARD, Éric
 2006 *Théorie générale du droit*, Paris, Dalloz.
- MOOR, Pierre
 2010 *Dynamique du système juridique*, Genève, Schulthess, Bruxelles, Bruylant.
 2021 *Le Travail du Droit*, Québec, Presses de l'Université Laval.
- NATIONS UNIES
 1948 *Déclaration Universelle des Droits de l'Homme* [En ligne]. Disponible sur <https://www.un.org/fr/universal-declaration-human-rights/>. Consulté le 02.01.2024.
- OST, François
 2001 *O tempo do direito*, trad. Maria F. Oliveira, Lisboa, Piaget.
 2004 *Raconter la loi*, Paris, Odile Jacob.
- OST, François ET KERCHOVE, Michel Van de
 2002 *De la pyramide au réseau ?*, Bruxelles, Publications des Facultés Universitaires Saint-Louis.

TAMANAHHA, Brian Z.

2017 *A realistic theory of law*, Cambridge, Cambridge University Press.

TOULMIN, Stephen E.

2006 *Os usos do argumento*, trad. Reinaldo Guarany, São Paulo, Martins Fontes.

ZILBERBERG, Claude

2011 *Elementos de semiótica tensiva*, São Paulo, Ateliê Editorial.

Pour citer cet article : Eduardo C. B. Bittar. « La machine du droit : le modèle de maillage du système juridique et les transformations du sens juridique », *Actes Sémiotiques* [En ligne]. 2024, n° 130.

Disponible sur : <<https://doi.org/10.25965/as.8264>> Document créé le 12/01/2024

ISSN : 2270-4957

Licence : CC BY-NC-SA 4.0 International

ACTES SEMIOTIQUES

Les lieux du gambling. Une analyse
ethno-sémiotique

The places of gambling. An ethno-semiotic
analysis

Tarcisio Lancioni
Université de Sienne

Filippo Lenzi Grillini
Université de Sienne

Valentina Molinari
Université de Sienne

Résumé : La diffusion des jeux d'argent, avec les formes de « dépendance » qui y sont associées, est un problème très répandu dans la société occidentale en général, et en Italie en particulier, où les espaces et les modes de jeu sont devenus de plus en plus ouverts et accessibles. La recherche que nous présentons concerne l'organisation spatiale des salles de jeu avec des machines à sous dans un contexte territorial spécifique, la Toscane. À travers une approche ethnosémiotique, qui combine l'observation des lieux et des pratiques de jeu et des entretiens avec les joueurs eux-mêmes, la recherche tente de montrer comment la configuration spatiale des lieux de jeu constitue une variable pertinente dans la constitution de ce que l'on peut définir comme la « carrière » du joueur, dans laquelle une approche purement ludique et relativement détachée se traduit progressivement par une passion totalisante. L'organisation de l'espace influence en effet l'expérience du jeu et est à son tour façonnée par les attentes des joueurs qui, après un premier contact avec les machines permis par la chute des frontières dans lesquelles le jeu était relégué, tendent à rechercher des espaces qui leur permettent de s'immerger dans le jeu et de se soustraire au regard d'autrui. Car si le jeu est de plus en plus accepté socialement, il n'en va pas de même pour le joueur qui joue « trop » assidûment.

Mots clés : salles de machines à sous, jeux d'argent, sémiotique des pratiques, ethnosémiotique, sémiotique de l'espace

Abstract: The spread of gambling, with its associated forms of “addiction”, constitutes a widespread problem in Western society in general, and particularly in Italy, where the spaces and modes of gambling have become increasingly open and accessible. The research we present concerns the spatial organization of gambling rooms with slot machines in a specific territorial setting, Tuscany. Through an ethnosemiotic approach, which blends observation of gambling places and practices with interviews with the players themselves, the research tries to show how the spatial configuration of gambling places constitutes a relevant variable in the constitution of what can be defined as the gambler's “career”, in which a purely playful and relatively detached approach progressively translates into a totalizing passion. Indeed, the organization of space influences gambling experiences and is in turn shaped by the expectations of players who, after an initial contact with the machines allowed by the fall of the boundaries in which gambling was relegated, tend to seek spaces that allow them to immerse themselves in the game and hide from the gaze of others. For if gambling is increasingly socially accepted, it is not the same for the gambler who plays “too much” assiduously.

Keywords: slot rooms, gambling, semiotics of practices, ethnosemiotics, semiotics of space

1. Avant-propos. Les valeurs du jeu

Cet article portant sur le jeu de hasard en Italie¹⁵⁷ est le résultat d'une recherche dans laquelle sont imbriquées les méthodologies anthropologiques et ethnosémiotiques (Marsciani 2007 ; Lancioni, Marsciani 2007) telles que : la collecte de données sur la diffusion des jeux de hasard en Italie ; l'observation ethnographique des jeux de machines à sous dans certains locaux consacrés à cette activité, accompagnée d'entretiens avec des joueurs et des joueurs pathologiques et leurs familles¹⁵⁸ ; l'analyse sémiotique de la pratique des jeux de machines à sous et de la scène discursive dans laquelle ils s'inscrivent.

Cette articulation méthodologique nous a conduits à étudier les valeurs signifiantes du jeu et les lieux où il est pratiqué selon deux perspectives intégrées, qui peuvent être ramenées aux deux manières différentes de recueillir l'information : les *pratiques racontées* et les *pratiques pratiquées* (Lancioni 2015 : 59-60). Par pratiques racontées, nous entendons les configurations d'événements qui émergent des entretiens et qui impliquent nécessairement une reconstruction des « faits » du point de vue de la personne interrogée. Cette reconstruction est conditionnée par des facteurs tels que l'interaction avec l'enquêteur, la représentation de soi que l'enquêté est amené à donner, et les processus de « normalisation » induits par l'adhésion au « sens commun » (Greimas 1970 ; Lorusso 2022), avec ses formes de moralisation de l'action.

Par pratiques exercées, nous entendons en revanche la configuration des événements reconstruite à partir de l'observation de la scène en situation. Ce second type de reconstruction conduit souvent à l'émergence de récits structurés différemment de ceux recueillis par le biais des entretiens et dans lesquels il est notamment possible d'observer le conditionnement spatial du lieu de jeu, qui tend plutôt à être sous-estimé dans les entretiens, et de saisir dans une perspective plus large, par rapport à celle du joueur, les réseaux d'interactions dans lesquels le joueur lui-même est « pris ».

Il ne s'agit cependant pas, de notre point de vue, d'histoires plus « vraies », à comprendre comme la « vérité des faits », à opposer aux mystifications subjectives de l'autoreprésentation, mais plutôt de deux « scènes » qui sont toutes deux réelles, même si elles ne coïncident pas, et la sémiotique nous a

157 L'Italie a été un cas frappant, et unique en Europe, de croissance du marché des jeux d'argent, au point de s'imposer en quelques années comme l'un des principaux pays d'Europe dans ce secteur. Au cours de la période 2009-2021, les Italiens ont plus que doublé leur chiffre d'affaires dans le secteur des jeux de hasard, passant de 54 milliards d'euros à 111 milliards d'euros. Cette croissance du volume de jeu s'est accompagnée d'une augmentation du nombre de personnes ayant développé cette forme de dépendance reconnue depuis 1980 par le DSM-III (Diagnostic Statistic Manual) de l'American Psychiatric Association et aujourd'hui définie, par la dernière édition du manuel, comme « *gambling disorder* ».

158 123 entretiens ethnographiques ont été menés avec des joueurs pathologiques (97 hommes et 26 femmes) et 24 membres de leurs familles. Les personnes interrogées ont été sélectionnées par le biais d'une méthode impliquant un contact initial avec le Serd (les services publics pour les addictions pathologiques du système de santé national italien), des groupes de joueurs anonymes et des communautés de réinsertion pour les joueurs dépendants. Les personnes interrogées l'ont été dans les locaux du Serd, dans des lieux publics (bars, cafés, jardins publics) ou à leur domicile – des personnes issues de ces contextes et des communautés qui se sont portées volontaires. Alors que les dialogues informels et les entretiens ont porté sur la dépendance à différents types de jeux (loto, paris sportifs, jeux de casino, loteries instantanées telles que les « cartes à gratter », machines à sous et jeux en ligne), l'observation ethnographique s'est concentrée sur les jeux de machines à sous et a été menée dans 113 lieux de jeu légaux accueillant des machines à sous : AWP et VLT. Ce choix a été motivé par le fait que, dès les premiers entretiens, la prévalence claire des jeux de machines à sous parmi ceux qui ont conduit au développement d'une dynamique de dépendance est devenue évidente, conformément aux données nationales selon lesquelles les machines à sous représentent la majorité du marché. En effet, 59 % des dépenses totales consacrées aux jeux d'argent « physiques » en 2019 ont été « mangées » par ces machines (Livre bleu, rapport 2019, Agence des Douanes et des Monopoles, 2020, p. 83).

justement permis de réfléchir sur les différentes manières de construire la scène du jeu. La comparaison entre les deux « scènes » d'une même pratique apparaît particulièrement intéressante dans le cas des conduites addictives, où les récits des personnes interrogées peuvent être considérablement influencés non seulement par la comparaison avec les processus de stigmatisation sociale vécus à l'égard de leurs comportements et de leurs pratiques, mais aussi par leurs réélaborations qui ont émergé au cours du parcours de réhabilitation entrepris. Dans ce cas, c'est précisément la non-coïncidence entre pratique vécue et pratique racontée qui permet de saisir les aspects de la pratique elle-même les plus sujets à reconfiguration de la part du joueur, et corrélativement de comprendre la conception qu'il se fait du jeu.

Toutefois, avant de présenter et de discuter les résultats de la recherche, il nous semble opportun de faire quelques remarques générales sur le jeu, qui seront ensuite utiles pour comprendre la signification spécifique de la configuration de la scène, et en particulier son organisation spatiale et actantielle.

Le jeu, précisément parce qu'il s'agit d'un « jeu », s'inscrit dans une sphère de pratiques presque universelles, qui est valorisée et réglementée de différentes manières dans divers contextes sociaux et culturels. Si, comme l'observe Wittgenstein (1953), l'ensemble des activités qualifiées de jeux ne présente pas de trait caractéristique commun mais tout au plus des airs de famille, on peut cependant observer, dans une perspective relationnelle et non « essentialiste », que le jeu, dans son ensemble, peut être défini par la position qu'il occupe par rapport aux autres pratiques dans lesquelles s'organise la vie quotidienne, entrant en relation ou en tension conflictuelle avec elles.

Dans certaines cultures, comme par exemple dans celle italienne, le jeu constitue une activité tout à fait légitime jusqu'à un certain âge, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il commence à interférer avec les « tâches » et les « devoirs » auxquels l'individu est progressivement appelé à répondre. D'abord avec les activités scolaires, puis avec les activités professionnelles et généralement prescrites dans le cadre des systèmes de rôles thématiques autour desquels la société est organisée, jusqu'à ce qu'il devienne une activité légitime que dans les « pauses » plus ou moins ritualisées et réglementées de la vie productive d'un individu¹⁵⁹.

En ce qui concerne cette collocation résiduelle des activités récréatives dans la vie « adulte », le jeu est chargé de valeurs supplémentaires dans la mesure où il amplifie la confrontation avec le risque, qui est implicite dans les activités ludiques, en le connotant comme un « pari économique ». Un type de risque dans lequel la tension entre l'acceptation et la condamnation sociales – c'est-à-dire le processus de moralisation (Fontanille, Greimas 1991) – de la passion et du « démon du jeu »¹⁶⁰, apparaît de façon particulièrement marquée.

Là encore, ce qui semble rendre le jeu acceptable ou condamnable, c'est d'abord un sens social de la « mesure », qui renvoie aussi à sa place par rapport à d'autres activités génériquement

159 Veblen (1899) dépeignait déjà le jeu comme une pratique en conflit avec les activités productives, à tel point qu'il n'était accepté qu'au sein des classes aisées, non soumises aux contraintes de la « productivité », parmi lesquelles, en effet, le jeu apparaît comme une forme de « gaspillage honorable ». Sur le caractère anti-utilitaire du jeu et sa stigmatisation en tant qu'« évasion » des devoirs, voir également Bloch 1951 et Pedroni 2017.

160 La prosopopée à travers laquelle la passion du jeu est actoralisée rend implicitement compte d'un processus d'actantialisation dans lequel la passion elle-même assume le rôle d'Anti-Destinateur, capable de transformer le système de valeurs du sujet, en le rendant asservi. Et c'est précisément ce processus d'actantialisation qui est à la base des formes de moralisation qui accompagnent la dynamique passionnelle (Lancioni 2020).

« productives ». En effet, le jeu, même d'argent, apparaît tout à fait légitime s'il est configuré comme occasionnel (par exemple les différentes formes de loterie), c'est-à-dire tel qu'il n'affecte pas le temps que l'on estime devoir être consacré à d'autres activités, ni les possibilités économiques générales de ceux qui le pratiquent. En revanche, il devient condamnable lorsqu'il empiète sur le temps « productif » ou le remplace et lorsqu'il menace de compromettre les possibilités économiques de ceux qui le pratiquent, c'est-à-dire lorsqu'il devient une activité habituelle qui domine les autres activités, de sorte qu'il absorbe « excessivement » le temps, les intérêts et les moyens de ceux qui le pratiquent¹⁶¹.

La moralisation intervient donc lorsque la pratique du jeu commence à se constituer comme une véritable « forme de vie » (Fontanille 2008), caractérisée par une acceptation constante du risque, que nous pouvons décrire, dans les termes proposés par Landowski (2005), comme une permanence du sujet joueur dans un régime d'accident, soutenu par une force pathémique (le « démon du jeu ») qui suspend, et remplace, les mécanismes d'autocontrôle censés régir les régimes de programmation et de manipulation sur lesquels les pratiques « productives » devraient se fonder.

À partir de ces premières observations, nous pouvons esquisser une première typologie de joueurs, qui se distinguent précisément par la manière dont ils se positionnent par rapport au temps ludique et au temps productif.

Nous appellerons *occasionnels* les joueurs pour lesquels le temps de jeu est défini comme une pause réglementée et limitée par rapport au temps consacré à d'autres activités, et pour lesquels le jeu n'est pas la seule alternative au temps productif, mais est intégré à d'autres activités. Des joueurs qui partagent donc une relation *discontinue* avec le jeu.

Nous appellerons *habituels* les joueurs pour lesquels le temps de jeu tend à se dilater, en concurrence avec le temps productif. C'est dans ce deuxième type que l'on peut inclure les formes définies comme pathologiques, où le jeu prend la forme pathémique d'une « obsession », au point de l'emporter sur tous les autres intérêts au lieu de s'y intégrer, et où le joueur apparaît dominé par un « désir irrésistible – véritablement infernal – de continuer à jouer », admirablement raconté par Schnitzler dans *Les dernières cartes*. Le rapport des joueurs habituels au jeu devient ainsi *continu*, au point de prendre la forme d'une sorte de transe qui permet au joueur de s'éloigner du « monde » et des préoccupations qui y sont liées (Dow Shüll 2012), dans un état paradoxal d'« anesthésie du risque » (Lenzi Grillini 2022 : 95), où la concentration et la rapidité pragmatique du jeu sont corrélées à une dimension pathémique de lenteur et de suspension¹⁶².

Entre ces deux polarités, on trouve les joueurs qui jouent avec une fréquence et une intensité croissantes, à partir d'une absorption progressive de la majeure partie de leur temps « libre », dans une relation qui devient *non-discontinue*, et ceux qui, au contraire, s'efforcent de dominer l'impulsion de jouer et d'en réduire la fréquence, qui sont placés dans une relation de *non-continuité*.

Un deuxième aspect à noter concerne la variabilité des valeurs que le jeu peut revêtir pour différents joueurs. En effet, la pratique du jeu, d'un même jeu, bien qu'en apparence toujours identique (dans notre cas, le jeu avec les machines à sous), peut au contraire devenir porteuse, pour le joueur, de

161 Sur la dynamique sociale du jeu, voir aussi Bartezzaghi 2016.

162 « La vitesse est relaxante, ce n'est pas exactement de l'excitation, c'est calme comme un tranquillisant », « d'une manière très paradoxale, la vitesse me ralentit... » (entretien collecté par Dow Shüll 2012 : pp. 54)

valeurs également très différentes : comme le gain économique (jouer dans l'espoir de gagner) ; la pure occupation du temps (jouer comme un passe-temps) ; l'évasion des soucis et des problèmes découlant d'autres activités (jouer pour se « redéfinir » par rapport à la vie quotidienne productive) ; la pure opportunité (jouer seulement « pour essayer »).

Pour articuler ces différentes formes de valorisation, il peut être utile de reprendre un vieux « carré » développé par Jean Marie Floch (1990), dans lequel il fait l'hypothèse de la division d'un système de valeurs en quatre polarités

- les valeurs pratiques : valeurs d'usage, fonctionnelles à la réalisation d'un but plus général (dans notre cas, jouer dans l'espoir de gagner) ;
- valeurs utopiques : valeurs par lesquelles on définit son identité (dans notre cas, jouer pour se « redéfinir » par rapport à la « vie de tous les jours »)
- valeurs critiques : valeurs non utopiques (dans notre cas, jouer « pour essayer ») ;
- valeurs ludiques : valeurs non pratiques (dans notre cas, jouer juste pour le plaisir de jouer).

Ces valeurs, bien qu'elles puissent certainement se combiner avec différents degrés d'intensité, impliquent des conceptions différentes du jeu et impliquent également des préférences pour différentes situations de jeu, c'est-à-dire pour différentes configurations de la scène de jeu, comme en témoignent les entretiens effectués.

Un troisième aspect que nous souhaitons souligner concerne le caractère spécifique des jeux de machines à sous, qui sont configurés comme un type d'interaction « exclusif » entre l'individu et la machine, c'est-à-dire que l'attention du joueur tend à être complètement absorbée par l'écran de jeu et les instruments qui permettent d'interagir avec lui. Cette unilatéralité tend à détourner l'attention de tous les autres aspects de l'environnement, au point de les rendre, à la limite, envahissants et dérangeants.

En reprenant les réflexions d'Eric Landowski (2005, 2022) sur la relation entre les formes d'interaction et la gestion des risques, on peut remarquer que les jeux de machines à sous se caractérisent par une situation très complexe. D'une part, en effet, la relation semble être de nature essentiellement mécanique, donc sous le contrôle total du joueur, qui sait quelles touches utiliser pour que la machine, programmée à cet effet, réponde de la manière souhaitée¹⁶³ ; d'autre part, cependant, la réponse de la machine sera (doit être) totalement imprévisible, transformant une relation programmée sans risque en une relation dominée par le hasard et totalement risquée.

L'observation a pourtant montré que ces deux formes d'interaction opposées, qui caractérisent le jeu occasionnel, tendent à être suspendues avec l'établissement progressif d'un effet d'« intimité » entre le joueur et la machine, dans lequel l'interaction est configurée comme un « corps à corps », dans lequel le joueur, plutôt que de contrôler rationnellement et stratégiquement ses actions, « s'immerge » dans le monde de la machine, en adaptant ses propres rythmes à cette dernière. En d'autres termes, on passerait au régime d'interaction que Landowski appelle ajustement (comme dans la danse des couples), dans

163 C'est cet aspect qui permet d'établir un rythme répétitif : la transe évoquée plus haut.

lequel la relation entre le joueur et la machine devient exclusive, au point, comme le montrent les observations, de déterminer une sorte de lien « affectif » entre les deux interactants.

2. La scène du jeu

Dans la littérature qui a analysé les lieux de jeu et les processus qui s'y développent¹⁶⁴, certaines études en particulier confirment ces premières remarques générales¹⁶⁵, en définissant le lieu de jeu idéal comme un petit monde en soi, dont le centre d'attention est la machine à sous, avec un arrière-plan de bruits et de sons nuancés, de manière à ne pas dominer les « signes » visuels et sonores provenant de la machine, à travers lesquels se construit l'interaction entre le joueur et la machine, à laquelle ce dernier répond et s'adapte.

Tous les aspects de l'environnement sont destinés à attirer l'attention sur la machine de jeu afin de faciliter l'interaction entre le joueur et la machine. Les couleurs des murs ne doivent pas être vives ou claires, d'où la tendance à utiliser des couleurs sombres pour renforcer la luminosité des machines de jeu.

Les lumières de l'environnement ne doivent pas être trop fortes et doivent être uniformes afin de ne pas distraire l'attention du joueur et d'éviter que des sources d'éclairage autres que celles provenant de la machine de jeu ne fatiguent le joueur et ne l'éloignent prématurément de la machine.

La même logique s'applique aux sons : ceux-ci ne doivent pas dominer les mélodies provenant de l'objet du jeu, car les bruits et les sons dont le joueur ne perçoit pas la source peuvent être fatigants. Cependant, même l'absence totale de sons pourrait conduire le sujet à quitter la salle de jeu ; il est donc essentiel que le joueur entende les sons provenant de la machine (y compris les sons « attrayants » de l'argent tombant sur le fond métallique après chaque gain¹⁶⁶). Comme si elle était vivante et qu'elle pouvait établir une sorte de communication.

Ce que Huizinga, dans *Homo ludens*, appelait le *cercle magique* du jeu¹⁶⁷ est donc délimité par un effet de cadre, au sens où l'entend Louis Marin (1993), qui assume les fonctions complémentaires de délimitation (exclure ce qui est à l'extérieur) et de focalisation : à l'extérieur, il n'y a rien de pertinent. Le cadre, dans ce cas, a pour tâche d'établir les limites entre ce qui appartient à la sphère ludique et ce qui appartient au « monde réel », il a la fonction d'une césure entre deux dimensions de la réalité : celle du jeu et celle de l'extérieur. Un cadre qui trouve sa figure complexe dans le « spectateur », une figure frontière placée entre les deux mondes et qui, précisément pour cette raison, assume un statut ambigu, celui d'un « intrus », qui aura tendance à être plus ou moins exclu ou accepté en fonction des valeurs spécifiques investies dans la pratique et du degré d'« immersion/dévouement » du joueur, donc du degré d'« intimité » de sa relation avec la machine.

L'espace du jeu est donc, idéalement, un espace centré sur un point focal unique, constitué par la machine à sous et délimité par des frontières et des figures de seuil, de nature matérielle ou symbolique, définies par des limites réelles ou construites par des jeux de différenciation sensorielle.

164 Raento, Schwartz 2011 ; Cassidy, Loussouarn, Pisac 2013 ; Nicoll 2019.

165 Salen, Zimmerman 2004; Dow Schüll 2012.

166 Martignoni-Hutin 2003.

167 Concept repris et développé dans Salen, Zimmerman 2004.

Deuxièmement, toujours selon la littérature actuelle sur l'architecture des espaces de jeu, cet espace doit être en mesure d'accueillir le joueur de manière adéquate, en lui donnant le sentiment d'être « protégé » et « séparé ». Un espace dans lequel le joueur peut se trouver immergé dans une temporalité de type circulaire où les actions sont constamment répétées.

En partant de ces caractérisations « idéales » des lieux de jeu, identifiées par la littérature sur le jeu, nous pouvons constater qu'elles assument une série de fonctions sémiotiques distinctes. Tout d'abord, au niveau de l'organisation narrative du sens, on peut déceler le caractère manipulateur de cette organisation extensionnelle du jeu, visant à qualifier la « machine » comme objet de valeur unique, à travers une concentration extensionnelle marquée, de nature à exclure toute autre valeur de l'horizon du sujet impliqué. Deuxièmement, cette concentration extensive semble étroitement corrélée à un effet pathémique d'intensification, de nature à conduire le joueur à se consacrer entièrement à la relation avec la machine, au point de transformer cette relation exclusive, au niveau de l'attente, en une régularité rythmique à laquelle est corrélé un effet « relaxant » (la sensation de détente), qui ne semble pas tant se configurer comme une baisse d'intensité que comme l'acceptation d'une condition exclusive qui se suffit à elle-même, et à laquelle on peut dès lors s'abandonner.

Tout comme dans les cas « artistiques » étudiés par Greimas (1987), le jeu aussi, dans la phase de participation maximale, semble donc se déployer comme une relation exclusive du Sujet avec l'Objet de valeur, auquel le joueur peut s'abandonner au point d'en faire une condition de vie à prolonger, d'où l'effet de reconfiguration du temps qui peut faire du lieu du jeu un monde « autre », dont le Sujet est l'unique habitant.

3. Les lieux du jeu

Cette caractérisation « idéale » des espaces, dans laquelle sont notamment soulignées la discontinuité entre l'espace du jeu et le monde extérieur et l'exclusivité de l'interaction entre le joueur et la machine, semble cependant répondre à une conception unitaire et exclusive du jeu de hasard, qui selon les réflexions proposées au début se configurerait comme un jeu d'habitude, valorisé en termes utopiques et caractérisé par une forte accentuation de l'interaction comme ajustement, dans une « prise » immersive où joueur et machine tendent à devenir un seul et même corps.

La réalité des espaces de jeu, repérée par l'observation, montre que cette dimension idéale est effectivement réalisée, mais pas partout, et recherchée, mais pas exclusivement, par les joueurs.

En effet, l'observation a révélé que les joueurs qui interagissaient avec la machine de jeu pendant une période prolongée recherchaient généralement l'emplacement le plus caché, le coin le plus isolé et le moins éclairé, où seule la « voix » de la machine, avec ses lumières et ses sons, émerge. Des lieux caractérisés, selon le « manuel », par des sols et des murs sombres avec pour seule source de lumière de petits spots (ou des lumières bleues). Ces lieux accueillent généralement plusieurs joueurs qui ont tendance à se concentrer sur une ou deux machines de jeu, en alternant dans ce dernier cas.

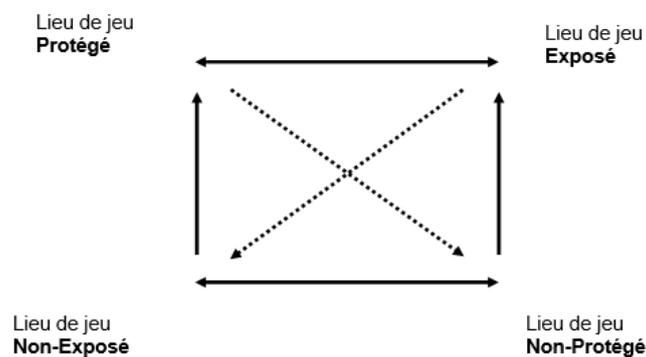
Dans un cas précis, où l'observation a duré plusieurs heures dans une salle de machines à sous au sol gris, aux murs rouges et sans autre source de lumière que celle provenant des machines de jeu, en compagnie de deux joueurs, ces derniers passaient d'une machine à l'autre. En particulier, l'un des deux joueurs se concentrait uniquement sur deux machines et, dès qu'il remarquait un mouvement de la part de l'observateur ou de l'autre joueur, il se déplaçait immédiatement vers la deuxième machine

« choisie », presque comme s'il voulait protéger quelque chose qui lui appartenait, ou son lien exclusif avec elle.

La tendance à des interactions de type exclusif avec la machine semble donc trouver sa concrétisation optimale dans des environnements qui présentent les caractéristiques idéales mises en évidence ci-dessus, avec un marquage évident de la frontière et l'exclusion de tout ce qui semble étranger au jeu, à tel point que même l'observateur et les autres joueurs, émergent, deviennent présents, seulement comme « bruit » ou comme des dangers possibles par rapport à la pratique en cours.

Dans d'autres cas observés, les espaces dédiés au jeu semblent au contraire mieux adaptés à des formes de jeu moins immersives, notamment celles pratiquées par des joueurs que l'on pourrait dire « de passage », des joueurs occasionnels donc, qui s'attardent sur des machines à jouer placées dans des bars ou en tout cas dans des lieux lumineux et bruyants, où la machine à jouer est totalement exposée au regard des autres, et où les effets de seuil apparaissent beaucoup moins marqués que dans le cas précédent. C'est-à-dire des espaces où les discontinuités spatiales et temporelles par rapport au monde extérieur et aux pratiques quotidiennes, avec leurs temporalités, leurs rythmes et leurs sensorialités, sont moins marquées.

Pour représenter cette modulation des types d'espaces et les effets de seuil qui les caractérisent, nous recourons, encore une fois, au carré sémiotique, à travers lequel nous articulons la catégorie sémantique *protégé VS exposé*, qui nous semble bien caractériser le degré opposé d'accessibilité des espaces de jeu observés :



Lieu protégé. L'espace de jeu est clairement séparé des espaces destinés à d'autres pratiques, comme celles de la consommation. La séparation est à la fois d'ordre « matériel », à travers des portes qui régulent l'accessibilité physique, d'ordre sensoriel (l'espace de jeu n'est ni visible ni audible de l'extérieur), excluant les non-joueurs, et d'ordre plastique, à travers des caractérisations visuelles et acoustiques qui marquent une différence par rapport à l'espace de consommation où l'on est habituellement accueilli. Visuellement, l'espace de jeu apparaît régulièrement « assombri », même à l'aide de rideaux qui empêchent l'accès à la lumière extérieure, par rapport à l'espace de consommation qui, au contraire, apparaît lumineux et baigné de lumière extérieure.

Ainsi, dans l'espace de jeu, l'éclairage naturel est remplacé par un éclairage artificiel où les couleurs telles que le bleu et le rouge dominant. Même les couleurs ambiantes, des murs et des sols, tendent à y être plus sombres que dans l'espace de consommation. Sur le plan acoustique, l'espace de jeu n'est animé que par les sons des machines, et éventuellement par une musique d'ambiance qui a surtout pour effet d'atténuer et d'homogénéiser les sons non liés au jeu, alors que dans l'espace de

consommation, les vociférations des clients se confondent et se mélangent avec les bruits provenant de l'extérieur des locaux.

Cette différenciation met en évidence, d'une part, le régime de continuité de l'espace englobant de consommation avec le monde extérieur, et d'autre part, au contraire, la forte discontinuité de l'espace de jeu par rapport à tout ce qui lui est extérieur. On définit ainsi un environnement adapté à une conception totalement immersive du jeu, caractérisé par un temps et une dimension qui lui sont propres, dans lesquels le joueur peut vivre exclusivement la relation avec les machines choisies.

Dans les locaux plus vastes, l'espace dédié au jeu est divisé en plusieurs zones, qui ne sont pas clairement séparées les unes des autres. Les zones dédiées au jeu dans les établissements appartenant à cette typologie rappellent les petits casinos : la surface spatiale semble s'étendre, on a la sensation d'être dans un espace très grand, parfois labyrinthique et chaotique. Les machines de jeu sont très proches les unes des autres et donnent le sentiment de ne jamais être complètement isolées. Dans ce type d'établissement, le joueur trouve presque toutes les conditions idéales pour jouer de manière immersive, même s'il n'est pas en mesure de s'isoler complètement et d'interagir totalement et exclusivement avec une seule machine (parmi les établissements que nous avons étudiés dans cette catégorie, un seul disposait d'une pièce privée, sans fenêtre, avec les murs et le sol sombres, et contenait une unique machine de jeu séparée du reste de l'espace par un rideau). Dans ce cas, il n'y a même pas de marge pour la présence de figures de seuil, comme celles représentées par d'éventuels observateurs – qui, de fait, même dans les autres cas de cette typologie, tendent à être exclus, comme n'importe quel autre élément du monde extérieur.

Ces caractéristiques manifestent également ce que nous pourrions appeler une dimension coercitive du jeu lui-même à l'égard du joueur, qui est placé dans une condition modale de ne-pas-pouvoir-ne-pas-jouer. Une coercition que l'on peut comprendre soit comme une auto-coercition, une sorte d'« incontinence », par laquelle le joueur qui accepte de vivre dans ce monde le fait parce qu'il rejette ce qui est à l'extérieur ; soit comme une invitation du cadre spatial lui-même à accepter l'expérience du jeu comme la seule qui vaille la peine d'être vécue.

Lieu exposé. Les locaux qui entrent dans cette catégorie sont, contrairement à ceux de la catégorie précédente, caractérisés par une grande luminosité, et les machines de jeu sont placées dans un contexte de consommation quotidienne. Les murs de l'environnement, généralement de couleur claire, amplifient la lumière naturelle et l'éclairage artificiel, qui « brouillent » les lumières des machines de jeu. De plus, les bruits créés par les conversations et la dégustation des repas, ceux des machines du bar ou de la rue, empêchent la formation d'un environnement acoustiquement autonome. La séparation de l'espace de jeu est généralement marquée par la simple présence de la machine, sans qu'aucune valeur particulière ne lui soit accordée.

Les caractéristiques de ces locaux renforcent la visibilité. L'interaction entre le jeu et la machine est entièrement exposée au regard de l'autre, qui n'est même plus une figure de seuil, puisque l'activité ludique est soustraite à tout effet d'altérité.

Contrairement à la catégorie précédente, le lieu exposé s'oppose complètement à l'espace utopique du jeu immersif et coercitif, en se configurant comme un espace apte à d'autres valorisations du jeu, comme le jeu occasionnel et passager, dans lequel, plutôt que de construire un lien sensible avec la machine, le joueur reste distinct d'elle. Seul le hasard régit cette interaction dans laquelle le joueur

cherche un coup de chance ou une façon de passer du temps, et non pas une discontinuité avec le monde extérieur.

En effet, l'observation montre d'un côté que le joueur ne reste pas longtemps dans cette espace de jeu, à la fois parce qu'il est libre de circuler entre l'espace de consommation et l'espace de jeu, et parce qu'il est amené à interagir activement avec d'autres clients également engagés dans des activités différentes. Le jeu n'est alors configuré que comme une possibilité, un faire parmi d'autres, sans hiérarchie de valeur. De l'autre côté, on constate que le fait de souligner le caractère public du jeu, sa continuité avec d'autres pratiques, peut également être considéré comme une incitation à jouer, comme nous le verrons, en insufflant au client une volonté de faire, une volonté de tenter sa chance à travers quelque chose qui est placé à la portée de tous, sans rien à cacher. C'est-à-dire que l'on passe, par rapport à l'espace protégé, d'une situation de coercition à une situation de persuasion.

Lieu non protégé. Dans les locaux qui entrent dans cette catégorie, la séparation du lieu de jeu par rapport au lieu protégé semble confiée à la seule dimension plastique, c'est-à-dire non pas en termes d'accessibilité, physique ou sensorielle, mais à travers des contrastes sensibles qui suggèrent la différence sans l'imposer. Le lieu est distinct de l'espace de consommation mais en même temps pleinement accessible au regard des autres clients. Cet espace de jeu comporte généralement plusieurs machines très proches les unes des autres. Dans les locaux de cette catégorie, bien que séparés, les deux espaces interfèrent l'un avec l'autre : les sons et les lumières provenant des machines de jeu pénètrent dans l'espace de consommation, attirant ainsi la curiosité des non-joueurs ; réciproquement, les lumières et les sons provenant de l'espace de consommation compromettent l'isolement de l'espace de jeu, mettant à mal le *cercle magique*. L'espace se propose comme un espace de valorisation proprement *ludique*, où le jeu est présenté sous la forme d'un simple amusement et d'un passe-temps.

Le regard de l'autre ne peut être direct, mais il n'est pas exclu car il n'est pas complètement bloqué. L'absence de séparation nette et la présence de ces interférences créent une situation de semi-secret qui attire l'attention sur cette zone et peut enflammer l'imagination des observateurs. Le cadre, dans ce cas, commence à être un peu plus évident par rapport au lieu exposé, mais le joueur n'est pas encore dans un état de contemplation totale de l'écran de la machine à jouer. Les figures de l'environnement, comme celle de l'observateur, qui, pour des raisons opposées, ont perdu de leur pertinence dans les deux situations précédentes, deviennent ici pertinentes, rendant la relation entre le monde « interne » du jeu et le monde externe ambiguë et changeante. Dans l'espace et dans le temps, les deux mondes, au lieu d'être séparés ou contigus, tendent à se chevaucher. L'espace du jeu apparaît à la fois comme incitant et excluant. Il génère un effet de « mystère » qui peut avoir également un effet persuasif d'invitation au jeu, effet fondé sur l'éveil de la curiosité et d'un vague sentiment d'« interdit » plutôt que sur la facilité d'accès, qui peut aussi être plus forte que dans le cas précédent.

Lieu non exposé. Les locaux appartenant à cette dernière catégorie se caractérisent par un environnement lumineux et bien segmenté. Plus précisément, on constate que l'espace dédié à la consommation occupe la partie la plus lumineuse du local, en général à proximité des fenêtres. L'espace de jeu n'en est pas clairement séparé, mais se trouve dans les zones les plus isolées et les plus sombres, dans les coins du local où les bruits de la clientèle et les lumières du local ne perturbent pas le moment du jeu. L'espace de jeu n'est que partiellement visible : le regard de l'autre ne peut qu'entrevoir quelque chose, en entrant transversalement dans ces niches, juste assez pour pouvoir comprendre à quoi cet

espace est dédié. Cette disposition crée un environnement suffisamment fermé et protégé, qui est aussi, comme le lieu protégé, approprié aux pratiques des joueurs réguliers. Dans ces coins retirés, les protagonistes redeviennent les sons et les lumières de la machine à jouer, qui favorisent l'immersion du sujet dans la dimension du jeu.

Les caractéristiques de ces espaces semblent les rendre aussi aptes à une valorisation utopique que les espaces protégés, sans pour autant suggérer une « professionnalisation », une exclusivité du jeu comme valeur – telles celles impliquées par les espaces protégés –, dans la mesure où il n'y a pas de seuils matériels à franchir pour y accéder, qui suggèrent des qualifications ou des compétences particulières et qui obligent le joueur à se « reconnaître » en tant que tel.

L'articulation proposée rend compte des relations catégorielles entre les opérations de rapprochement/éloignement et de dissimulation/révélation. En particulier, les espaces classés comme non exposés et non protégés tendent à constituer un continuum « neutre » (non continu + non protégé).

Au sein de ce continuum, on décèle cependant des polarisations entre une tendance à « rendre visible » et à « rapprocher » les machines à sous des zones de consommation de l'espace qui les héberge (lieux non protégés), et la tendance contraire à « voiler » la présence de machines à sous sans pour autant les cacher réellement (lieux non exposés).



4. Des espaces aux pratiques

Dans les récits des joueurs recueillis lors des entretiens, la référence à la phase initiale d'approche du monde du jeu et à sa transformation ultérieure en une forme d'addiction est récurrente. Pour beaucoup, l'entrée dans le monde du jeu semble s'être faite de manière presque fortuite et correspond souvent à un premier gain inattendu. Il ne s'agirait donc pas d'un parcours linéaire, d'accoutumance progressive, mais d'un passage soudain, d'une condition de jeu discontinuë, occasionnelle, avec une tension passionnelle limitée – tant en termes d'extension (fréquence) que d'intensité (engagement)

(Fontanille, Zilberberg 1998) – à l'existence d'une condition opposée, avec une augmentation de la fréquence et de l'implication dans le jeu, qui se configure comme un espoir ou une attente de la répétition des gains. Une attente dans laquelle les gains futurs sont modalisés en fonction d'un devoir-être et non plus seulement en fonction d'un pouvoir-être, d'une possibilité. Cette dynamique d'intensification/extension semble liée à la facilité et à la grande accessibilité des lieux où les jeux d'argent sont ouvertement présentés.

De nombreux joueurs ont commenté leur premier contact avec le jeu dans des lieux « exposés » en faisant référence au fait qu'ils n'avaient jamais été intéressés par les machines à sous auparavant, ou qu'ils avaient été invités à jouer pour la première fois par des amis, juste pour essayer. Étant donné la fréquence de ce type de récits parmi les personnes interrogées, des doutes peuvent surgir, dans certains cas, quant à la relation entre les pratiques pratiquées et les pratiques racontées, reconstruites par le joueur. Car, dans la relation avec le chercheur, les récits relatifs aux dynamiques de dépendance liées à des pratiques historiquement stigmatisées peuvent faire l'objet de processus de re-mémorisation, de sélection et de reconstruction. Quoi qu'il en soit, il est intéressant d'observer que c'est précisément le processus d'abolition des frontières auxquelles le jeu était précédemment circonscrit qui est considéré comme l'élément générant « l'occasion ».

À partir des récits recueillis, il est possible de reconstruire un parcours de la « carrière » du joueur en corrélation avec les configurations spatiales des lieux de jeu. Le début de ce parcours semble en effet lié, comme nous l'avons déjà mentionné, à la facilité d'accès au jeu dans des lieux exposés ou non protégés ; le point culminant du processus, en revanche, lorsque le jeu devient assidu, semble correspondre à la recherche d'un plus grand isolement. Ce faisant, ce sont les joueurs eux-mêmes qui tentent d'ériger des frontières susceptibles de définir le plus précisément possible cette « zone de la machine » dans laquelle ils peuvent s'immerger totalement. Leurs préférences, à ce stade, s'orientent essentiellement vers deux voies possibles : les lieux protégés et les lieux non exposés.

Les joueurs qui penchent pour les premiers ont été séduits par l'environnement d'endroits tels que les salles de machines à sous et de VLT :

La relation avec la machine était une relation d'hypnose totale, je veux dire que je pouvais passer cinq heures sous hypnose. Et surtout, pas tellement les bureaux de tabac, parce qu'il y avait des gens qui venaient vous distraire, mais ces salles qui ont été ouvertes maintenant, elles sont terribles ! Quand on entre dedans, on ne comprend plus rien. On vous donne du prosecco à boire, donc on vous chouchoute et on ne vous oblige pas à vous en détacher, il y a même un distributeur de billets. Parfois, j'y allais à dix heures du soir, j'inventais une excuse pour ma copine et j'étais encore là à six heures du matin (Adriano, 36 ans, employé privé).

Quelques personnes interrogées ont raconté que, dans certaines salles, les parfums d'ambiance sont diffusés à tel point qu'ils peuvent même être perçus sur le trottoir extérieur : un levier olfactif attrayant qui, d'une part, contribue à définir le cadre du lieu de jeu, et, d'autre part, le transcende, en agissant comme un attracteur qui s'adresse à des destinataires spécifiques, déjà décidés à jouer.

D'autres joueurs interrogés ont été attirés par les sièges confortables, dans certains cas de véritables fauteuils, sur lesquels ils peuvent s'abandonner au jeu, cachés derrière les fenêtres dûment obscurcies des salles, à l'abri des regards des parents, des collègues ou des connaissances qui, surtout dans les petites villes, ils veulent éviter. Dans ce cas, la proposition de confort, en plus de la fermeture, semble être liée à cette phase « extrême » de la dépendance dans laquelle le jeu apparaît comme une alternative à la vie extérieure. Ce qui est alors recherché, c'est cette forme paradoxale de relaxation *adrénalinique*, un terme pathémique complexe qui combine la vitesse pratique et la lenteur, la tension et la relaxation, dans la configuration unitaire dont nous avons parlé plus haut.

Cependant, deux facteurs peuvent éloigner les joueurs de ces « lieux protégés ». Le premier concerne des aspects identitaires : les fréquenter et en franchir le seuil physique et symbolique (qui marque l'identité spécifique du lieu) implique s'avouer à soi-même et aux autres que l'on est un joueur habituel, se reconnaître dans ce rôle thématique, et donc accepter de se confronter ouvertement aux processus de moralisation et de stigmatisation que l'addiction implique. Le second concerne les aspects sociaux et relationnels internes à l'univers du jeu : de nombreux joueurs ont affirmé que l'environnement des salons incluait des gens qui, selon les termes d'une personne interviewée, « se regardent d'un air renfrogné et font couler le sang de la machine », représentant d'éventuelles menaces. Ces sujets sont considérés comme ce que Lalander (2006) appelait des « vautours », dans sa tentative de classer ce type de joueurs qui espionnent les autres et se jettent sur la machine à sous qui semble la plus chargée de pièces non retournées¹⁶⁸. Ces figures, particulièrement gênantes pour les joueurs interviewés, animent et habitent un milieu qui, bien que favorisant la suspension partagée du jugement et l'éventuelle stigmatisation des joueurs compulsifs (car ils sont tous « dans le même bateau »), est cependant généralement caractérisé par la méfiance et la défiance à l'égard d'autrui¹⁶⁹. Une méfiance qui pousse de nombreux joueurs à éviter les salles où les machines à sous sont disposées en rangées parallèles, et où il est plus facile de jeter un coup d'œil au jeu de l'autre. Pour cette même raison, certains salons préservent un espace « privé », séparé des autres zones du local et abritant une seule machine qui permet de jouer en toute solitude.

De nombreux joueurs, également sur la base de ces facteurs identitaires et relationnels, déclarent préférer les lieux « non exposés ». Ceux-ci permettent d'entrer dans la « zone machine » dont le cadre est suffisamment défini, mais sans qu'il soit nécessaire de franchir le seuil identitaire de la salle des machines à sous utilisée uniquement pour le jeu.

Ces lieux, contrairement aux lieux protégés, permettent une immersion relative, dans laquelle il n'y a pas une valorisation exclusive de la relation avec la machine, et donc pas de continuité totale avec le jeu ni de suspension du monde « extérieur », généralement représenté par les « autres ». En effet, les personnes interrogées qui préfèrent jouer dans ces environnements déclarent apprécier les relations de plus grande complicité avec les autres usagers et surtout avec les gérants qui peuvent réserver des

168 En réalité, selon la manière dont les circuits de jeux de machines à sous (AWP et VLT) sont conçus, les mécanismes de paiement n'ont aucun rapport avec la somme d'argent qui a été introduite dans la machine juste avant. Cette croyance reste cependant très répandue tant en Suède, où Lalander a mené ses recherches, qu'en Italie.

169 Azzimondi, Cice et Croce (2001), dans leur recherche sur les salles de course italiennes, interprètent également les joueurs comme étant en partie complices dans le partage d'une pratique, mais en même temps peu enclins à se faire confiance les uns les autres.

traitements de faveur aux clients réguliers, comme prêter de l'argent, garder les machines à sous occupées pour les joueurs qui s'absentent peu de temps, empêcher les autres de prendre leur place, ou enfin dissuader les éventuels observateurs¹⁷⁰, dont la présence est d'ailleurs limitée par le fait que ces lieux ont rarement de longues rangées de machines à sous. Les observateurs, bien qu'étant des figures de seuil peu appréciées, apparaissent moins « menaçants » que ceux qui animent les lieux protégés : ils sont en effet comparables à ce que Lalander (2006) définit comme des « dry-playing voyeurs », qui regardent mais ne jouent pas, appartenant à un monde plus extérieur et étranger au jeu. Si cette relation complexe entre les joueurs et les autres usagers de ces lieux a sans doute complexifié l'observation participante au cours de la recherche (nous avons souvent aussi joué pour dissimuler notre rôle d'observateur), elle nous a permis de comprendre « par imprégnation » (Oliver de Sardan 1995), c'est-à-dire par la connaissance sensible, le niveau de méfiance qui s'établit à l'égard de ceux qui risquent de franchir le cadre et d'envahir la « zone des machines ».

5. Conclusions

Cette recherche, combinant les perspectives anthropologiques et sémiotiques, nous a permis d'établir une typologie des « scènes » de jeu, limitée aux lieux de jeu avec des machines à sous, et de la corrélérer avec certains « types » de joueurs. Nous avons également montré comment cette corrélation revêt un caractère processuel qui définit la « carrière » du joueur, depuis la rencontre occasionnelle jusqu'à la constitution d'une véritable « forme de vie », caractérisée par les modes particuliers d'organisation complexe des catégories impliquées, à plusieurs niveaux : attente rythmique (vitesse + lenteur), tension (intensité + détente), interaction (ajustement + incident), à travers lesquels se définit un état spécifique de « suspension » du monde extérieur.

Dans le développement de cette « carrière », les lieux, avec leurs configurations spécifiques, jouent un rôle central. La littérature sur le jeu s'attarde généralement sur les lieux (protégés) conçus pour offrir une expérience de jeu optimale et totalement immersive qui favorise la continuité de la relation entre le joueur et la machine, sans que d'autres valeurs distrayantes n'émergent de l'environnement.

L'observation participante a cependant montré que même les lieux exposés et non protégés, apparemment inoffensifs, dans lesquels la pratique du jeu est présentée comme un passe-temps occasionnel, présentent leur propre « dangerosité », s'il est vrai, comme le racontent de nombreuses personnes rencontrées, que c'est précisément dans ces lieux, et grâce à leur facilité d'accès ou à la curiosité qu'ils peuvent susciter, que se produit la transformation du joueur occasionnel en joueur habituel.

Nous remarquerons en conclusion que cette facilitation de l'accès coïncide avec une tendance générale, de nature politique et économique, qui, en Italie, a déterminé un effondrement progressif des frontières physiques, temporelles et morales dans lesquelles les jeux d'argent étaient historiquement relégués, élargissant l'acceptation des pratiques « risquées » qui y sont liées. Des pratiques qui se distinguent de moins en moins des « paris financiers » (Appadurai 2016) qui caractérisent un contexte

170 Ces formes de « complicité » de la part des opérateurs semblent davantage orientées vers une expérience de jeu plus attrayante que vers la « prévention » contre d'éventuelles formes de dépendance.

économique global dominé par une éthique de la consommation, par opposition à une éthique fondée uniquement sur le travail et la production, et dans lequel le jeu est normalisé comme une forme de consommation parmi d'autres (Reith 2007), bien que la « dépendance » individuelle continue d'être stigmatisée.

Il est important de souligner que ces derniers aspects, comme ceux décrits plus en détail ci-dessus, doivent être lus en interprétant l'interaction entre les établissements de jeu et les joueurs comme une adaptation mutuelle, c'est-à-dire dans une perspective bidirectionnelle selon laquelle les établissements influencent la manière, le rythme et le moment de jouer et, en même temps, sont aménagés de façon à attirer les préférences et les motivations des joueurs eux-mêmes.

Dans cette perspective, les éléments de réflexion et d'analyse que nous proposons ici dans une perspective ethno-sémiotique peuvent être utiles à ceux qui s'intéressent à l'étude des processus passés et futurs qui affectent les jeux de hasard, y compris dans une perspective ouverte au développement d'éventuelles stratégies de prévention des risques liés à la croissance du phénomène.

Références

APPADURAI, Arjun

2016 *Banking on Words: The Failure of Language in the Age of Derivative Finance*, Chicago, The University of Chicago Press.

AZZIMONDI, Fabio, CICE, Roberto et CROCE, Mauro

2001 "La realtà parallela della sala corse: un extraluogo?" dans Mauro Croce et Riccardo Zerbetto (éds.) *Il gioco & l'azzardo. Il fenomeno, la clinica, le possibilità di intervento*, Milano, Franco Angeli, pp. 308-318.

BARTEZZAGHI, Stefano

2016 *La ludoteca di Babele*, Torino, UTET.

BLOCH, Herbert A.

1951 "The Sociology of Gambling", *The American Journal of Sociology*, LVII, 3.

CASSIDY, Rebecca, LOUSSOUARN, Claire et PISAC, Andrea (éds.)

2013 *Qualitative Research in Gambling: Exploring the production and consumption of risk*, New York, Routledge.

DOW SCHÜLL, Natasha

2012 *Addiction by Design: Machine Gambling in Las Vegas*, Princeton, Princeton University Press.

FLOCH, Jean-Marie

1990 *Sémiotique, marketing et communication*, Paris, P.U.F.

FONTANILLE, Jacques

2008 *Pratiques Sémiotiques*, Paris, P.U.F.

FONTANILLE, Jacques, GREIMAS, Algirdas Julien

1991 *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*, Paris, Seuil.

FONTANILLE, Jacques, ZILBERBERG Claude

1998 *Tension et signification*, Paris, Mardaga.

GREIMAS, Algirdas Julien

1970 *Du sens*, Paris, Seuil.

1987 *De l'imperfection*, Paris, Fanlac.

LALANDER, Philip

2006 "Swedish machine gamblers from an ethnographic perspective", *Journal of Gambling Issues* 18, pp. 73-90.

LANCIONI, Tarcisio

2015 "Etnosemiotica o dello strabismo semiotico", in Dario Mangano et Bianca Terracciano (éds.) *Arti*

del vivere e semiotica. Tendenze, gusti, estetiche del quotidiano. Serie speciale E/C. Rivista dell'Associazione Italiana di Studi Semiotici, pp. 58-62.

2020 *E inseguiremo ancora unicorni*, Milano, Mimesis.

LANCIONI, Tarcisio et MARSCIANI, Francesco

2007 "La pratica come testo. Per una etnosemiotica del mondo quotidiano", dans Gianfranco Marrone, Nicola Dusi et Giorgio Lo Feudo (éds.), *Narrare l'esperienza*, Roma, Meltemi.

LANDOWSKI, Eric

2005 *Les interactions risquées*, Limoges, Pulim.

LENZI GRILLINI, Filippo

2022 "Commercializzazione dell'azzardo e processi di finanziarizzazione: la diffusione del gambling negli spazi urbani", in *Meridiana*, n° 103, pp. 79-104.

LORUSSO, Anna Maria

2022 *L'utilità del senso comune*, Bologna, Il Mulino.

MARIN, Louis

1993 *De la représentation*, Paris, Seuil.

MARSCIANI, Francesco

2007 *Tracciati di etnosemiotica*, Milano, Franco Angeli.

MARTIGNONI-HUTIN, Jean-Pierre

2003 « Bandits manchots et machines à sous. Le bruit et les couleurs de l'argent », in *Socio-anthropologie*, 13. <http://journals.openedition.org/socio-anthropologie/176>.

NICOLL, Fiona

2019 *Gambling in everyday life. Spaces, Moments and products of enjoyment*, London, Routledge.

OLIVIER DE SARDAN, Jean-Pierre

1995 "La politique du terrain, Sur la production des données en anthropologie", *Enquete* n° 1. pp. 71-109.

PEDRONI, Marco

2017, "Extreme Losers: On Excess and Profitless Expenditure in Male Gambler Practices", *Journal of Extreme Anthropology*, November 2017.

RAENTO, Paulina, SCHWARTZ, David (éds.)

2011, *Gambling, Space and Time*, Reno, University of Nevada Press.

REITH, Gerda

2007 "Gambling and the Contradictions of Consumption. A Genealogy of the 'Pathological' Subject", in *American Behavioral Scientist*, LI, pp. 33-55.

SALEN, Katie et ZIMMERMAN Eric

2004 *Rules of Play - Game Design Fundamentals*, Cambridge, MIT Press.

VEBLEN, Thorstein

1899 *The Theory of the Leisure Class. An Economic Study of Institutions*. Trad. française : *Théorie de la classe de loisir*, Paris, Gallimard 1970.

WITTGENSTEIN, Ludwig

1953 *Philosophische Untersuchungen*, Oxford, Basil Blackwell.

Pour citer cet article : Valentina Molinari, Filippo Lenzi Grillini, Tarcisio Lancioni. « Les lieux du gambling. Une analyse ethno-sémiotique », Actes Sémiotiques [En ligne]. 2024, n° 130. Disponible sur : <<https://doi.org/10.25965/as.8273>> Document créé le 12/01/2024

ISSN : 2270-4957

Licence : CC BY-NC-SA 4.0 International

ACTES SEMIOTIQUES

La dicotomia saussuriana
langue/parole e Sechehaye/Hjelmslev.
Sulle tracce del concetto glossematico di
schema

Saussure's dichotomy *langue/parole* and
Secheyay/Hjelmslev. On the traces of the
glossematic concept of *schema*

Vittorio Ricci

Università degli Studi di Roma Tor Vergata

Sunto: La linguistica di Saussure è stata motivo di diversi dibattiti, a vari livelli e tempi. Uno di essi riguarda la distinzione sincronia/diacronia, che Sechehaye e Hjelmslev hanno fatto oggetto dei propri interventi esegetici. Come è noto, essa dipende dalla precedente e basilare distinzione di *langue* e *parole* con diverse conseguenze di tali nozioni circa i rapporti tra i due linguisti e quindi le loro differenze linguistiche, anche profonde. Sechehaye nel suo *Les trois linguistiques saussuriennes* (1940) con la pretesa di risolvere la suddetta dicotomia introduce un nuovo elemento diacronico chiamato *parole organisée* teoricamente conoscibile come “schema de parole”. Hjelmslev nella sua *Langue et parole*, al contrario, pur rispondendo in qualche modo a questa inedita suggestione, cerca di abbandonare l'approccio diacronico, sebbene implicitamente il concetto di *schema* di Sechehaye venga ricusato mentre questo lemma parola viene ri-coniato e ri-concepito nel senso glossematico di *langue-forme*, la questione specifica su cui si concentra la presente analisi.

Parole chiave: sincronia, diacronia, schema

Abstract: Saussure's linguistics has been the motive of different debates, at various levels and times. One of them concerns the distinction *synchrony/diachrony*, which Sechehaye and Hjelmslev have made object of their own exegetical interventions. As known, it depends on the previous and most basic distinction of *langue* and *parole* with different consequences of such notions concerning relations between the two linguists and therefore their linguistic, also deep, differences. Sechehaye in his *Les trois linguistiques saussuriennes* (1940) with the purport of resolving the afore-said dichotomy introduces a new diachronic element named *parole organisée* theoretically knowable as a “schéma de parole”. Hjelmslev in his *Langue et parole*, on the contrary, even in answering somehow to this unedited suggestion, tries abandoning the diachronic approach, though implicitly Sechehaye's concept of the *schema* is recused while this word is re-coined and re-conceived in the glossematic sense of *langue-forme*, the specific issue on which the present analysis is focused.

Keywords: Synchrony, Diachrony, Scheme

Introduzione¹⁷¹

Il termine ‘schema’ *in senso pienamente glossematico*¹⁷², come sinonimo di *langue* saussuriana, non è reperibile prima del 1940 negli scritti hjelmsleviani all’incirca quindi prima della *Causerie on Linguistique Theory*¹⁷³, ma è riscontrabile quasi esclusivamente con accezione comune, almeno fino al biennio 1933/34¹⁷⁴. Tra le eventuali occorrenze precedenti¹⁷⁵ un certo rilievo per la presenta analisi

¹⁷¹ Pare indispensabile premettere che come dovrebbe indicare il titolo, la presente analisi non ha altro intento che quello di rintracciare la genesi e l’evoluzione della nozione di *schema* in Hjelmslev con un procedimento ricostruttivo anche filologicamente orientato sui testi rinvenuti al riguardo. Ricercare invece anche l’impatto teorico di questo elemento o della glossematica in genere in sé stesso e le sue conseguenze nella riflessione semiologica attuale richiederebbe un lavoro di taglio ad altri livelli e l’acquisizione di ulteriori competenze. Tuttavia, in linea di massima, si può senz’altro asserire che l’*ipotesi* glossematica è da considerare un’operazione semiologica che vale quasi esclusivamente per sé stessa, anche se essa si presenta con straordinario e geniale valore, sia perché è intrecciata intrinsecamente con le problematiche epistemologiche coeve sia perché è animata da una istanza ‘onnicomprensiva’ relativa a un’assiomatica strutturale di procedura deduttiva, come si può evincere dal testo più emblematico al riguardo quale è il primo capitolo dei *Prolegomena* (Hjelmslev 1961: 3-8). Questi due campi anche filosoficamente si sono enormemente complicati e presentano differenziazioni di approcci e punti vista impossibile da sintetizzare anche a grandi linee, benché si possa affermare che si fondano su osservazioni di fenomeni piuttosto ‘empiricamente’ per trovarvi delle profondità teoriche, metodo che Hjelmslev ha assunto piuttosto nella sua fase preglossematica e poi ha praticamente abbandonato per aderire a un metodo deduttivo. Pertanto preme limitarsi a evidenziare che solo alcuni elementi o spunti della glossematica sono stati ripresi o possono essere ancora ripresi per uno sviluppo proficuo o significativo e quasi certamente tra questi non può essere annoverato il concetto di ‘schema’. Inoltre si può esprimere il giudizio che non possa non tenersi a mente l’istanza complessiva sottesa al tentativo hjelmsleviano, illuminante come raramente si è verificato nella storia della linguistica e del pensiero in genere.

¹⁷² Sul conio dei lemmi *glossema* e *glossematica* cf. Hjelmslev 1937 (b): 183; comunque Hjelmslev rivela la copaternità con Uldall (Hjelmslev 1939 (a): 244) e soprattutto cf. l’indicazione preliminare (Hjelmslev 1939 (b): 99). Sulla storia di questo speciale ‘fenomeno’ anche terminologico cf. Sierstema 1965: 14ss., come anche per altre informazioni cf. Badir, 2001: 74 e Cigana 2019: 433-434. Il 1937 a tal riguardo è testimoniato anche da un altro documento inedito redatto nel secondo semestre di tale anno in inglese dal titolo “Glossematic Procedure” concernente la *glossematik* (cf. Badir 2001: 74).

¹⁷³ Sulla formazione, cronologia e pubblicazione di questo lavoro cf. Hjelmslev 1941: 101 n. 1 – cf. anche Badir 2001: 74. Questo lavoro, comunque pubblicato postumo molto plausibilmente senza modifiche sostanziali, è il risultato di una intensa ricerca fonetico-fonologica del triennio precedente, periodo in cui Hjelmslev abbandona una valutazione di ciò che si può definire *disformismo qualitativo linguistico*, per cui i fonemi sono giudicati componenti di “the outer side of language”, mentre le unità grammaticali e lessicali come “its inner side”, a quella di ciò che si può definire *isomorfismo qualitativo linguistico*, ovvero tutto ciò che ha a che fare con la dimensione della sostanza concerne “at the same time inner and outer phenomena” (Hjelmslev 1937 (a): 157-158). Per ulteriori delucidazioni sulla precedente posizione disformica cf. Hjelmslev 1935: XII); *en passant* la nozione di *signe* saussuriano è praticamente confinato a rappresentare il costituente della *form* in genere; si può notare inoltre che qui si parla di *sistema fonemico* e non *cenemico*, e ancor di più, di “value” nell’economia di un simile sistema di sostanza (fonetica), completamente distante dal punto di vista teorico dalla *valeur* saussuriana. La determinazione del passaggio dalla fase preglossematica a quella glossematica si riflette anche in un manoscritto non pubblicato dal titolo “Rhinofaryngologisk deduktion” [deduzione rinofaringologica] (17/40) recante la suddetta data (non dovrebbe meravigliare ciò che Cigana chiama “aspetto interessante”, cioè il tentativo di trattare le unità fonetiche alla stessa stregua di quelle morfologiche se si tiene conto del suddetto isomorfismo dei due ambiti linguistici. Si consideri anche la modifica sulla nozione di *partecipazione* contenuta nel detto volumetto e riportato nel *Résumé of a theory of language* (1941) rispetto a quanto si definiva ne *La catégorie des cas* (Cigana 2019: 430 in cui il passo citato riporta il termine “skema” ma s’intende genericamente il diagramma grafico posto subito dopo).

¹⁷⁴ In mancanza di lessicografie o concordanze sulla produzione hjelmsleviana si possono consultare solo *indici di termini* per alcuni lavori: v. “linguistic schema” (Hjelmslev 1941: 111; 1975: 178) le cui definizioni (Deff. 312-3\14 risalenti al 1943(-45) in base a Whitfield 1975: XVII e 253), riportano la complicatissima nozione con la specificazione di schema totale, ovvero speciale.

¹⁷⁵ Cf. Hjelmslev 1928: 153, in cui si impiega “schéma” come sinonimo di *diagramma*; a p. 303 il lemma rievoca l’operazione teorica della classificazione delle categorie rintracciate e rappresentate in una sintesi grafica, e infine a p. 304, in cui si giudica *provvisorio* e *ipotetico* il carattere della fissazione di un simile schema, la cui eventuale definitività è da evitare per non incorrere in generalizzazioni troppo eccessive e rapide. In Hjelmslev 1933: 78 il riferimento è volto alla linguistica di Jakobson, per cui il lemma *schéma* continua a essere rivestito dell’accezione comune e ne se critica piuttosto un’accezione di ulteriore “inconvenient” metodologico nella definizione di una “catégorie” rispetto allo “schéma”. Cf. “det prelogiske skema” concernente la chiosa di Hjelmslev alla citazione di un testo di Meyerson (cf. per altri dettagli e anche per la bibliografia Cigana 2019: 428)

assume l'unica de *La Catégorie des cas* (1933) si usa in un contesto critico contro la “frase” a base dell'esame linguistico invece della quale si propone il *sintagma* come “un schéma de rections soumis aux règles de la norme, lié au système d'une langue donnée” (Hjelmslev 1935: 52)¹⁷⁶.

Dopo una certa rimarchevole tecnicizzazione di “skema” quale “fondamento della *lingua*” stessa [Sprogets grundvold] in qualche modo prodromica al concetto glossematico nonostante il modello prettamente ‘grammaticale’¹⁷⁷, in *Sprogsystem og Sprogforandring*,¹⁷⁸ Hjelmslev sembra accantonare il termine *schema* almeno dal 1936 al 1940. Con ogni probabilità *Les trois linguistiques saussuriennes* di Sechehay¹⁷⁹ lo spinge e interessarsi ad esso nuovamente ma con una prospettiva alquanto mutata. Il suddetto lemma in questo scritto viene caricato di una *nuance* tecnica, che non solo risultava inedita ma rappresentava agli occhi di Hjelmslev lo stimolo ‘giusto’, anche se estremamente critico, a rivisitare alcuni punti controversi della teoria saussuriana e quindi a ripensare alcune linee essenziali della sua ipotesi linguistica, forse non del tutto spiegabile senza il rapporto con Sechehaye¹⁸⁰.

176 Qualche rigo prima si legge in modo del tutto perentorio: “C'est la norme qui constitue seule le véritable objet de la linguistique” (Hjelmslev 1935: 51), definizione ‘sconfessata’ o comunque profondamente ridimensionata nelle trattazioni successive (sulla norma cf. Ricci 2003, 67-93; 2004: 51-73). Forse lo stesso *Cours* inaspettatamente ha ispirato una tecnicizzazione semantica del termine. Si dà il caso infatti che l'anno precedente Sechehaye menziona il “fameux schéma” [di Saussure] in senso di *diagramma* illustrativo dell'intersecazione tra diacronia e sincronia, citando in nota Saussure 1916: 115 (1995: 90) che in qualche modo concerne il rapporto tra *langue* e *parole* (Sechehaye 1939: 25) poi sviluppato nel concetto di *schema* nello stesso articolo. In quel passo Saussure usa il termine “figure” (Saussure 1916: 112-113; 1995: 96).

177 Hjelmslev 1972 (b): 11: “Sprogets grundvold er et fast skema, som man maa rette sig efter og indordne sig under, hvis man vil blive forstaaet i dette sprog.” (“Il fondamento della lingua è uno schema fisso, al quale bisogna attenersi e conformarsi se si vuole essere compresi in questa lingua.” *trad. mia*). Per quanto il termine danese *sprog* sia equivoco, ma nel contesto e nell'unico parallelo con *La catégorie des cas* (Hjelmslev, 1935, p. 52) già esaminato non pare plausibile la traduzione di Toutain con “Le fondement du langage” (Hjelmslev 2016: 7), opzione frettolosamente spiegata nella nota 3, mentre si traduce con “langue” nell'immediato contesto cf. la resa spagnola “lengua” (Hjelmslev 1976: 18), ma non si spiega perché impiegare “idioma” subito prima. Si noti che la traduttrice (forse inconsciamente) rende “sprog” in Hjelmslev 1972, 11 – ultimo cpv.) con “langue” (Hjelmslev 2016: 8) senza continuare a impiegare *langage* per trasporre *sprog* (*en passant*, si segnala solo “Schéma/table des catégories 122, 149” nell' “Index rerum” a p. 186 senza nemmeno riservare una peculiare attenzione al termine *schéma*).

178 Si tratta della prima occorrenza del lemma di sessantacinque complessive nello scritto nelle quali la sua accezione rimane alquanto generica e polivoca - cf. ad es. Hjelmslev 1972 (b): 53-54 in cui lo *schema* linguistico più o meno nel senso di *langue* saussuriano è il *sintagma* costituito dalla unione di semantemi e morfemi, di cui la “parola” [ord] (all'incirca la *parole* saussuriana) è quello più piccolo; *Ib.*: 59 in cui schemi sono definiti anche di natura *paradigmatica* o relazioni di “rapporto di opposizione e uguaglianza” [skemaer af modærtnings- og lighedsforhold]; *Ib.*: 144 circa il numero dei casi grammaticali grammaticali più o meno sinonimo di articolazioni di categorie.

179 Un indizio a conforto della tesi qui avanzata soprattutto per la cronologia si può desumere all'interno di un manoscritto in danese non pubblicato (cf. per le note bibliografiche Cigana 2019: 427), abbozzando un qualche studio nei seguenti tre capitoli intitolati “I. parentela linguistica, II. schema linguistico, III. cambiamento linguistico”. Il concetto di *schema*, il cui termine, non potendolo consultare nell'originale, si suppone valga per il danese *skema*, in qualche modo sta per *sistema* (*system*) se si confronta con lo *Sprogsystem og Sprogforandring*. Non si riesce a capire perché sfugga una simile ‘variazione’ e invece ci si focalizzi sul terzo capitolo concernente il *cambiamento* con rapida annotazione sul concetto di “metacronia”, che comunque non pare che si conservi nei testi successivi. *En passant*, nel primo manoscritto del faldone menzionato si rileva la funzione di “sostituzione come elemento costitutivo del sistema linguistico”, un dato che viene a integrarsi nel quadro dei concetti della fase della glossematica rispetto alla fase ‘preglossematica’. Il primo paragrafo “La parentela linguistica” della conferenza a Kolding pare aver ispirato in estrema sintesi la nozione di “*linguistic typology*” in *A Causerie on Linguistic Theory* (Hjelmslev 1941: 116).

180 Hjelmslev ha in qualche modo privilegiato il confronto con il pensiero di Sechehaye sin da subito (Hjelmslev 1928: 40-41; 55-56; 1935: 66).

1. La soluzione sechehayana delle (presunte) tre linguistiche saussuriane

L'appena accennata duplice prospettiva valutativa della semiotica saussuriana da parte di Sechehaye che raccoglie l'istanza saliente di evincere il numero e la tipologia delle linguistiche del *Cours*¹⁸¹ maturata nel *milieu* della cosiddetta 'scolastica' saussuriana formatosi intorno a esso, si può rintracciare già dal titolo del saggio in questione: "Les trois linguistiques saussuriennes". Nella prima delle due sezioni dell'*Introduction* (Sechehaye 1940: 1-5) si premette l'intento di sostituire con una tripartizione la poco pertinente bipartizione "entre la langue et la parole" che rappresenta una delle componenti *indiscutibili* della teoria saussuriana (*Ib.*: 1) e legata alla evidente "forme" di "ébauche" del *Cours* (*Ib.*: 2)¹⁸² anche a motivo del fatto che tale libro "ait récolté [...] toutes sortes de contradictions" (*Ib.*: 3) - giudizio citato testualmente da Hjelmslev in *Langue et parole* (1942: 31)¹⁸³. Sechehaye esplicita così di seguito due sue finalità teoriche, quella della fondazione della scienza linguistica a partire

181 Hjelmslev in riferimento alla *vexata quaestio* sulla ricostruzione della *littera* del *Cours*, almeno all'epoca della composizione di *Langue et parole*, ha accolto come espressione autentica del pensiero di Saussure la cosiddetta "vulgata" dei suoi editori, Charles Bally e lo stesso Sechehaye (Hjelmslev 1942: 43 n. 8). In genere, non è accettabile la tesi che declassa l'opera redazionale postuma del *Cours* a un "apócrifo" e i suoi editori a "pseudo-editori." (Kyheng 2007, 162) richiamandosi all'edizione degli scritti inediti saussuriani ad opera di Rudolf Enger e di Simon Bouquet (Saussure: 2002 e 2005; cf. traduzione portoghese autorizzata sul francese inedito Bouquet: 2009) e soprattutto smentita della prudenza e la trasparenza che gli editori stessi asseverano espressamente (Saussure 1916: 11; 1995: 6). Gli editori sono i primi a percepire la gravità critico-scientifica di un lavoro su un testo *sui generis* (cf. a più di venti anni dalla sua prima pubblicazione dice uno dei due editori in Sechehaye 1940: 2). Cf. a tal proposito il giudizio equilibrato di Wunderli (Saussure-Constantin 2005: 297).

182 Al di là della problematica se non sia Sechehaye il vero fondatore della teoria poi elaborata da Saussure su ispirazione delle opere giovanili del futuro allievo, il quale, a sua volta, lo avrebbe lasciato trapelare con allusioni implicite nelle sue opere tardive (cf. al riguardo Wunderli 1976, specialmente p. 455-57), nel primo lavoro di Sechehaye (1905) si riscontra il modulo biunivoco tra una "science de loi", concetto molto simile a quello di 'norma' proglessematico di Hjelmslev e nel già visto *La catégorie des cas*, e una "science de faits", assimilabili rispettivamente alle nozioni di *langue* e *langage* saussuriane. Anche se Hjelmslev non mostra mai dubbi sull'assoluta originalità di Saussure (Hjelmslev 1932: 29), cita il contributo sechehayano con un grande apprezzamento (Hjelmslev 1942: 36 n. 16) e lo connette con il saussuriano *Mémoire sur le système primitif des voyelles*, documento designato in genere come teste dell'atto di nascita della teoria saussuriana, che secondo Hjelmslev poi sarebbe ripresa e sviluppata nel menzionato lavoro sechehayano in modo da delineare "un aspect algébrique ou géométrique" (cf. circa il probabile giudizio hjelmsleviano sull'inadeguatezza "dell'algebra proposta da Uldall", per cui Hjelmslev per i primi anni del quarto decennio del secolo scorso "concepisce la *propria* variante della teoria", come si dice in Cigana 2019: 433, anche se il contesto dovrebbe essere più complesso). Su questo punto della dimensione algebrico-formale in estrema sintesi è evidente che per Hjelmslev, soprattutto a partire dal 1941, l'arbitrarietà e appropriatezza strategiche nel suo *presupposto* [vilkårlig og hensigtsmæssig forudsætningsstrategi] (Hjelmslev 1941: 15) – il singolare non rispettato nella traduzione inglese (Hjelmslev, 1961: 15) né in quella italiana" (Hjelmslev 1968: 18) - indicano l'impossibilità di attingere immediatamente l'oggetto linguistico, a differenza del plurale "premesse" [forudsætninger] impiegato subito dopo per significare già l'insieme degli elementi assiomatici deduttivi costituenti l'impianto generico della teoria (il testo inglese contiene l'aggiunta "a calculation" e quindi l'italiano "un calcolo", inesistente nel danese).

183 Sulla recezione della teoria saussuriana e i rapporti di Saussure con la cosiddetta "Scuola di Ginevra" in ambito linguistico cf. Tagai (2009) e Hussein-Abushihab (2014) e ancora sullo/gli strutturalismo/i De Palo (2016). Indubbiamente i rapporti di Hjelmslev con la linguistica saussuriana sono polimorfi e poliedrici. Hjelmslev la menziona quasi in ogni intervento o documento. Come la citazione paradigmatica nello scritto abbastanza tardivo *Linguistique structurale* (Hjelmslev 1948: 31) che recita "la linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même" (Saussure 1916: 317), si chiariscono l'*immanenza* e, di risvolto, la *trascendenza* che non va trascurata, poiché il *fait de parole* interessa la linguistica strutturale, ma non con il predominante "réalisme naïf", appena denunciato. L'*immanenza* significa costruire "l'objet visé", detto subito prima "l'objet spécifique de la linguistique", ossia la linguistica strutturale nel senso di "une linguistique linguistique" da differenziare dalle linguistiche *trascendenti* o esterne quali "la linguistique biologique, psychologique, physiologique, sociologique" (Hjelmslev 1948: 30 - cf. la terminologia quasi inedita ed estremamente innovativa nel seguito *Ib.*: 32. In proposito non è accettabile l'interpretazione delle accezioni proposta da Toutain in tali termini: "objet étudié, et objet spécifique" (2013: 1), poiché anche l'*objet spécifique* è un oggetto che va studiato. Sembra altrettanto poco plausibile il giudizio di Sémir Badir anche se vi è un fondo di verità: "La seule réalité maintenue [chez Hjelmslev par rapport à Saussure] est celle du fait de langage" (2001: 124).

dall'apporto geniale del maestro, e quella di una costruzione più definitiva “dont le *Cours* n'a pu fournir qu'une première et imparfaite ébauche”, giudizio ribadito che si dichiara avanzato anche dalle citate obiezioni di Antoine Meillet, soprattutto riguardo all'eccessiva astrattezza per la sua attenzione esclusiva all'aspetto “systématique” tanto da trascurare “la réalité humaine” (Sechehaye 1940: 4).

Con la seconda e ultima sezione dell'*Introduction* (*Ib.*: 5-6), si offre un quadro generale sulle contraddizioni ravvisate nella dicotomia tra piano storico-evolutivo e piano statico-sistematico del *Cours*, con cui Sechehaye riprende la discussione sulla tesi saussuriana della distinzione tra sincronia e diacronia¹⁸⁴, se “les faits d'ordre diachronique seraient entièrement différents des faits d'ordre synchronique”, per cui è “impossible véritable rapport intrinsèque” tra un accadimento diacronico dentro “l'histoire de la langue” e i suoi influssi sincronici concernenti “les états de langue”. In risposta a questa discussione giudicata sterile si imponeva per Sechehaye l'alternativa di riprendere il problema su nuove basi e soprattutto di riconsiderare la tesi saussuriana “prise non à la lettre, mais interprétée à la lumière des idées qui régnaient à l'époque où elle a été formulée”, dal momento che palesemente gli avvenimenti diacronici con i suoi effetti di “perturbations dans ce système [grammatical]” renderebbero inevitabili “des réajustements”. Questa situazione poco bilanciata della teoria saussuriana rendeva ineluttabile l'attitudine di doversi prendere “de beaucoup de liberté à l'égard du texte du maître” benché giustificata da un revisionismo del suo pensiero troppo influenzato “par certaines préoccupations qui dominaient la linguistique de l'époque” (Sechehaye 1940: 5-6) – tuttavia Saussure non sembra un autore poco autonomo nelle scelte teoriche. Per risolvere le aporie sollevate Sechehaye concepisce la necessità di una terza entità intermedia tra quella sincronica (la *langue*) e quella diacronica (la *parole*), come quella descritta nel terzo dei cinque capitoli complessivi intitolato “La linguistique de la parole organisée ou du fonctionnement de la langue” (p. 17-25)¹⁸⁵ e associato proprio al concetto di ‘schema’ che, a suo dire, non sarebbe altro che una esplicitazione di quanto sarebbe rimasto involuto in Saussure. Con tale operazione non propriamente ermeneutica ma, per così dire, creativa Sechehaye ritiene che la cosiddetta *parole organisée* sia in grado di spiegare appunto la linguistica statica ed evolutiva in modo di annullare il motivo precipuo della disputa sul tema (Sechehaye 1940: 5).

2. Alla ricerca della *parole organisée* oltre il binomio saussuriano.

Innanzitutto Sechehaye estrapola il riferimento saussuriano alla suddetta dicotomia dal contesto naturale in cui è sorta e quindi è stata posta, ossia quello del *langage* - Hjelmslev in tale operazione lo segue acriticamente. La *langue* si oppone alla *parole* e quindi ambedue si possono *concretamente* distinguere in forma reciproca non perché esse dialetticamente sono in reciproca antitesi o non propriamente per tale ragione, ma perché si rapportano innanzitutto direttamente e in qualche modo

184 Si delineano alcuni fatti sul dibattito avvenuto con Wartburg, che annullava la distinzione, e con Bally che invece la conservava citando il suo già summenzionato contributo nei *Mélanges Bally*.

185 Sulle due linguistiche saussuriane cf. una valutazione poco oggettiva per una sopravvalutazione della *linguistique de la langue* a scapito di quella della *parole* avvalendosi anche di un'eco dell'ermeneutica hjelmsleviana (si cita *Langue e parole*) (Béguelin 2011: 13). Secondo Bouquet Bally e Sechehaye con questi termini avrebbero operato un adattamento per “acrescimento aprocrifo” per quanto riguarda l'espressione orale della lezione circa il passo del *Cours* in cui si attribuisce il nome di linguistica alle due realtà (Saussure 1916: 38-39; 1995: 30). Ammesso anche che il sintagma “la linguistique proprement dite, celle dont la langue est l'unique objet” costituisca un insieme di glosse editoriali, non sembra comunque una ‘adulterazione’ del pensiero saussuriano. Tuttavia è genuinamente pensiero saussuriano che l'antecedenza metodologico-linguistica della *langue* non contraddice, anzi illumina debitamente l'antecedenza fenomenica e quindi ‘storica’ della *parole* (cf. Saussure-Constantin 2005: 218-219).

autonomamente rispetto al *langage* di cui sono le due parti costitutive. Sechehaye cita con troncature testuali segnalate nella seguente citazione mediante i puntini di sospensione rispetto ad alcuni segmenti delle proposizioni originali soprattutto delle corrispettive espressioni conclusive entrambe le definizioni di *langue* (1940: 8) dal cap. IV dell'*Introduction* del *Cours* circa la "interdépendance" tra *langue* e *parole* (Saussure 1916: 37; 1995: 29, come si riporta in nota secondo la seconda e terza edizione). La citazione è composta di due estrapolazioni del medesimo quinto capoverso; la prima recita: "la langue est nécessaire par que la parole [soit intelligible et] produise tous ses effets; mais celle-ci est nécessaire par que la langue s'établisse" (nella parentesi quadra è quanto non viene testualmente riportato). Nonostante la complementarità necessaria delle due entità, l'elemento dell'intelligibilità conferita dalla *langue* alla *parole* in modo che la seconda assuma quelle caratteristiche psico-sociologiche imprescindibili per la relativa collettività in vista in qualche modo anche della sua comunicazione, è premesso da Saussure rispetto a tutto il resto e quindi qualificato come prioritario e decisivo. Invece nella recezione di Sechehaye non se ne trova traccia. L'intelligibilità saussuriana prevista serve a che la *parole* 'parli' e quindi non sia un fenomeno puramente 'fisico' ovvero collettivamente 'incomprensibile'. Pertanto occorre che la *parole* sia adottata (non assorbita) dalla *langue*, anzi assuma in questa la funzione formalmente come *signe* relazionato secondo le debite declinazioni semiotiche proprie, ossia non sia percepita per la sua natura diacronica e in qualche modo individualmente. Mi si conceda il seguente esempio: la presenza di un qualsiasi vocabolo in un dizionario non è dovuta ai suoi aspetti fonici (anche se si può cercare il vocabolo prescelto per accertarsi della pronuncia o studiarne la fonologia) e nemmeno è dovuto ai suoi aspetti concettuali (anche se si può ricercare per il significato o studiarne la semantica), ma è dovuta alla sua co-appartenenza di elemento 'segnico' a una lingua, quale codice 'formalizzato'. Questa formalizzazione è riportata nel dizionario ma non *stabilita* come un codice inalterabile, poiché è soggetto ad obsolescenze o cadute di vocaboli o a produzione di neologismi e quant'altro (più o meno di successo e duraturi), anche nel caso speciale di un dizionario delle cosiddette lingue 'morte', che pur sigillando come un'istantanea l'ultima fase sincronica di quando erano ancora vive, può registrare qualche traccia di queste variazioni interne diacroniche. Tali fenomeni linguistici non dipendono dalla *langue* poiché sono esterni a questa e quindi non appartengono a essa; tuttavia anche la *langue* non è del tutto praticamente 'inerte', 'immutabile' ma interagendo con la *parole* ne assume la modulazione praticamente dinamica e determinativa. Per tanto per spiegare tale meccanismo innegabile della mutabilità della lingua, ma anche perché la lingua sia esercitata dai parlanti, essa necessita di componenti fonici e semantici, altrettanti necessari perché la lingua si generi, anzi *si stabilisca*. Tuttavia con questo piano 'extralinguistico' esclusivamente sul quale ha operato in genere la tradizione pre-saussuriana o si opera in modo da confondere i piani, non si può fare comprendere l'essenza linguistica (o scientifica), cioè non si può comprendere perché un suono *valga* (funzioni semioticamente) al posto di un altro nel confezionare un'unità comunicativa (intelligibile).

Tale dinamizzazione d'intelligibilità che la *langue* trasmette alla *parole* secondo Saussure non è più contemplata da Sechehaye perché la *parole* verrebbe dotata di funzioni e qualità improprie in modo da rischiare di offuscare la purezza semiotica della *langue*. La *parole* saussuriana intesa non è un elemento *puramente* linguistico e quindi non può essere per sua natura un oggetto della scienza

linguistica¹⁸⁶. L'interesse scientifico sulla *parole* sorge solo indirettamente per il suo rapporto diretto con la *langue*. L'intelligibilità della *parole* è la prova della sua necessaria dipendenza dalla *langue*. La *parole* quindi non può possedere in proprio o *indipendentemente dalla langue* nessuna funzione linguistica, stante a sé stessa la *parole* non acquisterebbe nessuna connotazione semiotica. In tal modo la *parole* non riferirebbe il fatto della *langue* e non si riferirebbe a tale fatto a cui essa stessa, *parole*, ha dato vita, e quindi a qualcosa di linguisticamente rilevante o determinato¹⁸⁷. Secondo Saussure in base a questo testo, il primo effetto della *parole* è proprio quello di essere un atto rappresentativo di un *ché* di semioticamente comprensibile, di essere 'riproduzione' materiale ed effettiva di un segno semiotico, cioè avere in sé componenti eterogenei rispetto al mero universo linguistico, ma non più estranei al dominio semiotico come un qualsiasi altro suono o idea che appunto la *parole* non riproduce se non è rappresentativa di uno dei segni appartenente a uno stesso codice. Pertanto la finalità primaria e preminente della *parole* non concerne i suoi effetti, cioè quelli di costituire sostanzialmente una linguistica metasemiotica peculiare e *assolutamente discontinua* con la linguistica semiotica vera e propria¹⁸⁸, ma, come già accennato, di essere capace di dare vita a un atto in qualche modo distinguibile tra tanti atti omogenei e quindi non omologabile con la *langue* ma nemmeno con un mero elemento amorfo in genere della stessa specie. Il testo del *Cours* propria nella proposizione immediatamente successiva asserisce: "historiquement, le fait de parole précède toujours"¹⁸⁹; la *parole* produce la storicità

186 "L'activité du sujet parlant [sc. la *parole*] doit être étudiée dans un ensemble de disciplines qui n'ont de place dans la linguistique que par leur relation avec la langue" (Saussure 1916: 37; 1995: 29).

187 Saussure lo esemplifica con l'incomprensibilità di una lingua ignota nonostante la percezione fonica che le appartiene (Saussure 1916: 30; 1995: 23). Alla comprensibilità della *parole* andrebbe aggiunto anche il fenomeno della sua 'comunicabilità' o della mera pratica del parlare, fenomeno a cui Hjelmslev aveva fatto particolare attenzione nell'*Indledning* di *Sprogssystem og Sprogforandring* (Hjelmslev 1972 (b): 11), in cui però la determinazione sociale viene correlata non alla *parole* ma allo "schema stabile" [fast skema], sostanzialmente alla 'norma' (= forma) come concepita prima del 1940 all'incirca. La funzione fondamentale e fondativa linguistica che Saussure assegna al suddetto fatto metasemiotico, è attribuita da Hjelmslev alla sua *forma* pura concernente il *segno*. Di mezzo a questi due estremi si trova il concetto sechehayeiano di *parole organisée* che pare autocontraddittorio rispetto alla nozione di *parole* saussuriana e di consequenziale arbitrarietà. Ma l'autocontraddittorietà di tale entità sechehayeiana è una prospettiva che Hjelmslev sembra ora cogliere o revisionare più profondamente proprio per la sua esigenza teorica.

188 La difficoltà di Sechehaye, condivisa a pieno con Hjelmslev, riguardo alla distinzione tra *langue* et *parole*, è proprio quella di vedere un'ineluttabile irriducibilità tra di esse. Come già accennato, uno delle ragioni teoriche precipue è senza dubbio l'oblio o almeno la sottovalutazione della presenza e il ruolo del *langage* nella teoria del maestro. Hjelmslev che non trova adeguato, se non del tutto fittizio, il concetto di *parole organisée*, assimilato all'incirca al proprio concetto di norma, in *La Stratification du Langage* individua il fondamento originario e chiarificatore precipuo del resto, inclusa questa opposizione, nella differenza tra contenuto ed espressione, come si asserisce esplicitamente: "la distinction entre contenu et expression est supérieure à celle entre forme et substance" (Hjelmslev 1954: 52); proprio perché: "Forme et substance sémiotiques ne constituent en effet qu'un cas particulier de cette distinction générale (sc. contenuto e espressione) [...] dans ce sens général «forme» et «substance» sont des termes relatifs, non de termes absolus" (*Ib.*: p. 55-56), visione del tutto originale oltreché estranea alla linguistica saussuriana. Tuttavia in glossematica è prevista una duplicità di forma di contro alla sua unicità risultante dall'associazione psichica di un *signifiant* e di un *signifié* in un sistema di opposizioni interne e puramente formali. Cf. al riguardo la tesi che Hjelmslev opererebbe rispetto a Saussure "une radicalisation de la distinction saussurienne entre forme et substance", anche se sicuramente "éminemment complexe et ambigu" il loro rapporto (Toutain 2013: 1). Invece, almeno nella fase glossematica vera e propria (ma anche precedentemente benché la cosa sia molto più complessa), laddove ogni ontologismo preesistente alla (ipotesi della) teoria stessa è stato epistemologicamente superato, si tratta piuttosto di una loro 'relativizzazione'. Nemmeno la quadripartizione hjelmsleviana emerge dalla dicotomia *signifié-signifiant* (*Ib.*: p. 2), ma dalla natura semiotica o meno, ovvero nel caso in cui si tratta di entità costituite dalle due forme biplane ed eterogenee (un plerema e un cenema) risultante dalla congiunzione di un suono 'formato' (cenema) a un relativo concetto 'formato' (plerema), ma per opposizione a tutti altri segni costituenti il medesimo sistema linguistico.

189 Sulla valenza centrale della storicità risulta interessante l'analisi di Fiorin che però pone una distinzione alquanto artata tra storia e natura dalle diverse risonanze linguistico-filosofiche, da Hegel ed Engels a Sapiro e

e la mutabilità linguistiche ma non della *langue* che, una volta storicamente *stabilita* dalla *parole*, è in sé stessa metastorica o trascende comunque complessivamente il dominio dell'instabilità 'creativa' della mutevolezza storica extralinguistica - finché un sistema semiotico sussiste attraverso la rete dei suoi componenti segnici esso non può ricevere alterazioni 'sistematiche' ma solamente nei limiti di quello che lo contamina indirettamente e nel dominio storico-evolutivo stesso della *parole*.

Si illumina così in qualche modo la seconda estrapolazione di Sechehaye che recita: "Celle-là (c'est à dire la langue) est à la fois l'instrument et le produit de celle-ci (c'est à dire la parole)" (n. b. le chiarificazioni parentetiche non sono dell'originale). La definizione sembra un po' approssimativa, ma non si dovrebbe interpretare in senso 'cosale', cioè come se da una parte concretamente sussistesse la prima e dall'altra parte la seconda senza una continua e dinamica influenza della *parole* sulla *langue* - gli elementi individuali, suoni e idee, non sono completamente consumati o esauriti nella loro formazione sociale o segnica, ma persistono in una propria vita (più o meno larvale o latente e parallela) irriducibile a questa (Saussure 1916: 128-29. 218; 1995: 110-111. 192). La *parole* rimane a rappresentare necessariamente nella zona individuale con intrinseci caratteri materiali ciò che nella zona sociale necessariamente corrisponde alla *langue* senza caratteri materiali, e questo suo plesso solo psichico rimane necessariamente strumentale alla stessa *parole*, cioè può essere individualmente e quindi materialmente ripetuto nell'utilizzo o nell'esecuzione e addirittura soggetto a mutazioni, anzi inevitabilmente è potenzialmente alterabile. La *langue* serve a rendere *intelligibile* nel senso di realizzabile linguisticamente, cioè socialmente, la *parole* il cui esercizio per il sufficiente numero di volte ripetuto produce il dominio della rispettiva *langue* da usare come unico patrimonio collettivo, che i membri della massa in suo possesso impiegano di nuovo, ogni qualvolta lo vogliano o lo debbano, nella loro eventuale esecuzione individuale (inevitabilmente parziale e potenzialmente in parte erronea, ma si dovrebbe aggiungere che, oltre ai rapporti sintagmatici o in presenza dei segni stessi attualizzati dalla *parole* di riferimento, *virtualmente* è in atto anche tutto il resto del sistema linguistico per i corrispondenti rapporti paradigmatici in assenza). La storica o per certi versi 'pancronica' coesistenza della *langue* e della *parole* non impedisce che le due entità concernenti l'intero universo linguistico umano non debbano essere radicalmente distinte, come Saussure asserisce a chiusa del capoverso in questione: "Mais tout cela ne les empêche pas d'être deux choses absolument distinctes", anzi proprio perché esse sono distinte *si parla*, il fenomeno linguistico funziona proprio perché la *parole* attualizza, rende fruibili semioticamente i segni della *langue*, nella modalità sintagmatica. La funzione linguistica è possibile per il fatto che la *parole* rende sempre presente virtualmente nella modalità paradigmatica tutti gli altri segni (addirittura immediatamente disponibili per esercitazioni epesegetiche o esplicative di quanto si è appena detto) - in qualche modo la *parole* quanto attualizza comunicativamente, attualizza in modo differenziato e debito tutta la *langue* e in estrema sintesi quando *si parla*, 'parla' in realtà la *parole* ma solo perché questa 'fa parlare' indirettamente (rende disponibile e potenzialmente

Hjelmslev, per citare i più rilevanti, come si può evincere dalla seguente asserzione: "O mestre de Genebra não desistoriciza a língua, mas a desnaturaliza." (Florin 2014: 57). La subordinazione della forma o del segno alla storia non significa riconoscere la storicità della forma che è sincronica proprio perché sfugge in sé stessa alle contingenze o determinazioni evolutive nel e per il tempo. La diacronia precede la sincronia ma la sincronia è il solo risultato della diacronia, nel senso che non dipende dalla "leggi" e dinamiche (extra)linguistiche di natura storica che regolano quanto nel *langage* e quindi nella *parole* 'concretamente' (storicamente) si evolve. Ogni volta che si analizza il segno nel suo sistema, non si può attingere nulla dalla *parole* corrispondente o in genere, benché la *parole* ne sia certamente l'origine storica (Saussure-Constantin 2005: 163, 239).

presente nell'attualizzazione individuale) tutta la *langue*, necessariamente con commisurazioni differenti a seconda di quanto è presente nel sintagma *usato* e attualizzato dalla o con la *parole* specifica.

In Sechehaye e quindi di riflesso, per così dire, in Hjelmslev che ne condivide le istanze critiche rispetto alla *littera* del *Cours*, la *parole* è radicalmente depotenziata, ridotta a un mero atto individuale quasi inutile, 'snaturata' rispetto a come la concepisce Saussure. La distanza di Sechehaye da Saussure si rende tangibile, per così dire, nella scelta di espungere volutamente dalla citazione della suddetta seconda estrapolazione la nitida definizione menzionata che conclude il capoverso in esame (anche perché non poteva non leggere nella stessa pagina "Mais tout" con cui essa termina, per cui non pare una svista), e nell'offrire la sua ermeneusi per essa sola, accusa il maestro di "erreur" a cui egli si sarebbe lasciato indurre, "par deux tendances familières à son esprit" sintetizzabili in una visione che rende centrale la *langue* e subordinata la *parole* (il che non è proprio obiettivo), e in un gusto personale per le formule paradossali (il che è poco significativo in un'analisi interpretativa in genere). Al di là delle questioni prettamente ermeneutiche del testo saussuriano che una simile osservazione può sollevare¹⁹⁰, la minimizzazione sechehayeiana del rapporto tra i due domini come "une simple idée de réciprocité", con cui si esordisce nel commento, è oggettivamente inaccettabile anche perché la dottrina saussuriana è tutto meno che semplice. Per sopperire alla supposta lacuna teorica della dicotomia *langue-parole*, come già accennato, Sechehaye individua una terza entità linguistica che chiama *parole organisée* e su cui fonda una linguistica specifica e peculiare, precedentemente del tutto inedita, ritagliando il suo oggetto peculiare nel "fonctionnement de la langue au service de la vie" che si stima addirittura coincidente essenzialmente con la linguistica della *parole* saussuriana *tout court*, ad eccezione di qualche "modeste correction de terminologie" (Sechehaye 1941: 11), da cui viene distinto tutto ciò che farebbe parte della diacronia relegata all'ambito dell'astratto.

Si continua a questionare sul rapporto tra le due entità in modo da assegnare alla *parole* qualità e competenze in termini rovesciati rispetto a quelli saussuriani: "Si la langue est née de la parole, à aucun moment la parole ne naît de la langue; il n'y a de réciprocité" (Sechehaye, 1941, p. 9). Senza spiegare perché manchi la reciprocità e ovviamente la *parole* debba a questo punto distinguersi dalla *langue* come in qualche modo Hjelmslev alluderà, la *parole* stessa già è in qualche modo tutta *langue* con la specificazione di sostituire la sintagmatica e la paradigmatica quale immanente meccanismo della *langue* medesima, benché la *parole* se ne distingua totalmente, conservi la propria fenomenologia irriducibile all'interno dell'universo del *langage*. Infatti, come già accennato, la *parole* perché saussurianamente generi la *langue* necessita di una innumerevole e indefinibile ripetizione di esperienze nel cervello di un parlante all'interno della propria comunità di parlanti la stessa lingua; inoltre necessariamente *suppone* la *langue* che la dovrebbe organizzare e regolarizzare – in effetti, dal punto di vista saussuriano, la *parole* nel costituire la *langue* contiene in sé stessa tutta la *langue* oltre a contenere i materiali per cui la *langue* per ciò per cui è nata o costituita (la generatività della *parole* non è riprodurre un'entità simile a sé, un altro esemplare della propria specie, come potrebbe essere in una specie animale o di un rapporto immediato da una lingua-madre a una lingua-figlia), e ancora questo dinamismo generativo della *parole* è continuo e parallelo alla permanenza del generato come anche tale

190 Sechehaye dimostra di non rispettare alcuni limiti concettuali saussuriani, poiché giudica radicalmente antitetico e quindi incoerente quanto invece è una delicatissima combinazione anche a tratti misteriosa.

dinamismo deve includere nel rapporto la cronicità o storicità come vero fondamento dei fatti linguistici in genere. La conseguenza di una simile rivisitazione sechehayeiana produce la concezione che “La parole s’organise seulement plus ou moins selon les règles de la langue qu’elle a elle-même créées afin de devenir plus claire et plus efficace” (*ibidem*). In qualche modo Sechehaye sistematizza la sintagmatica che Saussure ha previsto per la *langue* e ne delinea il funzionamento, ma con la differenza irriducibile di introdurre un elemento di auto-organizzazione con una teleologia spuria e trascendente che rende per lo più intenzionale e quindi del tutto irriconoscibile la *langue* che strumentalizza la *parole* fortuitamente e arbitrariamente anche se la combina al suo sistema o codice. La *langue* non può essere solo l’inerte risultato di ciò che la crea, ovvero la *parole*, e nel crearla addirittura la organizza organizzandosi con le medesime regole che conferisce al suo risultato (la *langue*). In tal modo la *langue* non ha nessuna funzione se non quella molto improduttiva e superflua di continuare a essere regola e regola addirittura sempre derivata da ciò che essa dovrebbe regolare, quindi a ridursi a una qualità della *parole*, cioè appunto a una sorta di coesistenza statica e sincronica della *langue* stessa. In sintesi, all’allievo (e in qualche modo anche a Hjelmslev) manca di riferirsi debitamente a tutta la portata teorica della tesi fondamentale del maestro presente in quel contesto citato che “Le tout global du langage est inconnaissable”, ma “la distinction et la subordination proposée éclairent tout” (Saussure 1916: 38; 1995: 30), distinzione e subordinazione metodologico-epistemologiche per ritagliare l’oggetto della linguistica vera e propria il cui oggetto è la *langue* a fronte della linguistica non propriamente detta, intrinsecamente diacronica e non sistematica, il cui oggetto è la *parole* di natura necessariamente eteroclita.

A conclusione di questa analisi sulla distinzione sechehayeiana tra *langue* e *parole organisée* vi si associa la nozione di “un schéma de parole” (Sechehaye 1941: 32), una sorta di termine di mediazione del processo evolutivo bipolarizzato tra “le point de départ et l’autre le point d’arrivée” (ovvero risp. *parole* e *langue*). Quindi per ‘schema’ non si intende un contenuto linguistico sincronico ma quello diacronico per il fatto che esso distinguerebbe quanto è proprio della *parole* organizzata o produttrice di uno stato sincronico, dalla *parole* diacronicamente considerata cioè come “acte de parole fictif entre des interlocuteurs imaginaires.” (*Ibidem*). La “forme schématique” pertiene alla scienza diacronica, che in qualche modo ricostruisce in una sorta di modulo astratto una parola che non si è mai data veramente così ma che alla fine del suo processo evolutivo ha prodotto “un nouvel usage” della lingua comune. Si tratta quindi di “une vue synthétique et simplifiée” di un fenomeno dinamico e potenzialmente fluttuante dalle molteplici e occasionali cause, una volta “parfaitement complet et bien établi” (*Ibidem*).

Tali proposte non potevano non sollecitare Hjelmslev anche per verificare ulteriormente la sua ipotesi glossematica appena tracciata con una certa definitività (1941)¹⁹¹. Sin dalla introduzione di *Langue et parole* (1942)¹⁹², dopo avere manifestato la condivisione del giudizio di provvisoria

191 Come già accennato sopra, il lemma *schema* in Hjelmslev risulta associato al concetto di *forma linguistica* sin da subito nella fase glossematica innanzitutto perché pertinente al guadagno teorico davvero decisivo consistente nella svolta metodologica *deduttivistica* (algebrico-logica) per cui il metodo dà (immanentemente) l’esperienza per il suo oggetto peculiare e non si attinge dalla esperienza (Hjelmslev 1941: 103-104). Ma i principi della teoria nella fase matura (a partire dal 1940) non solo non sono sufficienti per abrogare quanto difforme nel formulato nella fase pre-glossematica, nemmeno si possono qualificare essi stessi definitivi, poiché l’ipotesi della teoria stessa necessita di verifica ulteriore riguardo alla sua validità auspicata dal suo stesso teorico.

192 A chiusura del saggio hjelmsleviano nel secondo volume dei *Cahiers Ferdinand de Saussure* 1942, lo stesso autore scrive “mars 1943” (Hjelmslev 1942: 44).

incompletezza della teoria saussuriana citando proprio nella sua prima nota il passo sechehayeiano sopra esaminato (Hjelmslev 1942: 3), Hjelmslev fornisce una chiarificazione terminologica secondo le ben note nozioni glossematiche di interdipendenza, determinazione, di commutazione e sostituzione, ridefinendo così più compiutamente il senso prettamente linguistico di *schema*. D'altro canto, ciò implicava dietro la critica di Sechehaye una definizione 'strutturale' della *parole* o una qualche sua 'previsione' (calcolo? regola? organizzazione?) sistematica, che non poteva non portare a una totale o sostanziale 'de-cronicizzazione' del *langage tout court* e in ogni suo elemento ad esso correlato. Del resto, Hjelmslev inizia a esporre la sua ermeneutica sull'argomento chiarendo di trascurare l'opposizione sincronia-diacronia, per porsi "délibérément dans les cadres de la synchronie" (*Ib.*: 32), proprio perché una simile "opposition" tra i due piani, (lemma che nel *Cours* non risulta a proposito della diacronia, ma per definire esclusivamente il *segno*)¹⁹³ non solo è insostenibile ma contiene la nozione del tutto 'ingombrante' di diacronia con ovvi riflessi compromettenti quella di sincronia.

All'inizio del terzo paragrafo conseguentemente a quanto premesso e a una parziale ricezione delle esitazioni e specificazioni sechehayeane si stila una tripartizione gerarchica della *langue* secondo le seguenti definizioni di a) "une *forme pure*", b) "une *forme matérielle*", c) "un simple *ensemble des habitudes*"¹⁹⁴. La parola chiave è l'avverbio "indépendamment" che delinea la purezza della prima definizione, nel senso che decide non solo una subordinazione metodologica rispetto alle altre due definizioni ma anche *intrinseca*, ovvero ciò che evidenzia la dimensione stessa semiologica o il *manifestato* (schema/norma) rispetto alla realtà metasemiologica o il manifestante (uso/atto) con un rapporto di determinazione unilaterale: il manifestante è determinato dal manifestato e non viceversa. Emerge una qualche peculiarità distintiva della norma alquanto 'ibrida', che non può essere assimilata all'intera nozione di *langue* come invece si attribuisce a Sechehaye (Hjelmslev 1942: 38) né può appartenere affatto al rango del manifestante come Hjelmslev stesso mostra di avere recepito in modo letterale precedentemente da Sechehaye del cui articolo si cita: "l'acte et l'usage précèdent logiquement et pratiquement la norme; la norme est née de l'usage et de l'acte, mais non inversement." (*Ib.*: 38). Hjelmslev suddivide ulteriormente la terza definizione, quella dell'insieme delle abitudini o uso, in uso e atto per i quali e solo per i quali si declina il rapporto della reciproca supposizione o interdipendenza (*Ib.*: 37), e si cita a mo' di supporto il riferimento del *Cours* con la nota 24, ovvero il capoverso della pagina già rievocato in cui Saussure menziona "le nostre abitudini linguistiche" nella sfera individuale della *parole*¹⁹⁵. Hjelmslev suppone che l'aver distinto norma e uso abbia eliminato la contraddizione apparente tra la visione del *Cours* e quanto avanzato da Sechehaye; tant'è che praticamente si annulla il rapporto di interdipendenza tra sincronia e diacronia, poiché quanto la norma (o la *parole organisé* secondo la terminologia di Sechehaye) detta per il realizzarsi effettivo semiotico della *parole* o dell'atto

193 La *parole* nella sua subordinazione non perde e non può perdere affatto una propria autonomia, anzi la sua precedenza sulla *langue* sul piano storico o diacronico. La semiologia descritta nel *Cours* deve invece metodologicamente rivolgersi alla *langue*, sapendo che è stabilita *storicamente* dalla *parole*, poiché la *parole* sfugge praticamente, per sua natura, alla scienza linguistica *propriamente detta*.

194 Hjelmslev parla di "manifestations observées", il participio va assunto chiaramente nel senso reale, cioè le manifestazioni a cui si attengono i parlanti che adottano il relativo complesso delle loro abitudini nel parlare.

195 Nonostante la citazione di per sé non testuale dell'interdipendenza tra la *langue* e la *parole*, per Hjelmslev in questo passo in esame del *Cours* la *langue* vale come uso, ovvero ciò che non potrebbe mai essere *langue* per Saussure ma solo *parole*. Saussure non impiega propriamente la locuzione *insieme di abitudini*, ma più specificatamente *nostre abitudini linguistiche*.

individuale, non contiene in sé nulla dell'effettivo eseguibile della *parole* stessa, nel senso che la norma hjelmsleviana è per definizione incapace di dare vita a un atto linguistico poiché manca di tutti i componenti materiali indispensabili a tal scopo. La differenza di Hjelmslev da Saussure sta nel fatto che è sufficiente anzi deve essere sufficiente esclusivamente la delimitazione sincronica senza nessun elemento diacronico, mentre la differenza da Sechehaye sta nell'esclusione della *parole* che è associata all'organizzazione normativa della forma mirante a perfezionare epistemicamente la diacronia nel rispetto più stringente all'interno del perimetro della linguistica saussuriana.

Hjelmslev tuttavia non perde di vista la dicotomia essenziale saussuriana tra forma detta anche istituzione e sostanza, mentre la tripartizione norma-uso-atto appartiene alla sostanza, detta anche esecuzione dalla quale si esclude proprio la norma poiché, a partire dal 1940 circa, la norma *non è più* lo schema stabile linguistico (il sistema stesso) - cf. quanto già rilevato dello *Sprogsystem og Sprogforandring* -, ma è addirittura ridotto a *finzione* non realmente eseguibile, anche se appartiene alla sfera della *parole*. Per tanto ciò che Saussure aveva significato con la sua dicotomia è l'unico essenziale, solo che il termine *usage* è proposto in sostituzione a *parole* poiché la sua nozione all'interno della suddivisione di *langue* e *parole* è avvertita da Hjelmslev come appunto “une première approximation, historiquement importante, mais théoriquement imparfaite”, giudizio attenuato con la condizione di incertezza espressa incidentalmente: “si nous voyons juste”¹⁹⁶. In estrema sintesi la parziale inaccessibilità epistemica della complessa eterogeneità dagli aspetti anche fortuiti (se non addirittura quasi caotici) della sostanza/*parole* ammessa da Saussure, è respinta perentoriamente da Hjelmslev specialmente con *La Stratification du langage*¹⁹⁷ poiché, in fin dei conti, vanificherebbe tutto

196 Dal punto di vista della *littera* saussuriana certamente si glissa sulla questione essenziale che, come evidenzia De Mauro (Saussure 1995: 385-6 n. 65), rinvia alla natura ‘dialettica’ tra le due sole linguistiche saussuriane. La ‘dialetticità’ del rapporto oppositivo tra *langue* e *parole* è una qualificazione accettabile se si intende hegelianamente, cioè quanto si toglie nella *langue*, ad es. nella fattispecie la materialità fisica di varia natura della *parole*, non si nega astrattamente o completamente ma persiste in qualche modo intatto poiché conserva resistenze storiche, fortuite e individuali oltre che geografiche, nel senso di una imprescindibile relazione tra positivo o la tesi, cioè la *parole* saussuriana, e l’antitesi, cioè la *langue* saussuriana, con l’irriducibile differenza dalla procedura hegeliana che non è possibile nessuna sintesi. La *langue* non conserva nulla della *parole*, non la nega togliendola ma diviene tutt’altra cosa da essa, diventa *segno*, unità che gli elementi sostanziali non possono mai essere in sé stessi, rispetto ai quali il segno gode di costituzione arbitraria. Di contro, il segno che è altra cosa dalla *parole* è l’unico a cui la *parole* stessa permette di parlare nel suo stesso *parlare*, cioè di essere atto individuale o esecuzione materiale o psicofisica per le abitudini linguistiche relative a un membro di una comunità semiotica, la sola detentrica di un sistema di segni o *langue*. In ultima analisi, è la *parole* che decide sempre e comunque fondativamente della *langue*, detiene e trattiene in sé realmente (sintagmaticamente) e/o virtualmente (paradigmaticamente) tutto il *langage* nel proprio atto (anche quando tale atto non è al momento esercitato o eseguito da un individuo).

197 Hjelmslev 1954: 75, in cui il ruolo della *parole* è duplice: uno connesso all’*usage*, l’altro coincidente con “ce qu’on appelle l’acte linguistique ou sémiotique”, ovvero “en soustrayant l’usage”. Non si tratta alla fine di una semplice e schematica quadripartizione (schema-norma-uso-atto), come spesso viene esposto prima di concepire i rapporti interstratici e paradigmaticizzati alla fine di *Langue et parole* proprio, in cui la *parole* sembra sfumare del tutto entro la distinzione dell’esecuzione tra *usage* e *acte* (Hjelmslev 1942: 44). La teoria dei *livelli* della sostanza come configurata ne *La stratification du langage* risulta già parzialmente anticipata in una raccolta di appunti manoscritti risalenti al 1940 in cui, benché manchi quella degli *strati* (Cigana 2019: 430), il che è uno sviluppo teorico dell’isomorfismo qualitativo biplano che si è cercato di spiegare sopra, e viene connesso con altri concetti della cosiddetta “onniformatività” che si basa su un formalismo analogico con la sostanza per una subordinazione dell’opposizione *forma-sostanza* a quella di *contenuto-espressione* (cf. al riguardo Hjelmslev 1957: 115 in cui si parla della duplice arbitrarietà del *segno* perché contratta per il rapporto di forma e sostanza all’interno di ciascun piano segnico). Tale principio è tanto olistico da includere la correlazione con la *matière* che designa appunto la manifestante, ovvero il dominio in cui ogni formazione è avvenuta o è ancora possibile (Hjelmslev 1954: 58, per approfondimento su tale concetto Ricci 2007: 47-73), per cui una sostanza formata quale un *cenema* risulta una sottocategoria della *matière*. Del resto “une langue est par définition une sémiotique *pas-partout*”, ovvero il principio universale e strutturalistico della semioticità stessa, per cui *una lingua* è “destinée à former quelle matière,

l'impianto assiomatico glossematico basato su una 'omogeneità' assoluta anche se non monolitica della scienza linguistica.

3. Lo schema hjelmsleviano e la liquidazione della *diacronia* o dell'intera *cronia*.

La distinzione saussuriana langue-parole aveva fundamentalmente chiarito la complessità della realtà semiologica e quindi della stessa semiologia rimane il punto decisivo della glossematica in genere e in modo ancora più spiccato a seguito del contributo sechehayeiano. Hjelmslev con una certa originalità teorica rigetta l'accentuazione del ruolo della diacronia¹⁹⁸ in questo contributo e vira decisamente nella direzione di rimarcare e perfezionare l'unico principio davvero valido dell'immanenza 'sincronica'. Inoltre esaminare la langue a partire dalla parole o presupponendo questa per Hjelmslev significa riproporre una visione del linguaggio in parte pre-saussuriana e poco rispondente alla natura 'arbitraria' e quindi totalmente 'indipendente' della langue-schema, irricevibile per lui nella proposta di Sechehaye perché in questa determinazione essa scardinerebbe addirittura la sua irrinunciabile 'immanenza' metodologica senza d'altronde offrire alcuna soluzione convincente.

Langue et parole documenta il tentativo hjelmsleviano di un'operazione non limitata a distinzioni, ma a vere e proprie 'separazioni' poiché il semiotico possa affermarsi in tutta la sua autonomia di oggetto e di realtà stessa. È proprio il concetto di 'schema' profondamente riformulato e anche maggiormente pertinentizzato non solo al concetto di langue ma anche alla teoria stessa a permettere di ritagliare il senso della forma linguistica e quindi di oggetto di analisi più adeguato. Sechehaye ha 'catalizzato' con il suo articolo indirettamente a ripensare la langue in base alla distinzione saussuriana della parole, ma anche ha insinuato che la parole meriterebbe una qualche 'organizzazione' o strutturazione non riducibile a una scienza regolata sulla base del mutamento cronico o della fenomenologia diacronica. Una tale posizione induceva a una modulazione 'flessibile' dell'eteronomia delle due dimensioni dal punto di vista teorico.

L'interdipendenza tra i due domini viene recepita come il punto critico nella tesi saussuriana, risolvibile secondo Hjelmslev con l'espletamento (funzionale) di tutte le determinazioni e le conseguenze della 'sincronia' da chiarire anche lessicalmente. Per rimuovere l'ostacolo precipuo, ovvero la distinzione sincronia-diacronia, va estromesso proprio l'elemento incongruo, il punto di vista diacronico in modo per così dire da '(pan)sincronizzare' anche la parole¹⁹⁹, cioè l'oggetto metasemiotico. La diacronicità

n'importe quel sens, donc une sémiotique peut être traduite sans que l'inverse soit vrai" (*Ib.*, p. 69) e per cui "tout science est une sémiotique, il est vrai, mais d'ordre différent de celui qui nous occupe" (*Ib.* : p. 58).

198 Cf. le considerazioni epistemologiche e metodologiche hjelmsleviane che 'assolutizzano' il punto di vista della langue saussuriana" (Hjelmslev 1942: 30).

199 La relazione di "determinazione" tra il manifestante (sostanza) e il manifestato (forma) è molto eloquente (Hjelmslev 1941: 111) in tal senso tanto da far riscrivere (oserei dire, quasi di sana pianta) la nozione dell'arbitrarietà linguistica assegnata esclusivamente al *segno* da Saussure, ma per conformarlo all'intero 'meccanismo' linguistico, di cui il segno rappresenta una peculiarità parziale per quanto essenziale, come già accennato: "The linguistic usage remains arbitrary with regard to the linguistic schema. The choice of signs within the given possibilities of combination is arbitrary, since it is not prescribed by the linguistic schema; the same is true for the choice of manifestations." (*Ib.*: 113) e ancora si continua: "- The second fundamental characteristic of the linguistic sign set up by Ferdinand de Saussure: its arbitrary character, is hence no longer to be viewed as characteristic of the sign. That which is arbitrary lies in principle [*si noti una simile precisazione che allude a rispettare comunque i confini linguistici*] not in the connection of a given expression with a given content, but in the assignment of a definite linguistic usage to fit a definite linguistic schema; the connection of content and expression in the sign is only a special case of this". Una simile prospettiva non è più compatibile con la nozione del tempo che è ridotto a una funzione completamente marginale se non proprio nulla, come si spiega ancora dopo con la descrizione della

della parole, residuo della visione ‘storicistica’ e quindi metodologicamente trascendente che persiste nella dottrina saussuriana, può riservare un aspetto anche rilevante della parte sostanziale del linguaggio ma non un punto scientifico di vista indipendente e completamente irrelata alla langue. Non si può consegnare la parole a una totale autonomia, perché in tal modo non solo non si spiegherebbero ‘concretamente’ le sue funzioni (meta)semiologiche ma rimarrebbe scientificamente un amorfo inesplorato e inesplorabile in sé stesso, intaccando così anche le fondamenta della semiologia stessa. In fin dei conti, la diacronia, oltre a penalizzare la linguistica saussuriana, ha ridotto o vanificato l’apporto di Sechehaye di effettuare “une «collaboration» avec l’auteur du Cours de linguistique générale” (Hjelmslev 1932: 31). La parole al pari della langue reclama proporzionalmente un metodo sincronico, strutturale; e a tal fine si deve rinunciare alla prospettiva che assegni alla parole l’interdipendenza reciproca teoricamente equidistante con la langue-schema e relegarsi alla sua totale subordinazione, ossia di essere “presupponente” del sistema linguistico mentre questo è solo presupposto dalla parole e non ne presuppone nulla (Hjelmslev 1932: 40; anche se qui per la precisione si parla di “usage et acte”).

Come si voleva dimostrare, alla fine si trattava sostanzialmente di rendere la distinzione saussuriana di langue/parole adatta all’analisi linguistica vera e propria, lavorando innanzitutto sulla terminologia. Si sono semplificate la nozione di langue nell’accezione di ‘schema’ linguistico e quindi di istituzione e la parole nella sola accezione di esecuzione (Hjelmslev 1942: 41). A questo punto lo ‘schema’ giustifica l’esclusione della diacronia con il guadagno di illuminare quanto Saussure intendeva con langue nella sua una accezione pertinente, indirettamente risolvendo le ambiguità della parole. In tal modo si relegavano le ulteriori distinzioni di sociale-individuale, di fisso-libero sostanzialmente al dominio del variabile non necessario, non più o meno utili (Hjelmslev 1942: 4), come anche glossematicamente non poteva resistere le distinzioni del Cours ‘statico’-‘storico’, di passivo-attivo. La nozione di ‘schema’ hjelmslevianamente inteso ha segnato la ‘rifondazione’ della scienza linguistica in termini glossematici, riscrivendo non solo la lettera della parole ma per buona parte anche quella della langue e ancor di più liquidando i tentativi sechehayeiani come ipotesi sterili.

Non sembra pertanto irragionevole pensare che Hjelmslev non si sia accostato al Cours senza il filtro del suo più stimato eremeneuta, anche se con tonalità diverse e con approcci cronologicamente differenziati - la nozione di schema linguistico rappresenta in qualche modo un esempio e un indizio poderoso di tale rapporto Sechehaye-Hjelmslev. Anche se Hjelmslev senza dubbio ha svolto una comprensione autonoma e critica del Cours, altrettanto indubbiamente Sechehaye ha rappresentato un referente di confronto significativo e in qualche modo ‘creativo’ tanto da contribuire in modo indiretto e inconsapevole nella formazione linguistica hjelmsleviana in genere e di conseguenza nella fondazione

parentela linguistica” (*Ib.*: 115-116; cf. anche la successiva *Pour une sémantique structurale* in Hjelmslev 1957: 115). Lo si realizzerà con una teoria metasemiotica su basi rigorose semiotiche secondo il principio dell’analogia ne *La stratification du langage* per cui la *figura* svolge all’interno della struttura metasemiotica la funzione simile a quella che il *segno* realizza all’interno della semiotica (cf. per approfondimento al riguardo Ricci 2014: 125-138). Si consideri tale osservazione conclusiva di Arrivé: “Il semble bien que pour lui (sc. Hjelmslev) l’immanence implique nécessairement la permanence, et de ce fait la nécessité d’éliminer tout effet du temps sur la langue.” (Arrivé, 2015). Non si tratta però di paradosso né di una preferenza per la permanenza né tanto meno solo di *langue* o di “immanence”, ma di struttura intrinseca alla teoria linguistica da raggiungere ogni grado e ordine anche se la sua realizzazione compiuta è sempre avvertita come *encore à venir*. Le varie *cronie* linguistiche della *Structure générale des corrélations linguistiques* (Hjelmslev 1933: 61-62) sono inevitabilmente accantonate anche se non dichiarate superate.

della glossematica, che vale anche come risposta negativa o parzialmente tale alle soluzioni avanzate da Sechehaye.

Bibliografia

- AL-SHEIKH HUSSEIN, Basel & ABUSHIHAB, Ibrahim
2014 “A Critical Review of Ferdinand de Saussure’s Linguistic Theory”, *Studies in Literature and Language*, v. 8, n. 1 (Canadian Academy of Oriental and Occidental Culture), pp. 57-61.
- ARRIVÉ, Michel
2015 “Le temps dans la reflexion de Hjelmslev”, *Riassunti/Résumés* <https://semiotica.uniurb.it/wp-content/uploads/2015/06/riassunti-hjelmslev.ultimi.pdf> Accesso 03/10/2021.
- BADIR, Sémir
2001 *Saussure: la langue et sa représentation*, Paris, L’Harmattan.
- BÉGUELIN, Marie-José
2011 “Linguistique de la langue et linguistique de la parole”, *Mélanges en l’honneur d’Alain Berrendonner*. Bruxelles, De Boeck-Duculot (coll. Champs linguistiques), pp. 641-661.
- BOUQUET, Simon
2009 “De um Pseudo-Saussure aos textos saussurianos originais”. *Revista Letras e Letras, Uberlândia*, v. 25, n. 1, pp. 161-175.
- CIGANA, Lorenzo
2019 “La linguistica strutturale danese attraverso gli archivi. L’archivio “Hjelmslev” e i fondi afferenti”, *Travaux du Cercle linguistique de Prague* (nouvelle série, John Benjamins Publishing Company), pp. 421-440.
- DE PALO, Marina
2016 *Saussure e gli strutturalismi. Il soggetto parlante nel pensiero linguistico del Novecento*, Roma, Carocci.
- FIORIN, José Luiz
2014 “Língua e história em Saussure”, *MATRAGA - Estudos Linguísticos e Literários*, v. 21, n. 34, pp. 54-71.
- HJELMSLEV, Louis Trolle
1928 *Principes de grammaire générale*, Købehavn, Andr. Fred. Høst & Søn, Kgl. Hof-Boghandel Bianco Lunos Bogtrykkeri.
1933 “Structure générale de corrélations linguistiques”, *Travaux du Cercle linguistique de Copenhague*, XIV, pp. 57-98.
1935 “La catégorie des cas” I, In *Acta Jutlandica VII.1* (Universitetsforlaget), pp. III-184 (2^a ed. 1972, München, Wihhelm Fink Verlag).
1937 (a) “On the Principles of Phonematics”, *Travaux du Cercle linguistique de Copenhague*, XIV, *Essais Linguistiques*, II, pp. 157-162.
1937 (b) “Accent, Intonation, Quantité”. In *Travaux du Cercle linguistique de Copenhague*, XIV, *Essais Linguistiques*, II, pp. 181-222.
1939 (a) “The Syllable as a Structural Unit”, *Travaux du Cercle linguistique de Copenhague*, XIV, *Essais Linguistiques*, II, pp. 239-245.
1939 (b) “Forme et Substance Linguistiques”, *Travaux du Cercle linguistique de Copenhague*, XIV, *Essais Linguistiques*, II (Copenhague, Nordisk Sprog- og Kulturforlag), pp. 99-100.
1941 “A Causerie on Linguistic Theory” [Et Sprogvidenskabeligt causerie], *Travaux du Cercle linguistique de Copenhague*, XIV, *Essais Linguistiques*, II, pp. 101-118.
1942 “Langue et parole”. In *Cahiers de Ferdinand de Saussure*, II, pp. 29-44. [mars 1943] (2^a ed. *Essais Linguistiques*, I, 1948, pp. 77-89).
1943 *Omkring sprogteoriens grundlæggelse*, Købehavn, Munksgaard. [November].
1948 “Linguistique structurale”, *Essais Linguistiques*, I, pp. 28-33.
1961 *Prolegomena to a Theory of Language*, tr. ing. a cura di Francis J. Whitfield, rivista e approvata dall’autore, Madison, The University of Wisconsin Press.
1954 “La stratification du Langage”, *Essais Linguistiques*, I, pp. 44-76 (1^a ed. *Word*, X, 1954, pp. 163-188).
1957 “Pour une sémantique structurale”, *Essais Linguistiques*, I, pp. 105-121.
1966 *Essais Linguistiques*, I, Paris, Les éditions de Minuit.

1972 (a) *Essais Linguistiques II*, Copenhague, Nordisk Sprog- og Kulturforlag.
1972 (b) “Sprogssystem og Sprogforandring”. Copenhague, Nordisk Sprog-og Kulturforlag.
1975 “Résumé of a Theory of Language”, *Travaux du Cercle linguistique de Copenhague*, XVI, pp. 1-280 (ed. and trans. with an *Introduction* by F.J. Whitfield, pp. V-XXXI).
1976 *Sistema lingüístico y cambio lingüístico*, tr. sp. a cura di Berta Pallares de R. Arias, Madrid, Editorial Gredos.
1987 *Fondamenti della teoria del linguaggio*, tr. it. a cura di Giulio C. Lepschy. Torino, Einaudi.
2016 *Système linguistique et changement linguistique*, tr. fr. di Anne-Gaëlle Toutain con la collaborazione di François Émion. Paris, Classiques Garnier.

KYHENG, Rossitza

2007 “Principes méthodologiques de constitution et d’exploitation du corpus saussurien”, *Texte!* avril, v. XII, n°2, pp. 1-30 <<http://www.revue-texto.net/index.php?id=1796>>. Accesso em: 5 abr. 2013.

RICCI, Vittorio

2003 “La norma in Hjelsmlev. Evoluzione teorica di un concetto glossematico”, *Janus. Quaderni del Circolo Glossematico*, n° 3, Parte I, pp. 67-93.
2004 “La norma in Hjelsmlev. Evoluzione teorica di un concetto glossematico”, *Janus. Quaderni del Circolo Glossematico*, n° 4, Parte II, pp. 51-73.
2007 “Materia o Materie? L’ipotesi glossematica della stratificazione semiotica” in *Janus. Quaderni del Circolo Glossematico*, n° 7, pp. 47-73.
2014 “La figura glossematica: il ‘non-segno’ nel segno”, in *Janus. Quaderni del Circolo Glossematico*, n° 13, pp. 125-138.

SAUSSURE, Ferdinand de

1879 *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*, Lipsia, Teubner.
1916 *Cours de linguistique générale*, a cura di Charles Bally, Albert Riedlinger e Albert Sechehaye, Losanna-Parigi, Payot.
1995 *Corso di linguistica generale*, Roma-Bari, Laterza, [1^a ed. 1967].
2002 *Écrits de linguistique générale*. Établis et édités par Simon Bouquet et Rudolf Engler avec la collaboration d’Antoinette Weil. Paris, Gallimard.
2005 *Scritti inediti di linguistica generale*. Introduzione, traduzione e commento di Tullio De Mauro. Roma-Bari, Laterza.

SAUSSURE, Ferdinand de & CONSTANTIN, Émile

2005 “Le troisième cours”. *Cahiers Ferdinand de Saussure*, v. 58, pp. 81-297.

SECHEHAYE, Albert

1905 “Der Konjunktiv Imperfecti und seine Konkurrenten in den normalen hypothetischen Satzgefügen im Französischen”, *Romanische Forschungen*, B. XIX, n 2.
1908 *Programme et méthodes de la linguistique théorique. Psychologie du langage*. Paris, Champion.
1939 “Évolution organique et évolution contingentielle”, *Mélanges de linguistique offerts à Charles Bally*, Genève, Georg, pp. 20-29.
1940 “Les trois linguistiques saussuriennes”, in *Vox Romanica*, t. V., pp. 1-48.

SIERTSEMA, Bertha

1965 *A Study of Glossematics Critical Survey of Its Fundamental Concepts*. The Hague, Martinus Nijhoff.

TAGAI, Morio

2009 “Ferdinand de Saussure: An isolated linguist’s impossible “A Course in general linguistics””, Tokyo, Sakuhinsha.

TOUTAIN, Anne-Gaëlle

2013 “Entre interprétation et réélaboration : Hjelsmlev lecteur du *Cours de linguistique générale*”, *Les dossiers de HEL* [supplément électronique à la revue *Histoire Épistémologie Langage*], SHESL, n. 3, pp. 4-13 (<http://htl.linguist.univ-paris-diderot.fr/num3/toutai.pdf> Accesso 03.10.2021).

WUNDERLI, Peter

1976: “Saussure als Schuler Sechehayes”. H.-J. Niederehe und H. Haarmann, *In memoriam Friederich Diez. Akten des Koloquiums zur Wissenschaftsgeschichte der Romanistik*, Amsterdam, Jonh Benjamins B. V, pp. 475-503.

Pour citer cet article : Vittorio Ricci. « La dicotomia saussuriana *langue/parole* e Sechehaye/Hjelmslev. Sulle tracce del concetto glossematico di schema », Actes Sémiotiques [En ligne]. 2024, n° 130. Disponible sur : <<https://doi.org/10.25965/as.8287>> Document créé le 12/01/2024

ISSN : 2270-4957

Licence : CC BY-NC-SA 4.0 International

Comptes rendus

Pour une domestication (sémiotique) du symbole

Je dois l'avouer : lorsque j'ai entendu parler du séminaire que mes collègues italiens avaient organisé au Centre international de sémiotique « Umberto Eco » à Urbino, j'étais un peu méfiant. C'est le sujet lui-même qui a suscité mes réserves : est-il possible de traiter du symbole de manière pertinente et rigoureuse, surtout après l'ouvrage majeur d'Umberto Eco (*Simbolo*, maintenant chez Luca Sossella, 2019, avec une introduction de Paolo Fabbri) ? En voyant maintenant comment ce séminaire s'est transformé en une volumineuse publication de sept cents pages (*Simboli d'oggi*, Meltemi, 2023), mon scepticisme initial s'est transformé en un véritable intérêt et une sincère reconnaissance pour le travail réalisé sous la coordination de Dario Mangano et Franciscu Sedda.

Rassembler en un seul volume les analyses d'une vingtaine de sémioticiens appartenant à différentes générations, dans le but de fournir une vision unifiée de l'un des concepts les plus controversés de notre discipline, le symbole, n'est pas une tâche facile. Comme on le sait, dans les différents courants qui constituent le développement de la sémiotique contemporaine, le symbole acquiert non seulement des définitions variées, mais celles-ci divergent souvent et s'opposent entre elles même de manière contradictoire et alternative : Saussure appelle symbole ce que Peirce identifie comme icône, tandis que Hjelmslev décide d'exclure du champ de la sémiotique ce qu'il appelle les « systèmes symboliques », considérés comme non décomposables et monoplans. Le travail ressemble ainsi à celui des anthropologues pionniers qui, à l'époque, se sont efforcés de rendre intelligibles les catégories des cultures dites « sauvages », alors qu'ils ne disposaient pas encore d'une théorie unifiée. Il ne s'agit pas seulement ici de rassembler une grande diversité de perspectives, mais aussi de synthétiser conceptuellement une vingtaine d'analyses spécifiques des symboles, en leur donnant une cohérence dans le cadre d'une seule perspective conceptuelle sémiotique.

Le symbole, selon Sedda lui-même, se présente comme un concept « schizophrène », c'est-à-dire comme un concept qui, ancré dans la sémiotique, a subi une boulimie interprétative. Au fil du temps, il a fait l'objet d'une grande variété d'applications dans des disciplines aussi diverses que la philosophie, la théologie, l'herméneutique, la philologie et les mathématiques, entre autres. En fin de compte, le symbole se révèle intrinsèquement réfractaire à l'univocité du sens. Il n'est donc pas surprenant que la sémiotique ait choisi de le marginaliser, du moins en partie, depuis les années 70.

De cette boulimie conceptuelle émerge, à mon avis, l'œuvre la plus rigoureuse, à savoir le texte mentionné ci-dessus, à partir duquel Eco a défini l'entrée « Symbole » pour l'Enciclopedia Einaudi. Dans ce texte, l'auteur a opté pour un changement substantiel de perspective, s'éloignant de la question symbolique-typologique pour reprendre l'idée que, derrière ces typologies de symboles, nous avons surtout affaire à des « usages de textes », c'est-à-dire à des pratiques textuelles. Selon Eco, le mode symbolique, tout comme on pourrait peut-être parler des modes iconique et indiciel, constitue « une modalité particulière de la production et de l'interprétation textuelles ». Cette définition est clairement redevable au déplacement hors de notre champ du référent toujours problématique qui, on s'en souvient, était le paramètre discriminant de la fameuse trichotomie de Peirce, où les relations du signe avec l'objet référent pouvaient être arbitraires (symbole), de ressemblance (icône) et de physicalité (indice). Mais, comme Eco le précise lui-même dans le *Trattato di semiotica generale* (1975), cette classification fonctionnait en fait grâce à son imprécision même, en constituant trois « notions parapluies » ou passepartouts, « à l'instar de la catégorie du "signe" ou même de celle de la "chose" » (p. 240).

Cette reconfiguration des fondements typologiques de la théorie sémiotique exclut la question du référent et remet en cause la perspective essentialiste, en privilégiant la dimension pragmatique. Selon Eco, il faut prêter attention au mode symbolique, entendu comme « la procédure non pas nécessairement de production, mais d'utilisation du texte ». Cette approche implique une absence de corrélation univoque entre l'expression et le contenu, générant ce qu'Eco appelle la « nébuleuse » du symbole, qui activerait simultanément différentes parties de l'encyclopédie. En outre, son texte n'aborde pas seulement la négociation de la valeur symbolique des textes, mais aussi les processus de construction et d'institutionnalisation de l'auctoritas qui assurent le contrôle culturel face à la prolifération interprétative générée par le mode symbolique. L'exemple développé par Eco est celui de l'interprétation symbolique de l'Écriture et de la manière dont l'autorité ecclésiastique garantit sa propre légitimité : « La pensée théologique fonde l'Église comme autorité garante de l'interprétation, et c'est précisément dans cette autorité qu'elle trouve sa propre légitimation. »

Les éditeurs adoptent cette même perspective dans l'introduction du livre, affirmant que leur objectif n'est pas de répondre à des questions telles que « qu'est-ce qu'un symbole ? » ou « quelles sont les fonctions du symbole ? », mais d'expliquer comment quelque chose devient un symbole pour quelqu'un, que ce soit un individu, un groupe ou une communauté. Une objection inévitable surgit cependant : si nous affirmons qu'un symbole ne peut être qu'un texte qui a reçu une approbation collective, selon la perspective d'Eco, alors nous devrions exclure tout ce qui est de nature privée, réservant le terme « symbole » exclusivement à ce qui est reconnu socio-culturellement. Eco va jusqu'à affirmer à cet égard qu'il existe dans le symbole un « consensus phatique », car même si l'on ne s'accorde pas sur la signification d'un symbole, il est au moins « reconnu comme ayant un pouvoir sémiotique » (p. 126). Cette objection est néanmoins réfutée par la reconnaissance du fait que le véritable objectif de cette compilation n'est pas le symbole en lui-même, mais plutôt le mode symbolique. Il est important de préciser que l'ensemble des analyses présentées ne constitue pas une typologie de symboles spécifiques, mais plutôt une exploration des mécanismes sémiotiques qui sous-tendent l'attitude symbolique à l'égard du monde, s'alignant ainsi sur la définition de la culture de Yuri Lotman.

En effet, le long essai de Franciscu Sedda, qui structure conceptuellement les dix-neuf analyses qui composent le livre, propose une hybridation entre la perspective d'Eco et celle de la sémiotique de la culture, en intégrant explicitement la dimension collective. S'inspirant de l'approche de Lotman, Sedda affirme :

Toute sémiosphère a besoin d'un symbole pour faire fonctionner la sémiose culturelle et pour garantir son existence même en tant que sémiosphère. Le symbole, pourrait-on dire, est la cause et l'effet d'un double devenir, à la fois opératoire et définitoire, pratique et idéologique : non seulement une partie du matériau sémiotique s'obstine à recevoir le statut de symbole, mais une partie du travail sémiotique, non contente de cette identification, se consacre à produire des définitions du statut et de l'essence du symbole lui-même. Un double mouvement de dé-finition, sans lequel le système, dit Lotman, constate sa propre incomplétude. Et peut-être même son incohérence (p. 21).

Sedda introduit une dimension, la diachronie, qui est fondamentale dans les processus de formation des symboles et que, en empruntant la terminologie anthropologique, nous pourrions appeler « symbolisation ». Dans ce contexte, la perspective lotmanienne acquiert une importance particulière en révélant le rôle intégral joué par le symbole dans la culture : « une fonction fondée non seulement sur la capacité du symbole à déclencher la reconnaissance, mais aussi à mobiliser des forces, à créer des liens, à pousser à l'affirmation de soi. » (p. 22). De par sa nature multilingue, le symbole non seulement équilibre les tendances simultanées à la dispersion et à la concentration dans la sémiosphère, mais il fusionne en lui-même le passé, le présent et le futur : le symbole possède la capacité d'« éviter que la temporalité propre d'une sémiosphère ne parte en fumée » (p. 23). D'où l'attention portée à la réactivation et à la réactualisation constantes des symboles, capables d'intégrer de nouveaux événements et personnages historiques, de nouvelles significations, de nouveaux récits, etc.

En substance, on peut considérer qu'il s'agit là d'une des propositions les plus intéressantes de l'ouvrage : une approche qui intègre l'analyse des mécanismes textuels de production et d'interprétation, et l'identification des processus qui déterminent la fonction symbolique des textes au sein de la sémiosphère. L'articulation de cette perspective avec les analyses concrètes est évidente dans chacune d'entre elles. Pour l'illustrer, il suffit d'évoquer brièvement quelques-uns de leurs objets et de leurs propositions : de la lampe Arco conçue par Achille et Pier Giacomo Castiglioni en 1962 et sa transformation en symbole du célèbre mantra du design *form follows function*, jusqu'au rôle de médiateur joué par le béret de Che Guevara entre le monde paysan et la sphère politique révolutionnaire, en passant par le processus d'institutionnalisation du drapeau européen et la définition des contenus qui lui seraient attribués ; par la mise en lumière du processus qui a fait des Beatles le symbole mondial d'une époque, les années 1960, où la Grande-Bretagne est devenue une référence culturelle en matière de musique et de culture pop ; par l'étude des processus culturels d'appropriation et de rejet de la croix et de la manière dont elle construit l'identité de la communauté chrétienne, et par la réflexion sur le processus de symbolisation qui a fait de la célèbre photo de la main de Maradona lors de la demi-finale contre l'Angleterre un symbole de l'« argentinité ».

Les travaux dirigés par Mangano et Sedda non seulement sont pertinents pour comprendre ces processus, mais ils ouvrent en outre un vaste champ de débat. Les auteurs soutiennent de manière convaincante que la contemporanéité est marquée par une inflation et une surproduction de symboles. Dans son article introductif, Sedda établit un parallèle suggestif entre notre culture actuelle et la culture médiévale, où, selon les analyses de Lotman, Gurevič et Pastoureau, tout est symbole. Mais peut-être que, plutôt qu'une simple prolifération d'objets symboliques, ce à quoi nous assistons aujourd'hui est la généralisation d'une sémiose majoritairement orientée vers le « mode symbolique ». Eco, pour sa part, différencie le mode allégorique du mode symbolique, en soulignant la plus grande rigidité du premier par rapport au fonctionnement plus subtil et complexe du second, caractérisé par une *ratio difficilis*. La question se pose de savoir si le mode symbolique a acquis une prééminence à notre époque, ce qui nécessiterait une modification partielle de l'approche proposée dans *Simboli d'oggi* : des objets à valeur symbolique aux modes d'interprétation.

Pour citer cet article : Rayco González. « Dario Mangano et Franciscu Sedda, *Simboli d'oggi. Critica dell'inflazione semiotica*, Milan, Meltemi, 2023 », Actes Sémiotiques [En ligne]. 2024, n° 130.

Disponible sur : < <https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/8303> > Document créé le 12/01/2024

ISSN : 2270-4957

Licence : CC BY-NC-SA 4.0 International

ACTES SEMIOTIQUES

Nicolas Couégnas et Aurore Famy
(éds.), *Le sens du terrain.*
Ethnosémiotiques, Academia-
L'Harmattan, Louvain, 2021

Francesco Marsciani

Il existe de nombreuses façons de faire avancer la recherche, surtout lorsque le terrain à défricher est relativement nouveau et ouvert à de multiples possibilités d'exploration. L'une des approches possibles consiste à opter pour une contribution personnelle, sous la forme du traité individuel, de l'essai long et argumenté. Au contraire, on peut faire le choix d'une œuvre collective qui rassemble différents points de vue et différents styles de recherche en un seul projet articulé, et capable de présenter des résultats plus ou moins avancés et de nous mettre en contact direct avec la réalisation concrète de la recherche et du débat.

Cette deuxième possibilité est celle à laquelle nous sommes confrontés lorsque nous nous apprêtons à lire le livre *Le sens du terrain. Ethnosémiotiques*, publié il y a tout juste un an par l'éditeur L'Harmattan de Louvain, dans la série « Extensions sémiotiques » dirigée par Sèmîr Badîr, série qui a déjà à son actif six autres ouvrages sémiotiques et de véritables avancées scientifiques.

Dans ce livre, nous parlons d'ethnosémiotique, ou plutôt, et il est bon de le préciser, d'ethnosémiotiques, au pluriel, comme l'explique le titre principal, qui exprime la volonté de regarder la signification telle qu'elle peut être lue « sur le terrain », c'est-à-dire sur ce terrain qui constitue à la fois l'objet et le contexte, l'espace et le monde, avec un regard ethnographique auquel la sémiotique et, plus généralement, les sciences humaines, accordent aujourd'hui une attention renouvelée.

Nous espérons pouvoir éclairer plus loin dans ce texte ce que sont les ethnosémiotiques, et comment une telle désignation se rapporte au « sens du terrain ». Pour l'instant, une présentation du travail effectué et de son organisation s'impose.

Le volume est divisé en trois parties, qui semblent avoir été conçues pour fonctionner comme des pôles d'attraction pour les différentes contributions, qui à leur tour s'adaptent facilement à cette subdivision, même si on a immédiatement l'impression qu'il y a une référence plus forte à une problématique générale qui investit l'ensemble du projet et qui traverse plus ou moins profondément les articles recueillis. C'est comme si le sous-titre « ethnosémiotiques » représentait réellement l'enjeu sous-jacent de toutes les contributions et que la tripartition en sections avait plutôt pour effet secondaire de mettre en évidence les orientations tendanciennes qui se lisent sous la surface, tantôt plus, tantôt moins. En tout cas, il y a une première partie placée sous la bannière de l'efficacité symbolique (à l'intérieur d'une problématique générale de la santé et des soins), une deuxième partie placée sous celle de la description ethnosémiotique, et une troisième partie consacrée au thème de la croyance, avec toutefois (comme preuve qui vient confirmer la première impression) une clôture circulaire grâce à

laquelle le dernier essai vient investir pleinement le thème de la première partie, celui de l'efficacité symbolique.

Disons tout de suite qui sont les auteurs : dans la première partie, on trouve les contributions d'Antoine Collin et Chantal Wood sur le premier essai de thérapie par l'hypnose, celle de Jérôme Thomas sur les services d'urgence des hôpitaux, celle de Giacomo Festi sur les régimes d'efficacité des pratiques psychothérapeutiques, et celle d'Aurore Famy sur les conditions d'une approche sémiotique des discours autopathographiques. Une deuxième partie réunit les contributions de Juan Alonso Aldama sur les conditions de la description d'un espace urbain dense, celle d'Anne Beyeaert-Geslin sur les carnets de voyage, et celle de Jean-Louis Brun qui confronte la « *thick description* » de Geertz à des deux domaines distincts : le kata de karaté et l'initiation maçonnique. Dans la troisième partie, on trouve les contributions d'Angelo di Caterino sur les « conflits d'interprétations » entre cultures et anthropologies à partir de la lecture de Sahlins des derniers jours du Capitaine Cook, celle de Nicolas Couégnas et François Laurent sur la permanence des pratiques radiesthésiques (la sourcellerie) dans la culture contemporaine (« néo-premoderne », comme diraient les auteurs) et celle de François Bordron qui s'interroge, comme nous l'avons dit, sur les conditions pour penser l'efficacité symbolique.

Je ne m'étendrai pas (je voudrais dire : évidemment) sur les mérites des contributions individuelles, toutes d'un extrême intérêt et toutes à lire comme de véritables témoignages de la vivacité de la discipline et de sa capacité à traiter en même temps des objets et des méthodes, dans la meilleure tradition de la recherche sémiotique que nous connaissons tous. On trouvera des articles davantage consacrés à la description du ou des terrains ethnographiques de référence et d'autres plus engagés dans la discussion des fondements ou des références théoriques nécessaires à la mise au point des démarches ethnosémiotiques. Le lecteur appréciera chaque texte dans sa spécificité et y puisera des éléments de connaissance et de réflexion supplémentaires. Je dis cela non seulement parce qu'il me semble qu'il en est ainsi, et comme un conseil de lecture générique, mais aussi avec la joie d'un défenseur et promoteur de la perspective ethnosémiotique qui voit dans cet ouvrage un échantillonnage de développements et de propositions d'un immense intérêt pour l'avancement de la discipline qu'il s'efforce de nourrir et de faire fructifier. Merci, donc, à tous les auteurs, de la part d'un vieil ethnosémiologue de l'école italienne qui voit dans ce travail un signe prometteur pour conforter ses propres espoirs.

Je me contenterai plutôt de signaler quelques questions majeures qui se profilent à l'arrière-plan et que ce volume remet en scène. Des questions que, je crois, chacun d'entre nous peut avoir des raisons d'approfondir à sa manière. Je me permets de le faire non seulement parce qu'il me semble que c'est le devoir de tout critique, mais aussi parce que *le sens du terrain* me remet moi-même constamment en question et que je me sens donc obligé de m'exprimer sur certains grands thèmes, ou plutôt sur certaines grandes options et orientations.

Tout d'abord, un motif de satisfaction : le livre ne poursuit aucune actualité. Je me déclare heureux de n'avoir rien lu sur les nouvelles technologies, sur les médias sociaux, sur la réalité virtuelle, sur l'intelligence artificielle, sur les logiques d'accès et de gestion des plateformes de distribution, sur la sérialité, sur les technologies de modification de l'identité, sur les sites de rencontre, sur les nouvelles formes de concentration décentralisée ou inversement, etc. Tout cela n'est pas en défaut ; cela peut apparaître, bien sûr, parmi les conditions d'exercice de la circulation du sens qui entourent et conditionnent les pratiques sociales que le livre aborde de diverses manières et sous diverses

perspectives ; mais ce qui est important, c'est que les différentes contributions ne témoignent pas d'une quelconque poursuite de la soi-disant actualité, dans ses formes si éphémères par le simple fait de la rapidité avec laquelle elles apparaissent et disparaissent ou s'accumulent puis s'évanouissent. Cet ouvrage met en jeu des pratiques sociales immanentes qui produisent leur sens abondamment au-delà des modes infinis de manifestation de surface auxquels nous pensons parfois devoir les identifier. Soyons clairs : le niveau auquel Aurore Famy discute les conditions de sémiotisation des autopathographies est immanent aux formes de leur manifestation, même lorsqu'elles peuvent tirer parti de la forme du blog ou des communautés WhatsApp, entre autres, tout comme Anne Beycart-Geslin articule les formes immanentes de la production du carnet de voyage au-delà du fait qu'il peut désormais prendre des formes spécifiques en raison des possibilités offertes par les nouvelles technologies. Le livre, comme toutes ses contributions, fait tout autre chose, et il le fait parce qu'il sait qu'il doit s'en tenir à un principe qui fait de la sémiotique (et *a fortiori* de l'ethnosémiotique) ce qu'elle est. Car l'objet de la sémiotique n'est pas le fait mais sa signification, pas la pratique mais sa signification, pas l'œuvre ou la forme de vie en tant que telles mais les conditions de leur signification. Et qu'il en soit ainsi.

Cela dit, je voudrais plutôt relever un effet de perspective que j'ai pu saisir en tant que lecteur à la fois un peu interne et un peu externe à la cuisine familiale. Interne parce que je fais de l'ethnosémiotique depuis plus de vingt ans, et externe parce que je ne l'ai jamais fait en parcourant certains passages cités dans ce livre que je connais d'ailleurs bien en tant que membre de la famille des sémioticiens d'inspiration greimassienne. Il y a un certain nombre de termes qui ont marqué la sémiotique récente, qui sont repris ici explicitement (et justifiés lucidement notamment dans la belle introduction de Couégnas et Famy), et dont je me demande s'ils sont ou seront destinés à faire l'histoire ou, plus modestement, à faire tradition. Ce sont des termes qui appartiennent aux vagues du cycle tri-quadiennal du débat sémiotique : transmission, médiation/médiations, instauration, modes d'existence (ceux de Souriau, bien sûr), post/pré/modernité, hybrides, actants collectifs (tout ce qui est latourien, pourrait-on dire), sémiotique des pratiques (en tant que telle, je veux dire), ou encore une anthroposémiotique qui se situerait à côté de l'ethnosémiotique, comme d'autres voudraient le faire, et qui semble répondre à un besoin de combler l'absence de suffixe des « sciences sociales » (socio-, psycho-, sociobio-, ...). Un problème que l'ethnosémiotique (du moins celle qui est pratiquée en Italie) ne perçoit pas du tout, pour autant que l'on sache valoriser les conditions essentiellement théorico-méthodologiques de son exercice plutôt que celles liées à une ontologie régionale, voire à un champ d'objets qui lui serait propre. Il arrive ainsi, par exemple, que la remise en cause par Descola de la relation Nature/Culture apparaisse comme une proposition théorique majeure à reprendre à notre compte, au lieu de saluer avec joie et satisfaction le fait que l'anthropologie aussi, comme la sémiotique l'avait déclaré depuis longtemps, a finalement pris en compte la relationnalité formelle de ces catégories, leur relativité culturelle, pour ainsi dire. De même, il arrive que la proposition latourienne d'actantialisation des relations entre les acteurs sociaux soit considérée comme novatrice (ce qui est certainement vrai dans le domaine de la sociologie ou même de l'économie et de la politique) même dans la sphère de la description des phénomènes de signification, là où, au contraire, nous devrions faire très attention à maintenir des distinctions fermes entre les niveaux (nous n'avons jamais pensé que les sujets étaient des humains et les objets des non-humains), tout comme nous devrions nous méfier de l'idée

que nous pouvons penser l'actantialité comme étant déclinée selon des catégories quantitatives qui ne lui appartiennent pas du tout (que seraient les actants collectifs par opposition aux actants individuels ? Des sujets/objets/destinateurs/destinataires nombreux ? Et, étant nombreux, quel type spécifique de subjectivité/objectivité/destination exprimeraient-ils ?).

Il s'agit là d'un problème récurrent qui conduit de temps à autre la sémiotique à effectuer des tours et détours théoriques déterminés surtout par les modes intellectuelles et qui semblent donner un coup de pouce à notre capacité d'adhérer aux faits sociaux que nous soumettons à la description, mais qui, à mon avis, font exactement le contraire, c'est-à-dire qu'ils nous soumettent à une catégorisation générale des phénomènes qui ne nous appartient pas, parce qu'elle appartient à d'autres, et qui nous conduit à devenir très descriptifs, très narrateurs de faits, souvent aussi très pointus et intelligents, mais très peu analytiques, ou, pour tout dire, nettement moins sémiologiques.

Il s'agit de problèmes que, très intéressé par la discussion et la confrontation, j'expose ici de manière générique et avec une vocation préventive, pour ainsi dire, mais qui découlent en partie d'un sentiment que j'ai eu tout au long de la lecture de ce bel ouvrage : le sentiment, quelque peu vague et souterrain, que l'ensemble des contributions pratiquait beaucoup plus l'intelligence des phénomènes que leur analyse, que dans un certain sens il y avait une tendance générale à présenter la complexité et la profondeur des problèmes liés au type d'objet considéré, associée à une forte impulsion vers la formulation théorique (« théorisation ») des conditions de leur actualité, plutôt que vers la tension analytique proprement sémiotique (et pour cette raison « ethnosémiotique » au singulier) qui tenterait d'explicitier les modes de la production effective de sens. En d'autres termes, on a l'impression que le texte ne présente pas d'analyses, de vraies analyses, et qu'il se consacre plutôt à présenter, à travers un échantillon bien construit d'ethnosémiotiques (au pluriel), l'intérêt d'une approche élargie qui sait combiner une objectivité sémiotique refaite (signes, textes et œuvres, pratiques, formes de vie) avec un regard anthropologique renouvelé permettant de confirmer la capacité de se concentrer sur une dimension symbolique fondamentale, à comprendre sous l'égide de l'anthropologie philosophique.

Un exemple de cela pourrait être l'efficacité symbolique, qui constitue le thème de référence de la première partie du volume et sur lequel revient le dernier article. De nombreuses contributions abordent en effet d'une manière ou d'une autre cette question, qui semble d'ailleurs importée, dans la plupart des cas, d'une tradition anthropologique de référence bien connue (la parturiente Cuna à laquelle Lévi-Strauss s'est intéressé). Le livre expose plusieurs cas qui posent ce problème (rappelons-le en termes simples : comment les mots changent-ils les états du corps ? Comment le verbal change-t-il le physiologique ?). Eh bien, il est certain que cette question, dans les termes mêmes où nous l'avons traduite, se retrouve dans d'innombrables cas, bien plus nombreux que ceux que les contributions de ce volume évoquent opportunément, mais comment avancer de manière à montrer que l'ethnosémiotique peut effectivement contribuer à une réponse que Lévi-Strauss n'expose que partiellement et laisse donc ouverte à des solutions futures ? Nous pouvons continuer à décrire le phénomène (comme l'ont fait les autres anthropologues qui ont interrogé la même parturiente et le même chaman) ou nous pouvons recourir à d'autres formulations anthropo-philo-socio-psychiques qui ont, à plusieurs reprises, contesté le jeu et reformulé le problème dans leurs propres termes, mais nous n'aurons toujours pas fait un pas en avant, du moins dans nos termes à nous, tant que nous n'aurons pas tenté une analyse (une analyse déjà présente *in nuce*, d'ailleurs, dans le récit originel de Lévi-Strauss). Analyser n'est pas mettre en

ordre le phénomène, ce n'est pas le raconter à nouveau, ce n'est pas le placer dans un contexte qui le rende plus compréhensible à nos yeux, il ne suffit pas non plus de trouver des catégories générales pour le classer ou pour articuler ses manifestations. Autrement dit, il ne s'agit pas de construire des typologies ou des modèles ; analyser (sémiotiquement) signifie appréhender le phénomène comme phénomène de sens, projeter sur lui des catégories sémiotiques, chercher sa structure signifiante, saisir sa dynamique intrinsèque. Je crois qu'on se rendrait alors compte que, chaque fois qu'un phénomène d'efficacité symbolique se produit, parallèlement à une construction d'images du « côté symbolique » de la scène (le chaman, le mythe, le médecin, l'hypnotiseur, le psychothérapeute, mais aussi l'ami, la mère, l'adversaire qui provoque, l'autorité qui menace, l'objet de désir qui séduit..., quiconque impose une quelconque forme de manipulation), on trouve une construction d'images de la part du corps physiologique qui entre en dialogue avec le premier, qui au même niveau se rapporte au premier par des images possédant le même statut et dont seule l'analyse sémiotique (différentielle, narrative, modale, plastique, thématique, figurative, etc.) sera en mesure de rendre compte. Il s'agit toujours d'un conflit d'images, d'un choc et d'une recombinaison d'images, ce que l'on appelle parfois hâtivement des métaphores, mais qui sont en réalité les conditions « à la mesure du corps » de toute construction signifiante, puisque ce n'est jamais le corps qui est modifié par l'image proposée, mais bien l'image que le corps lui-même avait construite à sa manière, ce corps qui est un corps, un corps réel et effectif, précisément parce qu'il est le lieu où les images se produisent et se traduisent entre elles. Seule l'analyse sémiotique peut nous révéler les formes immanentes d'un tel scénario.

C'est certainement un grand mérite de ce volume, et en particulier de ses éditeurs, d'avoir reproposé des thèmes d'une telle importance et d'avoir suggéré, ce dont je suis personnellement très reconnaissant, une voie ethnosémiotique pour les réactualiser.

Pour citer cet article : Francesco Marsciani. « Nicolas Couégnas et Aurore Famy (éds.), *Le sens du terrain. Ethnosémiotiques*, Academia-L'Harmattan, Louvain, 2021 », *Actes Sémiotiques* [En ligne]. 2024, n° 130. Disponible sur : <<https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/8308>> Document créé le 12/01/2024

ISSN : 2270-4957

Licence : CC BY-NC-SA 4.0 International

ACTES SEMIOTIQUES

Tiziana Migliore, *La Parola trasformatrice. Strutture, enunciazione, intersoggettività*, Milano, Mimesis, 2023, 280 p.

Elisa Sanzeri

Quel est le point commun entre le tatouage d'un tigre, les peintures métaphysiques d'Alberto Savinio et les diagrammes et les tableaux de *Catégorias de cas*, de Hjelmslev ? Entre l'enseigne d'un étal de brocoli sur un marché sicilien, les portraits de vieilles dames vêtues d'entrailles d'animaux de Pinar Yolacan, les variantes graphiques de la lettre *t* dans le *Cours* de Saussure et le lion Alex dans le film d'animation *Madagascar* ? Entre les *Explorations rationnelles* de Philippe Ramette, la crédence de la cuisine, l'eucharistie chrétienne, les photographies-collages digitales de Vik Muniz et les discours autour des restrictions dues à la pandémie de Covid-19 ?

Ce sont tous ces *exempla*, modèles et formes textuelles, que l'on retrouve dans le récent ouvrage de Tiziana Migliore, *La Parola trasformatrice* (p. 275), qui aborde le problème de la transformation des langages et leur dimension praxéologique, en assumant la nécessité d'une confrontation entre théorie et analyse. À la base, le postulat épistémologique de la sémiotique structurale selon lequel il ne peut y avoir d'articulation du sens sans l'émergence d'une différence tant au niveau du système que du processus. Et aussi l'idée que les langages sont non seulement sujets à une mutation continue – la variation est systématique, diraient Deleuze et Guattari (1980) –, mais qu'ils sont à leur tour capables de changer les choses et les personnes.

Le livre comprend une sélection d'essais écrits par Migliore sur une quinzaine d'années. C'est le fruit d'un travail de recherche intense et varié, repris et mis à jour pour soutenir une thèse implicite dans chacun de ces textes : le langage, loin de façonner des représentations de la réalité, d'affirmer ou de désigner des faits, transforme les états de choses, modifiant nos manières de penser, d'agir, de pâtir et de ressentir. Le langage, soutient Migliore dans le sillage de John L. Austin, exerce une agentivité non seulement et non pas tant en ce qu'il accomplit des actes, mais plutôt et surtout en ce que, en suscitant de tels actes, il opère *dans le monde de l'expérience socioculturelle* : en s'y insérant, le langage transforme ce monde ; il produit des effets cognitifs, pragmatiques, passionnels et somatiques qui provoquent parfois de véritables tournants et changements existentiels. La performativité du langage va donc au-delà de la réalisation des actions d'un seul acte linguistique et finit par investir toute l'expérience sociale et humaine du sens. En vue d'appréhender les effets produits sur les formes de vie, il est nécessaire, estime Migliore, de « changer le point de vue et se placer non pas du côté de celui qui produit des stratégies de communication [...] mais de celui qui les reçoit » (p. 238), pour retracer ces effets et enquêter sur leurs déterminations.

L'ouvrage propose, reprend et teste des outils théoriques et des modèles d'analyse sémiotique pour étudier la manière dont les différents langages exercent leurs effets sur le monde et sur nos vies.

Le livre est articulé en trois parties, chacune consacrée à l'une des notions qui constituent le sous-titre – structures, énonciation, intersubjectivité – et qui traversent et débordent les pages qui leur sont consacrées. Dans les argumentations de Migliore, comme dans ses analyses, ces trois notions sont constamment entrelacées et concaténées, démontrant comment une réflexion sémiotique sur le langage requiert une investigation à la fois des structures, de l'énonciation et de l'intersubjectivité.

La première partie, « Un vascello che va per mare », plonge dans les fondements structuralistes des disciplines sémiotiques et s'attache à montrer et à expliciter la double tension entre état et transformation qui constitue l'essence de tout langage. Tiziana Migliore approfondit dans cette première partie la théorie de l'écriture de Ferdinand de Saussure, la théorie de l'énonciation impersonnelle de Louis Hjelmslev, la morphologie du contenu de Paolo Fabbri, avec une référence particulière au concept de mutation et à la preuve de commutation, ainsi qu'à la contribution du linguiste roumain Eugenio Coseriu au développement d'une sémiotique des normes. Dans la deuxième partie, « Parole che diventano cose », c'est la performativité du langage qui est explorée à la lumière des dynamiques énonciatives en jeu dans les textes et des modes de réception énonciationnel qu'ils activent. La reprise et l'approfondissement de l'énoncé eucharistique analysé par Louis Marin s'accompagne d'une réflexion sur l'efficacité de l'œuvre d'art et sur sa fonction sémiotique, à partir d'une relecture de la théorie du philosophe Nelson Goodman à propos des langages qui font les mondes. Cette recherche est prolongée dans le chapitre consacré au signe tégumentaire et à sa pratique, et dans un chapitre sur les notions barthésiennes de *studium* et de *punctum*, revisitées à la lumière des recherches sur l'énonciation en sémiotique et des observations de Daniel Arasse sur le « particulier » et le détail. Enfin, la troisième partie, « Mutui riconoscimenti », aborde la question de l'intersubjectivité et s'ouvre sur une note concernant la perspective et le point de vue entre sémiotique et anthropologie, où les affects et les habitudes impliqués dans différentes ontologies définissent des positions relationnelles à travers lesquelles on regarde le monde et on est regardé. Ce chapitre est suivi d'une étude du lien entre la croyance perceptive et la rationalité figurative sur la base du concept de vérité intersubjective de Donald Davidson. Le dernier chapitre examine la relation entre la gastronomie et l'éthique, en montrant comment les jugements de goût se chargent souvent de jugements moraux sur la base d'accords, de complicités et d'appartenances sociales et culturelles.

Dans ce volume, les compétences transformatives et transformationnelles des langages sont analysées en ayant recours à des concepts qui constituent le cadre théorique, méthodologique, analytique et épistémologique de la sémiotique. Ces concepts sont par ailleurs accompagnés de notions et de contributions provenant d'autres domaines de la connaissance. L'aspect sur lequel je voudrais m'arrêter, pour restituer, au moins en partie, la complexité de l'œuvre de Migliore, concerne précisément la manière dont le sémioticien procède pour désarticuler et restituer, clarifiées, les logiques de transformation qui traversent les langages et auxquelles les langages eux-mêmes donnent lieu. Un procédé qui pourrait être figurativisé comme un mouvement à la fois vertical et horizontal, semblable à celui opéré par Fabbri dans l'exercice de sa sémiotique (cf. Marrone 2023). En effet, d'une part Migliore opère, par intervalles, des approfondissements des notions et des discours que la sémiotique porte en elle ; d'autre part, son travail s'enrichit par des escapades et des excursions vers d'autres champs d'investigation à travers lesquels elle réétudie non seulement les objets de ses analyses mais aussi les modèles mêmes qu'ils mettent en œuvre.

Dans le chapitre sur le tatouage, par exemple, Migliore retrace la généalogie de certains concepts sémiotiques afin de trouver des modèles utiles pour son analyse. Partant du présupposé épistémologique des relations entre soma et sema, anticipé dans le chapitre sur Saussure – dont elle se réclame dans une certaine mesure –, elle sonde le thymique et le phorique à partir de *Sémantique structurale* et du *Dictionnaire*, en passant par les développements de *Sémiotique des passions* et *De l'imperfection* pour arriver à la contribution de Fabbri et Sbisà sur les passions et à la topique somatique de Fontanille. D'un point de vue d'une sémantique entremêlée de perceptions et de thymie, le tatouage apparaît comme une projection ou une représentation de l'*idem* dans l'*ipse*, où la peau devient un support matériel pour l'inscription du Moi et du Soi, ce qui amène à considérer la dimension à la fois énonciative et réceptive du tatouage et de sa pratique. De même, dans le chapitre sur l'Eucharistie, l'autrice revient sur les réflexions de Greimas à propos des relations entre la macrosémiotique du monde naturel et celle des langages naturels, sur celles de Michel Foucault concernant les relations et les similitudes entre les mots et les choses, et sur les considérations de Jurij Lotman à propos des sémiosphères – dans lesquelles se rencontrent et entrechoquent des morceaux de langage et de non-langage –, pour s'attarder enfin sur les effets de transsubstantiation de la parole eucharistique et de la messe. Poursuivant et élargissant l'analyse de Marin, Migliore explore les niveaux narratif et discursif, à partir desquels elle identifie des modes d'énonciation spécifiques et des imbrications intersubjectives particulières qui garantissent l'efficacité de l'énoncé et du rituel eucharistiques : « ... Pour les croyants l'Eucharistie est [...] une expérience transformative du genre humain et du monde [...] car elle passe par l'exécution d'un texte (c'est le Christ lui-même qui le rend manifeste au moment même où il le prononce), par son implémentation à travers le geste répété à Emmaüs et dans les Écritures, et par son activation à chaque fois que, en participant à la messe, "on communique" » (p. 128).

Cette démarche est encore plus évidente dans les deux premiers chapitres du volume, qui se concentrent sur les linguistes fondateurs de la sémiotique structurale, Saussure et Hjelmslev. La théorie de l'écriture de Saussure et la théorie de l'énonciation impersonnelle de Hjelmslev sont mises en lumière par un examen minutieux des écrits et des schématisations des deux linguistes, étayé par les considérations, tantôt reprises, tantôt rejetées, des sémioticiens et des chercheurs proches de la discipline qui s'y sont intéressés. Dans le cas de Saussure, Migliore se penche sur la question de la synesthésie graphique-sonore de l'écrit et en particulier sur l'étude des anagrammes, ce qui révèle déjà l'intérêt de l'autrice pour les langages visuels – objets récurrents de ses analyses – et la dimension esthétique et esthésique de la signification. En ce qui concerne Hjelmslev, à partir des réflexions qu'il mène dans la *Catégorie des cas*, Migliore met en évidence comment dans la glossématique se développe une théorie de l'énonciation impersonnelle qui va au-delà des déictiques et se fonde non seulement sur l'objectivité et sur la subjectivité, mais aussi sur les mouvements directionnels et proxémiques. Rapprochement et éloignement, intériorité et extériorité, contact et non contact, catégories extraites de l'analyse des cas et disséminées dans différentes parties du discours (pronoms mais aussi adverbes, adjectifs, prépositions, etc.), rendent compte d'une subjectivité diffuse et hétéroclite, résultat de corrélations dynamiques qui remettent en cause aussi bien les catégories de la personne que les orientations, les contacts et les adhérences. La référence aux travaux de Benveniste et de Greimas sur l'énonciation est constante, ainsi que le recours aux réflexions d'Arrivé, de Coquet et de Paolucci. Ensemble, les deux chapitres mettent en évidence comment, au cœur de la théorie sémiotique, se trouve

une conception spatiale du langage qui explique, entre autres, la tendance de la pensée structurale à donner forme à des schématisations des forces à l'œuvre dans le langage : « non pas des artifices extérieurs et arbitraires au moyen desquels la théorie s'impose sur l'objet linguistique, mais plutôt des modes grâce auxquels il est possible de rendre compte des fonctions linguistiques en relation avec le monde, et de faire en sorte qu'elles puissent être saisies » (p. 40).

Enfin, dans le chapitre « Per una semiotica delle norme », Migliore esquisse, à partir de l'œuvre de Coseriu, une image de la langue non statique mais inscrite dans la vie sociale et soumise à des dynamiques de transformation attribuables à des processus de praxis énonciative. L'autrice y étudie les interdépendances entre singulier et régulier, entre *parole* et *langue* sur fond de normes, de conventions et d'habitudes intelligibles au niveau intersubjectif : impositions sociales et culturelles qui varient d'une communauté à l'autre, mais aussi infractions, licences poétiques, qui de singulières peuvent devenir collectives, se répandre, se stabiliser et faire partie du système d'une langue, ou bien peuvent se fixer, mais seulement partiellement, dans des contextes et dans des cultures spécifiques où la confrontation avec l'autre révèle un écart entre les normes et les conventions. Le cas emblématique est celui du « broccolo » sicilien, qui est appelé ainsi sur l'île mais que le système linguistique italien désigne comme « cavolfiore ». La convention linguistique, même si elle n'est pas réglementée, est vécue comme une norme par les Siciliens et crée effectivement une communauté : « l'accord communicationnel fonctionne *in loco* seulement selon la convention. Le *croire* neutralise le *savoir* ou, mieux, constitue un savoir qui relie les autochtones et dramatise l'asymétrie de l'étranger. » (p. 90). Par ailleurs, Migliore souligne que les arguments de Hjelmslev sur les systèmes de la langue et des cas, repris par Coseriu, reposent sur l'idée qu'ils ont un fond social et qu'ils impliquent des relations intersubjectives.

Si, jusqu'ici, la démarche empruntée par Migliore est pour ainsi dire « verticale », dans d'autres endroits du livre elle trace un mouvement horizontal vers d'autres domaines des sciences humaines et sociales, établissant ainsi une confrontation interdisciplinaire. Par exemple, dans le chapitre « Modi di fare mondi », la théorie de Goodman est reprise pour expliciter la thèse selon laquelle « les “choses” produites avec les “paroles” [...] ne sont pas [...] des entités qui existent indépendamment de tout dans une réalité à soi, mais [...] des fonctions des mondes construits d'une certaine manière et qu'il faut confronter à d'autres “versions du monde” » (p. 117). Comme l'observe Migliore, il s'agit d'une théorie du symbole, au sens de Cassirer, centrée sur les langages de l'art et qui a de nombreux points communs avec les réflexions sémiotiques, comme l'idée que l'œuvre d'art génère, et donc signifie, toujours à partir de sa construction interne, des traits sémantiques et syntaxiques qui lui sont contingents, où les langages symboliques et semi-symboliques sont toujours en jeu.

La réinterprétation de la théorie de Goodman, placée exactement au centre du livre, est celle qui ouvre réellement la recherche de Migliore sur les modes de réception, un thème récurrent dans les chapitres suivants. Un procédé similaire est à l'œuvre dans le chapitre « La verità intersoggettiva ». Les réflexions de Davidson sous-tendent, selon Migliore, une vision du langage analogue à celle de la sémiotique, en tant que système existant au sein de la communauté de locuteurs qui l'actualisent. En empruntant les outils conceptuels de la sémiotique, elle s'attache à développer la thèse de Davidson d'après laquelle la compréhension mutuelle, la reconnaissance intersubjective qui constitue la vérité dont parle le philosophe, se réalise à travers l'exercice d'une rationalité partagée produite par et dans le langage. Ainsi, en plus de préciser les termes dans lesquels la sémiotique comprend la vérité, Migliore

approfondit et reprend les réflexions sémiotiques sur la connaissance et la croyance, la figurativité et la rationalité figurative, et propose de petites généalogies de concepts.

Enfin, l'analyse des *Explorations rationnelles* de Philippe Ramette permet de tester le caractère heuristique de l'hypothèse : la rationalité figurative des images de Ramette remet en cause les croyances et les habitudes sur la gravité, en tissant de nouvelles vérités relationnelles entre les sujets. Mais c'est peut-être dans les chapitres « Prospettivismo » e « Studium/Punctum e i dettagli dello spettatore » que la confrontation avec d'autres disciplines devient plus explicite. Dans le premier, le point de vue et la perspective sont repris et explorés dans le cadre de la théorie sémiotique, puis réarticulés à la lumière des réflexions de Philippe Descola et d'Eduardo Viveiros de Castro, ce dernier étant un lecteur de Deleuze et de Benveniste. De sa confrontation avec l'anthropologie dans son tournant ontologique, Migliore tire deux conséquences. Premièrement, dans les relations entre énonciation et point de vue, « on ne donne pas naissance à des sujets en amont, exclusivement humains, et à des optiques qui descendent de ces statuts, mais à des systèmes d'affects, d'affections et d'habitus qui entrent en relation les uns avec les autres et font émerger des positions de subjectivité et d'objectivité à partir des types d'interaction » (p. 193). Deuxièmement, elle envisage la possibilité de mettre en relation la perspective avec une dimension qui n'est pas purement pragmatique mais cognitivo-épistémique. Cela est confirmé par les analyses des peintures métaphysiques d'Alberto Savinio, fondées sur l'aspectualisation et la mise en perspective par l'acteur ; des images où le regard énonciatif souvent se dédouble et où différents points de vue coexistent.

Dans le chapitre consacré au *studium* et au *punctum*, il s'agit d'identifier, à côté des modes énonciatifs de production des textes, ceux de la réception qu'ils activent. La catégorie barthésienne, utilisée mais pas entièrement intégrée à l'architecture sémiotique, est étudiée et approfondie en soulignant son rapport avec la praxis énonciative : « Barthes réfléchit sur la dimension aspectuelle de l'acte d'énonciation, c'est-à-dire sur les points de vue actoriel, spatial et temporel de l'énonciation en acte » (p. 162). En effet, tous les *punctums*, affirme Migliore, naissent comme des particularités à l'intérieur des textes et deviennent *punctums* dans l'acte de réception, grâce au regard projeté sur eux. Ainsi, partant de l'idée que l'opération sollicitée par le *punctum* est l'agrandissement par lequel un élément plastique ou figuratif, un « particulier », est transformé en détail par le regard, Migliore, reprenant Arasse, reconstruit les passages énonciativo-énonciationnels qui mènent du *particulier* au *détail* à travers le *punctum*. La syntagmatique *particulier-punctum-détail*, qui effectue une concaténation entre les instances de production et de réception, est mise à l'épreuve de l'analyse du collage-photographie *Girl Reading after Jean Baptiste Camille Corot* de Vik Muniz, traduction du tableau de Corot *Le Lecteur* : ici, les morceaux du collage, qui expriment le rôle des *particuliers*, deviennent des points prégnants, *punctum*, et, au fil de la lecture, acquièrent le statut de *détails*, faisant partie de la totalité de l'œuvre. Le caractère actif du processus réceptif, capable de faire muter le visible, est ainsi mis en évidence.

En définitive, une confrontation interdisciplinaire constante est à l'œuvre dans ce livre. Elle ne déforme ni n'altère l'approche structurelle et générative de l'enquête de Migliore, mais l'enrichit plutôt. Migliore n'interroge pas seulement la sémiotique, mais aussi des penseurs et des chercheurs de différents domaines de la connaissance tels que l'anthropologie, l'esthétique et la philosophie. Le dialogue que l'ouvrage entretient avec d'autres sciences s'avère à chaque fois fructueux, capable de

redonner vie à des notions qui, comme dans le cas de la catégorie *studium/punctum*, sont employées mais pas pleinement incorporées à la « boîte à outils » du sémioticien. L'ouvrage permet ainsi de réaffirmer des postulats épistémologiques qui fondent la sémiotique, comme le lien entre *soma* et *séma* ou le principe de différenciation, mais aussi de reprendre des thèmes, des questions et des éclairages issus de différents champs de connaissance qui, repensés de manière adéquate, peuvent être intégrés à la pensée sémiotique, comme c'est le cas de la thèse de Davidson. En d'autres termes, le rapprochement avec d'autres champs de recherche permet de mettre en lumière des théories et des méthodes, d'appliquer des outils et de renforcer les fondements de la discipline en agrémentant la perspective sémiotique d'autres réflexions sans la trahir.

Comme l'écrit Migliore, « la sémiotique [...] ne repense pas les sources théoriques uniquement afin de dire quelque chose de nouveau, mais cherche à transformer des concepts théoriques et philosophiques en instruments de description » (p. 39). À la différence de ceux qui se barricadent à l'intérieur de clôtures disciplinaires, ne regardant que leur propre petit potager, et de ceux qui, au contraire, errent sans but dans les champs infinis de la multidisciplinarité, Tiziana Migliore choisit cette voie intermédiaire qui permet une compréhension rigoureuse mais en même temps élastique, sensible aux stimuli extérieurs, du fonctionnement des langages. Paraphrasant Deleuze et Guattari, entre la vie nomade et la vie sédentaire, c'est la vie ni nomade ni sédentaire du forgeron-artisan, itinérant de profession, qui l'emporte, suivant la voie du minéral, « la matière-flux comme productivité » (1980, p. 566).

La sémiotique prônée par Tiziana Migliore apparaît donc, dans les pages de *La parola trasformatrice*, comme une sémiotique en expansion. C'est un portrait à la fois lucide et dense de la théorie de la signification que l'on entrevoit, une topographie non statique mais mouvante d'une discipline qui, tout en restant inébranlable, ne cesse de se modeler. La métaphore structuraliste du navire qui part en mer, jamais à l'arrêt, ne concerne pas seulement la première partie du livre ; elle peut être étendue à son ensemble. Non seulement la transformation, inhérente à la sémiose, fait partie du langage, mais elle intervient également dans la définition formelle de la sémiotique elle-même, en tant que « méthodologie pour les sciences sociales et discipline d'intersection » (p. 39). Le travail de Migliore, en ce sens, met en pratique l'avertissement méthodologique que Paolo Fabbri, comme le montre l'autrice elle-même dans le chapitre qui lui est dédié, a adressé aux futurs sémiologues : ne jamais se contenter de lectures univoques, mais apprendre à changer de regard et « savoir voir au moins double » (p. 8). Forte de l'enseignement de Fabbri, Migliore non seulement entreprend ces « virevoltes sans reniements » que Marrone (2023, p. 13) reconnaît et attribue au sémioticien de Rimini, mais elle relie description empirique et théorie, méthode et épistémologie. Sur la toile de fond des réflexions théoriques et en s'appuyant fermement sur les fondements épistémologiques de la discipline, elle emprunte la méthode sémiotique dans des analyses souvent détaillées qui démontrent l'attention et la sensibilité aux articulations du sens, tout en confirmant la mission d'une discipline qui veut être une science des mécanismes et des processus d'articulation du sens humain et social et qui, en tant que telle, doit savoir observer la réalité et se salir les mains avec l'empirisme – peut-être plus encore lorsqu'on s'intéresse à la dimension praxéologique des langues et donc à tous les systèmes de signification qui tissent notre vie sociale. Comme l'affirme Migliore, « le quotidien est plein d'actes qui font savoir et

croire, devoir et pouvoir, vouloir et non-vouloir. Et d'effets qui semblent automatiques mais qui ne le sont pas. Ils ont tout simplement besoin d'une loupe pour mieux les regarder » (p. 239).

Références

DELEUZE, Gilles et GUATTARI, Félix
1980 *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie 2*, Paris, Minuit, trad. it. *Mille piani. Capitalismo e schizofrenia*, Napoli-Salerno, Orthotes, 2017.

MARRONE, Gianfranco
2023 "Presentazione", in P. Fabbri, *La svolta semiotica*, nuova ed. accresciuta a cura di G. Marrone, Milano, La nave di Teseo.

Pour citer cet article : Elisa Sanzeri. « Tiziana Migliore, *La Parola trasformatrice. Strutture, enunciazione, intersoggettività*, Milano, Mimesis, 2023, 280 p. », Actes Sémiotiques [En ligne]. 2024, n° 130. Disponible sur : < <https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/8311> > Document créé le 12/01/2024

ISSN : 2270-4957

Licence : CC BY-NC-SA 4.0 International

Que le lecteur soit averti : dans *Communication. A House Seen from Everywhere*, paru en 2022 chez l'éditeur new-yorkais Berghahn Books, il ne trouvera ni une histoire des moyens de communication naturels et artificiels, humains et non-humains, ni un récapitulatif des différentes disciplines ayant contribué au fil du temps à l'établissement du champ de recherche que l'on nomme « communication ». Pourtant, il est bel et bien question à la fois d'une déclinaison pointue des formes et modalités de la « communication », et de la mise en perspective de disciplines telles que, entre autres, la biologie, la sociologie, la philosophie, la rhétorique, l'herméneutique. Comment l'ouvrage se situe-t-il dans le vaste panorama des productions scientifiques portant sur ce sujet ?

Publier à l'heure actuelle un livre ayant comme objet la communication pourrait paraître un projet voué à l'échec – d'autant plus qu'aucune référence aux médias n'est faite –, tant les bibliographies, les approches, les courants foisonnent. Il serait impossible, sinon prétentieux, d'espérer élaborer une vue d'ensemble et systématique à la fois du « phénomène » qu'est la communication, quitte à assumer la part de lacunes qu'une pareille entreprise comporte, tout comme son caractère partiel et situé. Ces remarques ne sont aucunement anodines car, comme Igor Klyukanov le précise au fil des chapitres, elles traduisent ses objectifs épistémologiques et théoriques, et motivent l'organisation de l'argumentation.

Les huit chapitres qui composent autant de *vues* sur les orientations diverses concernant la communication, et qui s'étalent sur un volume raisonnable de pages (autour de 200), semblent esquisser une sorte de « circularisation du carré » qui serait spéculaire à la « quadrature du cercle » détaillée dans le sixième chapitre.

En effet, d'un côté, l'ouvrage s'ouvre et se clôt par un questionnement ontologique fondamental, à savoir comprendre *ce* qu'est la communication. De l'autre, les chapitres intermédiaires (2-7) étayent les rationalités intrinsèques – des *métaphysiques implicites*, pourrait-on dire –, les postulats épistémologiques de quatre types de sciences afférant à la communication : i) les sciences de la nature, ii) les sciences sociales, iii) les sciences de la culture (les sciences humaines), iv) les sciences « idéationnelles » (philosophie). Dans ce sens, l'ouvrage vise – nous semble-t-il – une problématisation du phénomène communicationnel à travers des niveaux de complexité croissants et interreliés par le biais d'une intégration conceptuelle de type sémiotique. À ceci, moyennant les multiples et constantes références à la phénoménologie merleau-pontienne, ainsi qu'à l'herméneutique de Paul Ricœur et à la poésie, s'ajoute un autre objectif ou, pour mieux dire, un élément qui révèle la démarche et la posture épistémologique de l'auteur, c'est-à-dire une oscillation entre une observation – « lecture », comme on lit au chapitre 6 – scientifique rigoureuse des processus de communication, et leur incarnation – une

forme aussi bien de « parole » que d'« écriture » (chap. 6) – dans le corps et l'expérience vécue des sujets individuels, et *a fortiori* collectifs.

Cela justifie également le sous-titre évoqué plus haut, « une maison observée de toutes parts », qui suggère la présence d'une toile de fond foncièrement écologique, au sens scientifique du terme, soutenant les intégrations et les « sauts » entre ces différents niveaux de complexité et d'articulation du phénomène communicationnel. À l'instar des habitats et des dragons de Tim Ingold (2013), Klyukanov se réfère à ce propos au mot russe *obchezhitie*, « littéralement “général” (*obche*) et “living” (*zhitie*) » (p. 53, nous traduisons). *Obchezhitie*, dit l'auteur, est précisément traduit aussi bien comme « logement communautaire », « co-habitat » ou « accueil », pointant à la fois l'acceptation du « vivre ensemble », de l'hospitalité, de l'adaptation et du partage mutuels entre individus formant toute société, si bien que cette dernière « n'est jamais un ensemble statique et totalisé, mais toujours une altérité ténue et temporaire (re)créée dans le processus de communication » (*ibid.*, nous traduisons). Ainsi, *obchezhtie*, cette maison commune que l'on voit de tous côtés, érige la communication au statut phénomène « planétaire », aussi bien métaphoriquement que littéralement : les chapitres 1-4 s'attellent à le détailler en tant que processus qui est en même temps naturel et culturel. Naturel, car communiquer est le résultat complexe d'opérations d'ordre biologique, de processus de type physico-chimique, de mouvements et cartographies neuronales, tout comme il est un phénomène physique soumis aux régimes sensoriels qui organisent le vivant – les dimensions acoustique, visuelle, etc. Culturel, car la communication est inhérente aussi bien aux cultures humaines qu'à celles animales ; de ce fait, on peut l'étendre à l'intégralité de l'observation éthologique comparée. Qui plus est, sont impliqués également des phénomènes d'ordre psychologique et individuel, bien qu'il y ait un ancrage constitutivement social : tout cela semble brouiller les pistes pour la compréhension ontologique de la communication et rappelle à la fois l'adage de Watzlawick et des fondateurs de la pragmatique de la communication humaine, selon lesquels *il n'est pas possible de ne pas communiquer*. Du reste, c'est la conclusion à laquelle semble parvenir Klyukanov lorsqu'il affirme que

La communication est différente d'une lampe ou de tout autre objet, non seulement parce qu'elle change constamment, mais aussi parce que pour la communication, il n'y a « pas d'autres objets » ; quel que soit l'« autre objet » identifié, il devient partie intégrante de la communication. [...] Nous ne pouvons pas nous séparer de la communication [...] nous ne pouvons qu'exister en elle et la regarder en fonction de ses manifestations qui nous sont révélées, comme les quatre perspectives scientifiques dont nous avons parlé plus haut. Le plan « visible » de la communication est représenté par la réalité externe (substantielle), abordée par les sciences de la nature (« réalité objective ») et les sciences sociales (« réalité sociale »), tandis que son plan « invisible » est représenté par la réalité interne (idéationnelle), abordée par les sciences culturelles (l'esprit humain) et les sciences idéationnelles (les formes pures de la conscience). La communication est toujours « telle et telle » ; il ne peut y avoir de « communication en tant que telle » si l'on entend par là quelque chose de séparé des « autres objets ». Nous ne pouvons parler de « communication en tant que telle » que si nous la conceptualisons comme tout ce que nous avons, faisons, fabriquons et pensons. [...] (p. 166-167, nous traduisons)

De ce point de vue, l'ouvrage de Klyukanov a l'indiscutable mérite de rehausser, comme nous l'évoquions plus haut, un questionnement théorique qui avait été posé jadis par Maurice Merleau-Ponty, et de le transposer dans un cadre disciplinaire autre, aboutissant à une perspective globale aussi cohérente qu'audacieuse. Dans *Phénoménologie de la perception*, ainsi que dans le cours sur *La Nature*, Merleau-Ponty s'interrogeait sur les tensions génétiques entre l'animalité et le symbolique, sur le passage et sur l'écart entre ces deux dimensions constitutives du vivant. Le philosophe apercevait comme une « communication silencieuse » entre l'animalité et l'humanité grâce au chiasme – à la réversibilité des perspectives des différentes sciences telle qu'elle est détaillée dans le chapitre 7 – dynamique entre l'action perceptive et la dimension symbolique et expressive. L'entrelacs de la perception et du langage est à la base, selon Merleau-Ponty, du symbolisme culturel humain ; plus profondément, il représente le « foyer » où et par lequel les cultures se constituent en tant que *formes d'organisation et d'expression*, et qui, notamment, est « commun » à l'animalité et à l'humanité.

Klyukanov prolonge cette idée jusqu'à avancer que le phénomène communicationnel est à la fois la donnée qui s'ouvre à l'objectivation et l'extraction de règles et d'homologies structurales – par les sciences inductives –, et le prisme (expérientiel et interprétatif) par lequel les interactions et le partage du commun peuvent se montrer – du côté des sciences « adductives » (p. 111) – ou se raconter – du côté des sciences abductives.

Néanmoins, le dialogue avec la phénoménologie, tout comme l'évocation d'autres champs du savoir – et notamment la sémiotique, comme on le verra dans les lignes qui suivent –, n'est ni irénique ni dépourvu de remarques critiques : dans le premier chapitre, on relève les considérations épistémologiques opposant les approches phénoménologiques à celles réalistes et descriptives d'ascendance dennetienne (p. 27-28) que Klyukanov assume en vue de faire émerger les niveaux « réels » d'organisation des phénomènes communicationnels. C'est également à cet égard que la proposition de l'auteur s'avère profondément écologique, voire écosémiotique – bien que ce terme n'apparaisse à aucun endroit du livre. Il s'agit de *penser ensemble* – à travers ce *vivre ensemble* – l'ouverture des milieux communicationnels, et la clôture et l'auto-organisation – au sens de Francisco Varela *et al.* – des différentes échelles de l'interaction du vivant (de la cellule aux sociétés).

Pour ce faire, et pour revenir à l'architecture de l'ouvrage, Klyukanov entame une démarche qui est également métathéorique et méta-descriptive vis-à-vis des différents champs des savoirs constitués, au moins dans l'histoire du savoir occidental, visant à notre avis à (re)fonder un lexique *commun* et transversal aux « coupes » épistémologiques et académiques de la connaissance : qu'en est-il par exemple aujourd'hui de la séparation entre *sciences sociales* et *sciences humaines* alors que de nombreux départements d'Université se fédèrent sous des dénominations telles que *SHS* (sciences humaines et sociales) ou *Humanities* (« humanités ») ?

Encore une fois, cette remarque n'est pas sans intérêt, car l'auteur inaugure sa réflexion précisément à partir du constat d'une « crise » présumée au sujet des recherches en communication, et des labels académiques et épistémologiques des chercheurs dans différents endroits du monde :

La crise des études de la communication n'est donc pas le résultat d'une anomalie qui n'a pas pu être traitée de manière adéquate par la science normale ; elle est plutôt le résultat d'un manque de ce qui peut être considéré comme une science normale, en premier lieu.

Nous avons peut-être toujours été « inter- » ou « trans- » ou « post-disciplinaires », mais nous n'avons jamais été normaux. [...] La crise des études sur la communication consiste en leur incapacité à se distinguer des autres en tant que domaine, discipline ou science. [...] On peut voir comment la crise d'identité des études de communication, due à un manque de centre ontologique, se manifeste dans le problème de leur désignation (p. 11-12, 13, nous traduisons).

Ainsi, la préoccupation ontologique procède en parallèle avec l'explicitation métathéorique. En effet, on présente d'abord l'histoire et la genèse de la constitution de la communication en tant qu'objet scientifique, la diffusion et la différenciation de son étude dans des disciplines distinctes. En revanche, le deuxième, le troisième et le quatrième chapitre se consacrent à l'examen approfondi des critères fondateurs de l'objet. Le deuxième chapitre allie la description de la perspective des sciences, pour lesquelles la communication est un ensemble d'interactions entre matière et énergie, à l'attention à la corporéité en tant que terme commun aux sciences de la nature, à la phénoménologie, à la sémiotique et aux neurosciences. Le troisième et le quatrième explorent la manière dont les sciences sociales et de l'esprit (dans l'acception du *Geist*) se sont appropriées les acquis des premières, tout en s'y démarquant en matière de mode de raisonnement. Sont réévaluées des dualités classiques telles celles entre fonctionnalisme et structuralisme, ou entre sciences « descriptives » et « normatives », bien que cette dernière dichotomie ne soit pas conçue exactement de la façon dont elle est abordée par exemple en linguistique générale ou en histoire des théories linguistiques (Colombat, Fournier, Puech 2010). D'une manière générale, dans ces champs, la communication est entendue comme un ensemble d'échanges et d'interactions linguistico-gestuels. En particulier, selon l'auteur, l'étude du phénomène de la conversation, qui caractérise traditionnellement les disciplines sociales autour de la communication, s'approprie la méthode des sciences de la nature en établissant un protocole visant à valider les analyses à partir du matériau empirique, tout en produisant de véritables avancées théoriques. Pour le dire brièvement, la communication s'avère un synonyme de « connexion » qui surgit de la dimension factuelle et sensorimotrice et dont le but intrinsèque est la convergence – dans l'accord ou le désaccord – des êtres humains entre eux, des êtres humains et non-humains, à l'intérieur d'un monde *et* en tant qu'agents du monde. C'est ici que la polémique évoquée opposant Luhmann et Habermas trouverait une issue : en fonction de l'échelle prise en considération, la communication serait tantôt conçue à la manière d'une « observation de second ordre » sur soi et le système environnant, tantôt comme une action délibérée – portée à la conscience – et orientée vers des buts partagés avec autrui.

À partir du quatrième et du cinquième chapitres, l'ouvrage aborde une série de questions inhérentes à la philosophie de la communication, en discutant l'hypothèse selon laquelle la communication est essentiellement l'ensemble des manifestations de l'esprit humain. Comme on l'a évoqué brièvement plus haut, le septième et le huitième chapitres prolongent les acquis contemplatifs et philosophiques en vue de la synthèse conclusive.

C'est donc le sixième chapitre qui se démarque ouvertement des autres et fournit une sorte de bilan d'étape catégoriel préannonçant la suite et fin de l'ouvrage. Ici, la sémiotique, mentionnée jusqu'alors de manière quelque peu latérale par rapport à d'autres disciplines, joue un rôle capital qui n'est pas sans rappeler le projet d'*organon* des sciences humaines énoncé par Paolo Fabbri (2008). En

effet, après avoir esquissé l'épistémologie et les ontologies bâties respectivement par les sciences de la nature, les sciences sociales, les sciences de la culture, les sciences idéationnelles, Klyukanov s'empare du carré (logico) sémiotique – celui aristotélicien au greimassien – afin de détailler une caractérisation réciproque, une topique, et des parcours entre ces différents domaines scientifiques. Le carré est donc utilisé à des fins diagrammatiques, en permettant d'établir et de visualiser une cartographie de positionnements épistémologiques et méta-scientifiques, auxquels on fait correspondre également des procédés et des processus qui incarnent les objets scientifiques constitués.

Les différences entre les sciences découlent des distinctions entre les causes aristotéliciennes – matérielle, formelle, efficiente, finale ; ainsi, les sciences de la nature se réfèrent à la cause matérielle, les sciences sociales à la cause formelle, les sciences de la culture à la cause efficiente, les sciences idéationnelles à la cause finale, et entretiennent des relations de contrariété, contradiction, complémentarité. D'autres critères de différenciation concernent notamment les « modes de raisonnement », les « formes de l'activité commune », les « modes grammaticaux », tantôt reprenant des distinctions traditionnelles entre procédés scientifiques, tantôt instituant des analogies presque métaphoriques – voire métaphysiques – entre formes et objets de la connaissance. En particulier, du côté des modes de raisonnement, le lecteur apprendra que les sciences de la nature procèdent par induction, les sciences sociales par déduction – et c'est dans ce sens qu'elles sont normatives –, les sciences de la culture par abduction, et les sciences idéationnelles par cet étrange mode tirillé de prime abord entre l'induction et l'abduction qu'est l'« adduction »²⁰⁰. Du côté des formes de l'activité commune, on trouve des macro-gestes communicationnels, à savoir la « lecture », associée aux sciences de la nature, selon la métaphore classique et liée également aux bases sémiotiques et indiciaires du vivant, la « parole », liée à l'action sociale communicative, l'« écriture » en tant que production textuelle transmise et instituant la dimension symbolique propre à l'Homme, l'« écoute » en tant que mise en résonance aussi bien avec l'expérience singulière, qu'avec l'invisible et l'apparaître du monde.

Sans que l'on puisse trop s'attarder sur chacune de ces catégorisations contrastives, et au vu de l'interprétation et de l'usage résolument dynamiques que Klyukanov fait du carré, on serait tenté de se demander si une schématisation de type tensif n'aurait pas permis de montrer davantage les réversibilités catégorielles qui sont approfondies dans la suite de l'ouvrage et qui font estomper les relations logico-sémantiques du carré. En effet, c'est comme s'il fallait expliciter un autre niveau, plus fondamental, de catégorisation, et qui s'articulerait autour des valences et des valeurs (Fontanille & Zilberberg 1998) présidant à la constitution même ces oppositions entre les critères (catégoriels) mentionnés plus haut. En d'autres termes et à titre de suggestion, les différences entre « causes » profiteraient par exemple à être reformulés par des couples tels que animé/inanimé, abstrait/concret, intérieur/extérieur, de sorte à lier de façon plus forte et immédiate les résultats des différentes coupes catégorielles. On pense notamment à l'association entre la série des modes grammaticaux et celle des tempéraments humains, ou bien à la « mise en corps » du carré à travers l'association entre les relations

²⁰⁰ À ce sujet, et au vu des multiples références à Peirce, il n'est pas inintéressant de se demander si l'adduction, qui vise une sorte de généralité du singulier de type « optatif », ne serait pas autant éloignée de l'abduction, du *habit* – et davantage du *musement* – tel que l'auteur l'entend, bien qu'il ne fasse pas explicitement référence au « jeu pur de l'imagination » esquissé par le philosophe américain peu avant sa mort.

logico-sémantiques et la tripartition des axes et plans du corps humain, où la rigueur ontologique fondationnelle est nuancée par des accents analogiques.

Cela dit, Klyukanov met en exergue précisément cette vocation méta-épistémologique propre à la sémiotique qui la différencie des *Communication Studies* tout en l’y incluant, car son objet est tout aussi complexe et diffus que celui dont il est ici question.

Pour conclure, le mérite de cet ouvrage réside à notre avis dans cette « carte mentale » suffisamment ouverte qu’il trace entre des catégories et des pensées éloignées dans le temps et dans l’espace permettant en revanche de situer précisément le phénomène communicationnel à tout niveau de sa vie spirituelle, objective, phénoménale, perceptive, expressive. Et dans ce cadre, c’est le *marquage* qui fait la différence et qui donne vie aux catégories tout comme au carré sémiotique : le quatrième terme – une sorte de quatrième « dimension cachée » ? –.

Tout en approfondissant le sens, il dépend toujours de notre point de départ. [...] Nous avons commencé par la communication en tant qu’objet naturel et terminé par la communication en tant qu’objet de contemplation philosophique. Cependant, nous pourrions commencer par n’importe quelle place, par exemple en faisant de la perspective des sciences humaines le premier terme positif et en partant de là ; ensuite, la quatrième position serait représentée par la perspective des sciences sociales sur la communication. Et ainsi de suite. Dans l’ensemble, « la vérité, c’est le tout » [...], dans le sens d’un déploiement sans fin. La vision dynamique des relations entre les différentes positions signifiantes montre qu’elles sont réversibles (p. 124, nous traduisons).

Références

COLOMBAT, Bernard, FOURNIER, Jean-Marie et PUECH, Christian
2010, *Histoire des idées sur le langage et les langues*, Paris, Klincksieck.

FABBRI, Paolo
2008, *Le tournant sémiotique*, Paris, Lavoisier.

FONTANILLE, Jacques et ZILBERBERG, Claude
1998, *Tension et signification*, Bruxelles, Mardaga.

HALL, Edward T.
1978, *La dimension cachée*, Paris, Points.

INGOLD, Tim
2013, *Marcher avec les dragons*, Bruxelles, Zones Sensibles.

PEIRCE, Charles Sanders
1981 [1908], « Un argument négligé en faveur de la réalité de Dieu », *Revue Philosophique de Louvain*, n° 43, p. 327-349. En ligne : www.persee.fr/doc/phlou_0035-3841_1981_num_79_43_6147

Pour citer cet article : Valeria De Luca. « Igor E. Klyukanov, Communication. A House Seen from Everywhere, New York, Berghahn Books, 2022 », *Actes Sémiotiques* [En ligne]. 2024, n° 130.

Disponible sur : < <https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/8319> > Document créé le 23/01/2024

ISSN : 2270-4957

Licence : CC BY-NC-SA 4.0 International

La sémiotique face au Tango

Dans son ouvrage *Le Tango Argentin*, Valeria de Luca a l'ambition de relever un défi, et non des moindres : penser une sémiotique du tango. Partant d'un premier constat sur la rareté des approches sémiotiques ayant pour objet *la danse*, l'autrice souhaite répondre à une urgence théorique et méthodologique afin d'inclure le tango dans le champ de la sémiotique et des sciences du langage.

Si de nombreux travaux dans les études en danse sont consacrés au tango, l'ouvrage de De Luca s'en démarque par sa portée novatrice et par sa prise de risque épistémologique eu égard à la difficulté de mettre en place un appareillage théorique pour aborder la danse du point de vue de la sémiotique. Tout en défendant le choix d'une imbrication entre plusieurs modèles théoriques, l'autrice se propose d'esquisser une théorie sémiotique du tango. Sa trajectoire double de sémioticienne et de patricienne du tango participe à ouvrir ses propositions théorique et méthodologique à une dimension réflexive.

Le livre retrace avec précision et érudition les nombreuses approches théoriques consacrées à la danse, telles que l'anthropologie de la danse, à laquelle sont adressées, à juste titre, plusieurs critiques. Si l'approche anthropologique a largement contribué à imposer l'objet *danse* dans le champ académique et à institutionnaliser l'étude des danses dites « traditionnelles », elle souffre néanmoins de plusieurs failles théoriques lorsqu'il est question d'analyser la complexité du geste dansant. Attachés au modèle structuraliste, les approches en anthropologie de la danse courent parfois le risque de limiter les analyses de la danse à ses formes ritualisées et normées. Cependant, la répétition ritualisée des motifs et des figures gestuelles ne présuppose pas la permanence d'un modèle chorégraphique préétabli mais ouvre la possibilité à l'émergence de formes différenciées à travers des pratiques renouvelées.

Loin d'être un modèle chorégraphique normé et figé, la danse ne cesse de surprendre même dans ses formes les plus ritualisées. L'autrice dresse un inventaire des approches structuralistes et sémiolangagières en pointant leur platitude due à un échec de l'application schématique des catégories linguistiques au geste dansé. Ainsi, l'analyse catégorielle autour des *dansèmes* ou des figures figées préétablies révèle une incompréhension de l'objet qu'elle est censée étudier et risque de ne trouver sa pertinence que dans l'appréhension de danses très codifiées et ritualisées sans saisir ce qui échappe à la synchronie de l'effectuation du geste, c'est-à-dire les pratiques improvisées, les créations de styles individualisés, les créations non normatives et l'incessant nouveau produit par chaque réitération.

Dépasser ces conceptions structuralistes pour répondre à un questionnement central sur les rapports entre langage et danse n'exclut pas entièrement une approche de la danse par sa dimension langagière mais nécessite une distance vis-à-vis des choix théoriques qui risquent d'enfermer l'étude du

geste dansé dans un inventaire de figures et de catégories oppositionnelles relevant d'un « malentendu théorique engendré par l'association geste-langage »²⁰¹. Y -a-t-il une langue chorégraphique ou un langage de la danse ? Tout en affirmant la possibilité d'attribuer une *linguicité* à la danse, l'autrice se détache de toute application rigide des catégories de la linguistique structurale au geste dansé et privilégie une approche sémiotique dynamique et originale qui défend une *linguicité* de la danse à partir de la complexité des rapports entre gestualité et langage. En effet, elle préfère puiser dans les conceptions de René Thom de la danse comme sémiurge²⁰² et comme activité *morphogénétique* dynamique « qui renouvelle à chaque instant les enjeux de valences et des valeurs, les saillances et les prégnances en les modulant, en les mettant en variation »²⁰³. Une telle approche offre une réflexion complexe qui rend compte de la danse en considérant l'hétérogénéité des éléments qui la créent : le mouvement, l'esthétique, la sensori-motricité, la perception et les dimensions socio culturelles et historiques. Il s'agit alors de ne pas se satisfaire d'une approche positionnelle ou notationnelle de l'espace qui oublie de penser les variations et les styles qui émanent des activités d'improvisation. La danse n'est pas une simple mécanique du corps ; en tant que forme, elle participe à la génération de figures gestuelles.

Les notions de *formes* et de *figure* sont ainsi au centre d'une réflexion qui invite à ne pas confondre geste, corps et mouvement. Le geste dansé étant un régime d'activité qui lie le sujet et son milieu ne peut être réduit à sa seule dimension visible. En effet, une conception plus large du geste nous engage à penser ce qui dans son effectuation reste du côté invisible, telles les activités neuronales, cognitives ou perceptives. En incluant le pré-mouvement²⁰⁴ dans l'analyse gestuelle, il est question de sortir d'une conception atemporelle et plate du geste dansé au profit d'une réflexion élargie qui englobe les potentialités virtuelles, les activités mnésiques et neuronales ainsi que la complexité de ses actualisations dans des cadres spatio-temporels spécifiques.

Mettant en œuvre la notion de *parcours génératif de l'expression* et ancrant ses analyses dans le modèle fontanillien, l'autrice revient sur la démultiplication de plans d'immanence sémiotiques et considère qu'« il s'agit, par le corps, de saisir les transformations de valences perceptives en des axiologies pratiques qui peuvent s'affirmer en tant que vecteurs de constitutions identitaires et culturelles. »²⁰⁵

À partir de la métaphore de la tablette et de l'enveloppe d'argile, elle développe ainsi une réflexion sur le (corps)-objet et pointe la duplication du corps dansant en tant que surface d'inscription et objet matériel. Qu'est-ce qui s'inscrit dans le corps dansant ? À cette question, De Luca répond en invitant à dépasser une vision téléologique des pratiques d'apprentissage dans leur rôle d'inscription des principes posturaux dans le corps. Les formes et les figures s'inscrivent dans le corps dansant conçu en tant qu'actant pluriel, et le traversent. C'est, en somme, un *actant bulle*.

201 De Luca, p. 58

202 René Thom, R., *Apologie du logos*, Paris, Hachette, 1990,

203 De Luca, p.67

204 Hubert Godard, « Le geste et sa perception », in Marcelle Michel, Isabelle Ginot (eds), *La Danse au xxe siècle*, Paris, Bordas, 1995

205 De Luca, p. 85

Après avoir dressé un état de l'art de l'ensemble des approches théoriques ayant pour objet le tango, l'autrice esquisse une conception novatrice de cette pratique en analysant la tension dialectique entre permanence et variation des figures gestuelles. Deux processus essentiels sont au cœur de la réflexion sur la pratique du tango : l'improvisation et la *marcacion*. En tant que dispositif énonciatif « par lequel la figure gestuelle émerge dans l'espace de l'*abrazo* tout en dépendant du champ global de la piste de danse et, plus globalement, de la pratique du bal »²⁰⁶, la *marcacion* peut être englobée dans une praxis énonciative. Plusieurs phénomènes tels que la déstabilisation, la collision, le déséquilibre, le changement des appuis affectent les corps dansants et leurs potentialités d'action et d'interaction. Dans ce sens, De Luca consacre une longue réflexion au rôle de l'improvisation dans la gestion des interactions dans le cadre du bal, qu'elle élargit à la question du style. Tout en se rapprochant de la notion de *forme de vie*, le style ne se confond pas avec elle. En effet, il se situe dans une interface suspendue entre improvisation et stabilisation, discontinuité et continuité, génération et répétition des figures gestuelles. En tant que processus complexe, il participe à la normativisation et à la généralisation des pratiques et des valeurs liées au tango. Ainsi, tel que défini dans le livre, le style permet de prendre une distance critique par rapport à la notion d'*authenticité* qui, loin d'être détachée d'une problématique temporelle, semble être « l'assise sur laquelle la "tradition" a été bâtie en tant que valeur d'absolu, "détachée" du temps. »²⁰⁷ Abordé en tant que pratique sociale normée et réglée par des logiques collectives, le tango est étudié du point de vue des stratégies institutionnelles. En effet, l'autrice se penche dans la dernière partie du livre sur la question de la patrimonialisation et ses effets sur les œuvres chorégraphiques. Une approche sémiotique du tango ne peut se satisfaire de l'analyse syntagmatique et synchronique des formes et des figures gestuelles mais doit réarticuler cette étude aux déterminations socio-historiques et aux logiques institutionnelles. De Luca a ainsi brillamment réussi à relever le défi de départ et à bâtir un texte programmatique qui vise à établir la genèse d'une théorie sémiotique de la danse qui dépasse l'analyse synchronique. Malgré une technicité et un métalangage très spécialisé, la lecture du livre est captivante tant les concepts sont tous explicités et définis de manière détaillée. La densité conceptuelle qui le caractérise court parfois le risque de limiter sa portée à un public de spécialistes ou de sémioticiens mais la précision des analyses et des propositions théoriques garantit une accessibilité à tout chercheur/danseur désireux de découvrir une approche rigoureuse et novatrice en sémiotique de la danse et du tango.

Le livre marque désormais les études en sémiotique des arts du spectacle, de la performance et de la danse, et donne toute sa légitimité à un champ important de recherche sur les possibilités d'une sémiotique de la danse.

Pour citer cet article : Mariem Guellouz. « Valeria De Luca, Le Tango argentin. Gestes, formes, sens, Presses Universitaires de Liège, « Sigilla », 2021 », Actes Sémiotiques [En ligne]. 2024, n° 130.

Disponible sur : < <https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/8322> > Document créé le 23/01/2024

ISSN : 2270-4957

Licence : CC BY-NC-SA 4.0 International

206 De Luca, 181

207 De Luca, 233

Juan ALONSO ALDAMA, *La tension politique. Pour une sémiotique de la conflictualité*, Paris, L'Harmattan, collection « Sémioses », 308 p.

Denis BERTRAND

Voilà un livre bien nommé. Le titre « La tension politique » condense admirablement en effet les trois grands développements dont l'articulation fait de cet essai de Juan Alonso Aldama une œuvre particulièrement pénétrante.

La tension politique concerne au premier chef la réalité sociale quotidiennement partagée, vécue et commentée, qui constitue à proprement parler le champ même des interactions politiques. L'expression indique du même coup l'hypothèse directrice qui commande l'ensemble des analyses : le primat de la conflictualité, sous-titre du livre. Ou plus exactement celui de la tension polémique-contractuelle. En cela Juan Alonso Aldama adopte une position critique au regard de l'approche théorique qui, dans le prolongement de la pragmatique américaine illustrée dans le domaine de la philosophie politique par les travaux de John Rawls, fonde la politique sur l'union et le principe de contractualité, sur le primat de la coopération sociale et de la reconnaissance mutuelle.

La tension politique désigne également ici l'instrument analytique mobilisé pour appréhender et décrire les phénomènes politiques, à savoir la sémiotique tensive. Cet ouvrage présente, à notre connaissance et dans le champ sémiotique français, la première mise en œuvre d'envergure de l'approche initiée et développée par Claude Zilberberg et dont une des étapes marquantes a été la publication en 2000, chez Mardaga (Bruxelles) de *Tension et signification*, co-écrit avec Jacques Fontanille. Ici, les concepts tensifs sont mobilisés et ils montrent, comme on va le voir, leur force de nouveauté et leur puissance heuristique.

La tension politique se concrétise enfin par ce à travers quoi elle se manifeste et prend forme. Ce sont les événements singuliers qui la suscitent et qui la codifient, ces saillances de la vie politique, tout à la fois surprenantes et décisives, inattendues et pourtant structurellement prévisibles car ancrées dans la praxis politique elle-même et la définissant. Ils sont ici appréhendés comme des motifs, au sens ethno-sémiotique de ce concept, ils en confirment la pertinence et en renouvellent l'approche. Motifs de la déclaration de guerre, de la reddition, de la vengeance, de l'intimidation, de la clandestinité, etc. La théorie sémiotique de la politique qui en résulte est originale : loin de se présenter comme une suite de propositions à visée générale, elle se construit à travers cette composition de motifs-événements. Elle consolide du même coup le lieu propre de la sémiotique dans le champ de la science politique : celui du discours et des architectures signifiantes où se croisent les langages – celui du verbe bien entendu, mais aussi ceux du corps, de l'espace et des institutions.

L'ouvrage s'organise en quatre parties : 1. Formes narratives et efficence du politique ; 2. Stratégie, entre confrontations et conciliations ; 3. Simulacres, véridiction et efficence ; 4. La

dimension pathémique du politique. Les conclusions générales auxquelles le livre conduit pourraient nous inviter à lire cette suite de séquences à rebours et à remonter, comme en suivant l'ordre de présupposition du schéma narratif, de la fin vers le début. De fait la dimension passionnelle présuppose la production des simulacres et de leurs manipulations véridictoires ; celles-ci présupposent à leur tour les mises en œuvre stratégiques de l'action toujours tendue entre le conflit et le contrat ; et cette forme stratégique enfin présuppose l'hypothèse d'un fondement narratif du champ politique, qui l'oriente et le finalise.

Cette observation souligne la cohérence globale de l'entreprise. Mais pour préciser les apports du travail de recherche en sémiotique du politique ici mis en œuvre, on peut en dégager la *portée interne* d'abord, et mesurer ensuite sa *portée externe*. Et le mot-clef qui selon nous permet de qualifier cette double portée est : « justesse ».

Portée interne en premier lieu. Juan Alonso Aldama aborde le champ de la signification du politique à partir de la sémiotique qui est, pourrait-on presque dire, une discipline sans objet. Une discipline plutôt dont l'objet est la méthode, adossée à une théorie qui permet d'explicitier les conditions de « saisie du sens ». En l'occurrence, la saisie de cette manifestation particulière nommée « signification du politique ». Tout le travail consiste à justifier la pertinence de cette démarche et Juan Alonso parvient à le faire bien au-delà de cette exigence première.

S'il met en œuvre la sémiotique greimassienne qui lui est familière, il n'est ni « applicatif », ni soumis, ni dévot. Il est frappant de constater la cohérence et la constance de ses positions théoriques et de sa démarche à travers la diversité des objets d'étude réunis ici, égrenés sur plusieurs décennies, mais il ne l'est pas moins de découvrir l'originalité de son approche de ces mêmes objets. Ce qui l'intéresse, dans les conceptualisations théoriques qu'il reçoit et qu'il mobilise à son tour, c'est leur potentiel de dessillement et de créativité, la nouveauté qu'elles permettent de faire advenir.

L'auteur a ainsi su trouver, selon nous, le point de justesse entre le champ conceptuel de la théorie et le champ d'effectivité de son objet, le politique. Tous deux interagissent sans cesse, et d'une certaine manière se contrôlent réciproquement. S'il postule que la *structure polémico-contractuelle* – et non contractualo-polémique – se trouve au fondement de la phénoménalité politique dont toutes les modalités et toutes les manifestations découleraient, ce n'est pas pour en rester au niveau d'un simple constat, assez banal en soi. Il en fait un foyer dynamique de réflexion doublement orienté : d'un côté, le « conflictuel » s'enracine dans le problème langagier fondamental du négatif, celui de la différence privative comme foyer de la valeur – au sens saussurien : la notion même de « liberté » surgit de l'expérience de son entrave, de même que la notion de « justice » ne pourrait se former s'il n'y avait l'épreuve de sa violation : « C'est d'abord à l'injustice que nous sommes sensibles », comme le dit Paul Ricoeur. Et, d'un autre côté, le polémique surgit des configurations concrètes avec lesquelles l'analyse se confronte, emblématiques des tensions entre collectifs au sein de l'univers social et politique. Plus généralement, Juan Alonso Aldama mobilise ainsi les propositions conceptuelles de la théorie, moins dans une visée spéculative éthérée que pour les appréhender au sein du matériau politique effectif, en travailler la pâte et en faire des instruments de découverte potentielle. Il reste ainsi aux aguets de ces deux côtés simultanément sans jamais les quitter, l'un et l'autre, des yeux.

Ainsi en va-t-il des avancées de la « sémiotique tensive ». Il en assume les propositions, il les explique et en justifie la pertinence. Cette approche, qui conceptualise le continu là où le structuralisme

classique s'enracinait dans la « discrétisation » catégorielle, permet de montrer que les catégories du politique sont par excellence des objets mouvants, non pas figés dans l'abstraction d'une dénomination, opposables une fois pour toutes, mais fluents, au sens que Merleau-Ponty donnait à cet adjectif. Il s'agit de les saisir dans leur transformabilité continue, qui peut commencer par des variations d'intensité ténues : c'est ce qu'on voit aujourd'hui avec la grande bataille des catégories dans le champ politique. La triangulation généralisée y trouve une explication, de même que les stratégies de légitimation par la « dédialisation » : on pense en France au travail insidieusement pénétrant du parti d'extrême-droite, le Rassemblement National.

Une des importantes avancées de ce livre est d'élucider très concrètement la distinction entre la *valeur* et la *valence*. L'élucider, non pas pour le plaisir de subdiviser des subtilités, mais pour montrer qu'on a là un phénomène crucial du discours politique. Juan Alonso Aldama montre en effet que l'intérêt du concept de « valence », compris comme « condition de définition, d'attribution et d'affectation des valeurs », est d'explicitier le lieu par excellence de la dispute politique : on se bat moins sur les valeurs, explique-t-il, que sur les valences. Un consensus apparent sur des valeurs – « liberté », « laïcité » ou « sécurité » par exemple – peut masquer de profondes divergences sur les valences du même terme : celles-ci émergent des récits sous-jacents, des scènes actantielles qu'ils impliquent, des stratégies de conquête du pouvoir, des mesures d'intensité, des investissements passionnels, etc. La sémiotique tensive, d'où le concept de valence est issu, devient alors un instrument heuristique pour éclairer des zones obscures, ou mal aperçues, de la phénoménalité politique. Instrument opératoire pour l'analyse, il pourrait devenir opérationnel sur la scène politique elle-même.

Au-delà de cet exemple, on pourrait faire des observations du même ordre sur bien d'autres objets conceptuels ou théoriques, comme celui de la *véridiction*. L'essentielle variabilité qu'elle révèle appelle des réflexions typologiques internes pour mieux comprendre les stratégies politiques, lorsqu'« une harmonie apparente dissimule de profonds désaccords », ou quand de « fausses disputes dissimulent un accord qu'on veut garder caché », ou quand des « attitudes hypocrites ou complaisantes cachent une grande animosité ». Si on théorise la véridiction en l'associant aux variations d'intensité, c'est pour mieux saisir les fluctuations stratégiques et tactiques du faire persuasif. Un des traits de l'univers épistémique de l'agent double est la mise en abyme récursive des parcours véridictaires : je crois que tu sais que je sais que tu crois...

Cette sensibilité à la théorie, associée au grand respect de l'objet politique, se vérifie encore lorsque Juan Alonso Aldama mobilise le concept d'*aspectualisation*. Il s'agit là d'un vaste espace théorique pour la sémiotique car l'aspectualité implique que toute action soit saisie dans son cours, dans son effectuation imparfaite ou accomplie, dans son devenir ou dans son survenir, dans son itération ou dans son échéance. Quelle que soit la variable aspectuelle, le phénomène saisi par le concept indique, à la base, le lien inoxydable entre le sujet et le procès où il est, activement ou passivement, engagé. L'avancée de la sémiotique, par rapport à la linguistique, a été de montrer que l'aspectualisation ne concernait pas seulement le temps mais aussi l'espace et les acteurs, collectifs comme individuels. L'approche tensive, telle que l'exploite et la transcende ici l'auteur, montre que l'aspectualisation est une dimension permanente et première de toute transformation narrative. Et cela éclaire de près le champ politique en acte : l'« événement » – presque synonyme de *politique vive* dans le langage courant, avec ses ambiguïtés connotatives : ne dit-on pas « les événements de mai 68 », comme on parlait des

« événements d'Algérie » pour ne pas nommer la guerre ? – est une forme aspectuelle. C'est le surgissement de l'inattendu qui transforme l'après et métamorphose la lecture de l'avant. Le *no man's land*, avec son espace faussement neutre, tout tendu entre ses seuils et ses limites de conflictualité, est un univers éminemment aspectuel. Il en est de même pour la « reddition », le « traité » et tant d'autres configurations. On peut songer, autre exemple, à une lecture aspectuelle du traité du *Brexit*, avec ses rebonds et ses ralentissements, ses fausses conclusions, ses lancinants débuts et ses recommencements sans fin alors même qu'il est signé...

Des observations équivalentes pourraient être faites à propos de la conversion proprement sémiotique des univers psycho-phénoménologiques du sensible et du passionnel, essentiels dans le champ politique. Mais ce qui semble le plus intéressant est que chacun de ces domaines, chacune de ces avancées théoriques, au fil du parcours analytique présenté, dialogue l'une avec l'autre, la suivante s'enrichissant de la précédente, de sorte que loin d'une mise en œuvre *ex cathedra* d'une théorie, on a le sentiment d'une réflexion où, au fil des pages, le concept permet de questionner l'objet et où l'objet en retour questionne sans relâche le concept et donne au lecteur la certitude, dans le passage de l'un à l'autre au fil des chapitres, qu'une théorie globale du politique prend forme.

La portée interne est là. La lecture de *La tension politique* révèle une capacité remarquable de valoriser et de « rendre utiles » des concepts souvent perçus, de l'extérieur, comme exclusivement spéculatifs. En leur assurant ce « va et vient » productif pour mieux saisir, en sémioticien, les enjeux du politique.

Mais il y a aussi la portée externe que nous annonçons plus haut. L'itinéraire scientifique que révèle ce livre pourrait être donné en exemple d'une gestion pluri- ou transdisciplinaire impliquée par l'éclectisme. En effet, un sémioticien qui entend se spécialiser dans l'analyse du politique doit avant tout s'assurer des propriétés singulières de son domaine de recherche : or il n'est ni philosophe, ni historien, ni sociologue, ni politiste ; il n'a ni à se substituer, ni à imiter, ni à empiéter. Il est alors confronté à un triple enjeu, en termes de « politique » des disciplines : ne pas se laisser emporter par une « tentation d'allégeance », au risque de perdre son identité en se laissant absorber par les disciplines-mères ; ne pas s'installer en position de Sirius, comme détenteur d'un méta-savoir souverain ou, ce qui revient au même, dans la position ancillaire de la fausse humilité au service des autres disciplines ; enfin et surtout, mesurer la réalité des apports de son champ d'étude et se demander, comme Juan Alonso Aldama le fait à propos du rôle des passions dans le champ politique, déjà largement étudié par les historiens des idées et les spécialistes de philosophie politique : « Quelles sont alors la spécificité et le gain de sens que la sémiotique peut apporter à cette thématique ? » C'est là qu'intervient ce critère précieux, mis en avant par Bruno Latour, et à ajuster à notre objet ici : le critère de diplomatie²⁰⁸. Éthique de la justesse. C'est à ce prix que la « sémiotique du politique » pourra faire son chemin parmi les disciplines de la politique, et apporter ainsi une contribution effective et durable à ce domaine disciplinaire.

Cette « portée externe » résulte notamment d'un trait, déjà rapidement évoqué, dans la manière d'aborder en sémioticien le champ politique. Ce trait consiste à adosser l'approche globale à l'étude de « motifs » transversaux, à sa pratique elle-même, au plus près de l'expérience sensible : « l'ultimatum »,

²⁰⁸ Cf. Bruno Latour, *Enquête sur les modes d'existence : Une anthropologie des modernes*, Paris, La Découverte, 2012.

« la défaite », « la reddition », « le no man's land », « la résistance », « la défection », « l'intimidation », « la vengeance », etc. En tant que « motifs », ils ont en partage avec les motifs traditionnels de l'ethno-littérature longuement étudiés par les sémioticiens (cf. J. Courtés) leur caractère migratoire : ils sont transversaux aux différentes cultures politiques et s'ils sont relativement autonomes, comme des micro-récits isolables avec leur structure interne propre, ils tirent leur sens effectif des contextes narratifs globaux où ils se situent et dans lesquels ils « interviennent ». Associant l'action et la passion, en prise directe avec la chair de l'événement, une grande histoire du politique naît de leur trame. La liste de ces motifs métonymiques forme un arrangement syntagmatique qui a l'allure d'un macro-récit. Cette perspective pourrait renouveler le projet ethno-sémiotique de l'étude des motifs dans les imaginaires narratifs transculturels en les investissant cette fois dans le champ politique lui-même. Voilà un programme de recherche qui s'esquisse en écho à ceux, nombreux et stimulants, que Juan Alonso Aldama explore si bien dans *La tension politique*.

Pour citer cet article : Denis BERTRAND. « Juan ALONSO ALDAMA, La tension politique. Pour une sémiotique de la conflictualité, Paris, L'Harmattan, collection « Sémioses », 308 p. », Actes Sémiotiques [En ligne]. 2024, n° 130. Disponible sur : < <https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/8331> > Document créé le 23/01/2024

ISSN : 2270-4957

Licence : CC BY-NC-SA 4.0 International